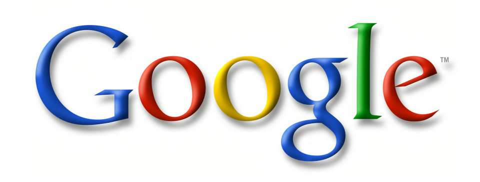
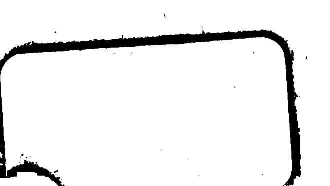




Nouvelles



NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES

DE LA GÉOGRAPHIE

ET DE L'HISTOIRE.

DE L'IMPRIMERIE DE J. SMITH, RUE MONTMORENCY, N° 16.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE,
OU
RECUEIL
DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES, COMMUNIQUÉES PAR DES VOYAGEURS FRANÇOIS ET ÉTRANGERS;

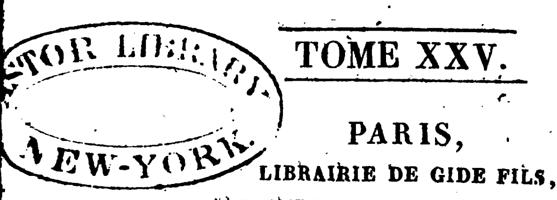
DES VOYAGES NOUVEAUX, TRADUITS DE TOUTES LES LANGUES EUROPÉENNES,

ET DES MÉMOIRES HISTORIQUES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MOEURS ET LES ARTS DES PEUPLES, AINSI QUE SUR LES PRODUCTIONS ET LE COMMERCE DES PAYS JUSQU'ICI PEU OU MAL CONNUS;

ACCOMPAGNÉES D'UN BULLETIN OU L'ON ANNONCE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES HISTORIQUES, ET SPÉCIALEMENT DE LA GÉOGRAPHIE;

AVEC DES CARTES ET PLANCHES
GRAVÉES EN TAILLE-DOUCE:

PUBLIÉES PAR
MM. J. B. EYRIÈS ET MALTE-BRUN.



TOME XXV.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 20.

1825.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE.

L'EMPIRE TURC

CONSIDÉRÉ RELATIVEMENT A SON EXISTENCE FUTURE ET A LA CAUSE DES GRECS;

Par M. F.-A. REIDER.

Extrait de l'original allemand (1).

Depuis plus de trois ans, une lutte terrible s'est engagée entre les Grecs et les Turcs, lutte que les amis de l'humanité ne peuvent contempler sans le plus vif intérêt. Les Grecs réussiront-ils à prendre rang parmi les nations européennes qui leur doivent le bienfait de la civilisation? C'est ce qu'il n'est pas donné à l'homme de deviner;

(1) Un volume in-8°. Leipzig, 1822.

mais ce qui paroît évident à l'auteur du petit écrit dont nous allons nous occuper, c'est que l'empire auquel les Grecs ont été soumis jusqu'à présent marche vers sa fin. Soit que les Grecs triomphent, soit qu'ils succombent, la destruction de l'empire ottoman peut être retardée ou hâtée par les événemens. C'est ce que M. Reider cherche à prouver ; et il croit trouver les symptômes et les causes de cette ruine prochaine dans l'état d'anarchie où est plongé l'empire du croissant dans la forme de son gouvernement et dans les dispositions et le caractère des différens peuples qui habitent ses provinces. Son livre manque d'ordre et de méthode ; il perd souvent de vue son principal objet pour s'égarer dans des raisonnemens superficiels, des déclamations oiseuses, des prédictions hasardées ; il passe brusquement d'un sujet à un autre pour y revenir ensuite ; enfin, il ne sait pas arranger ses matériaux d'une manière convenable. Cependant il a rassemblé beaucoup de détails qui nous semblent propres à faire connoître l'état actuel de la Turquie d'Europe, et mériter sous ce rapport quelque attention, d'autant plus qu'ils s'accordent avec des considérations qui nous avoient été communiquées par un Grec, et qui ont été insérées dans les NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES (1).

(1) *Voyez* T. VI, p. 155; T. VII, p. 51.

Les Turcs les plus éclairés et les plus instruits, dit M. Reider, croient eux-mêmes à la prochaine ruine de la domination ottomane; ils savent fort bien apprécier, d'un côté, les avantages que donnent à leurs voisins les progrès de la civilisation; de l'autre, la foiblesse de leur empire, résultat de son état stationnaire. La vue du pavillon russe, presque sous les murs du sérail, les remplit d'effroi. Ce que firent les Vénitiens au commencement du treizième siècle, lorsque leur flotte s'empara de Constantinople, leur paroît pouvoir se renouveler aujourd'hui d'autant plus facilement, que les mêmes causes qui avoient affoibli l'empire grec agissent sur celui du croissant: révoltes de la part des peuples tributaires, attaques du dehors foiblement repoussées, administration arbitraire et vexatoire des fonctionnaires publics qui enlève au sultan l'amour de ses sujets, insurrections perpétuelles de la force armée: telles étoient les circonstances qui amenèrent la destruction de l'empire grec et qui menacent aujourd'hui l'empire ottoman. Or, la chute de la capitale, centre de toutes les forces de l'état, siége principal du commerce, dépôt des arsenaux, point unique de communication entre l'Europe et l'Asie, entraîneroit nécessairement la chute de l'empire. Les craintes paroissent surtout fondées, si l'on considère l'état d'anarchie où se trouve la Turquie.

En qualité de successeur des khalifes, le grand-seigneur s'arroge la suprématie politique et religieuse sur tous les états musulmans. En vertu des décisions du Koran, il est seul propriétaire du sol dans ses états; il dispose en maître absolu des personnes et des biens de ses serviteurs, et aucune garantie légale ne met ses sujets à l'abri de ses actes arbitraires; mais si, en théorie, il jouit d'un pouvoir sans bornes, en pratique, sa volonté rencontre à chaque pas des obstacles difficiles à surmonter ou dangereux à combattre. Les fonctionnaires publics auxquels le grand-seigneur est obligé de confier le gouvernement des provinces éloignées du centre de l'empire, au lieu de soutenir son autorité, travaillent souvent à la miner sourdement ou à l'attaquer à découvert. Ils ne reçoivent aucun appointement; au contraire, ils achètent leur nomination par de riches présens; et, chaque année, ils sont obligés de renouveler ces présens pour être maintenus dans leur dignité. La Sublime-Porte ne leur donne aucune instruction relativement à leur administration; comme représentans du sultan, ils exercent dans leur pachalik tous les droits, toutes les prérogatives du prince sous leur responsabilité. Ordinairement, ils ont en même temps la ferme des revenus publics, des domaines de l'état et des droits régaliens, et ils sont autorisés à répartir les impositions suivant leur

bon plaisir. Ces pouvoirs étendus sont limités par l'influence qu'exercent les ayans dans la plupart des provinces. Ceux-ci étoient originairement des chefs de communes choisis parmi les habitans les plus considérables de chaque canton. Presque tous ont réussi à rendre leurs fonctions héréditaires; ils ne sont point considérés comme serviteurs ou employés du sultan, et leur autorité ne se fonde que sur leurs richesses, leurs relations de famille et l'attachement de leurs concitoyens qu'ils défendent, autant qu'il leur est possible, contre les vexations du pacha. Lorsque la Porte nomme un pacha, celui-ci est regardé d'avance, par ses futurs administrés, comme un ennemi qui vient pour les piller: aussi les ayans ne consentent à le reconnoître qu'après lui avoir prescrit des conditions qui limitent son pouvoir. Si le pacha est assez riche pour pouvoir soudoyer un corps de troupes, il recourt aux armes pour se mettre en possession de son pachalik; mais alors il a constamment à redouter des révoltes, et ce n'est que par la force qu'il peut se maintenir.

Si le pacha réussit à s'arranger avec les ayans et à se mettre en possession de sa dignité, il commence à se méfier des intrigues du sérail, et craint que quelque concurrent, offrant une somme plus considérable pour la ferme des revenus publics, ne réussisse à le supplanter. Pour se mettre à l'abri d'un pareil revers, il cherche à s'assurer

l'assistance des pachas voisins, afin de pouvoir se maintenir dans son gouvernement, même contre la volonté de la Porte ; et, si celle-ci veut le déposer et lui donner un successeur, elle ne peut y parvenir qu'en négociant de son côté avec les pachas voisins, et en les engageant, par des promesses ou des concessions, à reconnoître le nouveau pacha et à lui prêter secours ; on conçoit combien des transactions de cette nature entre le souverain et ses principaux agens doivent miner le pouvoir du premier et empêcher l'établissement de toute administration régulière ; encore n'est-il question ici que des pachas qui ne sont pas en rebellion ouverte, et n'ont point la prétention de se rendre indépendans.

L'autorité de la Porte n'est pas mieux respectée dans les grandes villes de l'empire; éloignées de la capitale, elles sont gouvernées en apparence par un délégué du pacha, dans le territoire duquel elles sont situées ; cet agent porte le nom de musselim; mais la véritable puissance est à l'ordinaire entre les mains de quelques familles opulentes qui, grâce à leurs richesses ou à d'autres circonstances favorables, ont réussi à acquérir une influence héréditaire et à établir une espèce d'oligarchie. Ce n'est que sous leur bon plaisir et aux conditions prescrites par ces familles, que le musselim exerce ses fonctions, et la Porte n'a d'autre moyen, pour y regagner quelque autorité, que

de semer la désunion entre les personnages prépondérans. On peut dire, avec vérité, que la Turquie n'est plus aujourd'hui qu'un assemblage de principautés et de républiques à peu près indépendantes, sans autre lien entre elles que le Koran et l'habitude de recevoir, avec les formes du respect, les ordres de la Sublime-Porte, ordres que ceux auxquels ils parviennent n'exécutent cependant que lorsqu'ils les trouvent conformes à leurs intérêts.

Si la corporation des ulémas sert de soutien à l'autorité de la Porte sous quelques rapports, d'un autre côté, son influence limite le pouvoir du grand-seigneur et entrave souvent la marche des affaires. Chargés d'interpréter le Koran, qui renferme tout à la fois la constitution des Turcs, leur droit civil et criminel, et qui sert de base à leur morale, les ulémas sont en même temps les jurisconsultes et les prêtres de la nation ; ils se distinguent en général de leurs compatriotes par une conduite plus régulière et par plus d'instruction ; ils jugent les procès ordinaires sans appel, et le peuple les aime et les respecte comme les gardiens de la loi et les ennemis de l'arbitraire : le grand-seigneur ne peut disposer ni de leurs personnes ni de leurs biens ; mais il peut les revêtir des dignités de l'état sans qu'ils aient le droit de s'y refuser.

Le sultan nomme le chef des ulémas, le mufti

ou cheikh-islam; mais il est obligé de consulter à cet égard l'opinion publique. Le mufti est le protecteur et le surveillant né de toutes les écoles de l'empire; il administre les fonds destinés à des usages religieux et en dispose à son gré : lorsqu'une guerre est déclarée guerre de religion, il ouvre au sultan les trésors des mosquées, et détermine les sommes qui doivent en être tirées pour les besoins de l'armée. Aucune résolution importante du divan n'est proclamée, à moins d'être revêtue de la sanction du mufti; quelquefois celui-ci ne l'accorde qu'après de longues négociations; et, plus il est en vénération auprès du peuple, plus il y a de danger pour le grand-seigneur à laisser se répandre dans le public le bruit que ses principes et ses vues diffèrent de ceux du cheikh-islam. On a vu, à la vérité, des muftis déposés, exilés et même étranglés par ordre du sultan; mais une telle mesure est très-hasardée; et l'histoire de l'empire turc nous montre beaucoup plus de sultans détrônés avec l'approbation du mufti, que de muftis mis à mort par des sultans. Ce n'est qu'en conférant la charge de mufti à l'homme que les ulémas jugent le plus digne de cette distinction, et en s'assurant sa coopération, que le sultan peut espérer de populariser ses mesures, quelque extraordinaires qu'elles puissent être. Un fait qui mérite d'être rapporté, c'est qu'en 1821, lorsque le divan or-

donna l'arrestation et le supplice d'un grand nombre de Grecs de Constantinople, le mufti refusa d'approuver cet ordre : il fut déposé et exilé. Les Grecs s'étant emparés du bâtiment qui devoit le transporter au lieu de son exil, mirent ce vieillard aussitôt en liberté, en le comblant de marques et de respect.

On sait que les janissaires forment la principale force de l'armée turque; mais ce corps, auquel jadis l'empire du croissant dut ses victoires sur les puissances chrétiennes, est devenu son fléau, et contribue, par son esprit d'insubordination, à en accélérer la ruine. Presque tous les habitans des villes où les janissaires tiennent garnison se font inscrire sur les rôles de ce corps, afin d'obtenir sa protection contre les vexations des agens du pouvoir. En effet, les janissaires ne manquent jamais de se déclarer en faveur des individus appartenant à leur corporation; et ils sont trop redoutables à l'état pour ne pas réussir dans leurs réclamations : aussi les Turcs riches et indépendans prennent-ils le plus vif intérêt au maintien des priviléges des janissaires, qu'ils regardent comme la meilleure garantie contre les abus du despotisme. Ils voyoient avec un grand déplaisir la formation d'un corps d'infanterie organisé à la manière européenne, parce qu'ils le considéroient comme entièrement dévoué au sultan et à ses agens, et destiné à opprimer les

corporations indépendantes. On conçoit que les partisans des janissaires attachent une grande importance à l'admission récente des représentans de ce corps dans le divan, admission qui a prodigieusement accru sa puissance. Ils en ont donné une nouvelle preuve en refusant obstinément de marcher contre les Grecs. Ce n'est pas qu'ils désapprouvent cette guerre; ils haïssent cordialement les chrétiens en général, et les Grecs en particulier; mais ils supposent au sultan l'intention de dissoudre leur corps, et ils craignent qu'il n'exécute ce projet dès qu'il auroit réussi à en élogner une partie de la capitale.

Depuis long-temps les janissaires ne se recrutent plus, comme cela avoit lieu dans l'origine, de jeunes chrétiens ravis à leurs parens et élevés par l'état; ils sont obligés d'admettre dans leurs rangs des esclaves affranchis et des renégats, attendu que le nombre des Turcs en état de porter les armes diminue tous les jours. Cette diminution est le résultat de plusieurs causes réunies. M. Reider en fait l'énumération suivante : la peine de mort infligée même pour des délits légers; les assassinats fréquens occasionnés par des querelles entre des individus ou des querelles de corporations; l'habitude des Turcs de s'entourer d'une nombreuse suite de serviteurs célibataires; la préférence qu'ils donnent au séjour des villes sur celui de la campagne; les mariages tardifs; la

peste qui exerce de grands ravages, surtout parmi les hommes jeunes; le manque de secours pour les soldats blessés ou malades en temps de guerre; les pélerinages à la Mecque, dont les fatigues et les privations font périr nombre d'hommes des classes pauvres; il faut y ajouter encore une émigration annuelle très-considérable de jeunes gens qui se rendent dans les états barbaresques et en Égypte, et n'en reviennent qu'en petit nombre. Les peuples nomades, qui sont censés vivre sous la protection du grand-seigneur, pourroient lui fournir d'excellens soldats; mais la conduite impolitique des pachas envers ces hordes en a fait des ennemis de la Porte; ils profitent de chaque occasion pour ravager son territoire et piller ses sujets.

Examinant le caractère des principaux peuples qui habitent la Turquie d'Europe, M. Reider y trouve de nouveaux motifs pour croire à la prochaine ruine de cet empire.

Le Turc élevé dans l'islamisme a en horreur nos mœurs, nos usages et notre morale; et cette horreur est si générale, qu'il est presque sans exemple qu'un Turc libre ait changé de religion: il accuse son propre gouvernement d'une criminelle foiblesse lorsque celui-ci, pour des motifs de politique ou d'intérêt, accorde aux chrétiens quelque légère concession: lors même que sa profession ou les circonstances le mettent en rapport avec des chrétiens, il n'en persiste pas moins dans

ses préjugés : au reste, il évite le plus possible d'être en contact avec eux, fidèle au précepte du Koran, qui dit : « Ne vous familiarisez point avec les chrétiens, les juifs et les impies ; quiconque en fait ses amis, finit par leur ressembler. » Sans doute on peut citer des actes de bienfaisance et de charité exercés par des Turcs envers des infidèles ; ils obéissent en cela au Koran, qui leur défend de repousser la prière du malheureux, quel qu'il soit, parce que Dieu leur parle par sa bouche ; mais ils n'en demandent pas moins au ciel, dans leur prière journalière, de semer la désunion parmi les chrétiens, afin qu'ils s'entre-détruiseut eux-mêmes. S'ils tolèrent les rayahs ou sujets chrétiens, c'est parce que ceux-ci leur paient tribut et cultivent pour eux la terre, occupation pour laquelle ils n'ont aucun goût.

L'horreur invincible des Turcs pour tout ce qui est étranger à leur religion et à leurs habitudes, et le profond mépris qu'ils ont pour tout ce qui vient des chrétiens, ont rendu infructueuses les tentatives des plus éclairés d'entre les sultans qui ont cherché à introduire dans leur pays quelques-unes des institutions de leurs voisins. Rien ne peut vaincre l'attachement opiniâtre des Turcs à ce qui existe : arts d'industrie, agriculture, sciences, législation, tout est encore comme au moment où ils envahirent l'empire grec ; et, si l'on observe

quelque changement dans le caractère national, c'est que les Turcs sont moins guerriers qu'ils ne l'étoient jadis, moins capables de supporter la fatigue, plus égoïstes et plus adonnés au repos. On se trompe complétement lorsqu'on suppose le Turc animé d'un esprit servile et toujours prêt à adorer en silence les volontés du souverain; au contraire, il se permet de critiquer les résolutions du divan et de blâmer hautement ses entreprises; à la vérité, si celles-ci sont couronnées de succès, il croit y voir le doigt de Dieu, et alors il se soumet sans murmurer, lors même que ses intérêts en sont froissés. Le Koran accorde au Musulman la liberté la plus étendue, liberté qu'au reste il perd dès qu'il entre au service de l'état : quiconque mange le pain du sultan dépend entièrement de lui, et ne participe plus au droit commun des Osmanlis. Le Turc indépendant ne connoît ni impôt personnel ni droit sur les consommations : les impositions qu'il paie sont peu considérables : aucune loi ne l'oblige à sacrifier son intérêt à celui de l'état, et à renoncer à une partie de ses droits en faveur de l'utilité publique : aussi il s'estime beaucoup plus libre que les sujets des princes chrétiens, accablés, suivant lui, d'impôts de toute espèce, ne pouvant disposer à leur gré de leurs propriétés, surveillés dans tous les détails de leur vie, et réduits à la condition de véritables esclaves. C'est cette opinion qui porte le Turc à dé-

fendre avec tant d'opiniâtreté ses foyers, et à quitter les provinces qui passent sous la domination d'un prince chrétien : la Crimée en a offert un exemple frappant; quand elle eut été occupée par les Russes, sa population fut réduite, en peu d'années, au huitième de ce qu'elle avoit été auparavant.

Malgré la haute opinion que le Turc a de sa liberté, il n'est pas moins vrai qu'aucune loi, aucune institution ne le met à l'abri des vexations arbitraires du grand-seigneur et de ses agens. La seule garantie contre les abus du pouvoir qu'il puisse se donner, c'est de se faire agréger à quelque corporation considérable, telles que celle des janissaires, des marchands d'une grande ville, etc., parce que ces corporations prennent fait et cause pour leurs membres, lorsque ceux-ci éprouvent quelque injustice de la part de l'autorité. Les incendies qui ont lieu dans la capitale, les insurrections fréquentes dans les provinces, sont toujours le résultat de la vengeance d'individus ou de corporations qui se croient lésés dans leurs droits; car, en Turquie, on ne connoît d'autre remède contre l'arbitraire des gouvernans que l'arbitraire des gouvernés. S'insurger contre le souverain ou contre ses agens, lorsqu'il croit avoir à se plaindre d'un abus de pouvoir, paroît au Turc une chose aussi naturelle que de se défendre contre un voleur de grand chemin; et, comme il ne recon-

noît d'autre législation que celle du Koran, tout ordre, toute défense qui n'est pas fondée sur le Koran est à ses yeux un abus de pouvoir contre lequel il peut se révolter en sûreté de conscience. Dans ces cas, il n'obéit qu'à la force, et il n'obéit que jusqu'au moment où il peut s'y soustraire par l'insurrection ou se venger par l'assassinat.

Ce sont surtout les grandes corporations que le gouvernement redoute. Dès qu'il aperçoit chez elles des symptômes de mécontentement, il leur demande des ôtages; et, si elles s'opposent à ses mesures, il ne manque jamais de s'en venger sur leurs chefs, soit publiquement, soit en secret, du moment qu'il se sent assez fort. Craignant toujours des révoltes, le gouvernement permet à ses agens de punir sur les plus légers soupçons et sans s'astreindre aux formes judiciaires; il approuve et il récompense les actes de rigueur qu'ils commettent, eussent-ils même fait périr des innocens, pourvu qu'ils réussissent à intimider les mécontens; car, suivant la maxime de la Porte, « aucun » sacrifice n'est trop grand, lorsqu'il s'agit de con» server la dynastie régnante et de maintenir le » pouvoir du souverain. »

Tant que le sultan et ses agens ne mettent à la liberté des sujets musulmans de l'empire d'autres restrictions que celles qui sont autorisées par le Koran, ils ne rencontrent aucune résistance; on

leur pardonne même des injustices isolées commises par des motifs d'intérêt, pourvu qu'elles ne soient ni trop fréquentes, ni en opposition trop évidente avec les mœurs et les habitudes de la nation; mais, dès que les gouvernans, cédant à l'impulsion de leurs passions ou de leurs caprices, outre-passent les limites que le Koran a posées à leur pouvoir, l'osmanli se croit dispensé du devoir de l'obéissance, et résiste à l'autorité aussitôt qu'il croit pouvoir le faire avec succès. Malheur au pacha qui refuse d'écouter les représentations des ayans de sa province! leur vengeance ne tardera pas à l'atteindre : malheur au sultan qui persiste dans un système de gouvernement réprouvé par la nation! la révolte lui prouvera bientôt qu'il ne peut braver impunément le mécontentement général, et le forcera de céder à l'opinion, à moins qu'il ne veuille compromettre son trône et sa vie.

Un tel état social peut-il subsister encore longtemps? Ce n'est guère probable, s'écrie M. Reider : les désordres qu'il entraîne après lui vont toujours en croissant, et il est un point au-delà duquel ils doivent nécessairement amener la destruction de l'empire.

Après avoir parlé du peuple vainqueur, M. Reider passe au peuple vaincu. Le clergé tient le premier rang parmi les Grecs ; il a exercé et il exerce encore sur eux, sous le sceptre ottoman, une in-

fluence tout aussi grande que jadis sous les empereurs grecs. On peut dire, à son éloge, qu'il a prêché constamment à ses ouailles l'amour de la paix, la douceur, l'humanité, l'horreur de la vengeance, et en général toutes les vertus chrétiennes; qu'il les a toujours exhortés à obéir au pouvoir séculier et à ne jamais rendre le mal pour le mal, pas même aux ennemis de leur croyance. A plusieurs époques, le haut-clergé a rendu des services importans à la Porte, en calmant l'irritation des Grecs et en les ramenant à la soumission lorsqu'ils s'étoient révoltés; on sait comment le gouvernement turc l'en a récompensé.

Lorsque Mahomet II se fut emparé de Constantinople, il sentit que les Turcs n'étoient pas assez nombreux pour peupler cette immense capitale, et que les finances de l'empire seroient promptement épuisées, s'il ne conservoit un grand nombre de sujets infidèles auxquels il pourroit imposer un tribut. Il repeupla Constantinople de Grecs, et il maintint le patriarche de cette ville dans sa dignité. A mesure que ce prince et ses successeurs conquirent l'Albanie, la Macédoine, l'Epire, la Thessalie, la Livadie, la Morée, ils en subordonnèrent le clergé au patriarche de Constantinople, dont ils espéroient se servir pour retenir ses coreligionnaires dans l'obéissance.

Le saint-synode élit le patriarche; mais l'élection n'est valable que lorsqu'elle a été confir-

mée par le grand-seigneur. Les revenus de ce prélat sont considérables : la plus grande partie est absorbée par les secours qu'il distribue aux nombreux indigens de sa religion, et par les sommes qu'il est obligé de payer chaque année au trésor public. Chef suprême de l'église pour le dogme et la discipline, il peut infliger aux prêtres récalcitrans les peines d'une amende pécuniaire, de la prison, de la déposition et de l'excommunication; s'il rencontre de la résistance, il peut compter sur l'appui du gouvernement; mais il ne recourt jamais à ce moyen, qui le rendroit odieux à son clergé et à toute sa nation.

De même que le sultan demande au mufti de sanctionner par son fetva les résolutions du divan, lorsqu'il craint que celles-ci ne rencontrent quelque opposition de la part des Osmanlis, de même aussi il exige du patriarche de menacer de l'excommunication les Grecs qui résisteroient à ses volontés. En général, la Porte considère le patriarche, aussi bien que les archevêques et évêques, comme des ôtages qui doivent lui répondre de la soumission des Grecs. C'est en vertu de ce principe qu'à l'époque de l'insurrection de la Morée, en 1821, le sultan fit étrangler publiquement le patriarche et plusieurs membres du saint-synode, dans l'espoir d'intimider les insurgés et de les déterminer à accepter l'amnistie offerte. L'effet que produisit ce massacre fut tout diffé-

rent de celui que la Porte avoit espéré. Dès que la mort du patriarche fut connue, les métropolitains des provinces insurgées se déclarèrent indépendans du siége de Constantinople; et, dans leur indignation, ils allèrent jusqu'à prononcer anathême contre le nouveau pontife élu par ordre du grand-seigneur, et à le traiter d'intrus et d'usurpateur. Ainsi, la Porte se priva elle-même des avantages que peut-être elle auroit pu retirer encore de l'influence du chef de l'église sur les Grecs.

On accuse le bas-clergé de l'église grecque, en Turquie, d'ignorance, de superstition et de penchant pour les idées mystiques: ces reproches sont assez fondés. Dans le haut-clergé, au contraire, on trouve des hommes très-estimables, animés d'une piété éclairée, partisans zélés des lumières et amis ardens de la liberté. Dès le commencement de l'insurrection, ils ont pris part au mouvement général; ils exercent une grande influence dans les conseils de la nation, qui les aime et les vénère.

C'est dans les couvens du Mont-Athos que s'instruisent la plupart des prêtres: l'instruction uniforme qu'ils y reçoivent les préserve de cet esprit de secte jadis si dominant à Constantinople. De pieux ermites, retirés du monde, habitent les vallons du Mont-Athos, et y vivent du travail de leurs mains et des produits de leurs troupeaux.

Plusieurs d'entre eux ont pris les armes, et sont morts en combattant pour la liberté naissante de leur patrie.

Il existe encore en Turquie une trentaine environ d'anciennes familles grecques issues des différentes dynasties qui ont occupé successivement les trônes de Constantinople ou de Trébizonde, ou descendans des grands dignitaires de l'empire de Byzance, telles que les Maurogeni, les Ypsilanti, les Kantemir, les Maurocordato, les Katakusi, les Kantakuseno, les Kisko, etc. Quelques-unes de ces familles, contentes de leur modeste patrimoine, menoient une vie patriarcale dans les îles ou sur le continent de la Turquie, mais la plupart habitoient la capitale, s'occupant du commerce, ou servant la Porte en qualité d'interprètes, et dans quelques autres emplois subalternes qui exigent des connoissances étrangères aux Turcs. Tout en vivant au milieu des Musulmans, les membres de ces races nobles restoient inviolablement attachés à leur religion; et, quoiqu'on ait vu plusieurs d'entre eux devenir les favoris du sultan ou du grand-visir, jamais un seul n'a embrassé l'islamisme. Leurs enfans recevoient une éducation soignée: on s'appliquoit surtout à leur faire connoître les ressources financières de la Porte et ses relations avec les puissances chrétiennes.

Etant au service d'un gouvernement très-soup-

conneux, les Grecs du Fanar se voyoient dans la nécessité d'éviter tout commerce et toute intimité, soit avec les diplomates étrangers, soit avec leurs compatriotes appartenant à d'autres familles : aussi ceux-ci les accusoient-ils de hauteur, d'orgueil, de cupidité et d'indifférence pour les intérêts de leur nation. Cette opinion non fondée s'est répandue dans toute l'Europe. Au moment de l'insurrection, toutes ces familles quittèrent en hâte Constantinople et se retirèrent en Grèce, à l'exception des Callimachi, dont le chef fut étranglé par ordre du grand-seigneur ; quelques-uns de leurs membres se sont mis à la tête de l'insurrection ; d'autres siégent dans le sénat de la nation, ou sont employés à des missions diplomatiques. Moins susceptibles d'enthousiasme que leurs compatriotes, et effrayés des obstacles qui s'opposent à la délivrance de la Grèce, ils désirent, plus que le reste de la nation, l'appui et la protection de quelque puissance étrangère, et penchent surtout en faveur de la Russie.

Dans la classe commerçante, on trouve des hommes d'un esprit très-cultivé. Le négociant grec voyage beaucoup et avec fruit : il transporte chez lui les connoissances, les mœurs et les usages des peuples qu'il visite, et s'applique à donner une bonne éducation à ses enfans ; il est actif, industrieux et entreprenant. On entend souvent accuser les Grecs de mauvaise foi dans les affaires : les

Musulmans ne paroissent point partager cette opinion : il arrive souvent que de riches Turcs au service du grand-seigneur, voulant soustraire au moins une partie de leur fortune à la confiscation, en cas de disgrâce, la confient à des personnes sûres sous le sceau du secret : dans ce cas, ce sont des Grecs qu'ils choisissent de préférence pour dépositaires ; et il est sans exemple que ceux-ci aient abusé de cette confiance.

En général, le Grec a beaucoup d'imagination, la conception vive et facile, un penchant décidé à la superstition et à la crédulité. Comme ses ancêtres, il est curieux, vain, intrigant et raisonneur ; s'il est rusé, adulateur, dissimulé, ce n'est que par une suite nécessaire de l'oppression sous laquelle il gémit. Tout ce qui lui rappelle les temps où le peuple grec étoit libre et indépendant lui est cher : fier du nom de chrétien, il ne cache jamais sa religion, dans quelque position qu'il se trouve, et la nécessité seule peut le déterminer à se mettre au service d'un Musulman. Quoique fort entendu aux travaux de l'agriculture, il n'aime pas cultiver la terre, parce que le cultivateur, ne pouvant changer de place ni cacher les produits de son travail, est sans cesse exposé aux vexations des employés turcs, et n'a aucun moyen de se soustraire à leur rapacité. Il préfère de beaucoup le commerce, et surtout l'état de marin, parce qu'au moins, sur mer, il se sent entièrement libre. Le

respect des enfans pour leurs parens et la vénération du clergé sont deux traits caractéristiques du peuple grec. Les évêques, considerés comme les protecteurs du foible, ont toujours exercé une grande influence sur leurs compatriotes; et, si la Grèce parvient à se constituer en nation indépendante, ils joueront sûrement un grand rôle dans les conseils de la nation, et sauront se conserver la direction suprême de l'instruction publique.

Les Arméniens forment une portion considérable de la population de l'empire turc; ils se conforment volontiers aux mœurs et usages de leurs maîtres : ils ne s'en distinguent que par leurs habitudes d'économie et leur attachement à leur croyance. Ceux qui habitent l'Arménie cultivent la terre, et ont conservé une simplicité et une innocence de mœurs dignes du siècle des patriarches. Le père de famille exerce sur les siens une autorité presque illimitée; sa femme lui est soumise à la manière des Orientaux; ses filles ne se permettent jamais de s'asseoir en sa présence. Une simple croix distingue les églises des Arméniens des autres édifices; un autel sans ornemens et quelques tableaux médiocres en font toute la décoration. On n'y entre que pieds nus : le prêtre, vêtu de blanc, tourne le visage vers l'orient lorsqu'il entonne le chant d'église. Le clergé arménien est aussi instruit qu'il est régulier dans sa

conduite, et le peuple en général est doux, paisible et soumis.

Les Arméniens, dispersés dans toutes les provinces de l'empire turc, n'ont pas conservé les mœurs pures de ceux qui sont restés dans leur patrie et leur bonne foi. Leur principale occupation est le commerce. Les pachas turcs leur confient ordinairement la perception des revenus publics; et les riches Musulmans, ennemis de tout travail et de tout souci, mettent fréquemment l'administration de leur fortune entre les mains des banquiers de cette nation. Modestes et économes, les Arméniens vivent avec simplicité lors même qu'ils possèdent une grande fortune, mais ils contribuent abondamment à l'entretien des écoles et des églises, et sont charitables envers tous les malheureux, quelle que soit leur religion. Ce sont eux principalement qui approvisionnent Constantinople de blé; et, dans plus d'une occasion, ils ont rendu à cet égard de grands services au gouvernement sans se les faire payer trop cher.

La populace turque regarde les Arméniens comme des hommes bienfaisans et désintéressés; les officiers de la Porte les estiment à cause de leur esprit de soumission; les ulémas les nomment la perle des infidèles; mais les Arméniens n'en sont pas moins exposés à des vexations continuelles de la part des magistrats et à des traite-

mens humilians de la part des simples particuliers. Pacifiques par caractère et par habitude, ils ne se révolteront probablement jamais contre leurs maîtres; mais ils ne leur sont nullement attachés; et, si l'empire du croissant avoit besoin de défenseurs, il ne pourroit se flatter d'en trouver parmi eux.

Les Juifs établis en Turquie descendent pour la plupart de ces familles infortunées que l'intolérance du gouvernement espagnol força, au commencement du seizième siècle, à quitter leurs foyers. Constantinople leur ouvrit un asile; mais elles y trouvèrent peu de ressources : l'agriculture et le commerce étoient entre les mains des Grecs et des Arméniens, les uns et les autres peu disposés à partager leurs bénéfices avec les nouveaux venus : les sciences étoient le patrimoine exclusif des ulémas; il ne resta donc aux Israélites que la pratique de la médecine et de la chirurgie, et celle des arts mécaniques. Actuellement, on en compte environ 500,000 dans l'empire ottoman. La plupart d'entre eux sont pauvres; mais la bienfaisance de leurs compatriotes, plus favorisés par la fortune, les met à l'abri du besoin et les dispense de l'humiliation de recourir à la charité des ennemis de leur croyance. Les Musulmans méprisent les Juifs plus que tous les autres infidèles; ils ne dédaignent pas cependant de les employer dans leurs intrigues de tout genre : on prétend

aussi que les pachas se servent d'eux pour espionner les Grecs opulens qu'ils désirent trouver en faute, afin d'avoir un prétexte de leur infliger des amendes. Quoi qu'il en soit de cette accusation, il est certain du moins que les Juifs et les Grecs se haïssent réciproquement plus encore qu'ils ne détestent leurs oppresseurs communs.

Si nous passons en revue les différentes provinces de l'empire turc, dit M. Reider, nous découvrirons partout des symptômes d'anarchie et de décadence.

C'est la province de Roumili qui fait la principale force de la Turquie d'Europe; les Turcs composent la plus grande partie de sa population, et ils ont conservé l'esprit guerrier de leurs ancêtres: aussi c'est là qu'une armée chrétienne rencontreroit la résistance la plus opiniâtre, d'autant plus que les Turcs sont persuadés que le vainqueur les dépouilleroit de toutes leurs propriétés territoriales, comme jadis ils en dépouillèrent les Grecs. A l'époque de la conquête, le sol du Roumili fut déclaré propriété de l'état; aujourd'hui encore il est divisé en fermes exploitées pour le compte du gouvernement, et en fiefs militaires possédés par les descendans des soldats de Mahomet II, ou conférés par ses successeurs à des guerriers qui les ont bien servis. On trouve dans le Roumili des ayans (grands propriétaires et chefs de cantons) qui peuvent mettre sur pied

jusqu'à 500 soldats ; ils sont fréquemment en guerre entre eux, et habitent des châteaux qui leur servent de forteresses en cas de besoin : les paysans qui cultivent leurs terres leur paient une redevance déterminée par la loi, et que le propriétaire n'a pas le droit de hausser arbitrairement; mais le divan peut imposer ces paysans à son gré, lorsque les besoins de l'état l'exigent ; il est vrai qu'une augmentation d'impôts un peu considérable excite ordinairement une insurrection de la part des paysans contre le pacha, et les ayans ne manquent jamais de se joindre aux paysans : si le divan, le pacha ou le begler-bey se permettent d'enfreindre les priviléges d'un ayan, il se révolte aussitôt pour se faire rendre justice les armes à la main ; et, dans ce cas, il peut toujours compter sur le secours des ayans ses voisins Telle est l'autorité que la Porte exerce sur l'une des provinces les plus rapprochées de la capitale, et qui passe pour être la plus attachée au souverain, puisqu'elle est presque entièrement habitée par des Turcs.

Les Valaques et les Moldaves descendent des colons romains, dont le sang s'est mêlé à celui des Daces, habitans originaires du pays : aussi leur langue a-t-elle conservé beaucoup de mots latins, tandis qu'elle n'en a emprunté que très-peu aux idiomes grecs et turcs. Depuis le moment où les Ottomans se sont emparés de ces deux

provinces, la noblesse du pays ou les boyars ont étendu de siècle en siècle leurs droits et leurs priviléges; le paysan a fini par être réduit à une condition voisine de la servitude: le tiers-état a disparu, et la population indigène a diminué visiblement. Un grand nombre de Juifs se sont introduits dans le pays, et, moyennant les monopoles qu'ils achètent des boyars, ils ont envahi tout le commerce et toutes les branches productives de l'industrie. Des nuées de ces vagabonds qu'on appelle Bohémiens ont inondé les deux principautés, et sont un véritable fléau pour les indigènes. On en compte 90,000 en Valachie et 40,000 en Moldavie; ils sont sous la protection immédiate de l'hospodar, auquel ils paient la capitation. Paresseux, malpropres, étrangers à tout sentiment d'honneur, ils exercent différens genres d'industrie; mais ils détestent tout travail soutenu et régulier; ils ne veulent point avoir de demeure fixe, et redoutent, au-dessus de tout, le service militaire.

Les paysans valaques et moldaves professent la religion grecque; et, quoiqu'ils cultivent un sol fertile et productif, ils n'en sont pas moins misérables; soit parce que la dépopulation du pays et la difficulté des communications maintiennent les denrées à des prix très-bas, soit parce qu'ils sont exposés sans cesse aux vexations des boyars, qui leur laissent à peine de quoi vivre. L'hospodar

Karadja essaya d'améliorer leur condition en établissant des lois qui mettoient un frein à l'arbitraire des boyars; ceux-ci ne tardèrent pas à le dénoncer à la Sublime-Porte comme un *novateur dangereux*, et il alloit être rappelé à Constantinople pour rendre compte de son administration, lorsque ses amis l'avertirent de l'orage qui se formoit contre lui, assez à temps pour qu'il pût se sauver.

Lorsqu'en 1821, le boyar Théodore Vladimiresko leva l'étendart de la révolte en Valachie, il appela les paysans à son secours, et leur promit le redressement de leurs griefs; mais son véritable motif étoit le désir de se venger des autres boyars qui lui avoient fait éprouver des traitemens injustes. Le prince Ypsilanti, qui se proposoit un but plus élevé, ne réussit pas mieux en Moldavie que Vladimiresko en Valachie; leurs entreprises mal combinées n'eurent pour tout résultat que la dévastation des deux principautés. Les boyars n'ont vu qu'avec peine ces insurrections, puisqu'elles tendoient toutes deux à restreindre leurs priviléges. En général, leur intérêt se trouve uni à celui des Turcs; car, s'il est vrai que les paysans auroient tout à gagner en passant sous une autre domination, eux ne pourroient que perdre de leur puissance, s'ils dépendoient d'un gouvernement équitable qui protégeroit également toutes les classes d'habitans.

La Servie compte 1,000,000 d'habitans, dont environ 200,000 sont catholiques romains; les autres appartiennent au rit grec. Les Serviens sont pieux, superstitieux, dévoués à leurs popes; leurs fréquentes insurrections prouvent leur amour de la liberté et de l'indépendance. Si les Turcs ont réussi jusqu'à présent à se maintenir dans les forteresses du Danube et à conserver une sorte de suprématie sur la Servie, ils le doivent en grande partie à la mésintelligence qui règne entre les Serviens catholiques et les Serviens grecs; mais ils ne peuvent compter ni sur la soumission ni sur l'attachement de ce peuple.

Les Bosniaques, au contraire, presque tous musulmans, voisins des Serviens et leurs ennemis jurés, sont très-dévoués au grand-seigneur. Éloignés de la capitale, ils sentent à peine le joug des magistrats turcs; ils payent peu d'impositions, mais ils fournissent beaucoup de soldats à la Porte. L'agriculture leur est inconnue; ils n'aiment que la vie pastorale ou le service militaire, et sont fréquemment en guerre avec leurs voisins.

Au midi de la Bosnie commence la chaîne de montagnes qui borde la mer Adriatique et qui est habitée par les Arnautes ou Skypetars, les uns musulmans, les autres catholiques romains ou grecs. Divisés en un grand nombre de tribus presque sans communication entre elles et re-

connaissant à peine la suprématie de la Porte, les Arnautes tantôt se mettent au service des pachas leurs voisins, tantôt les combattent. Leurs mœurs sont sauvages; leurs troupeaux sont leur principale ressource; trop pauvres pour tenter la rapacité turque, ils sont d'ailleurs toujours prêts à défendre leur indépendance les armes à la main.

Les montagnes du pachalik de Salonique, l'ancienne Macédoine, sont habitées en grande partie par des chrétiens; les plaines sont occupées par des musulmans, à l'exception de quelques contrées marécageuses, où le gouvernement turc a établi des colonies de chrétiens, dans l'espoir que l'insalubrité du climat les feroit périr. Son attente a été trompée; ces hommes laborieux et industrieux ont réussi à dessécher quelques parties de ces marées, et à les rendre susceptibles de culture.

Les habitans de la Livadie, qui renferme dans ses limites l'ancienne Attique, s'occupent presque exclusivement de la culture de la terre; le blé, l'huile, le miel, les châtaignes, le coton, sont les principales productions du pays. Le sol appartient à des propriétaires turcs; le Grec n'en est que le fermier.

Aucune province de l'empire turc n'a eu plus à souffrir de la part de ses maîtres que la Morée. Les tentatives qn'elle a faites à plusieurs reprises

pour se soustraire à leur domination n'ont servi qu'à aggraver son joug ; l'excès des humiliations et des vexations que ses habitans éprouvoient journellement, les a poussés enfin à l'insurrection ; et s'il existe entre eux quelque différence d'intérêts ou d'opinions, au moins sont-ils tous convaincus que se soumettre de nouveau au sceptre du croissant, ce seroit prononcer eux-mêmes l'arrêt de leur destruction.

Les îles situées entre l'Asie-Mineure et le continent de la Grèce sont occupées par une population active et industrieuse, composée exclusivement de grecs et d'un petit nombre de catholiques romains ; à l'exception de quelques vexations passagères, les grecs de ces îles étoient moins opprimés que ceux des autres provinces de l'empire. Grâce à la régularité avec laquelle ils payoient à la Porte la capitation, la dîme et quelques autres droits, le grand-seigneur leur permettoit de se choisir des administrations munucipales, composées de personnes de leur nation : celles-ci, présidées par des anciens ou archontes, mettoient tous leurs soins à faciliter la perception des impôts, à maintenir l'ordre, et à terminer à l'amiable les différends qui s'élevoient entre leurs compatriotes, afin d'ôter aux autorités turques tout prétexte de s'immiscer dans leurs affaires. S'il se trouvoit parmi leurs concitoyens quelque homme opulent dont les richesses ou

le crédit donnoient de l'ombrage à la Porte, elles l'engageoient à s'exiler volontairement, afin de ne point exposer son île natale aux vexations des Turcs; elles achetoient souvent par des sacrifices d'argent l'éloignement de citoyens inquiets et turbulens qui auroient pu troubler la tranquillité publique. Depuis trente à quarante ans, les îles de l'Archipel, devenues l'asyle des grecs du continent, voyoient augmenter rapidement leur population, leur industrie, leur commerce et leur marine; et plus leur prospérité alloit en croissant, plus les habitans désiroient sortir enfin de l'état précaire où les plaçoit la domination des Turcs. Aussi répondirent-ils promptement à l'appel de leurs frères du continent, bien plus malheureux qu'eux; et l'energie qu'ils ont montrée depuis le commencement de l'insurrection fait croire que la Porte-Ottomane ne peut guère se flatter de soumettre de nouveau les îles de l'Archipel, à moins qu'elle ne parvienne à en exterminer la population.

Si nous considérons l'état des provinces turques situées en Asie et en Afrique, ajoute M. Reider, nous trouverons de nouvelles raisons pour croire l'empire du coissant sur son déclin. Quand l'Asie-Mineure fut conquise, la population indigène fut en grande partie chassée ou exterminée, et presque toutes les terres furent données aux soldats turcs en fiefs héréditaires,

sous la condition d'un service militaire. Ce sont les titulaires actuels de ces fiefs qui composent les armées asiatiques du grand-seigneur ; étrangers à toute discipline, et n'étant obligés par la loi à tenir la campagne que pendant l'été, ils ne sauroient être d'un grand secours à leur maître. Dans aucune province de la Turquie, l'anarchie n'est aussi complète que dans l'Asie-Mineure ; dans aucune province, la condition des Grecs n'est aussi déplorable ; dans aucune province, le nombre des habitans ne diminue aussi sensiblement. Les Druses, les Curdes, les Bédouins, et une foule d'autres tribus demi-sauvages font des incursions continuelles sur le territoire de l'empire, pillent impunément les villes et ravagent le plat pays. L'Arabie est complétement perdue pour la Porte, la Syrie ne lui obéit qu'à regret ; et si le pacha d'Egypte reconnoît encore en apparence la suprématie du grand-seigneur, en réalité il agit en prince indépendant. Ainsi, en parcourant l'empire ottoman dans toute son étendue, on ne trouve partout que désordre, mécontentement, insubordination, et relâchement des liens sociaux.

RELATION
D'UN VOYAGE FAIT A TRAVERS L'ILE DE TERRE-NEUVE,

PAR W.-E. CORMAK.

Traduite de l'anglois.

DANS les premiers jours de septembre 1822, je quittai la baie de Smith, dans l'île Random, accompagné d'un seul homme de la nation des Micmacs; j'arrivai au port Saint-Georges, au commencement de novembre, avec deux de ces indigènes. Dans le cours de mon voyage, je rencontrai plus d'obstacles que je n'en avois prévu en l'entreprenant: ils naquirent surtout de la nécessité de faire le tour des lacs nombreux qui, dans la partie orientale de l'île, sont généralement enceints de forêts, et aussi de la neige très-épaisse dont la terre fut couverte après le 15 octobre.

Je n'avois qu'une boussole de poche pour déterminer la direction de ma marche; avec ce foible secours, et étant d'ailleurs le premier voya-

geur qui parcourut cette contrée, je n'ai pu en reconnoître que d'une manière générale l'aspect et la nature. Il y a dans l'intérieur beaucoup de parties couvertes d'eau : on peut dire, sans exagération, qu'elles forment au moins le tiers de sa surface.

Les premières roches que je rencontrai étaient du granit et du porphyre; je vis ensuite le granit alterner avec le schiste micacé, puis régner sans mélange. Dans le pays qui environne le lac Melville, on rencontre du granit, de la siénite, du porphyre, du schiste micacé, du chiste calcaire et des rochers quartzeux. On y voit aussi plusieurs variétés de grès secondaire, qui paroissent appartenir à la formation des grès rouges et des grès houilliers. Les roches primitives se prolongent jusqu'au lac de Gower dont les rivages ont beaucoup de ressemblance avec ceux de la baie de Fresh-Water, près Saint-Jean. Vers le milieu de ce lac s'élève au-dessus de l'eau un banc ou barre de roche qui, à partir du nord-ouest, le traverse presque en entier. Le côté opposé est aussi coupé par un banc qui sépare l'eau douce de l'eau salée.

Du lac Gower, en suivant les lacs Jennette, Emma, Christian, Stewart et Richardson, le pays est composé presque entièrement de roches anciennes qui semblent appartenir aux montagnes primitives. Les seuls produits de formation secondaire sont les agates que l'on trouve

près du lac Gower, le basalte, près les lacs Emma et Jennette, et quelques indices de mines de fer et de houille, près du lac Stewart. A un dépôt de serpentine succède une longue étendue de granit, de gneiss et de quartz, qui, à partir du lac Jameson, en suivant les lacs Bathurst, Wallacé', Wilson et le lac du roi Georges IV, se prolonge jusqu'au port Saint-Georges, sur la côte occidentale de l'île (1).

Vers le centre de l'île, s'élèvent plusieurs chaînes de serpentine. On voit là, et particulièrement sur les rives du lac Serpentine, toutes les belles et nombreuses variétés de ce minéral intéressant. Il est aussi très-abondant au mont Serpentine et au mont Jameson.

La côte de l'ouest est de beaucoup la plus riche en minéraux. Dans la baie de Saint-Georges, sur la rivière de Sud-Barasway, à près de huit milles du rivage de la mer, on trouve de la houille d'une bonne qualité. Il y a aussi des sources salées. Une est à deux milles de la mer, près d'une autre rivière Barasway, qui coule à quelques milles au nord de celle que touche la mine de houille ;

(1) Usant du privilége accordé aux voyageurs, j'ai ainsi nommé, en l'honneur de mes amis intimes ou de personnages distingués, les lacs et les montagnes que je rencontrois dans une contrée non encore explorée. Les échantillons de roches que j'ai recueillis ont été examinés par le professeur Jameson. (*Note de l'auteur.*)

on en trouve une seconde près du cours d'eau appelé *Ruttling-brook*, à quelques milles encore plus au nord ; et une troisième à Port-à-Port. Une source d'eau, fortement imprégnée de soufre, coule presque au bord de la mer, à un mille au nord de ce Barasway-river, près duquel on trouve une source salée (c'est celle apparemment que les cartes désignent sous le nom de *seconde rivière*). Le gypse et l'ocre rouge abondent sur la côte de la mer, entre ces deux rivières et Flat-bay ; l'ocre s'étend encore à quelques milles dans l'intérieur du pays. On trouve du marbre d'un gris foncé à la baie des Iles ; mais en petite quantité, dit-on, au moins dans le voisinage des côtes.

Autour de la baie de Saint-Georges, le sol est bon et moins parsemé de roches que dans la plus grande partie de l'île. Il ne paroît pas que l'intérieur de Terre-Neuve offre nulle part un terrain susceptible de culture. C'est presque invariablement un fond de marais tourbeux plus ou moins détrempé, suivant l'abaissement ou l'élévation de son niveau. Les parties supérieures ne sont que des rochers. L'aspect rabougri des arbres atteste presque partout la pauvreté du sol. Un été trop court ne laisse point au soleil le temps de pomper, même dans les terrains en pente des cantons les plus élevés, l'humidité qu'a laissée l'hiver précédent. Le meilleur sol de l'île se

trouve le long des côtes de la mer, et particulièrement vers les embouchures de quelques-unes des grandes rivières.

La partie orientale de l'intérieur de l'île présente une contrée basse, pittoresque, couverte de bois, et traversée au nord et au sud par des chaînes successives de collines peu élevées. La partie occidentale est montueuse, âpre, stérile, presque entièrement dénuée d'arbres : les montagnes ne s'y prolongent point en chaînes et n'affectent point de direction particulière ; les lacs et les rivières y sont beaucoup plus considérables que dans la partie orientale.

Le lac de la baie des Iles est le plus vaste de Terre-Neuve ; les indigènes lui donnent soixante milles de longueur. Le second en grandeur s'appelle le lac des *Indiens-Rouges*.

La plus grande rivière est la rivière de l'Exploit. La rivière d'East-bay, dans la baie du Désespoir, permet aux Micmacs de faire remonter leurs canots d'écorce de bouleau, de la côte de la mer jusque dans le lac Serpentine. De là, pour suivre leurs expéditions de chasse, ils naviguent dans des canots revêtus de peaux et passent de lac en lac au moyen des rivières intermédiaires et occasionnellement de quelques portages. Dès la baie de Saint-Georges au lac de Georges IV, ces indigènes effectuent un portage de plus de vingt

milles avant de pénétrer dans les lacs de l'intérieur.

Dans toutes les parties de l'intérieur on pourroit pratiquer des chemins, ou plutôt des sentiers où passeroient, en été, les chevaux et les bestiaux. Ce qui, dans cette opération, exigeroit le plus de travail et de dépense, ce seroit la direction des routes qu'il faudroit conduire de manière à éviter les bois en général, et les lacs : les bois recouvrent presque toujours un fond de rochers. En prenant dans la saison les soins convenables, on recueilleroit, sur le sol marécageux, une grande quantité de foin. Si le gouvernement facilitoit le passage, par terre, de la baie Saint-Jean aux baies qui l'avoisinent, les communications entre ces points seroient plus fréquentes et moins dangereuses qu'elles ne l'ont été jusqu'ici, particulièrement en hiver.

Dès qu'on a examiné le pays dans le voisinage des côtes, l'intérieur ne paroît présenter aux botanistes rien de bien intéressant. L'île entière cependant ouvre un vaste champ à leurs recherches, surtout pour ce qui concerne les arbrisseaux. Les parties nues, qui, en général, entourent les marais, paroissent avoir été autrefois couvertes de forêts. Au-dessous du sol, on y trouve fréquemment les troncs et les racines d'arbres dont la plupart avoient des dimensions plus

considérables qu'aucun de ceux qui croissent dans le voisinage, ils ont évidemment été détruits par le feu : et telle est, sous ce climat glacé, la pauvreté du sol que le laps de plusieurs siècles seroit nécessaire pour y produire une fôrêt de quelque grandeur. Un gazon maigre et effilé, des lichens et des mousses couvrent les terrains marécageux. Ces plantes et divers petits arbrisseaux à baies prédominent dans les districts déboisés les plus élevés. Les fôrets se composent de mélèzes, sapins et bouleaux. Les pins sont rares, et si rabougris, si semblables à des arbrisseaux, que leur bois a peu de valeur. On rencontre quelquefois le frêne de montagnes; mais on ne peut guère trouver de bon bois à Terre-Neuve que près des côtes de la mer, et particulièrement vers l'embouchure des grandes rivières, où le sol est le moins mauvais.

La partie de l'ouest, presque entièrement dénuée de bois, nourrit de grandes troupes de caribous. On y voit ces animaux par milliers : tout le pays en semblent couvert. En hiver, ils émigrent vers les parties boisées de l'est, et reviennent, dans l'ouest, de très-bonne heure, au printemps. Leur chair est presque l'unique aliment des indigènes.

Les castors étaient autrefois très-multipliés dans toutes les parties boisées. On en trouve encore en grand nombre sur certains points, spé-

cialement au nord de la baie du Désespoir et de la baie de la Fortune, et dans le voisinage de Whitebay. Les autres animaux sauvages ne sont pas nombreux à Terre-Neuve, excepté les renards qui abondent sur les rivages de la mer.

L'intérieur de l'île nourrit un grand nombre d'oies, de mouettes et de canards. Tous ces oiseaux se réunissent en troupes pour se porter vers la côte, aussitôt que les étangs et les marais sont glacés.

C'est surtout pour faire la chasse aux castors que les Micmacs parcourent l'intérieur de l'île. En général, ils accordent périodiquement un répit de trois années aux cantons habités par ces animaux, et les exploitent ainsi alternativement chaque automne. Ils se réunissent en partis peu nombreux pour ces expéditions où, presque toujours leurs familles les accompagnent. Par nécessité et par convenance, ils tressent comme une claie la carcasse des canots dont ils se servent sur les lacs : ils la recouvrent ensuite à l'extérieur de peaux de caribous qu'il faut communément renouveler au bout de six semaines. Ces canots, par leur construction, ressemblent à ceux des anciens Bretons.

Autant que j'ai pu le savoir, la tribu des Micmacs ne comprend pas, à Terre-Neuve, beaucoup plus de cent individus. Ces indigènes se divisent en trois bandes, l'une habite à Flat-bay, dans la baie de

Saint-Georges ; l'autre, à la rivière de Great-Cod-Bay ; la troisième, à la baie du Désespoir, près de l'île de la Belette. Quelques-uns, en certaines occasions, se portent de préférence sur deux ou trois autres points de la côte.

Le gouvernement s'est souvent occupé des moyens d'ouvrir des communications avec la tribu des Indiens-Rouges. Jusqu'à présent les efforts tentés pour atteindre ce but ont été inutiles. On peut, avec fondement, attribuer leur peu de succès à l'intervention des Micmacs, qui craignent que si, une fois, les Indiens-Rouges communiquoient avec les Anglois, ils ne prissent bientôt part au commerce des pelleteries. Afin de prévenir une telle concurrence, ils emploient les moyens les plus efficaces pour faire concevoir à cette peuplade timide une grande terreur de leurs armes à feu, et lui inspirer autant de crainte des armes à feu des Anglois.

Les Micmacs paroissent avoir bien senti l'importance d'une telle politique ; et ils l'ont suivie à l'insu des Anglois. Avec quelque adresse néanmoins, on pourroit les employer à ouvrir une communication si désirée. Pour commencer, il ne seroit pas inutile que le gouvernement colonial saisît une occasion convenable de menacer d'une punition sévère les Micmacs qui feroient quelque injure aux hommes de l'autre peuplade, et qu'il offrît en même temps une

récompense à ceux qui s'entremettroient pour établir entre les Indiens-Rouges et les Anglois une communication amicale.

Les Indiens-Rouges ne sont pas nombreux; si l'on en juge par l'étendue du pays qu'ils occupent, leur population n'excède pas quelques centaines d'individus. Ils ne paroissent pas aujourd'hui s'étendre au sud, dans l'intérieur, au-delà du grand lac dont ils habitent les bords et qui porte leur nom. De ce lac ils communiquent à la mer par la rivière de l'Exploit.

On dit généralement que les Micmacs pillent les fourrures recueillies par les Indiens-Rouges. Il est sûr au moins qu'ils font, sur le territoire de cette peuplade, des courses fréquentes dont ils cachent soigneusement aux Anglois la nature et le but.

Entre autres choses, les Micmacs racontent que les Indiens-Rouges prennent les caribous en les forçant à se jeter dans les étangs où ils les tuent à coups d'épieu; et que, pour leurs provisions d'hiver, ils font sécher la chair d'un grand nombre de ces animaux. Quand ils campent dans le pays des Indiens-Rouges, ceux-ci, disent-ils, viennent la nuit dérober leurs haches, ils leur imputent aussi l'habitude de se dévorer entre eux.

Je n'ai vu aucune trace de la tribu des Indiens-Rouges, quoique j'aie une fois pénétré jusqu'à vingt-cinq milles dans le pays qu'elle habite, sui-

vant ce que me dirent des Micmacs que je rencontrai à la chasse dans l'intérieur de l'île. J'aurais voulu marcher encore assez loin vers le nord pour en voir enfin quelques-uns. Mais, à mon grand regret, le petit nombre des personnes qui m'accompagnoient, et surtout la saison déjà fort avancée, rendoient imprudente une pareille tentative. E. S.....

Extrait du *Boston, journal of Philosophy and Theatres.*

EXCURSION

DANS LA NORD-HOLLANDE,

EN JUIN 1824.

La forme de la Hollande donne aux voyages en ce pays une direction presque toujours semblable. On visite la Haye ; on va à Amsterdam par Leyde et Harlem, auxquelles on consacre peu de jours. Cette marche laisse cependant de côté toute la Nord-Hollande, c'est-à-dire la partie la plus singulière et la plus nationale de tout le royaume. Il faut un concours de circonstances particulières pour être amené à parcourir cette province, à entrer dans l'intérieur de ces mœurs si différentes de toutes les autres. C'est la réunion de toutes ces circonstances si rares qui engage l'auteur à en retracer ici quelques souvenirs.

Cette riche et intéressante contrée, qui s'avance audacieusement au milieu des eaux, est d'une forme tout-à-fait remarquable ; elle ne tient au reste du continent que par une langue de terre

fort étroite ; et cependant sur environ vingt lieues de long, elle a souvent six à sept lieues de large. Les sables et les flots ne cessent de se la disputer. Le sol est presque partout bien au-dessous d'une mer qu'un souffle peut envoyer au-dessus de vos têtes ; et, au milieu de tout ce qui devroit inquiéter, les dentelles de la dernière paysanne, les porcelaines de la dernière chaumière ne sont pas moins soignées dans leurs détails que les travaux gigantesques destinés à conduire au milieu de ces marais tout le commerce du monde. L'homme y paroît bien grand au milieu d'une nature qui l'avoit traité en marâtre.

On a construit, depuis un petit nombre d'années, une chaussée qui va de Harlem à Alkmaar ; c'est dire que la route qui unit ces deux villes est excellente. Dans un pays où les habitans font très-bien tout ce qu'ils font, quand une fois on se décide à faire un chemin, opération longue et fort chère, on a une route parfaite ; mais aussi il n'y a point de milieu, point de chemins plus ou moins bons ; à côté de celui qui est tracé, tout est impénétrable, et les communications sont absolument nulles. Quand on laisse le terrain à lui-même, on est dans le sable jusqu'au cou ; cela est vrai, surtout dans les environs de Harlem. Ces chemins, si bien construits, le sont, dans toute leur largeur, en briques ; elles sont plus dures et plus petites que celles que l'on emploie pour les

bâtimens. On les pose de champ les unes à côté des autres. L'habileté consiste à bien consolider le terrain inférieur, puis à placer les briques, en ne laissant entre elles aucun jour. Le chemin est légèrement bombé de la manière la plus régulière : on le recouvre d'une fine couche de sable, et l'on obtient ainsi une allée charmante bien moins dure que les pavés françois, moins douce cependant que les routes angloises. Dans ce pays tout artificiel, et qui a fait dire, avec tant de raison, que les *Hollandois avoient fait la Hollande*, il a fallu commencer par créer de la terre, en dépit des flots : cette argile, conquise à force de peines, est devenue des pavés, des maisons, des statues, des toits, tout au monde, y compris une effrayante quantité de pipes. Une pierre y est une chose absolument inconnue. Il a fallu arracher aux montagnes de la Norwège les rochers qui forment les digues, et aux carrières de l'Italie cette immense quantité de marbre qui garnit toutes les maisons.

Nous étions partis de Harlem, à trois heures du matin, dans une calèche du pays, nommée *Kirbac*. Cet équipage, fort léger et presque tout en osier, ne peut exister qu'avec les chemins que nous venons de décrire, sur lesquels il court très-légèrement. Assez semblable aux voitures du Holstein, il a pour mérite spécial de posséder une grande portière au fond de la voiture. Cette

manière de monter, et surtout de descendre, a des avantages si grands pour la sûreté, que l'on ne conçoit pas que l'usage en soit aussi rare. Nous fûmes bientôt à Welz. La route, jusque-là, est ornée de maisons de campagne dont l'aspect général est curieux, sans qu'aucune mérite une mention particulière. Ordinairement d'une blancheur éclatante, elles sont quelquefois peintes en gris ou en jaune-clair. Les toits, extrêmement soignés, sont recouverts de tuiles vernies d'un brun foncé qui font un joli effet. La propreté et l'ordre y sont complets et bien dignes de la réputation du pays. On y voit beaucoup d'arbres et souvent de très-beaux, des hêtres, des érables, des peupliers, des tilleuls et des ormeaux; mais nos yeux cherchèrent, presque toujours en vain, ces beaux marronniers, ces acacias, ces platanes, ces noyers qu'ils étoient accoutumés à regarder comme les ornemens nécessaires d'une campagne. Devant la maison s'étend toujours une pelouse que le soleil avoit dévorée à l'époque de notre passage, malgré l'humidité habituelle du sol. Elle est plus ou moins couverte de fleurs, tant dans des massifs et des corbeilles que dans des vases qui garnissent quelquefois les escaliers extérieurs de l'habitation. Entre cette pelouse et la grande route est toujours placée la partie nationale de la campagne, c'est-à-dire le canal obligé, eau stagnante et verdâtre, dont l'inconvénient ne

se borne pas aux yeux. Enfin, sur ces bords et sur celui du chemin, est toujours placé l'indispensable pavillon hexagonal, où l'on prend du café, où les hommes fument, et où toute la famille examine attentivement les passans.

Le voyageur qui a prétendu que les Hollandois mettoient toute leur jouissance à rester au bord d'un canal, l'œil tristement fixé sur une grenouille, a fait, comme beaucoup d'autres, de l'esprit aux dépens de la vérité; mais il est sûr que la patience qui peut faire rester long-temps immobile et muet à regarder devant soi, se trouve plus souvent dans les pavillons hollandois que dans les autres pays. Pour achever enfin de caractériser les demeures champêtres de ces riches citadins, deux petites portes en fer, fermant les ponts par lesquels on y parvient, offrent ordinairement le nom de cette retraite, tracé en lettre d'os sur leurs barreaux, et ces noms ne sont pas toujours simples et sans prétentions : *Doux repos*; *Loin des affaires*, etc. etc.

Tout cela est fort soigné, souvent beau, et peut-être frais et vert, quand la canicule ne s'y oppose pas ; mais cette grâce indéfinissable qu'offrent les paysages anglois, ce moelleux, ce vague de leurs contours, on ne le retrouve presque jamais ici. D'ailleurs, dans un pays uni comme l'eau qui l'entoure, il faut renoncer au plaisir d'avoir de la vue, du moins une vue loin-

taine inclinée ; ce que, par exemple, en Suisse, on appelleroit de la vue.

Cependant il est dans les environs d'Harlem un point qui mérite, sous ce rapport, une exception particulière, et qui présente un panorama digne d'admiration. A peu près à une demi-lieue de cette ville, en s'avançant vers la mer, au nord-ouest, on découvre les ruines majestueuses d'une forteresse debout au milieu de la plus vaste prairie ; c'est Bredcrode, et il suffit de savoir quelque chose de l'insurrection des Pays-Bas pour ne pas entendre ce nom sans intérêt. La maison de Brederode, une des plus illustres du pays, prétendoit descendre des anciens comtes de Hollande ; son chef se mit, ou plutôt fut mis à la tête du parti des Gueux. Beau, brillant, débauché, mauvaise tête et sans force réelle, il rappelle beaucoup le rôle que le duc de Beaufort joua dans la Fronde, et il alla, comme lui, mourir sans gloire en pays étranger. Sa clientelle étoit immense ; c'étoit un conspirateur à éclat ; et, en voyant ces énormes cheminées portant encore l'empreinte de tant de services, on croit voir également les festins qui les ont noircies ; on croit, en montant ces escaliers usés par tant de pas, y remarquer comme la trace des pieds qui les ont foulés au seizième siècle. Ces hautes tours, d'un rouge sombre, ressortent admirablement sur le gazon qui les entoure et qui

a envahi les fossés au point de n'y laisser que des mouvemens de terrain aussi gracieux qu'ils sont rares dans le pays. Les environs que l'on soigne beaucoup sont une des promenades favorites des habitans de Harlem.

En les quittant, on s'avance, par un chemin de sable, vers la triste partie du pays où ce même sable règne seul, et on monte, comme on peut, à une petite cabane d'amateurs.

On est alors sur les dunes, et la vue y est magnifique. C'est une richesse et une variété qu'on ne peut décrire, mais qui produisent une grande impression. En se retournant, on découvre, en face de soi, l'Y, le Wyker-meer et le lac de Harlem, ces mers intérieures qui ménacent de s'étendre sur tout le pays, les voiles dont elles sont couvertes, et ces riches et nombreux villages qui les bordent de l'autre côté. On aperçoit, par un temps clair, les mille moulins à vent de Saardam ; à gauche, les prairies de la Nord-Hollande et les bois qui entourent chaque habitation ; à droite, Harlem avec son énorme cathédrale, le large Sparen et les navires qui le couvrent, montrant leurs voiles et leurs mâts parmi les toits et les arbres de la manière la plus piquante. Près de la ville, on voit un petit amas de débris qui désigne encore à l'exécration de la postérité le quartier général des Espagnols pendant cet horrible siége, où Don Juan de Tolède

déploya tant de férocité, et où tous les habitans de Halmn, mais surtout leurs femmes conduites par la fameuse Simon Haslaar, montrèrent un si merveilleux et si heureux courage. On retrouve enfin ces ruines de Brederode adossées à une forêt magnifique et dominant de vastes pelouses couvertes des plus beaux troupeaux.

Mais si l'aspect qu'offre l'autre partie du tableau n'est pas aussi doux, il n'est pas moins frappant. Au loin, la mer s'étend à perte de vue; mais, avant d'y arriver, l'œil est obligé de traverser avec souffrance près d'une lieue de désert et de désolation. Rien n'est plus triste que cet océan de sable; et cette succession d'élévations et de vallées donne tout-à-fait l'idée d'une mer aussi inabordable que celle qui la suit paroît facile à parcourir. C'est l'aridité et la stérilité même; quelques genêts, à peine verts, et quelques arbrisseaux rabougris se montrant de temps en temps comme à regret dans les gorges où ils sont à l'abri du vent, interrompent seuls cette horrible solitude. La vue embrasse plusieurs lieues d'un pareil pays; et du Helder à la Zélande, ces déserts, si tristement protecteurs, s'étendent partout entre la civilisation et la mer. C'est la mort à côté de la santé; et l'effet de chacune des parties du tableau est singulièrement augmenté par le contraste.

La question de la fertilisation de ces dunes est de première importance pour la Hollande et a

fort occupé depuis long-temps ses plus habiles agriculteurs. Elle a à combattre deux obstacles ; l'un, la nature même de ces élévations où quelquefois le sable pur n'admet aucune végétation ; l'autre, la violence des vents de mer qui ravagent les dunes mêmes et ce que l'on essaie d'y planter. Aussi la première opération a-t-elle été de chercher à consolider un terrain dont la surface est continuellement enlevée. A cet effet, on a commencé par planter la partie que l'on a voulu défricher en roseau à calice (*arundo arenosa*) qui croît dans le sable au bord de la mer. On le transplante après l'avoir coupé à demi-pied au-dessus de la racine ; et, pour l'abriter contre les vents, on enfonce en terre de la paille rangée en haies, distantes d'environ trois pieds, et entre lesquelles sont plantées les tiges des roseaux. Peu à peu le sol s'affermit, et le terreau se forme, tant des débris de ces premiers végétaux que des engrais, de la marne, ou de la bonne terre que l'on y transporte souvent de fort loin ; alors commence, suivant la destination que l'on veut donner au terrain, son ensemencement réel, soit en bois, tel que pins, bouleaux, aulnes, etc., soit en pommes de terre, celle de toutes les plantes qui y réussit le mieux. Les racines comestibles qui croissent dans ce sable, ont une grande supériorité sur les autres.

Ainsi cultivées, ces dunes deviennent même

d'une grande utilité pour le paysage, et le propriétaire de la charmante terre d'Elsbosch a tiré le plus beau parti d'une petite fraction des milliers d'arpens de dunes dépendant de son domaine, après les avoir fort bien boisées; (et ces plantations qui croissent et meurent vite, sans acquérir jamais une grande hauteur, sont, à quinze ans, fort touffus), il en a taillé quelques-unes à pic, a fait circuler entre elles un petit canal, et a trouvé le moyen d'avoir en Hollande un pont du diable assez joliment escarpé et très-peu ridicule. Nous eûmes même l'occasion d'observer chez lui une manière d'exploiter richement nationale. Une de ces dunes formée d'un sable très-fin, tout-à-fait stérile, mais en revanche très-propre à bâtir, recouvroit, à la hauteur de vingt à vingt-cinq pieds, un sol qui s'annonçoit comme productif. On s'occupoit donc d'emporter cette montagne dans un double intérêt. Pour cela, et pour cela seul, on avoit creusé un canal navigable; il communiquoit, d'une part, aux canaux de Harlem, et, de l'autre, au pied de la colline dans le sein de laquelle il pénétroit à mesure qu'il l'enlevoit sur sa surface. Il devoit être comblé immédiatement après, et les entrepreneurs trouvoient leur compte à cette double opération.

Parmi les équipages que nous rencontrions sur la route, il en étoit une espèce qui devoit singulièrement nous frapper. Qu'on se figure le tilbury

d'un de nos élégans du jour, mais qu'on se le figure cintré en dedans et offrant la forme d'une fleur qui s'épanouit, de manière que les pieds des deux personnes qui y siégent sont forcés de se serrer, et que le centre de gravité de chacune d'elles est suspendu eu dehors de la caisse; qu'on se représente cette espèce de tabouret en éventail, très-élevé et couvert de peintures dans le goût du dix-septième siècle, et on aura l'idée de l'équipage le plus dangereux et le plus simple, enfin celui qu'on s'attendoit le moins à trouver chez de sages et lourds paysans hollandois; c'est pourtant leur cabriolet national. Si l'on met devant ce véhicule un de ces grands chevaux de frise nommés *hart trabers* (forts trotteurs) avec son beau manteau noir luisant et sa queue indignement coupée à la racine, et si l'on place dedans un de ces larges citoyens, tout habillé de noir et coiffé de son grand chapeau à cornes, tenant à ses côtés une de ces charmantes figures (telles, à ce que prétend un voyageur galant, que la nature n'en fait point dans la Nord-Hollande) tout en blanc et laissant flotter les grands voiles de son élégante coiffure; si on suppose ces deux personnes avec tout leur calme et leur sang froid, courant comme le vent dans cet équipage, on aura l'idée d'un spectacle extrêmement curieux. Nous en jouissions à chaque minute.

Le lendemain matin, nous ne trouvâmes plus

à nous réjouir les yeux, de cette riche et brillante population ; nous ne rencontrions sur notre route que les nombreux paysans qui venoient fournir Harlem de fruits, de lait et de légumes ; mais cet aspect aussi ne laissoit pas d'être pittoresque.

Chacun de ces rustiques négocians portoit ses marchandises suspendues à son col ; une planche, échancrée de manière à se fixer autour de la nuque et toute semblable au joug d'un bœuf, porte une corde à chacune de ses extrémités. Deux longs paniers, suspendus en équilibre au bout de cette corde, composent tout le magasin. Les fraises, rangées dans deux longues lignes de petits pots de terre rouge, offroient à l'œil une succession de pyramides vermeilles très-appétissantes. On sait que l'usage, chez les servantes, de porter ainsi en équilibre leur eau et leur lait, est général en Hollande et leur rend ce transport plus facile.

De Welz au superbe bourg de Beverwyk, on compte plus d'une lieue. Les ornemens de la route restent à peu près les mêmes ; mais, ainsi qu'il arrive presque toujours, les propriétés de luxe sont plus considérables en même temps que plus rares, à mesure qu'on s'éloigne des villes. Il en est une, entre autres, appartenant à M. Hooft, dont les plantations sont d'une rare magnificence. Les avenues de hêtres et de chênes,

de près d'un mille de longueur, peuvent le disputer à tout ce que l'Angleterre a de plus beau dans ce genre. On est seulement étonné que de vrais arbres aussi grands et aussi bien venant puissent pousser leurs racines dans une terre d'où il semble qu'un coup de pied feroit jaillir l'eau de toutes parts. On seroit presque tenté de faire le tour de chacun de ces beaux arbres pour voir la branche de fer qui soutient ces superbes décorations.

Si l'on veut appeler Beverwyk un village (et son absence complète de murailles, de maisons urbaines, son agriculture, le genre de vie de ses habitans, ne permettent guère de lui donner un autre nom), il est, certes, un des plus beaux du monde; l'éclat des vitreaux peints en rose de la plupart de ses maisons, les arbres de la grande rue si sévèrement taillés en éventail, le nombre de ses voitures et la recherche de propreté qu'on y remarque, lui donnent une physionomie toute particulière. En le quittant, les maisons de campagne disparoissent peu à peu; la région des pâturages commence, et, avec elle, la vue de ces troupeaux superbes qui remplissent pour ainsi dire l'horizon, et suffiroient seuls pour donner à la Nord-Hollande un aspect du plus grand intérêt. On dit un dernier adieu à ces flots vus si long-temps à la droite de la route, et un œil perçant peut encore entrevoir au milieu des arbres

ces voiles rouges qui, courant sur les prés et les toits, surprendroient beaucoup partout ailleurs. Dans cette vaste plaine de verdure, on ne trouve bientôt plus aucun ombrage, et en général c'est à cette absence d'arbres épars et isolés, déployant irrégulièrement et à leur aise toutes leurs formes au milieu des prairies, qu'est due l'infériorité de tout pays à côté de l'Angleterre, sous le rapport du paysage. L'on n'aperçoit plus entre la verdure et les bestiaux qui la foulent que quelques saules chétifs, des clôtures moins pittoresques que celles des Alpes, et quelques troncs courbés et desséchés, ou du moins des objets qui paroissent tels. Il faut les voir de près pour se convaincre que ce sont d'immenses ossemens de baleine, conquête sans valeur de ce peuple maritime. On les place dans les pâturages pour que les bestiaux puissent s'y appuyer et s'y frotter. Mais, si l'on s'occupe de temps en temps de satisfaire les fantaisies des animaux, on ne se gêne pas pour les leur refuser quand on y trouve son compte. Une ferme, située sur la route, nous offrit plusieurs veaux à l'engrais dans de petites loges où ils ne pouvoient faire aucun mouvement. Six ou huit de ces loges, rangées à la suite les unes des autres, nous parurent de loin ne pouvoir être pleines que de chapons.

On arrive bientôt sur les terres dépendantes du château de Market, la plus grande demeure de

toute cette partie du pays. Les bois du château s'avancent jusque sur la grande route : partout de petits poteaux, placés aux angles de la forêt, annoncent aux passans la chasse particulière de M. R.... Cette précaution est aussi convenable dans ces vastes domaines qu'elle nous avoit paru ridicule dans les plate-bandes et dans les bosquets des environs de la Haye, où, malgré l'impossibilité d'y placer à la fois un chien et un lièvre, les propriétaires impriment en grosses lettres leurs chasses et la défense de les troubler. Nous remarquâmes, entre autres, la pinsonnerie, établissement considérable de pinsons privés destinés à attirer leurs frères à la portée du plomb et des filets. Il paroît que c'est un genre de chasse fort à la mode dans le pays.

De Market à Alkmaar, le paysage n'est point remarquable : quelques champs moins beaux que ceux de la Belgique, une quantité prodigieuse de pommes de terre, des prairies garnies de bestiaux, point encore de ces terrains artificiels riches de tant d'industrie et de tant de limon, vraies merveilles de la Hollande. Ce seroit un pays à peu près comme un autre, si les dunes, montrant de temps en temps leurs têtes pelées parmi les arbustes qu'elles abritent, n'étoient pas là pour vous rappeler que la mer est à côté de vous, peut-être au-dessus de votre tête, et ne sembloient vous presser de passer rapidement.

On arrive bientôt au petit village de *Castricum*; et ce nom latin, au milieu des *yk* et des *dam*, transporte subitement au temps des Bataves et de l'invasion des Romains dans ces contrées.

Un peu plus loin, les ruines d'Egmont rappellent une autre invasion, un autre siècle de bravoure et de résistance à la tyrannie. Dans le voisinage d'Alkmaar, tout reprend une nouvelle élégance; la voûte de verdure sous laquelle on voyage devient à chaque pas plus belle; les costumes sont plus piquans, et l'on découvre bientôt ce fameux bois d'Alkmaar, promenade chérie et révérée. Les habitans d'Alkmaar ont pour leur bois le même enthousiasme qu'ont pour les leurs les habitans de Harlem et de la Haye. La Hollande est le seul pays où chaque ville ait à sa porte une forêt magnifique, propriété municipale et sacrée; au reste, on en comprend facilement la raison. Si l'on étoit immédiatement transporté à Alkmaar, en quittant les sales bourgs du midi de la France, les bicoques de la Prusse ou les huttes délabrées de l'Irlande, on ne croiroit point possible que cette ville fût habitée par des êtres de la même espèce. L'aspect en est extrêmement frappant; c'est une petite ville, toute ouverte, qui n'a pas 10,000 habitans. Elle ne possède ni une cour qui puisse lui donner un air d'opulence, ni des eaux minérales qui y attirent

de riches désœuvrés. Elle est toujours la même, existante par elle seule et par ses habitans sédentaires et roturiers : rien cependant n'égale son éclat. Elle est fort ancienne; et les toits, séparés les uns des autres par le sommet et se présentant verticalement, donnent l'idée de petits clochers, et forment, de chaque côté de la rue, une suite de festons d'une grande élégance. L'extérieur des maisons est beaucoup plus orné ; leurs formes sont plus variées qu'à la Haye, ville toute noble et toute moderne. Les couleurs sont prononcées; la brique conserve le plus souvent sa couleur primitive ; quelquefois elle est peinte en jaune ou en vert. Chaque masion, donnant immédiatement sur la rue, ressemble beaucoup, sous ce rapport, aux maisons angloises. Cependant, au lieu du fossé qui sépare celles-ci de la rue, les maisons hollandoises ont un simple rempart en pierre ou en fer, encadrant ainsi une bande de terrain devant la maison, sans que l'on sache bien pourquoi.

Si l'on faisoit disparoître cette succession de barricades particulières, la rue auroit, de chaque côté, un charmant trottoir de marbre. Mais ces fortifications ne laissent pas, en revanche, d'ajouter beaucoup au pittoresque du coup d'œil ; et, quant à l'effet que produisent les marteaux de portes si brillans, les vitraux si bien nettoyés, la rue soigneusement balayée, il est trop connu pour qu'il

soit nécessaire d'en reparler. Le luxe de ces fenêtres, dont le verre légèrement coloré en rose, en bleu, et surtout en violet, donne aux objets extérieurs une teinte qu'on trouve plus agréable, est à lui seul très-remarquable; il coûte de grosses sommes, et pourtant on le trouve dans les plus petites villes, même dans les villages. L'hôtel-de-ville, qui se montre tout-à-coup au milieu de la grande rue, est plus *feuilleté* que tout le reste; la hardiesse des découpures de ses petites tours, ses mille rosaces et ses mille ogives ne manquent ni d'élégance ni même de goût. Il y a une délicatesse, une finesse de travail que nos plus beaux édifices modernes ne présentent point. Dans un siècle qui vise au positif, on perfectionne surtout en simplifiant. et les grandes façades de nos maisons ne fatiguent pas, à beaucoup près, autant le ciseau des architectes que le faisoient les moindres constructions de nos pères. La nouvelle ville d'Edimbourg, le plus bel ensemble de maisons modernes qui existe, n'offre pas, dans toute son étendue, autant de travail microscopique et jouant la dentelle que le petit hôtel-de-ville d'Alkmaar; il ressemble, en diminutif, à celui de Bruxelles, ce chef-d'œuvre de détail et de patience dont on comprend assez bien, quand on le voit, que le constructeur se soit précipité de désespoir, lorsqu'il lui fut démontré que ce résultat de toute sa vie, ce produit

de tout son goût, son imagination et son génie, devoit rester à jamais avec un clocher de travers.

A sept heures du matin, la grande rue d'Alkmaar, toujours fort silencieuse, l'étoit encore plus qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire absolument déserte; des coups, long-temps répétés à une porte dont l'enseigne étoit en anglois, finirent par nous introduire dans un corridor pavé et lambrissé de porcelaine et du plus beau marbre d'Italie; en perspective étoit une statue au milieu d'un bosquet de verdure, et au-delà un canal qui nous fit comprendre pourquoi la rue étoit si déserte. Dans cette belle auberge, nous nous trouvâmes entourés de ces costumes élégans, de ces riches coiffures, dignes des figures qu'elles encadrent, et qu'il faudra bien essayer de décrire, quelque difficile que cela puisse être.

Alkmaar est une espèce de capitale de la Nord-Hollande, de cette province qui montre plus que tout autre le triomphe de l'industrie sur la nature; sa situation, au centre d'un petit pays presque partout entouré d'eau, rend sa population à la fois agricole et commerçante; une partie de ses habitans s'occupe de cultiver des tulipes; le reste, de vendre du fromage, le meilleur fromage de la Hollande. Les habitans sont d'une figure remarquable, mais particulièrement les femmes; leur vêtement est presque toujours blanc; leur coiffure est tout-à-fait nationale. Un

large bandeau de dentelles est posé immédiatement sur leur front; une lame d'or, serrant les cheveux en demi-cercle derrière la tête, vient se terminer à chaque tempe par un petit crochet qui s'applique sur les boucles des cheveux. Ce crochet est souvent orné de pierreries, et, dans tous les cas, fort élégamment travaillé. Si l'on pouvoit être sûr de ne choquer personne, on se permettroit, pour faire comprendre cette singulière pièce de coiffure, de la comparer à un fer à cheval avec deux crampons à ses extrémités; par dessus ce bandeau et par dessus bien d'autres choses encore (car nous aperçûmes beaucoup d'or et de broderies que nous ne pûmes point voir en détail) se place une coiffe de dentelle fort claire, terminée par de grandes barbes qui flottent gracieusement sur le cou. On dit que ce costume embellit les personnes qui le portent. On dit, d'un autre côté, qu'il faut être très-joli pour le supporter; en résultat, il est sûr que les jeunes filles que l'on voit ainsi coiffées dans les rues d'Alkmaar, aux fenêtres et dans les cabriolets, frappent beaucoup les regards, et par un genre de beauté très-différent de celles du Hasly et du Gaggisberg, c'est-à-dire infiniment plus distingué: chacune de ces coiffures coûte plus de deux cents francs; les rues de cette petite ville sont pleines de bijoutiers, où ces somptueux campa-

gnards viennent échanger contre ces ornemens le prix du produit de leurs troupeaux ; c'est surtout à la foire, ou marché au fromage, qui a lieu toutes les semaines, qu'il est piquant de contempler cette superbe population. Elle y accourt de toutes les parties du pays, soit en bateau, soit en voitures, et elle s'entasse au bord d'un des canaux, sur une petite place, où une énorme balance pèse à elle seule tout le commerce de la ville. Mille bateaux arrivent des campagnes, chargés de cette précieuse denrée ; mille autres la leur enlèvent pour la disperser dans les principales villes, et surtout pour la déposer dans les vaisseaux qui doivent la transporter aux extrémités du monde. Quoique le meilleur fromage de Hollande soit connu dans le commerce sous le nom de fromage d'Edam, il se fabrique aujourd'hui presque en totalité aux environs d'Alkmaar. Ces fromages sont supérieurs à tous les autres pour le service de la marine et pour une exportation lointaine. Cet avantage tient au soin qu'ont les Hollandois de bien exprimer tout le lait de la partie caséeuse et butireuse ; le fromage acquiert par là plus de fermeté, et il est moins sujet à s'aigrir que celui d'Auvergne avec lequel il a de grands rapports ; on le sale en dehors avec du sel blanc très-fin ; on le fait tremper dans du petit lait salé, et on le moule dans la forme.

d'un globe légèrement aplati, de manière que la salaison soit égale partout et la croûte dure et sèche.

Un objet d'un grand intérêt nous avoit, plus qu'aucun autre, attirés à Alkmaar. Nous nous empressâmes d'aller le visiter. C'étoit le nouveau canal, cette entreprise gigantesque qui doit changer la face de tout le pays situé entre le Zuyderzée et l'Y, le commerce d'Amsterdam, l'existence politique et militaire du royaume.

Amsterdam offroit bien jusqu'ici un bel et bon port aux vaisseaux qui y arrivoient; mais cette arrivée étoit une chose fort lente et fort difficile; mille bancs de sable entravoient les approches de la ville. Obligés de traverser tout le Zuyderzée, les bâtimens, en entrant et en sortant, c'est-à-dire au Mars-diep et au Pampus, rencontroient des obstacles souvent insurmontables. Les vaisseaux de ligne n'essayoient pas de les vaincre et restoient au Helder. Les autres étoient obligés de se débarrasser d'une partie de leur cargaison, ou de se faire soulever sur des *chameaux*, machine construite dans ce but. Il falloit attendre de longues semaines, courir de nombreux dangers et faire de grands frais, avant qu'un vaisseau, arrivé à l'entrée de la baie du Texel, pût aller débarquer les marchandises dans les magasins d'Amsterdam. Le moyen que l'on

a inventé afin de transporter des vaisseaux trop grands et trop lourds pour la mer, a été de les faire aller par terre. Ce projet, que l'on exécute à présent, est un des plus extraordinaires que l'on ait jamais conçus.

On a percé un canal allant du Hélder à Amsterdam, tout au travers de la Nord-Hollande; et ce travail, qui seroit si merveilleux dans tout pays, paroît plus singulier encore au milieu des mers et des eaux qui l'entourent de toutes parts et semblent le rendre à la fois superflu et impossible. Sur une longueur de près de trente lieues, on a creusé et on creuse encore un passage de cent vingt pieds de largeur et de vingt-cinq de profondeur. Le canal de Languedoc n'a, en moyenne, que quarante pieds de largeur et six de profondeur. Si le travail se finit, toute la marine militaire et marchande de la nation la plus maritime du continent européen serpentera au milieu des troupeaux et des moulins à vent. Les vaisseaux à trois ponts et les gros ventres arrivant de la Chine viendront à travers champs se montrer à la capitale qui les dirige sans les avoir jamais vus. Les productions de Batavia, échappées aux tempêtes du Cap, finiront leur voyage en trottant sur de l'eau douce; et les bergers, établis sur les bords de cette nouvelle mer, seront long-temps sans doute avant de s'accoutumer à voir de si près de pareils

hôtes. Le roi actuel, distingué par ses idées créatrices, et jaloux d'immortaliser son règne par de grandes entreprises, a mis à celle-là un vif intérêt, et s'est occupé lui-même de la direction des travaux. Ils ne sont commencés que depuis deux ans, et le canal est déjà achevé d'Amsterdam (1) à Alkmaar. On estime la dépense totale à dix ou douze millions de florins (vingt-cinq millions de francs).

Les gens intéressés à ce que les choses ne changent point, ceux qui, par goût, ont horreur des innovations (et il y en a en Hollande encore plus qu'ailleurs), ont beaucoup crié contre ce projet, et ont soutenu que, pour s'en être passés, les Hollandois n'avoient pas plus mal fait leurs affaires jusqu'ici. Il est bien certain que ce changement de route dérangera et ruinera même beaucoup de gens; mais quant à ses avantages pour le commerce et pour le pays que traversera le canal, s'il s'achève, il semble qu'ils ne sont pas douteux. La question est de savoir s'il pourra être achevé, si des obstacles toujours renaissans n'en feront pas le tonneau des Danaïdes, et si l'argent que l'on y met ne seroit pas mieux employé ailleurs. Il est malheureusement sûr que la nature mouvante du terrain, les infiltrations perpétuelles qui le décomposent, ont déjà plusieurs

(1) Juin 1822.

fois entravé les opérations, ont amené de l'eau, malgré les travailleurs, là où l'on n'en vouloit point, et l'ont laissée échapper quand on vouloit la retenir ; enfin le fond peu solide du canal menace de la remplir d'une boue toujours croissante, de nature à tout envahir. Là où le canal existe déjà, aux environs de Purmerend, nous ne vîmes d'autre navigation qu'une quantité prodigieuse de bateaux carrés de l'aspect le plus dégoûtant, uniquement employés à emporter la vase. Or, faire un canal de vingt-cinq millions, uniquement pour le nettoyer, seroit une inutilité un peu chère.

Les travaux que l'on exécute actuellement à Alkmaar sont immenses. Pour que le canal passât dans la ville, il a fallu lui faire décrire une courbe ; et c'est précisément au fond de cet immense bassin, demi-circulaire, qu'étoient la plupart des ouvriers. Sur ce même terrain existoit auparavant un canal destiné à la navigation intérieure, dans les dimensions des canaux ordinaires. Pour ne pas interrompre la navigation, la première opération a dû être de creuser parallèlement un canal de la grandeur du premier, dans lequel on a fait écouler ses eaux. Quand on regarde les travaux actuels, le lit du canal dessêché se confond avec le niveau du sol environnant, le terrain paroît à peine entamé ; et la

grandeur de la nouvelle entreprise ressort encore davantage par cette comparaison.

C'étoit un coup d'œil très-frappant que celui de ce vaste abîme. Des milliers de brouettes gravissoient et descendoient continuellement les montagnes de déblais élevées de chaque côté du canal et qui en doubloient ainsi la profondeur. Quand on voyoit toute la peine nécessaire pour charger et transporter une seule de ces brouettes, on n'osoit pas calculer combien de fois il faudroit répéter la même opération pour creuser à cette profondeur tout un pays. Ce qu'il y a de pire, c'est qu'en se donnant tant de peine pour faire venir de l'eau, on est obligé de s'en donner tout autant pour l'ôter : et celle qui se retrouve partout sous les pieds des travailleurs, dans ce pays *éponge*, leur oppose les plus grandes difficultés ; on les surmonte au moyen des *puits* ou *pompes à chaînes* établies de distance en distance et à grands frais. Leur construction est simple et ingénieuse. Un manége de quatre chevaux, établi le plus souvent sur un plancher artificiel, fait tourner un axe horizontal autour duquel passent des chaînes, garnies, à dix pouces de distance, de planchettes coupant les chaînes à angle droit. Ces chaînes s'étendent dans une direction inclinée d'environ quarante-cinq degrés jusqu'à un second axe parallèle au premier,

placé au-dessus du niveau de l'eau, et autour duquel elles passent également : elles sont, dans toute la longueur entre les deux axes, renfermées dans un conduit ou étui en bois exactement de la grandeur des planchettes, et qui ne laisse aucun passage à l'eau. Cet étui est ouvert en bas et en haut ; les planchettes, en sortant de l'eau, la poussent devant elles dans ce conduit, la laissent retomber où l'on veut par l'ouverture supérieure, puis tournent, redescendent et recommencent toujours le même chemin. On extrait ainsi une masse d'eau très-considérable ; mais il ne paroît pas que l'on essaie de l'élever à une grande hauteur ; car nous vîmes presque partout deux moulins l'un sur l'autre, qui font monter l'eau à dix pieds seulement.

En sortant d'Alkmaar, nous quittâmes la chaussée de briques ; mais la route est cependant bonne, et ressemble à celles de la Suisse et du midi de la France : les villages sont parsemés dans un horizon sans bornes, et les champs se mêlent aux pâturages. Bientôt on retrouve le canal, et on le côtoie long-temps : les terres enlevées de son lit sont entassées en amphithéâtre ou élevées quelquefois en pyramides isolées. Les élémens les plus variés et les plus curieux composoient cette masse immense de débris. Un sable blanc extrêmement fin recouvre une argile jau-

plâtre traversée de filons ferrugineux qu'au premier coup d'œil on prendroit pour du sang. Au-dessous, c'est-à-dire à 15 ou 25 pieds de profondeur, s'étendent d'immenses couches d'une tourbe absolument noire. Les coquillages brillent partout au milieu du reste. Les trois règnes se présentent toujours confondus, et cette immense incision à travers tout un pays offriroit à un géologue curieux d'étudier l'anatomie de cette singulière contrée les plus riches matériaux d'observation.

Parsemées sur ces montagnes artificielles ou dans les gorges qui les séparent, s'élèvent une foule de cabanes misérables en paille, en gazon, ou quelquefois en planches. Là, gisent pêle-mêle, avec leurs familles, les rebuts des nations diverses dont se composent les légions d'ouvriers employés au canal; il y en a plus de dix mille, et pas le quart qui soit du pays, pas un qui ait l'air de la même race que ces riches paysans que l'on rencontre sur les routes. Leurs habits déchirés étoient de couleurs éclatantes et avoient une apparence étrangère; leur teint trahissoit tour à tour des Russes et des Hindous, et le mélange confus de leurs cris sauvages ajoutoit à l'effet bizarre de ce tableau : c'étoit une colonie d'une étendue de plusieurs lieues formée de tous les mendians de l'univers; leurs huttes surpassoient, en délabrement et en misère, tout ce que l'on

peut supposer de pire ; tout cela, au milieu du pays le plus soigné, des habitations les plus propres et des habitans les plus riches, sembloit un campement de barbares.

C'est pourtant là qu'étoit allé se nicher le seul échantillon de littérature que nous ayons trouvée en Hollande. Une voix aussi aigre que l'archet qui l'accompagnoit, sortoit de dessous un de ces mantelets rouges qui désignent les Bohémiennes à la curiosité angloise, en portant à nos oreilles l'air bien connu d'une chanson favorite de nos paysans ; ce chant nous engagea à nous rapprocher. Au milieu de ces marais, cette mélodie de montagnes produisoit presque sur nous l'effet d'un compatriote qu'on retrouve en pays étranger; il nous sembloit que nous devions en connoître ou en comprendre les paroles ; c'est cependant ce qui n'arriva point; elles nous parurent, en revanche, offrir un grand intérêt aux groupes paresseux qui entouroient les chanteuses en riant aux éclats. Cela étoit naturel, la romance étoit toute entière en leur honneur. Pour un *dutte* nous acquîmes un des innombrables exemplaires de la poésie en patois que ces muses vulgaires distribuoient très-volontiers autour d'elles. On y racontoit les magnifiques projets conçus pour établir un grand et superbe canal, allant d'Alkmaar à la mer, le bonheur d'un manouvrier qui étoit arrivé à Alkmaar sans ouvrage, et avoit

trouvé à être employé aux travaux du canal. La pièce finissoit par une déclaration formelle que c'étoit parmi les ouvriers du canal, seuls, qu'il falloit chercher de bons garçons. Aucun des auditeurs n'avoit l'air d'en douter. Cette pièce, unique dans son genre, mériteroit d'être traduite toute entière et livrée, comme moyen d'encouragement, à la méditation de quiconque dirige une entreprise de ce genre. Reste à savoir si le temps que perdoient ces gens à entendre leurs éloges, étoit compensé par l'émulation qui en résultoit; en tout cas, on ne pouvoit guère s'attendre à voir l'hypocrisie jaillir du milieu de ces bourbiers.

Les puits à chaînes, placés de distance en distance, avec leurs grands chapeaux de paille et leur énorme circonférence, contrastoient avec les misérables huttes où logeoient les ouvriers, et ajoutoient à la singularité du coup d'œil. Nous nous éloignâmes du canal pour monter sur la digue du Zyp-Polder, et, par là, connoître cette incroyable administration qui, en faisant venir avec des frais immenses, les ondes au milieu du pays et en forçant la mer à couvrir les champs, les renvoie également à volonté pour substituer à ses flots les campagnes les plus fertiles. *Polder* est le nom qui désigne ces différens terrains beaucoup plus bas que le niveau de la mer, autrefois des lacs, des golfes et des marais, dessé-

chés à diverses époques, et devenus, dès-lors, la partie riche et productive du pays. Ils sont épars sur toute la surface de la Batavie et se trouvent principalement en Zélande, en Frise et dans la Nord-Hollande. Ceux de cette dernière province sont les plus nombreux et les plus remarquables, aussi voit-on de toutes parts serpenter au-dessus de l'horizon des mers de verdure d'une régularité parfaite quant à leur élévation. Ce sont les digues que nécessitent chacun de ces domaines souterrains et sur lesquels, comme sur les murailles de l'antique Babylone, est une grande route très-soignée. Elle se dessine sur la verdure épaisse qui garnit tout le reste de la digue, mais elle est fort étroite, n'a aucune barrière, et par conséquent est souvent dangereuse. En revanche, pour prix de ce danger, on a de la vue, et dans ce pays-là c'est beaucoup. On domine sur toute la contrée, et il est aussi commode qu'il est rare de faire plusieurs lieues au trot sur l'arrête d'une montagne, au-dessous de laquelle on voit, dans le lointain, les bestiaux, les champs et les maisons. Déjà les prairies sont bien plus riches qu'aux environs de Harlem, et ces énormes moutons du Texel, à petite queue, commencent à se mêler aux vaches dans l'espace immense que parcourent les regards.

(La suite à une prochaine livraison.)

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Description géographique de l'Islande, par M. Th. Gliemann ; avec une carte géographique. (*Geographische Beschreibung von Island*, etc., etc.) ; un vol. in-8°. Copenhague, 1824, en allemand.

L'ouvrage de M. Gliemann doit être considéré comme un résumé très-bien fait et très-utile des ouvrages récemment publiés en danois, en allemand ou en anglois, sur cette île à jamais mémorable qui, historiquement et physiquement, lie l'Europe à l'Amérique, ou du moins aux terres polaires dépendantes de l'Amérique. Sans doute, il faudra des recherches plus approfondies, plus étendues pour épuiser toutes les questions auxquelles ce pays de merveilles, échantillon du monde polaire, peut donner naissance ; mais le travail de M. Gliemann aura toujours le mérite d'avoir servi de manuel à ceux qui sauront mieux faire.

Pour tracer la carte de l'Islande, M. Gliemann a eu deux sortes de secours, les cartes récemment publiées à Copenhague, sur les côtes de cette île, et quelques notes que lui a communiquées M. le major Scheel, long-temps chargé de la direction de la levée trigonométrique de l'Islande.

Voici les points communiqués par M. Scheel. Ils ont été déterminés astronomiquement et trigonométriquement ; ils étoient calculés par le major d'après le méridien de Grenwich, et l'auteur les a réduits à celui de Ferro, en prenant la longitude de Grenwich à 17 degrés 40 min. E. de F.

Positions.	Longitude.	Latitude.	Méthode.
Cap Nord...........	355° 16′ 0″	66° 29′ 0″	Astron.
Factorerie d'*Isefiord*..	354 36 0	66 3 0	Trigon.
Fuglebiarg	353 10 0	65 30 0	*Id.*
Snæfiells Jokul (1)...	353 59 0	64 48 0	*Id.*
Reikiavik...........	355 47 0	64 8 0	Astron.
Reikianess...........	354 57 20	63 48 15	Trigon.
Blinde Fugle-Skiær..	354 2 30	63 29 0	*Id.*
Heimaklet (île *Westman*)............	357 28 0	63 27 0	*Id.*
Portland (cap méridional)............	358 46 0	63 25 0	*Id.*
Ingolfs-Hæfdi......	1 3 0	63 53 0	*Id.*
Klifar-Tinde (*Westur-Horn*)........	3 4	64 25 0	*Id.*
Reidaren...........	4 20	65 3 0	*Id.*
Factorerie *Vapnefiord*.	3 7	65 45 0	*Id.*
Langaness (cap Nord-Est).............	3 0	66 32 0	*Id.*
Grims-Ey (île)......	359 54 0	66 23 0	*Id.*
Factorerie *Oefiord*....	359 40 0	55 40 5	Astron.
Skagen.............	357 37 0	66 7	Astron. et trig.

Ces observations se rapportent à l'emplacement des ob-

(1) *Jokul* veut dire *volcan*.

servatoires des ingénieurs; c'est pour cela, dit M. Gliemann, qu'elles ne coïncident pas rigoureusement avec les cartes marines publiées en Danemarck. Voici les quatre cartes publiées jusqu'ici à Copenhague; M. Gliemann n'en indique pas les auteurs.

Cartes des côtes d'Islande de Snéfiells-Jœkul, au Cap-Nord.

Carte du golfe de Skagastrand, 1818;

Carte des côtes septentrionales d'Islande depuis Skagafiord jusqu'au cap Langaness et au port Mule, 1821;

Carte des côtes méridionales de l'Islande depuis le cap Ingolfs-Hœfdi jusqu'au cap Reikianess, 1823.

Il ne reste à attendre qu'une carte de la partie orientale entre le cap Ingolf et le port Mule, ainsi qu'une du golfe Faxa, au sud-ouest. M. Gliemann a tiré des *trois* premières cartes marines les points que voici :

	Longitude.		Latitude.	
Snæfells-Jækul	353	57	64	48, 2
Ondverdarness	353	40	64	52,85
Flatey	354	46,8	65	22,25
Fuglebiarg	353	9,2	65	30, 3
Isefiord (factorerie)	354	34,5	66	5, 1
Cap-Nord	355	14,2	66	28,85
Stad, dans *Hrutefiord*	356	36,6	65	9, 3
Skagen	357	30,5	66	7,65
Sigleness	358	50,5	66	12,25
Oefiord (1)	359	36,5	65	40,55
Grims-Ey (p. Nord)	359	38	66	34, 3
Giægren	359	25	66	10,85
Tiorness	0	33	66	13 0
Refsness	1	30	66	32,75

(1) Ou factorerie d'*Akureyre*.

Langanese..............	3 10	66 22, 8
Vadnefiord..............	2 52	65 45, 5

Telles sont les données sur lesquelles M. Gliemann a construit sa carte (1) qui mérite, en attendant mieux, la reconnoissance des géographes, mais qu i ne sauroit commander leur confiance. Cette carte rend à l'Islande une partie de son extension en longitude, que la critique savante de M. Reinecke, fondée sur les observations astronomiques de MM. Verdun de la Crenne et Pingrè, lui avoient enlevée. Mais, pour rejeter les déterminations des officiers de la marine royale françoise, ne faudrait-il pas des observations plus récentes? Qu'est-ce que M. Gliemann nous donne? Des observations d'un ingénieur géographe et quatre cartes marines don t il ne nomme pas les auteurs. La position géographique de l'Islande est vraiment une sorte d'énigme; il est vrai que les brouillards épais, les réfractions énormes, les illusions optiques, la mer houleuse et d'autres obstacles de tout genre rendent les observations très-difficiles; d'ailleurs, les détails si nombreux et si minutieux des côtes septentrionales que présentent les cartes danoises, résistent à la réduction qui résulteroit du système de M. Reinecke. Probablement toutes les côtes occidentales de l'île sont plus à l'ouest qu'on ne les plaçoit jusqu'ici; ce qui, conservant l'étendue de l'île, feroit coïncider sa position avec la position plus occidentale du Grœnland, selon M. Scoresby. Nous espérons que sous peu nous recevrons des matériaux plus complets et plus authentiques pour décider ces incertitudes.

(1) Notre exemplaire, de même que celui de la *Société de Géographie*, offre une grave faute: les latitudes sont comptées d'un degré trop haut.

La superficie de l'Islande seroit, selon la carte de M. Gliemann, de 1,800 milles carrés allemands.

Les montagnes atteignent, dans le milieu de l'île, une élévation de plus de 6,000 pieds, et les côtes, excepté dans le sud, où il y a des plages sablonneuses, s'élèvent de 600 à 1,600 pieds.

Les Islandois divisent l'année en deux saisons; *l'été*, qui commence entre le 18 et le 24 avril, et l'hiver qui commence entre le 18 et le 4 octobre. Mais, dans cette division, le nom d'*été* ne signifie que l'époque pendant laquelle la nature fait quelques tentatives de produire une saison différente de l'éternel automne, froid et humide, auquel ce climat semble condamné. Le froid ordinaire n'est pas excessif; il varie de 4 à 12 deg. de Réaumur; la chaleur varie de 6 à 18; mais le premier s'élève quelquefois jusqu'à 20 et 25; la seconde parvient, au mois d'août, à 22, sans parler des endroits où le reflet des rochers la porte jusqu'à 28. La température moyenne est, à Bessastad, + 3, 20 deg. de Réaumur; mais l'auteur qui cite « *Callisen*, description physique de Copenhague », ne donne pas les détails dans lesquels ce savant médecin a dû entrer. Les brouillards causent plus de mal encore que les grands froids; eux-ci sont déterminés par l'arrivée de grandes plaines de glace flottante que le courant des mers polaires pousse vers les rivages.

La nature et la direction des vents sont décrits avec beaucoup de soin; le mouvement continuel et rapide de toute l'atmosphère ne permet pas aux ouragans de se former, excepté dans le golfe *Hval-Fiord*. Le vent de terre, qui règne par toute l'île pendant la nuit, est remplacé, entre 9 et 11 heures, par un vent de mer, souvent nébuleux ou pluvieux. La neige n'abonde que dans la partie nord. On redoute davantage les nuages de sable, de poussière et de pierres ponces en minces fragmens, que les vents enlèvent de dessus les montagnes et qu'on nomme *Vind-Mistur*.

La déclinaison de l'aiguille aimantée qui, près de *Fuglebiarg*, point occidental, est de 40 degrés nord-ouest, diminue vers l'est, et n'est plus à Langaness que de 38 à 39 degrés (Description des côtes de l'Islande par *Lævenævn*, 3e cahier, en danois). L'aiguille éprouve beaucoup de variations locales, entre autres, à Sandvig, sur la côte orientale.

En parlant des météores, l'auteur assure de nouveau que les mouvemens de l'aurore boréale sont accompagnés d'un bruit semblable à celui qu'accompagnent les opérations d'une machine électrique. Les reflets des neiges soulevées par le vent produisent une lumière visible au loin. Le *hrævar-eld* est une sorte de feu phosphorique qui voltige non seulement sur les marais, mais encore sur la mer en temps d'orages. On a vu jusqu'à *neuf* parhélies. Les illusions du mirage, qu'on nomme *uphellingar* (soulèvemens) ne sont pas rares sur les rivages du *Lagarfliot* et de la *Hvita*, et sur ceux du lac *Thingwalla*.

Le climat rude et excessivement variable, la vie sédentaire, la malpropreté et la surabondance de nourriture animale assujettissent les Islandois à des maladies particulières. Le *Lik-thraa* est une espèce *d'elephantiasis*. La phthisie, la pleurésie, le scorbut font de grands ravages, mais les maladies vénériennes sont presque inconnues.

Nous ne suivrons que rapidement l'auteur dans l'énumération des rivières à laquelle il consacre dix pages. Le nom de *Jækulls-aa* est donné aux fleuves descendant des montagnes ignivomes et couvertes de glaces, ils roulent des eaux blanchâtres; ce qui provient, selon une opinion, des particules très-minces de pierre ponce qu'ils entraînent, et, selon un autre avis, des glaciers au milieu desquels ils naissent. Les autres rivières nourrissent une énorme quantité de saumons et de truites.

Parmi les lacs on distingue le *My-Vatn*, c'est-à-dire l'eau des mouches. Environné de coteaux noirâtres, parsemé d'îlots d'une lave noire, couvert de vapeurs qu'exhalent les sources chaudes dont son fond est rempli, ce lac présenteroit l'image de la mort, si sa surface n'étoit pas couverte d'un nombre immense de mouches et d'oiseaux aquatiques.

Le chapitre où l'auteur décrit les eaux minérales, et spécialement les sources chaudes, offre beaucoup d'intérêt et d'instruction. Nous regrettons de ne pas avoir de l'espace pour citer les analyses chimiques de ces eaux, faites par Thomson et Abildgaard; elles offrent toutes les combinaisons possibles de gaz, d'alcalis, de sels et d'autres substances. Il est évident que leur usage imprudent, comme bains ou comme remède intérieur, doit compromettre la santé; mais quel parti une industrie éclairée ne pourroit-elle pas tirer, pour l'économie domestique, pour le chauffage, peut-être même pour la culture des jardins, de ces eaux qui, sur toutes les côtes nord-ouest et sud-ouest de l'île, paroissent presque égaler en nombre celles d'une température ordinaire! Elles jaillissent même du fond de la mer, surtout dans les golfes *Breida-Fiord* et *Reikia-Fiord*, près le Cap-Nord, ainsi que dans la baie *Husavig*, sur la côte septentrionale.

Tout le monde a parlé de l'ancien *Geyser* qui, dans ses plus fortes éruptions, élève réellement jusqu'à 150 pieds sa colonne d'eau bouillante; notre auteur donne des détails moins connus sur le *Strok*, d'après M. le lieutenant Olsen, qui a décrit ce jet d'eau dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Copenhague. La cheminée ou le tuyau de cette source a 22 aunes en profondeur perpendiculaire et 4 aunes de diamètre à l'orifice, mais aucun bassin ne s'est encore formé autour de cette ouverture. Lorsque l'éruption com-

mence, on entend retentir comme des coups de canon redoublés; le sol tremble, et, au milieu des fumées et des brouillards, un jet d'eau bouillante s'élève jusqu'à la hauteur habituelle de 150 pieds, quelquefois pendant plus de deux heures.

Le *nouveau Geyser*, décrit par M. le professeur Rask, dans le recueil périodique danois, *Athene*, paroît d'une masse plus considérable que le Strok, mais M. Gliemann soupçonne quelque erreur ou confusion dans l'emploi de ces trois noms.

Sur le *Torfa-Iœkul*, volcan éteint, un jet d'eau jaillit du sein même d'un glacier, et un ancien cratère du *Krabla* renferme un jet d'eau boueuse qui s'élance de 30 à 50 pieds de haut.

La nature, qui a prodigué ces phénomènes en Islande, nous conduit, pour ainsi dire, par la main, à l'explication des causes qui concourent à les faire naître. Ce sont les lacs souterrains aux pieds des glaciers, mis en communication avec des couches en fluidité ignée et donnant naissance, par ce contact, à une grande quantité de gaz expansible qui soulève l'eau à travers les canaux ou cheminées dont les parois s'incrustent de tuf, qu'elles tiennent en suspension.

Les trois sources chaudes, voisines du lac *My-Vatn*, et dont la plus grande se nomme *Oxe-Hver*, sont peut-être plus dignes d'être étudiées par un physicien que le Geyser, à cause de leur périodicité régulière; elles se suivent constamment, l'une l'autre, dans le cours de leurs opérations; de sorte que, lorsque la troisième a fini son rôle, le premier recommence invariablement le sien.

La géologie d'une aussi grande île et dont l'intérieur est presque inconnu, ne sauroit guère offrir aucun résultat certain. Le voyage de *Mohr*, publié en danois, est cité par

notre auteur comme ayant ajouté plusieurs faits à ceux que déjà Olafsen et Pavelsen avoient observés ; il cite encore un petit écrit de notre savant ami, M. le docteur Garlieb, et il auroit dû en citer un autre par M. le comte Vargas de Bédémar. On trouve de nouvelles observations, en petit nombre, dans les voyages de Mackenzie et de Hooker. Mais il manque à ces notions disséminées le coup d'œil du génie et de la science; il y manque l'ensemble qui, en classant les faits, leur donne une valeur réelle, et, en coordonnant les résultats, en fait sortir des conclusions décisives. Que ne pouvons-nous voir M. le baron Léopold de Buch parcourant cette terre singulière où tout semble l'appeler, tout, dis-je, les feux souterrains et les fontaines bouillantes, et les débris d'un monde primitif, et l'amour d'une nation qui le recevroit en frère.

Dans l'état actuel de la géologie islandoise, il paroît que la masse des montagnes de l'Islande se compose de *Trapp*, tant de transition que de formation primitive, et que le mica, le quartz, le grès, d'ancienne formation, y abondent, tandis que le calcaire y est excessivement rare. On ignore si le granite propre y existe; on ignore les rapports et la puissance des bancs de porphyre qui y ont été aperçus.

Mais il y a quelques traits particuliers de la géologie de l'Islande qui sont bien éclaircis. Nous ne parlerons pas ici des *Zéolithes* de la côte du nord, les plus magnifiques qu'on puisse voir, ni des *basaltes*, dont la forme et la situation extraordinaires mériteroient à elles seules un voyage géologique; nous ne nous arrêterons qu'à l'espèce de charbon de terre particulière à l'Islande et qu'on y appelle le *surturbrand* ou le *svarta-torf* (1).

Cette substance, dont on avoit d'abord fait une espèce

(1) De ces deux noms, l'un, *svarta-torf*, signifie tout simplement *tourbe noire*, et rappelle la tourbe appelée *Klyn* dans le Jutland;

toute nouvelle, paroît se confondre avec la masse de substances analogues que, dans l'état actuel de la science, on ne peut désigner que sous le nom de charbon de terre. Les Islandois eux-mêmes commencent à l'appeler *stein-kol*, et elle n'a paru différente de ce genre que par le nombre très-grand de variétés qu'elle présente. Tantôt elle approche de l'éclat et de la dureté du charbon de terre résineux, tantôt elle ressemble à de la houille fibreuse. C'est dans ce dernier état que M. Garlieb a examiné le *surtur-brand*; et, comme il y a cru reconnoître des bois étrangers à l'Islande, tels que le *populus tremula* et *takamahaka*, il a soutenu que le *surtur-brand* devoit son origine à d'anciennes masses de bois flottans; mais d'autres couches de cette substance présentent une carbonisation plus complète et une situation tout-à-fait analogue à celle du charbon de terre. Dans le mont *Læck*, on voit quatre couches horizontales de *surtur-brand*, épaisses de 2 à 4 pieds; la plus basse renferme les matières les plus carbonisées, les plus compactes. Les couches de schiste d'ardoise grise, qui séparent la deuxième et la troisième couche du *surtur-brand*, contiennent des empreintes des feuilles de bouleau, de sorbiers et de saules, ainsi que des feuilles grandes comme la main et semblabes à celles du chêne. Dans le mont *sandvigs-brand*, les couches du *surtur-brand* sont précisément séparées par les mêmes bancs de schiste qui, dans les îles Feroer, séparent les charbons de terre. Le *surtur-brand* paroît le plus souvent se montrer à un niveau de 5 à 600, comme à *Stega-Hlid*, à *Grœnna-Hlid* et dans beaucoup d'autres places, indiquées par l'auteur de cette description. Toute l'île en est parsemée.

l'autre remonte à une haute antiquité. *Surtur* est le Pluton de la mythologie scandinave, et *surtur-brand* veut dire *tison de Platon*. Ainsi, l'idée du feu central du globe se trouve chez ce peuple long-temps avant que M. Hutton n'eût inventé le système plutonien de géologie.

La partie orientale est la seule où lés laves volcaniques ne soient pas très-abondantes.

Les montagnes de l'Islande portent diverses appellations génériques dignes de remarques.

Iœkull, glacier. Cependant je crois que le mot comprend toutes les montagnes très-élevées. Je n'ai pas sous la main le *Landnamabok*, dans le vocabulaire duquel on trouve une note curieuse sur ce mot.

Fell ou *fiell*, rocher, comme l'allemand *felsen*.

Hlaud, » masses de roches accumulées, « dit M. Gliemann ; je pense que le mot vient de la même racine que *hladinn*, stratifié.

Hnupr, un cône taillé à pic. C'est le même mot que *Knopf*, bouton, en allemand.

Hiall, nœuds des chaînes de montagnes.

Mo, pluriel *moar*, » plateaux sur les montagnes. « Je pense que c'est un sens détourné de *mo*, « argile » (*Niala-Saga*), vocabulaire.

Ness, promontoire en général.

Hœfd, promontoire long et élevé.

Horn, ou corne, promontoire avec une seule montagne élevée.

Hraun, terrain couvert de torrens de lave encore distincts, de *hrœin*, détruire.

Heyde, bruyère, mais en Islande, un terrain formé d'anciennes laves et peu couvert de végétation.

Kiœl, quille d'un vaisseau ; ce mot s'applique ici, comme en Norwège, à la crète la plus haute qui marque la direction des chaînes.

Nous réunirons dans le tableau suivant les indications d'élévation de montagnes, données par l'auteur ; nous partirons du mont *Hekla*, pour faire le tour de l'île par le sud, par l'est, le nord et l'ouest.

Hekla	5,210	Ignivome.
Eyafiells-Iækul	5,794	*Id.*
Trehyrning	2,781	»
Tindfiell	5,368	»
Hnappafells-Iækull	6,000	?
Oeræfi-Iækull	6,240	Ignivome.
Loma-Gnupr	1,780	»
Derfiell ou *Borgarfiell*	3,600	»
Smærfiell	3,858	»
Gunnolfswikurfiell	2,292	»
Burfell	2,500	»
Hraunfell (au centre de l'île)	3,996	»
Storehukfell	4,674	»
Rimer	4,200	»
Sigleness-hnupr	3,270	»
Dranga-Iækull (N. O.)	6,000	»
Hornbiarg (Cap-Nord)	1,800	»
Glauma-Iækull	5,000	»
Snæfiells-Iækull (pointe O.)	4,572	Volcan éteint.
(Ligne de neige perpétuelle)	2,734	»
Baula	3,000	»
Wiwilfell (pointe S. O.)	1,958	»
Langefell	1,932	»

La plupart des montagnes de l'Islande ont probablement eu des éruptions volcaniques, ou bien elles en auront; car, d'une année à l'autre, on en voit qui tout-à-coup prennent subitement le caractère de volcans, tandis qu'aucune partie de l'île est dépourvue de traces d'éruptions anciennes. Mais, dans l'état actuel, il est deux régions de volcans actifs, l'une comprenant toute la chaîne littorale du Midi, depuis Hekla jusqu'à Oeræefi; l'autre, au Nord, autour de Krabla

et du lac Myvatn. L'auteur a tort de vouloir réunir ces deux régions distinctes (du moins quant au présent) dans une zone dirigée du sud-ouest au nord-est; sa propre carte repousse une idée aussi peu exacte. Les géologues commettent assez d'erreurs sur la géographie des volcans; il ne faut pas que les géographes y contribuent.

Cette observation est d'autant plus importante qu'en l'appliquant à la carte, les volcans en activité forment une ligne parallèle à l'équateur, et peu éloignée des bords de la mer. Ce fait peut donner lieu à des réflexions.

La partie ethnographique se lit agréablement; mais nous ne devons ici nous occuper que de ce qu'elle offre de plus neuf. Voici un tableau de la population, fondé en partie sur les renseignemens officiels qu'a publiés M. le conseiller de conférence Stephensen, naguère administrateur principal de l'île..

En 1703, l'Islande avoit	50,444 habitans.
1707..............	34,000 (?)
1750..............	50,700
1759..............	46,201
1778..............	50,212
1783..............	47,287
1801..............	47,207
1804..............	46,349
1808..............	48,063
1821..............	48,551
1822..............	48,386
1823..............	49,269

Cette population paroîtra excessivement petite si l'on veut la comparer à toute l'étendue de l'île; mais il faut con-

sidérer qu'il n'y a que 200 milles carrés allemands de cultivé ou d'employé comme pâturage; peut-être, en poussant la culture aussi loin que possible, n'y trouveroit-on pas 500 milles carrés de terrain cultivable. On doit par conséquent se modérer en parlant la dépopulation actuelle et en exaltant l'ancienne prospérité. Le peu de traces qu'on a trouvé de bâtimens en pierre prouve que l'ancienne Islande n'étoit pas aussi florissante qu'on l'a prétendu. Il n'y avoit pas même une ville comparable aux endroits qu'on décore aujourd'hui de ce nom. Peut-être l'Islande, comme république, comptoit-elle 100,000 habitans; mais c'étoient des hommes libres, actifs et voyageurs. Un gouvernement local, muni des fonds pour les premiers frais, dirigé par quelque danois éclairé et persévérant, éléveroit encore aujourd'hui, sous la protection des monarques du Danemarck, cette île intéressante à un état de prospérité, nullement inférieure à celle dont elle a pu jouir au douzième siècle.

Nous continuons notre extrait. Le recensement de 1801 donne le rapport entre le sexe masculin et le sexe féminin, comme 13 : 15. Cette disproportion vient du grand nombre d'hommes qui périssent sur mer. Dix années donnent le nombre de 160, comme l'excédant moyen des naissances snr les décès; il y a des années où cet excédant s'élève à 6 ou 700. Le nombre moyen des naissances étoit à celui des vivans comme 1 : 35, et celui des décès comme 1 : 37, les mariages étoient aux naissances comme 5 : 27, et les naissances aux décès comme 27 : 25. A peu près chaque neuvième enfant naît comme illégitime; mais M. Gliemann auroit dû faire observer que les mariages subséquens en légitiment un grand nombre.

Parmi les observations de topographie médicale, on est effrayé de lire que, dans les îles *Westmann*, le *tetanos* enlève

d'ordinaire *tous* les enfans nouveau-nés. L'autorité respectable que cite l'auteur (1) peut à peine rendre ce fait croyable. En voici quelques autres : chaque vingt-cinquième individu vivant meurt de maladies de poitrine. Les fièvres nerveuses et catarrhales sont les épidémies les plus funestes. En 1822, où, sur 1724 nouveau-nés, il ne mourut que 861, il y eut, sur ce nombre, 96 d'enlevés par la seule *angina polyposa*. Les mères ont adopté, beaucoup plus qu'on ne pourroît le soupçonner, la mode de ne pas nourrir elles-mêmes leurs enfans ; toutefois il y a, dans la vie pénible et laborieuse des Islandoises, de quoi expliquer cet usage. C'est avec du lait de vache qu'on élève un grand nombre d'enfans.

Plusieurs botanistes danois, notamment *Mohr*, *Lyngbye* et *Mœrk*, ont éclairci le règne végétal de l'Islande, qui est loin d'être aussi indigent qu'on se l'imagine ordinairement; il est vrai qu'une grande étendue de rochers et de nombreux torrens de laves présentent une nudité affreuse ; cependant ces masses mêmes se couvrent en partie d'un tapis bigarré de lichens et de mousses. On connoit *soixante* espèces de lichen, 43 ou 44 *jungermannia* (d'après M. Mœrk), 21 *bryum*, 35 *hypnum*; enfin l'énumération simple des cryptogames ou *phytozoa* occupe douze pages. La liste des phanérogames en remplit 14; elle est extraite de celles qu'ont donnés Mohr et Kænig. Les prairies et les tourbières de l'Islande sont revêtues, dans l'été, d'une verdure brillante, variée par nombre de jolies fleurs. Nous remarquons les *eriophorum*, les *menyanthes trifoliata* et le *trifolium pratense*, comme étant aussi les plantes communes des prairies du nord du Jutland, notre pays natal. Beaucoup de plantes de champs et de prairies sèches sont iden-

(1) *Callisen*, Topographie médicale de Copenhague, II, 237.

tiques avec celles de la Norwège et du Danemarck ; malheureusement l'abondance de *carex dioica*, *acuta*, et une trentaine d'autres espèces de *carex* appauvrissent les pâturages, même dans les lieux secs. La Flore alpine et subalpine semble présenter plus de différence ; mais nous n'avons pas le loisir de la comparer avec celle de la Norwège. La *rhodiola rosea* orne les fentes des rochers, et la *viola montana*, la *gentiana nivalis* et l'*alchemilla alpina* répandent leurs parfums sur les montagnes solitaires. On trouve sauvages la *rosa hibernica*, selon Hooker, et la *rosa camtchatica*, selon Mœrck. Dans les jardins on voit fleurir le *chrisanthus cheiri*, la *nigella damascena*, le *lupinus luteus*, la mauve, le réséda, et un nombre d'autres plantes d'agrémens ; mais la horticulture qui, à force de soins, réussit à l'égard des choux, des navets blancs, des carottes, des pommes de terre, du cresson, des radis, n'a pas encore pu faire mûrir aucun des fruits d'arbres cultivés en Norwège septentrionale. Les arbustes à baies de la zone polaire d'Europe, les *arbutus uva ursi*, la *vitis idæa*, le *vaccinium myrtillus*, l'*oxycoccos palustris* abondent dans beaucoup de places, mais on n'indique pas le *rubus chamæmorus* avec ses fruits salubres et agréables qui sont un des dons consolateurs de la nature envers les régions de la Laponie, et qui certainement viendroient très-bien sur les rivages maritimes de l'Islande. L'existence de la *berberis vulgaris*, si précieuse au reste du Nord par ses baies acides, est douteuse d'après les auteurs ; mais nous croyons, malgré leur silence, que les groseillers réussissent dans quelques jardins.

L'orge a mûri en quelques endroits ; mais la culture de la pomme de terre est celle que la nature du sol et du climat semble indiquer comme substitut des céréales.

Le plus grand désavantage de l'Islande c'est d'être privée de forêts qui fourniroient des bois de chauffage, et qui

donneroient aux plantes cultivées un abri contre les vents furieux. On a prétendu que jadis la chaîne de montagnes par laquelle l'île est traversée, étoit couverte de forêts; c'est une allégation contraire à la vérité. La ligne des neiges perpétuelles commence généralement en Islande à 26 ou 2700 pieds au-dessus du niveau de la mer; c'est aussi à cette hauteur que la végétation s'arrête, et on ne peut pas s'attendre à trouver des arbres à cette élévation. Or, quelle cause auroit donc fait varier considérablement cette ligne depuis l'an 800, que les navigateurs scandinaves, en découvrant cette île, lui donnèrent le nom de *Terre de glace* (*Is-land*), ou *de neige* (*snæ-land*), et la signalèrent comme une demeure moins agréable que la Norwège? Aucune trace ne marque l'existence ancienne des arbres sur les hautes montagnes de l'Islande, et ceux qui citent le *Surtur-brand* comme restes d'anciennes forêts ignorent les premières notions de la géographie physique; ils appliquent au monde actuel les phénomènes des siècles antérieurs à l'existence de l'homme.

Il a cependant eu une diminution des forêts en Irlande, diminution provenue des consommations prodigues d'une population, accoutumée à brûler des troncs entiers d'arbres, et peu soigneuse à en replanter.

Nous avons cherché, sur la carte et dans la description de M. Gliemann, les endroits dont le *nom* indique l'ancienne existence des forêts épuisées par ces abus, et nous avons appris que c'étoit sur quelques collines de 1000 pieds d'élévation, tout au plus, que l'ancienne Islande voyoit croître quelques bouquets de *bouleaux*, de *sorbiers*, et peut-être de peupliers trembles, bouquets plus étendus et plus épais que ceux d'aujourd'hui. Ces endroits sont 1° *Fagraskogar-Fiell*, c'est-à-dire les rochers aux belles forêts, à l'est du golfe de Faxa; 2° *Blåskoga-Heide*, c'est-à-dire la lande

des forêts bleues, au nord du lac Myvatn; 3° *Eskifiordr*, c'est-à dire la baie des Frênes, sur la côte orientale; c'est peut-être par erreur qu'on a dit *esk* (*fraxinus excelsior*) au lieu d'*esp* (*populus tremula*); 4° *Starriskogar*, c'est-à dire forêts roides, élevées, ou *Arskogar*, c'est-à-dire forêts à bois de chauffage, sur le golfe *Eyafiord*; 5° les endroits nommés *Holt*, comme par exemple *Mickla-Holt* et autres; mais ce mot est un peu vague, et peut s'appliquer aux arbrisseaux et au bois flottant. Tels sont les endroits peu nombreux où les noms islandois indiquent d'anciennes forêts. On cite encore le bois de Thingwalla, détruit, en 1587, par une éruption volcanique. De nos jours, le bois de Fnioske a été dévasté par les charbonniers. C'est à ce peu de faits qu'il faut réduire la prétendue magnificence des anciennes forêts de l'Islande, tant de fois citées par les géologues, lorsqu'ils veulent faire parade d'érudition.

Aux argumens que nous fournit la topographie de M. Gliemann (et dont cet estimable auteur ne s'est pas aperçu), nous pouvons joindre des témoignages historiques. Les anciens Islandois alloient, comme ceux de nos jours, chercher dans la Scandinavie des bois pour construire leurs appartemens intérieurs (1).

Si les forêts eussent jadis couvert une grande partie de l'île, pourquoi n'offriroit-elle pas des endroits nommés d'après les *bierk* (*bouleaux*) et les *rogn* (*sorbus aucuparia*), ou d'après d'autres arbres qui y auraient abondé? M. Gliemann rapporte, mais avec de sages doutes, deux traits qui

(1) *Niala-Saga*, chap. 2, chap. 52, chap 170. Je sais bien que, dans le même saga, il est question de coupes de bois (*skogar-hogg*) et d'hommes exilés dans les bois (*skogar-madr*); mais ces expressions ne supposent pas nécessairement qu'il y eût dans l'île des forêts considérables.

sembleroient attester le contraire. Une tradition vague s'est conservée à *Urdir*, dans le district du nord, qu'il y venoit jadis quelques chênes, et la situation est favorable pour abriter de grands arbres, mais les Islandois donnent à tout arbre élevé le nom d'*eyk*, chêne (1). Une autre tradition, mais tout-à-fait vague, désigne un endroit comme ayant été planté de pins et de sapins; mais c'est peut-être le souvenir d'une tentative de quelques Islandois pour introduire ces grands arbres conifères qui paroissent être naturellement étrangers à l'île. On vient de renouveler cet essai avec quelque succès; mais le sol de l'Islande réunit rarement les qualités qui, en Norwège, assurent la belle venue de ces arbres. On feroit mieux peut-être de chercher à coloniser des arbres du Canada, accoutumés au mauvais sol et aux variations extrêmes de température.

Aujourd'hui, des bouleaux blancs isolés ou en petits groupes, s'élevant à 10 pieds, des bouleaux nains très-abondans, des sorbiers, de 12 à 16 pieds, des saules de 18 espèces, quelques-uns de 8 pieds, des genevriers et toute sorte d'arbrissaux forment les sous-bois qui diversifient les collines solitaires et les rivages déserts de cette île polaire. La vallée de la rivière de *Lagafliot* et le bassin de *Dale-Syssel*, autour du golfe *Hvam*, sont les régions de l'intérieur où le bouleau prospère le plus; il y atteint quelquefois 20 pieds. On montroit autrefois à *Mula*, dans le *Rangarvella*, un bouleau de 20 pieds, âgé de 67 ans. Les sorbiers prospèrent sur la côte occidentale jusqu'à *Vatn-fiord*, à 66 degrés 20 minutes.

Il paroît, d'après ces diverses données, que la géographie végétale de l'Islande, située entre le 63ème et le 66ème paral-

(1) *Eyk* signifioit aussi, chez les anciens Scandinaves, un arbre en général. Voy. *Edda*, *Harbards-Liodh*, st. 21.

lèle, répond à peu près à celle du *Finmark* ou de la La-ponie-Norwégienne, entre 67 et 72 dégrés de latitude (1).

Le règne animal de l'île est bien plus important pour l'économie politique. Les rennes qui manquoient à l'île, y ont été importées et commencent à peupler tout l'intérieur. On comptoit, en 1822, jusqu'à 340,752 moutons, 21,803 bœufs et vaches, et 28,443 chevaux, parmi lesquels 8,238 sauvages ou indomptés. Le nombre de chevaux est considéré par les économistes du pays comme trois fois plus grand qu'il ne devroit l'être dans l'intérêt du pays; ils ont peut-être raison, et pourtant, comme Scandinave, j'aime à voir les Islandois, par ce caprice pour les chevaux, attester leur origine.

L'accroissement des bêtes à laine est au contraire d'une utilité extrême pour le pays, car c'est l'exportation de bas, de gants et de gilets de laine, qui donne à cette pauvre et triste Islande un avantage constant dans le bilan commercial; malheureusement M. Gliemann n'entre pas dans ces détails qu'il regarde comme étrangers à la géographie. L'accroissement des bêtes à laine est très-rapide; le nombre de ces animaux étoit, en 1784, après le tremblement de terre, de 42,000 têtes;

En 1804, 218,918, dont 102,305 brebis mères; en 1822, 340,752, dont 154,993.

Les cochons sont en nombre extrêmement petit; il n'y a guère que les marchands danois qui en tiennent, et on prétend qu'ils ne peuvent pas prospérer. Cette allégation nous paroît peu fondée. Les anciens documens historiques

(1) Dans un troisième extrait de la *Géographie botanique* de M. Schow, nous donnerons incessamment quelques aperçus intéressans sur l'échelle de la végétation de l'Europe.

parlent, à plusieurs occasions, des cochons qui, s'étant égarés, s'étoient considérablement multipliés (1).

Un assez grand nombre de noms topographiques rappelle encore la fréquence de ces animaux. Aussi un économiste du pays blâme-t-il ses compatriotes de ne pas imiter l'exemple des marchands danois qui entretiennent, sans trop de peine, des cochons, des oies et des poules (2).

Les cétacées qui fournissent tant d'avantages à l'Islande et qui en fourniroient encore davantage à une industrie plus éclairée et mieux soutenue par des capitaux, ne sont pas indiqués avec assez de soin par M. Gliemann.

Un ouvrage intitulé *Prodromus de l'Ornithologie islandoise* par M. *Frédéric Faber*, Copenhague, 1822, a servi de base à l'énumération étendue que l'auteur fait des oiseaux de ce pays. Le *tetrao Islandorum* est, d'après les recherches soigneuses de M. Faber, une espèce particulière et nullement un *lagopus*. Il le nomme aussi *poule de neige*. Le grand bailli, M. de Moltke, a rencontré ici, en 1823, le *turdus merula* et *pilaris* qu'on n'attendoit pas dans ce climat. Les oiseaux, dont les essaims innombrables couvrent tous les îlots voisins de l'Islande et tous les rivages de ses golfes solitaires, sont le *larus* (le *tridactylus* au nord, le *glaucus* au sud et à l'ouest), la *procellaria glacialis*, l'*anas mollissima* et le *mormon fratercula*. D'autres espèces fréquentent les lacs; celui de Myvatn est couvert des *anas nigra*, *clangula* et *marila*, ainsi que du *podiceps auritus*. M. Faber, naturaliste plein de jugement, selon l'auteur, paroît croire à ce qu'on a dit sur le chant des cygnes.

Il est très-remarquable même que beaucoup d'oiseaux

(1) *Landnama-Saga*, P. II, c. 21; III, c. 3; III, c. 12.

(2) *Olavius*, mémoire sur les productions de l'Islande.

du Groënland, entre autres l'*anas spectabilis* et le *strix nyctea*, se montrent rarement en Islande.

Les espèces de poisson qui abondent le plus sur les côtes de l'île, sont le *gadus callarius* et *brosma*, le *squalus carcharias* (nommé *hâ-kalv*), le *pleuronectes hippoglossus*, le *raya vulgaris maxima* et le *clupea harengus*.

Nous n'étendrons pas cette analyse à la partie topographique moins intéressante pour la science, mais nous pensons que cet extrait donnera envie de lire l'ouvrage de M. Gliemann et ceux des naturalistes danois, que ce géographe a consultés. *M. B.*

Essai historique et philosophique sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux, etc.; par M. Eusèbe Salverte.

(Second article.)

Nous ne suivrons pas M. Salverte dans ses recherches sur les noms des divinités, quelque intérêt qu'elles nous aient présenté; nous avons pour cela deux motifs consciencieux. Premièrement, la partie que le savant auteur a traitée avec le plus de soin est celle de l'Asie indoue et chinoise; or c'est précisément celle sur laquelle nous ne nous permettons pas d'énoncer des opinions arrêtées; secondement, la partie à l'égard de laquelle nous oserions peut-être parler d'un ton moins timide, celle qui regarde les religions du nord et de l'Europe, est malheureusement celle où M. Salverte, tout en cherchant la vérité de bonne foi, s'est trouvé dépourvu des matériaux authentiques; or, il seroit peu équitable d'accabler, sous les citations des documens en ancienne

langue scandinave qui nous sont accessibles, un homme de beaucoup d'esprit et de beaucoup de savoir, mais qui, sur ces objets, n'a guère pu, malgré sa bonne volonté, consulter que des extraits. Ce n'est pas que M. Salverte n'ait eu quelques aperçus heureux ; par exemple, lorsqu'il démontre que *l'esprit de Loda*, dans les poèmes d'Ossian, n'a pas de rapport avec l'*Odin* des Scandinaves. Mais souvent aussi ses guides *allemands* l'abandonnent dans des questions qu'un esprit aussi distingué auroit facilement résolues, s'il avoit pu consulter les ouvrages vraiment critiques d'un *Suhm*, d'un *Muller*, d'un *Nyerup*, d'un *Rask*, d'un *Finn-Magnussen*, et surtout les documens originaux en islandois.

Ce sont les noms de peuples que nous choisirons particulièrement pour objet de cet article.

Une des origines les plus communes du nom national est le terme sous lequel la famille primitive désigne l'idée d'hommes en général ou réunions d'hommes. M. Salverte a réuni un grand nombre d'exemples de cette origine de noms nationaux. Une seule fois nous avons trouvé l'auteur en défaut; c'est lorsqu'il veut expliquer le nom des *Guegues*, ou, comme il écrit, *Guegueri*, tribu de la Haute-Albanie ; il dérive ce mot de *Guegueri*, homme; mais ce dernier mot n'existe pas; c'est *Gneri* qu'il faut lire. *Gneri* est une forme du mot *aner*, homme en grec, ou de *gener*, gendre, propagateur, en latin (1).

Beaucoup de noms de nations ne doivent être que des noms de famille appliqués à la tribu successivement agrandie ; or, le nom d'une famille n'est très-souvent que celui du fondateur, et il n'y a rien d'absurde à l'assertion des anciens, que les *Hellènes* tiroient leur nom de Hellen, les

(1) *Gueg*, ou plutôt *Gouegh*, signifie probablement *rouge*. C'est la couleur d[illegible] leur drapeau. *Couigh* signifie rouge en albanois [illegible].

Lelèges de Lelex, les *Iones* d'Ion, et ainsi de suite. L'application des noms d'*Israël* et d'*Ismael*, *Ioudah*, de *Lévi*, est certainement aussi bien prouvée qu'aucun fait historique peut l'être. Pourquoi l'usage des tribus asiatiques seroit-il étranger aux européens? N'avons-nous pas commencé par vivre sous l'autorité patriarcale? Sans doute les historiens ont quelquefois abusé de cette manière de voir; ils ont quelquefois supposé à une tribu, à une nation un fondateur imaginaire auquel ils ont donné un nom semblable à celui de la tribu; mais faire de cet abus un argument général contre toutes les applications d'un usage aussi naturel, c'est abuser soi-même de l'art critique. M. Salverte ne donne dans aucune des exagérations que nous venons de signaler; mais il n'approfondit pas autant que nous l'aurions désiré ce point important; il n'en parle même qu'en passant, et c'est pourtant une des questions les plus étendues et qui se reproduisent le plus souvent dans l'histoire.

Voici une autre question à moitié philosophique que M. Salverte nous paroît avoir traitée avec une grande supériorité.

« L'homme, dit-il, a rarement le privilége de s'imposer un nom; et, quand il le fait, la crainte du ridicule ou d'une contradiction sévère lui prescrit d'être modeste. Par cette raison même, chacun reportera volontiers sur la masse commune sa vanité personnelle: on ne parlera de la peuplade dont on fait partie que pour en relever l'excellence; on consacrera dans son *nom national* la qualité la plus noble, la plus brillante, la plus imposante à laquelle elle puisse prétendre. »

L'auteur cite une foule d'exemples à l'appui de cette thèse générale. Comme les *Ases*, les *Goths*, sortis de leur vaste famille, portoient un nom qui convenoit à *Dieu*, désigné spécialement par l'attribut de la bonté.

Les *Bakthiaris*, peuplade kurde, sont les *fortunés*, *les favoris de la fortune;* le nom de la caste militaire de l'Inde, *Radsja-poutra*, signifie littéralement *fils de rois*. Une peuplade gauloise, vaincue dans les Alpes par Drusus, étoit la peuplade des *Brenni*, des *princes*.

Ici nous arrêtons M. Salverte. Les *Brenni* ne sont ainsi nommés que par Horace et Flore; mais Pline, Ptolémée et Strabon les nomment *Breuni*, et il paroit qu'ils se maintinrent encore dans une espèce d'indépendance sauvage jusqu'au 6me siècle, sous le nom de *Bréones* ou *Briones* (1). Leur véritable nom venoit donc très-probablement d'une racine commune aux langues celtiques et germaniques, qui a donné naissance aux mots *bryn*, *brew*, etc. C'étoient les habitans des *rochers escarpés*, des *précipices*.

» *Ullah*, homme *puissant*, *considéré*; c'est, dit M. Sal-
» verte, le nom des Valaques. » Il nous sera permis d'en douter, puisque M. Salverte cite lui-même dans un autre endroit une explication plus exacte; «*Vlah* veut dire frère en valaque comme en albanois, et la véritable orthographe locale du nom des Valaques est *vlach*, écrit par les Bysantins *Blachi* et dont les Turcs ont fait *Iflak*. » Elle ne nous satisfait pas, mais c'est la meilleure que l'on ait proposée.

« *Slave*, nom général d'une nation qui se subdivise en tant de branches diverses, signifie *gloire*, *glorieux*, *illustre*. Par une fatalité singulière, ce nom a fourni à plusieurs langues de l'Europe un mot pour désigner l'état les plus affreux, le plus abject où puissent tomber les peuples, *l'esclavage*. » Mais les langues slaves ont encore le nom d'où vient le mot *esclave;* c'est *chlop* en polonois.

(1) Voyez *Cassiodorus* et *Paul Diacre*, cités par *Mannert* Germania, p. 629. Mais le passage de Paul Diacre nous paroît vague.

Les *furieux* (*chorraïs*), les *secourables* (*raphaïm*), les *géants-forts* (*suzim*), les *géants terribles* (*enim*); tels étoient les noms de quatre hordes arabes que défit Chôdorlahomor avant de combattre les rois de la Pentapôle.

C'étoit bien évidemment des tribus peu nombreuses, puisqu'un petit scheik suffit pour les battre. Nous pouvons en tirer des analogies pour bien des tribus grecques, traitées encore avec un respect superstitieux. Les divins Pelasges, les innombrables Cimmériens, les Scythes et d'autres peuples envahisseurs n'étoient redoutables que par leur courage et la rapidité de leurs mouvemens.

Les barbares qui ont fondé le royaume de Sennaar, ont quitté le nom de *Schillooks* pour celui de *Funges* qui signifie *conquérans* et citoyens libres; et, par une double contradiction, les chefs des *Funges* se disent avec orgueil les esclaves d'un *monarque* que leur caprice peut, chaque jour, envoyer à la mort, en vertu de la *loi* du *pays*.

On sait que les fiers conquérans de la Gaule s'appeloient *Francs*. Ce mot signifioit certainement les *libres*, et cependant il seroit difficile de citer des textes anciens à l'appui de cette signification. Les adjectifs islandois *frækn*, agile, rapide, fort, et *frakr*, agile, actif, ne présentent qu'un sens approximatif.

Déjà une peuplade de Gaulois avoit ainsi proclamé sa liberté : en les appelant *Eleutherii*, César a probablement traduit leur nom national.

Mais quel étoit ce nom? C'est ce que M. Salverte n'a pas recherché. Ortélius n'y a vu qu'un adjectif, comme *liberi*, que Pline ajoute au nom de plusieurs peuples gaulois. Mannert n'a pas seulement fait mention de ce nom.

Des Berbères, voisins de Maroc et d'Alger, se parent aussi du nom de libres; et ce n'est point à tort. Sur cette terre d'esclavage, leur vie errante et pauvre garantit leur

indépendance. Peuple de pasteurs ; ils appartiennent à cette grande famille dont les tribus promènent leur courage féroce et leurs troupeaux dans les vastes espaces qui séparent l'Egypte et l'isthme de Suez des côtes de la Barbarie; presque toutes portent des noms qui désignent leur genre de vie. *Galla*, *balous*, *zilla*, *habab*, *barberi*, *barabra*, *sudh ou so*, etc. Tous ces mots signifient *pasteurs*. Un peuple fait gloire d'être pasteur comme d'être indépendant ; l'un est pour lui le synonyme de l'autre ; il regarde comme une servitude la condition des cultivateurs, que leurs travaux attachent irrévocablement à la terre.

« Qu'étoient, dit M. Salverte, les *Hic-sos* ou *Ag-sos*, conquérans de l'Egypte ? des *pasteurs armés*. Agag (au pluriel *agagi* et agazzi) désigne tantôt une tribu ; tantôt une peuplade entière ; la tribu des chefs des guerriers, le peuple des *Forts-armés*. *Ag* est sans doute dans le même sens la racine du nom des Agoves, de Damet et de Larta. Il est commun de voir un nom propre exprimer la vertu guerrière du peuple qui se l'est donné. »

Nous renvoyons cette hypothèse au juge compétent, M. Champollion jeune.

« Les Gaulois, établis sur les bords de l'Orne, s'appeloient *combattans*, *Cadètes*; ils dérivoient de *cath* ou *cad*, guerre, combat, une dénomination que les Saxons, qui se mêlèrent à eux, ont laissée subsister dans *Cath-bungum* (*Cabourg*) et *Cath-heim* (ou *Cathom*), le plus ancien nom de la ville de Caen. Ces noms désignent littéralement le *bourg*, la *demeure* des *Cath* ou *Cad* des guerriers. »

C'est d'un ouvrage du savant Huet que M. Salverte tire ces assertions ; mais nous ne saurions nous dissimuler que les éditeurs de César, d'après Fulvius Ursinus, regardent *Cadètes* comme un mot corrompu, et lisent à sa place *Caletes*. Cette variante, aujourd'hui généralement adoptée, feroit

crouler tout l'édifice du docte évêque d'Avranches. Néanmoins, n'ayant pas son livre sous les yeux, nous ne prononcerons aucune opinion.

« *Kimbry*, nom des Cimbres, signifioit *guerrier* dans l'an-» cien teuton; le mot danois *kiemper* a encore le même sens. » Ici l'auteur nous fait l'honneur de nous citer comme autorité; nous sommes donc intéressés à soutenir M. Salverte, et nous indiquerons ici les argumens sur lesquels cette étymologie se fonde. *Chimfer* ou *chempfer* (le *ch* prononcé comme *kh*) signifie, en ancien allemand, un combattant, un guerrier (1). Ce mot répond au mot danois *kiempe*, au pluriel *kiemper* (2). Mais ce mot signifie encore *géant* et se trouve ainsi synonyme avec celui des *iotes* ou *iettes*, qui ont laissé leur nom à l'*Iotland* ou *Iutland* (3). Ces deux sens s'accordent bien ensemble et semblent nous autoriser à regarder les Cimbres comme un amas de beaucoup de peuplades, sorties ensemble du nord, soit à cause d'une grande inondation, soit à cause de l'invasion d'autres peuples, adorateurs d'Odin, nommés Goths, et conduits par les Ases. On peut expliquer, dans ce sens historique, les combats entre les dieux (*goths*) et les géants (*iotes*); nous préférons l'explication purement mythologique, mais nous convenons que la migration des Cimbres, quelle qu'en soit la cause, doit remonter à un siècle avant leur arrivée aux frontières de l'Italie.

Quelque plausible que soit cette explication, on en a proposé une autre qui a d'illustres partisans. Les Cimbres, dit-on, étoient Celtes, et leur nom vient de *Kimri*, pro-

(1) *Schilter*, thesaur. antiq. teuton., III, 162.

(2) *Suhm*, Origine des peuples du Nord, p. 196; *Anchersen*, Orig. Dan., p. 100; *Spener*, *Aventinus*, etc.

(3) *Schœnning*, Orig. des Norwégiens, p. 159 et suiv.

montoire (1). Mais il ne reste, dans les langues des Jutes, des Angles et des Saxons, aucun indice particulier du *Celticisme*. Ce qui fait différer ces trois idiomes des idiomes scandinaves est plutôt un reste de quelque ancien dialecte teutonique, comprenant aussi le frison et le belge; ce dernier avoit été transplanté en Angleterre long-temps avant l'anglo-saxon, et même avant Jules César. Le mot *Kymri* même n'est pas étranger au teutonique ni au scandinave.

« Le désir, continue M. Salverte, d'imposer ainsi, par des qualités redoutables, est dans la nature; la raison, qui peut s'en trouver humiliée, ne le désavoue pas; peuple ou particulier, la sécurité, la considération, les égards que l'on obtient, naissent moins des vertus qui commandent l'estime, que de la puissance qui inspire la crainte.

« Un savant Ragusain dérive le nom national des Illyriens, du slave *hrli* ou *hirli*, guerriers très-prompts, très-agiles: c'est le caractère que leur assigne *Tite-Live*. Il étoit naturel qu'ils tirassent vanité d'une qualité souvent plus redoutable que la force dans les combats. »

Cet exemple ne vaut rien; les anciens Illyriens étoient de la même race que les Albanois.

« De *Souro* ou *zour*, force, puissance, armée, furent formés les noms de Syrien et d'Assyrien. La langue *pehlvi* ou *hosvarzan* est celle des *héros*, des puissans. Les peuples qui la parlèrent jadis s'appeloient *hosvaresh*, les *forts*, les héros. Ils reçurent même le titre de *géants*, sous lequel les désigne constamment Moïse de Khoren. »

« Les Mèdes s'étoient appelés autrefois les *Vaillans*. Les Arméniens nomment encore aujourd'hui les Persans,

(1) *Borlase*, antiq. of Cornwall. 14, 15. *Leibnitz* adopte que les Cimbres sont Celtes, et identiques avec les *Cambri* ou *Cumbri* de l'Angleterre; mais Schiœnning, tout en se joignant à Leibnitz, prouve que les Cimbres différoient des Celtes; *dès-lors* ils différoient aussi des Cambres.

Ariah; et *ari*, dans leur langue, signifie *vaillant*, *vigoureux*; dans la langue zende, *aeriaò* a le même sens. »

Ces exemples sont heureux; aussi c'est M. Saint-Martin qui les a garantis à l'auteur; voyons maintenant le vaste système de conjectures que M. Salverte y rattache.

« Voilà également, si je ne me trompe, la racine du nom *Aria*, qui, dans les livres sacrés de l'Hindoustan, désigne toutes les contrées où régnoit la religion nationale.

« On conjecture qu'il a produit le nom de l'*Asie*, par un changement de l'*r* en *s*, dont on retrouve des exemples dans plusieurs langues. Cette étymologie ne diffère qu'en apparence de celle que nous avons déjà proposée. L'arménien, *ari*, et le mède, *arioi*, ont le même sens que *as* en *pehlvi*; il est probable que la transmutation de l'*r* en *s* a d'abord été opérée sur le mot radical, et que *as* et *ari* sont vraiment identiques (??).

« Il est prouvé du moins que, sous la désignation d'*Aria*, a été comprise autrefois une étendue énorme de pays; qu'elle a embrassé jusqu'à l'Égypte et l'île de Crète; que sa racine s'est reproduite dans un grand nombre de noms d'hommes, scythes, mèdes, persans; dans des noms de lieux; tels que l'*Aria* et l'*Ariane* citées par les historiens grecs, et l'*Ariënta*, premier théâtre des prédications de *Zoroastre*; qu'elle se retrouve dans les noms de peuples séparés les uns des autres par la distance des temps et des lieux; les Arii ou Ariani qui se rapprochoient des Assyriens par le langage et par les mœurs, et qui jouirent jadis d'une grande puissance, les *Toc-arii* placés par Ptolomée dans la Bactriane, les *Cand-arii* et les *Com-arii* de Pomponius-Mela, les *Salag-arii* et les *Vidio-arii* cités par Jornandes; les *Chas-arii* dont parle Constantin Porphyrogenète; les *Med-arii*, dont Alexandre comprima la révolte en Thrace, tandis que son père assiégeoit Byzance; les

Bulgares ou Arii des bords du *Volga*, les *Tatars*, les *Boukars*, les *Magyars*; enfin les *Ghors-arii*. Les Scythes, suivant Pline, appeloient ainsi les Perses.

« Par une conjecture ingénieuse et plus plausible que la plupart de ses assertions, le traducteur de Pline reconnoît, dans la première syllabe de *Chorsarii*, le mot teuton *horse*, cheval, prononcé avec une aspiration forte, et telle que celle qui précédoit jadis les noms de *Louis* et de *Lothaire*; telle aussi que l'aspiration qui, au moyen âge, transforma les *Hosvaresch* en *Khovaresae*. Les *Chors-arii* étoient dans *les cavaliers braves*, vigoureux..... ce nom a le même sens que celui d'*Ariaspe*, fils d'*Artaxerxès Mnémon*. Il convenoit trop bien à la manière de combattre des Mèdes et des Parthes pour ne pas être un nom national. »

Cet ensemble d'hypothèses, appuyé, dans l'original, sur des autorités, exactement citées au bas des pages, intéresse à bien des égards la science géographique; c'est pour cela que nous en examinerons quelques points et que nous y proposerons quelques modifications.

Aria et *Arii*, l'un comme nom de pays, l'autre comme nom de peuple, viennent sans doute, dans plusieurs langues, de la racine zendique, indiquée par le savant M. Saint-Martin, mais nous croyons qu'il ne faut pas étendre cette étymologie au-delà des limites de la Perse et de l'Arménie.

Les langues sémitiques ont, dans leur *arets*, *aredh*, *ard*, (la terre), une racine qui a dû entrer dans plusieurs noms géographiques et ethnographiques de l'Arabie, par exemple les *Arii* d'Arabie, l'*Ararène*, etc.

Le latin et l'albanois ont la terminaison *ar* et *arius* qui n'a pas de signification propre, mais qui marque l'application d'une personne à un métier; par exemple : *Vignetár*, vigneron; *aquarius*, porteur d'eau; *luftetár*, lutteur, guerrier; *vitriarius*, vitrier. C'est à cette simple étymologie

qu'il faut rapporter beaucoup de noms de peuples européens en *arius*.

Le mot *chorsarius* ne doit s'expliquer par une étymologie teutonique (*hors*, cheval), parce qu'il est démontré qu'aucun des noms scythiques qui nous restent n'est ni teutonique ni scandinave, mais qu'ils s'expliquent par le zend, ou l'ancien mède, par l'armenien et par le sanscrit. *Chorsarius* nous paroît venir de *chor*, *khour*, *khoresch*, le soleil, en persan, et probablement dans beaucoup de langues de la même famille. Les *guerriers du midi* ou *du soleil* est une dénomination qui convient à la position des Persans vis-à-vis la Scythie. La province de *Khor-açan* porte encore un nom semblable.

Passons à une question moins savante. Le mot *cassi*, comme l'observe très-bien M. Salverte, entre dans la formation de plusieurs noms de peuples gaulois. Ne seroit-ce pas le mot *garçons* dans son abréviation populaire *gars* ou *gas*? Ce mot celtique se retrouve jusqu'en Suède où il est rendu par *gosse*, au pluriel *gossar*. D'après cette manière de voir, *Baio-Casses* voudroit dire les *gas* de Bayeux, et *Trécasses*, les *gas* de Troyes. Cette explication a quelque chose de populaire et de simple qui l'empêchera peut-être de faire fortune parmi certains érudits; nous ne la croyons pas indigne d'attention.

L'antique sobriquet de *badauds* ne seroit appliqué aux habitans de Lutèce que par une sorte de confusion entre *badaw*, ancien nom des grands bateaux, employés à la navigation de la Seine-Inférieure, et *badaud*, dérivé du latin du moyen âge, ou de l'italien *badare*, regarder avec attention, avec extase. Cette idée de M. Salverte nous paroît assez heureuse. Nous ferons remarquer que le *Dictionnaire de la langue romane* de M. Roquefort, outre le mot *bada*, sentinelle regardant autour d'elle, comme un Parisien

planté sur le Pont-Neuf, présente encore un autre mot qui nous paroît pouvoir avoir donné origine au sobriquet en question; c'est *bade*, baliverne, conte pour tromper les ignorans; *badaud* pourroit être une autre forme de *badin*, et auroit plutôt rapport à la finesse des Parisiens qu'à leur facilité à s'étonner d'un rien. Les Champenois doivent tenir pour cette dernière étymologie, et les Normands pour la première. Nous resterons neutres; et, crainte d'être entraînés à d'autres propos de badaud ou de badin, nous quitterons M. Salverte pour cette fois, bien résolus de revenir incessamment à son livre intéressant.

(*La suite à une autre livraison.*)

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

M. John Cochrane, le pédestrien.

Nous nous occupons rarement des voyages qui n'ont rien ajouté à la science, et nous laissons à d'autres le soin de traduire tout de long ces relations, *prétendues* intéressantes, où l'on n'apprend que des aventures souvent communes. Le voyage de M. Cochrane mérite toutefois une mention succincte; cet officier de la marine royale angloise n'est pas un aventurier.

M. Cochrane entendoit beaucoup disputer à Londres sur les conjectures du capitaine Burney, vieux et respectable compagnon de voyage du capitaine Cook, qui, il y a quatre ans, s'étoit avisé de soutenir « que l'Asie et l'Amérique

» étoient unies par un isthme, partant de l'espace (alors) » inconnu entre le cap Nord-Est et le cap Schalagin. » Il y avoit du possible dans les raisonnemens du vieux capitaine; il avoit été près des lieux mêmes, et, en supposant que son hypothèse étoit fausse, elle méritoit toujours d'être examinée. M. Cochrane la soutint; et, pour en démontrer la vérité, il se proposa *d'aller à pied d'Asie en Amérique en partant de l'Europe*. Résolution courageuse, et qui auroit immortalisé son nom, si l'isthme se fût trouvé existant.

La manière de voyager de l'auteur a dû souvent l'empêcher d'observer les mœurs de la bonne société: « Je voulois » voir le monde, dit-il, et ma fortune ne me permettoit pas » de voyager autrement; d'ailleurs, j'ai une assez grande » habitude de la marche et du cheval pour pouvoir faire » de l'une ou de l'autre manière un voyage assez long en » peu de temps; or, connaissant les dispositions bienveil- » lantes des Russes envers les étrangers, j'étois convaincu » qu'en se conformant à leurs mœurs et à leurs usages, en » prenant part à leurs amusemens et en respectant leur reli- » gion, un voyageur pouvoit traverser leur pays dans toutes » les directions, non seulement sans crainte de mauvais trai- » temens, mais encore avec l'assurance d'y trouver de bons » logemens, une nourriture abondante, quelquefois même » des vêtemens; et le tout pour une somme si légère que » je n'ose la citer dans la crainte d'éveiller l'incrédulité: » oserai-je dire que la dépense de mon voyage, de Moscou » à Iakutsk (6,000 milles par la route que j'ai suivie), ne » s'est pas élevée à plus d'une *guinée* ? »

Il faut savoir que notre capitaine ne voyageoit guère autrement que ne l'auroit fait un Cosaque. On le voit quelquefois recevoir des secours en argent, habits ou souliers des voyageurs qu'il rencontre. De plus, il étoit transporté

en traîneau aux frais de la Russie, et son titre de *piédetrien* n'est donc qu'une gasconnade.

Il y a très-peu d'observations neuves dans sa relation ; il donne quelques détails curieux sur les habitans de la Sibérie. Il fit un séjour de trois semaines à Yakutsk ; pendant ce temps, ses matinées étoient employées à mettre son journal en ordre, et il passoit ses soirées, chez le commandant de la ville, avec quelques habitans des deux sexes. Ce qu'il dit de la société dans laquelle il se trouvait n'est pas propre à en donner une idée séduisante.

Tandis que les hommes passoient leur temps à boire du rhum ou du punch, les dames, formant un cercle séparé, muettes et immobiles, ne faisoient autre chose que casser des noix qui sont en très-grande abondance dans le pays, et pour lesquelles il paroît qu'elles ont un goût immodéré. « Je » n'exagère pas, dit le capitaine, en assurant qu'une demi- » douzaine de ces dames, assises et silencieuses, expédioient » dans la soirée plusieurs centaines de noix, et s'en alloient » sans avoir prononcé une parole, si ce n'est à la dérobée et » avec la crainte d'être entendues. » Les dames qui formoient la société du commandant ne paroissoient pas moins avides de thé que de noix ; quand on en servoit, elles en buvoient deux, trois, quatre coups de suite, ne s'arrêtant jamais que quand le vase qui le contenoit étoit épuisé. Leur manière de sucrer le thé, que notre auteur assure être également usitée en Chine, est si dégoûtante, que ce n'est qu'en tremblant de blesser la délicatesse de nos lecteurs que nous nous décidons à transcrire la description qu'en fait le voyageur : « Chaque personne, dit-il, prend un morceau de » sucre qu'elle ronge avec ses dents pour n'en consommer » qu'une petite partie ; et s'il en reste encore lorsqu'elle a » achevé de boire, elle pose sa portion restante sur sa coupe » renversée. Lorsque la société est retirée, tous ces restes

» reviennent au sucrier; de sorte que, le jour suivant, si le
» même regal a lieu, il peut arriver que quelques personnes
» retrouvent et rongent de nouveau leur morceau de la veille.
» Ce système d'économie ne se borne pas au sucre; il s'étend
» encore aux biscuits, gâteaux, etc., dont on rassemble
» les fragmens restans dans la corbeille d'où on les avoit
» tirés. »

Je ne révoque pas en doute ces détails, puisqu'un officier de la marine angloise les garantit, mais je m'étonne que les rédacteurs philosophes d'un bon journal littéraire (le *Globe*), en rapportant ces traits, parlent d'Yakutsk comme d'une *capitale* où il y a une *haute société*. Cette ville n'est que le chef-lieu *russe* d'une province, habitée par des *Tungouses* et des *Yakoutis*, peuplades sauvages; la ville compte 3,000 habitans, tant cosaques et employés que marchands de pelleterie.

La gloutonnerie des Tungouses, leur goût pour le suif, le beurre rance et le savon, et bien d'autres détails qui ont stupéfait certains amateurs de voyages, se trouvent imprimés depuis des années dans les voyages de Pallas, de Sauer, de Billings et dans notre Précis de la Géographie.

Voici un trait qui nous a paru un peu plus remarquable : A la forteresse d'Ostronowna, le capitaine fut témoin du baptême de deux chefs de Tchuktchis qui se convertirent à la religion chrétienne avec leurs femmes et leurs enfans. Ce qui frappa notre voyageur dans cette cérémonie, c'est que le prêtre chargé de rendre chrétiens ces infidèles, au lieu de leur faire une simple aspersion d'eau sur la tête, les obligea (hommes et femmes) de se déshabiller et de se plonger trois fois tout nus dans une grande cuve pleine d'eau glacée : le thermomètre de Réaumur marquoit ce jour-là trente-cinq degrés au-dessous de zéro : c'est un froid capable de congeler le mercure. Les malheureux fu-

rent pourtant encore obligés, après cette terrible épreuve, de faire une ablution des pieds dans la même eau. « Les femmes et les enfans, dit le capitaine, me faisoient pitié, » mais surtout les premières qui, ayant de longs cheveux, » furent bientôt enveloppées de chandelles de glace. »

Ce sont les anciennes cérémonies de l'église grecque orientale; mais nous aurions cru qu'elles avoient été modifiées dans ce climat. Elles sembleroient propres à refroidir le zèle des néophytes. Il n'en est pourtant rien, et un cadeau de tabac qu'on a soin de leur faire est un appât si puissant pour eux, qu'on a des exemples de Tchuktchis qui se sont fait baptiser deux fois et qui se sont même présentés une troisième, si bien que les bons habitans d'Iakutsk commencent à se lasser des conversions qui, bien que ne coûtant pas grand'chose, coûtent encore plus qu'elles n'en valent.

Le capitaine Cochrane, arrivé à Kolyma, excita la méfiance de quelques officiers, qui lui refusèrent la permission d'accompagner leur expédition. Au moment où il touchoit au but de son voyage, ce but lui échappa. Il se consola de cette disgrâce en allant à Kamtchatka épouser une demoiselle russe qu'il a, je crois, emmenée à Londres. La non-existence de l'*isthme* que cherchoit M. Cochrane, a depuis été mise hors de doute par les navigateurs russes.

M. Ahrendt, antiquaire ambulant.

Le Holstein a vu naître ce voyageur, très-semblable au capitaine Cochrane. Envoyé en Norwège, comme botaniste, par le gouvernement danois, il prit subitement le goût des

antiquités scandinaves; chaque monument, chaque pierre sépulcrale, couverte de caractères runiques, devint pour lui un objet d'étude; il parcourut également l'intérieur de la Suède pendant plusieurs années, et dans le même but. Une connoissance approfondie des divers alphabets runiques des 9e, 10e et 11e siècles fut le résultat de ses recherches. Il admettoit encore des caractères plus anciens, et il regardoit les *runes* anglo-saxonnes et celtibériennes comme sorties du nord. Pour étudier l'ensemble de ces monumens, il entreprit de parcourir l'Europe entière, il exécuta en partie ce projet, toujours à pied, toujours mal vêtu, foiblement couvert, bravant l'intempérie des climats et vivant souvent de la manière la plus frugale et même la plus misérable, mais se faisant partout reconnoître, par les savans, comme un homme très-versé en paléographie, en numismatique et en *linguistique*.

L'Odyssée de M. Ahrendt seroit le sujet d'une relation intéressante; ce fut en Danemarck qu'il se crut d'abord opprimé et outragé; aussi nommoit-il ce pays « *le plat Danemarck*. » En Norwège, les paysans l'avoient vénéré, le voyant occupé de leurs pierres monumentales; en Suède, les nobles l'accueilloient dans leurs châteaux; si quelques savans contredisoient ses systèmes, d'autres les appuyoient; son existence de *moine mendiant* ne laissoit que d'avoir quelque chose de romantique. A Copenhague, un homme à longue barbe, aux ongles crochus, au regard égaré, parut plutôt un objet de pitié que de respect. On révoqua en doute son savoir; on lui refusa une partie de secours qu'il demanda.

Dans les autres pays, il trouva naturellement moins d'appréciateurs; il eut même quelques aventures fâcheuses; on a prétendu que, dans son humeur sauvage, il se battit à coups de poing avec un antiquaire allemand, et qu'il

perdit un œil dans ce combat ; il nous a dit, devant témoins, « *qu'il ne lui avoit jamais convenu d'avoir plus* » *d'un œil, attendu qu'il devoit ressembler à Odin,* » mais la version la plus probable est que la perte de son œil provenoit d'avoir couché souvent à la belle étoile, derrière un buisson ou un rocher. Dans un premier voyage d'Italie, il alla tout droit grimper ou essayer de grimper sur le lion de Venise, pour y lire l'inscription runique qui, selon lui, a été très-mal copiée ; sa querelle avec les sentinelles autrichiennes et sa harangue au peuple vénitien, assemblé autour de lui, faisoient le sujet d'un de ses récits favoris.

A Paris, tous les hommes de lettres qui se réunissoient chez feu M. Millin, se rappellent l'aspect extraordinaire de l'antiquaire d'Altona. Un beau matin, il partit sans adieux, après avoir bouleversé pêle-mêle une collection numismatique celtibérienne qu'il étoit chargé de mettre en ordre. On apprit bientôt qu'il étoit au milieu de l'Espagne cherchant des runes celtibériennes. Il a reparu à Paris plusieurs fois, refusant toujours les offres bienveillantes des savans qui désiroient le retenir chez eux.

Pendant ses nouvelles courses en Suède, il fut présenté au roi actuel de la manière suivante. Il y avoit un camp d'exercice; à quelque distance, se trouvoit une pierre runique sur un *tumulus ;* là, M. Ahrendt se tenoit assis, et le roi fut obligé d'y aller pour voir le nommé Diogène.

Son dernier voyage en Italie lui a été funeste. Le désordre de son extérieur, ses courses parmi des ruines solitaires, les manuscrits en langue islandoise et les alphabets runiques qu'il portoit sur lui, enfin ses discours quelquefois très-violens, l'ont fait prendre pour un *carbonaro ;* il a, dit-on, beaucoup souffert dans les prisons napolitaines. Remis en liberté, il s'en retournoit en Allemagne; mais la mort le surprit, au mois de février 1824, dans un village

près de Venise. Puissent ses papiers et ses collections tomber dans des mains savantes!

Marine militaire des États-Unis.

Les États-Unis ont 7 vaisseaux de ligne de 74 canons, 5 frégates de 44, 3 de 36, 2 de 24, 4 de 18, 1 de 14 et 5 de 12, sans compter la frégate à vapeur, bâtie par Fulton, et qui, malgré l'appareil effrayant dont elle est chargée, n'est pas d'une grande utilité. Quatre petits bâtimens et 15 barques et chaloupes armées sont employés à des croisières sur les côtes.

Sur les lacs du Canada, il y a 27 bâtimens de diverses grandeurs et 14 chaloupes canonnières.

Cinq vaisseaux de ligne et cinq frégates sont en construction sur les six chantiers de la république.

Progrès des lumières aux Etats-Unis.

Les journaux quotidiens ou hebdomadaires sont au nombre de 598, nombre supérieur à celui des journaux de l'Europe entière. Les *Revues* ou recueils périodiques prospèrent, et le *North-Américan Review* dont nous possédons quelques cahiers, très-bien rédigés, se tire à 4,000 exemplaires (1).

(1) Le rédacteur, M. Everett, connoît très-bien la langue et les écrits des Allemands. Il a donné récemment une savante analyse de l'Histoire romaine de M. de Niebuhr.

L'impression étant infiniment moins chère en Amérique qu'en Angleterre, on réimprime tous les livres anglois.

La traduction angloise du Précis de la Géographie, de M. Malte-Brun, est du nombre.

L'académie des arts et sciences de l'état de Massachussets a proposé un prix de cent livres sterling sur ce sujet: «Re-»cueillir les matériaux qui existent pour l'histoire des peu-»ples qui habitoient l'Amérique avant la découverte de ce »continent par Colomb.»

Le commerce que font les libraires ambulans est très-considérable. Plus de deux cents chariots chargés de livres traversent continuellement le pays; et, par ce moyen, on a répandu dans les moindres villages une foule de livres d'histoires et de biographies de grands hommes. Cinquante mille exemplaires de la *Vie de Washington*, par M. Weem, se sont vendus de cette manière. (*Globe.*)

Esclaves dans le midi des États-Unis.

Il y a fort peu de temps un riche planteur voulut faire travailler régulièrement ses esclaves pendant la moitié de la nuit, outre la journée entière; ils firent des remontrances à l'inspecteur, et résistèrent avec opiniâtreté: le planteur entreprit de les surveiller lui-même pendant leur travail. Il se plaça sur un tronc d'arbre, son fusil en main, prêt à tirer sur le premier qui succomberoit à la fatigue. Vers minuit il s'endormit. Les esclaves s'emparèrent de son fusil, le tuèrent, et le réduisirent en cendres dans le feu qu'il les avoit contraints d'allumer au milieu de la nuit pour s'éclairer. Le cas étoit si extraordinaire et la cruauté du planteur si avérée, que l'on chercha par tous les moyens possibles à étouffer l'affaire, et les esclaves ne furent pas punis.

« Le fait suivant ne s'effacera jamais de ma mémoire. Dans un dîner où se trouvoient cinq ou six personnes, j'entendis un des convives, qui passe pour un homme très-respectable, raconter, dans le cours de la conversation, qu'il avoit tiré, l'année dernière, sur un de ses esclaves qui s'échappoit, dans l'intention de le tuer; que, dans une autre occasion, ayant découvert que deux esclaves fugitifs s'étoient réfugiés sur sa plantation, il avoit invité plusieurs de ses amis à dîner, en leur promettant de l'amusement; qu'après le dîner ils sortirent pour chercher les esclaves, et qu'entendant un bruit sourd dans un champ de cannes à sucre où ils les croyoient cachés, ils y mirent le feu pour leur plaisir. Le sang ne se glace-t-il pas? Cependant cet homme racontoit cela comme une chose très-simple et très-ordinaire, et il ne parut pas comprendre le silence d'horreur et d'étonnement qui suivit son récit. »

(*Letters from N. America*, par *Hodgson.*)

Sur le voyage au pôle en traîneaux, proposé par M. Scoresby.

Un navigateur baleinier anglois que ses découvertes et ses observations placent à côté des Hudson et des Baffin, M. le capitaine Scoresby, a proposé d'employer des traîneaux attelés de chiens esquimaux pour aller par-dessus la mer gelée ou par-dessus les terres qui en tiennent la place jusqu'au pôle Nord, où il suppose avec raison, ce nous semble, que le froid n'est pas plus incompatible avec l'existence de l'homme qu'il ne l'est à 80° et à 81° de latitude, où il a pénétré lui-même. Il croit que l'extrême célérité avec laquelle ces chiens marchent et leur habitude de

vivre de peu, faciliteroit de beaucoup une semblable entreprise qui, n'étant que provisoire, n'auroit pour but que l'exploration rapide et générale de cette extrémité du globe.

Nous sommes obligés de proposer à M. Scoresby une objection majeure. Les chiens de la race polaire marchent vite, il est vrai; mais ils n'ont que bien peu de docilité, ils ne s'arrêtent pas à la voix des voyageurs, ils font verser le traîneau, en passant dans leur course furibonde par-dessus les rochers et les précipices; le voyageur, jeté dans les neiges, est obligé de les poursuivre à la course; et, quand il les aura atteints, il ne peut les faire arrêter en les appelant; il n'a d'autre parti à prendre que de se laisser tomber sur le traîneau de tout le poids de son corps, et de saisir au même instant les rênes. De plus, la force de ces animaux, très-grande au commencement, est promptement épuisée. Tels sont les résultats de l'expérience des voyageurs russes de Kamtchatka.

Il est un seul animal qui puisse servir le voyageur dans une partie de traîneaux à travers les terres polaires; c'est le petit cheval de Norwège et d'Islande, appelé dans le pays *norbagge*. La patience, la force, la docilité et l'intelligence de cet intéressant animal nous sont connues par notre expérience personnelle. Trois hommes déterminés, six petits traîneaux et douze *norbagges* suffiroient pour faire toutes les excursions de ce genre que la nature des lieux pourra permettre, car il ne faut pas se dissimuler que des montagnes escarpées et inaccessibles peuvent, aussi bien que les flots de la mer, arrêter un voyageur en traîneau.

Un coureur en longs patins de neige (*skie*) seroit un très-utile membre d'une semblable expédition.

Tombeau de Burckhardt.

Un voyageur anglois écrit du Caire ce qui suit :

« La tombe de l'infortuné *Burckardt* est dans le cimetière turc, situé hors de la ville. Cet incomparable voyageur étoit un homme très-aimable. Son long séjour au milieu des tribus arabes lui avoit donné l'extérieur et les mœurs d'un Bédouin. Les Arabes parlent encore souvent du sheik *Ibrahim*. On le rencontroit dans le désert monté sur un bon cheval arabe, mal vêtu, avec sa lance, et un sac de farine derrière lui pour sa nourriture. Jamais européen, établi au Caire, ne sut dans quelle partie de la ville il résidoit, quoiqu'il vînt quelquefois chez eux, boire du vin et manger du jambon comme un infidèle; mais il craignoit d'être visité à son tour par ses compatriotes, ce qui auroit pu le rendre suspect aux musulmans. Le pacha aimoit beaucoup sa société, et quelquefois il l'envoyoit chercher pour converser avec lui. »

Capitainerie générale de l'Afrique occidentale angloise.

Les plans de l'Angleterre sur l'Afrique occidentale paroissent aujourd'hui au grand jour. Le commandant de Sierra-Leona prend, dans un acte d'achat de territoire, le titre suivant :

« Capitaine général, gouverneur et amiral des pospossessions britanniques de *Sierra-Leona*, de *Cape-Coast*, de la *riviere de Gambia* et des *établissemens intermédiaires*, etc., etc. »

Ce titre, en l'expliquant la carte à la main, détermine très-bien les limites *maritimes* de la nouvelle capitainerie générale ; et ces limites trahissent déjà de grandes prétentions. Il est évident que les établissemens portugais de Bissao y sont *enclavés*. Mais quelle sera la limite du côté de la terre? Celle qu'auront tracée le courage et l'habileté des voyageurs anglois. La source du Joliba (Niger) doit se trouver comprise dans le nouvel empire qui se fonde, et une expédition commandée par le capitaine M. Laing va chercher à descendre ce fleuve en partant de Sierra-Leona. Peut-être prendra-t-on possession de quelques points principaux sur ses rives.

La colonie de Sierra-Leona compte actuellement 16671 habitans, dont 6000 à Freetown. Le Cap-Coast en a 8000; l'île Sainte-Marie dans la Gambie, 1000 à 1200; les îles de Loss et les autres points intermédiaires, quelques centaines.

Visites champêtres des Russes.

Les nobles, lorsqu'ils vont en grand nombre se visiter les uns les autres, ont l'habitude de transporter avec eux leurs lits tout faits. Voici un passage qui dépeint une de ces promenades de la noblesse :

« Madame Poltaratska, mère du gentilhomme que j'accompagnois, donna une fête dans le village de Gruzino, près Torjok, le dimanche qui suivit notre arrivée dans cette propriété. Tout le samedi nous vîmes arriver des chariots remplis de nobles, et d'autres chargés de grands sacs qui renfermoient des lits; venoient ensuite des *telegas* pleins de matelas et d'oreillers. Malgré la vaste étendue

de la maison de madame Poltaratska, je ne savois en vérité où toute la société, qui montoit à près de cinquante personnes, trouveroit des chambres pour passer la nuit, quoique les lits fussent déjà prêts. La conversation et les cartes furent les amusemens de la soirée : à onze heures on servit un souper élégant, et à la fin il y eut une scène de tintamarre et de confusion qui réveilla mon attention. La salle à manger, le salon, la salle basse, toute la file des appartemens dans lesquels nous avions passé la soirée, furent convertis en dortoirs. Des douzaines de petites couchettes peintes et non peintes, chacune à l'usage d'une seule personne, et de la valeur de cinq roubles de Russie, furent transportées à la hâte dans les chambres, et disposées le long des murs; et toute la maison ressembla bientôt à un taudis ou à un hôpital. Un régiment de domestiques, tant de madame Poltaratska que des visiteurs, couroit alors de tous côtés avec des lits et des matelas, des oreillers et des draps, les *shoobs* et le bagage. Plusieurs des lits et des matelas n'avoient pas une mine engageante; ceux des hôtes qui avoient été moins prévoyans furent obligés de s'en accommoder; et comme il y avait pénurie, les domestiques ne couchèrent pas dans leurs lits. Le nombre des couchettes fut également insuffisant, mais ce fut l'affaire d'un moment; nombre de lits furent aussitôt arrangés sur le plancher, sur des chaises, et sur les *lejankas* (pierres couvrant les poêles) : enfin en un clin d'œil tous les sofas furent convertis en lieux de repos pour la nuit.

» Cet arrangement est surtout désagréable chez la pauvre noblesse, qui n'a que de petites maisons; il l'est même dans quelques-unes des maisons de campagne de la haute noblesse. Un jour, je fis, vers les onze heures du matin, une visite dans une maison où étoient logées quelques personnes que j'avois traitées. Je fus extrêmement frappé

de ce que je vis, même après un voyage et une résidence de plusieurs années en Russie. La salle basse et le salon étoient à la lettre un taudis; les sofas, les divans et les chaises entassés pêle-mêle et couverts de lits, et ceux qui les occupoient, fatigués ou croupissant dans l'indolence, formoient le coup d'œil du premier appartement. Dans le le second on avoit arrangé un lieu de repos sur le plancher, pour une demi-douzaine de gentilshommes, avec des lits, des oreillers, des *shoobs*, des justaucorps. Les habitans de cet antre, enveloppés dans des robes de nuit d'une soie brillante, les uns couchés, les autres assis sur leur lit, d'autres prenant du café et du thé, et fumant du tabac, au milieu d'un air méphitique, d'ustensiles et d'autre friperie désagréable à voir, présentoient un groupe assez bizarre et assez curieux. »

Lorsque les maîtres sont aussi mal arrangés, on peut présumer que les domestiques ne sont pas à leur aise. En effet, on les voit généralement dormir, comme les chiens, sur le parquet des antichambres, sur les escaliers, partout où ils peuvent trouver un peu de place pour se coucher.

(*Lyall*, caractère des Russes (1).

Régulateurs dans les États-Unis.

Un pays nouvellement peuplé et encore rempli d'épaisses forêts n'admet pas un système de police régulier; il fournit au crime trop de localités favorables. Les provinces intérieures des Etats-Unis sont dans cette situation. Aussi

(1) Voyez, sur les défauts et les mérites de cet ouvrage, la Revue ci-après.

les gens tranquilles et honnêtes s'y réunissent-ils souvent en des associations de sûreté mutuelle dont les membres prennent le titre de *régulateurs*. Ils ont entre eux des officiers auxquels ils obéissent. Si un vagabond ou un voleur notoire vient s'établir dans leur canton, ils lui envoient une invitation d'en sortir dans un délai fixe, sous peine de recevoir une visite domiciliaire. Très-souvent, cet avertissement suffit pour faire partir le coquin; mais s'il ose rester, les *régulateurs* le surprennent nuitamment dans sa maison, ou, pour mieux dire, dans sa cabane, le lient à un arbre et lui administrent un nombre de coups de fouet. On a vu des voleurs, se fiant à leur nombre, braver cette punition et rester à leur poste, d'où ils sont ordinairement en rapport avec une bande entière. Alors les *régulateurs* leur font subir le troisième degré de punition, qui consiste à avoir les oreilles coupées. Personne n'a encore osé rester après une semblable exécution.

(*Excursion through the U. States*. Londres, 1824).

Les habitans des îles Lieukieu.

La réputation d'hospitalité que M. le capitaine Hall et son chirurgien, M. Mac-Leod, ont fait à ces insulaires, paroît avoir été fondée sur de fausses apparences. Le vaisseau baleinier anglois, le *Greenwich*, ayant fait terre à ces îles en 1821, n'a presque pu obtenir de vivres, quoique tout y parût en abondance. Le peuple étoit plein de bonne volonté, mais des *prêtres* qui sembloient d'une race moitié chinoise, moitié japonoise, leur firent défense de communiquer avec les étrangers. Ces *prêtres* sont évidemment des mandarins, auxquels leur costume aura fait donner ce nom par les marins anglois.

La ville de Saigon, en Cochinchine.

Cette ville est dans la partie maritime des anciennes possessions du roi de Cambodja (1), aujourd'hui soumises à la Cochinchine. Elle est sur le confluent de deux grandes branches de la rivière de Donnai, à 59 milles anglois de la mer; elle occupe une étendue de six milles le long de la rivière (2).

Saigon compte 180,000 habitans dont 10,000 chinois et autant de chrétiens. Les maisons, généralement construites en bois et couvertes de chaume de riz ou de feuilles de palmiers, n'ont qu'un étage et ressemblent à des cabanes. Quelques maisons en briques ont des *chambres suspendues* sous le toit avec des treillages ouverts pour admettre l'air frais. Le château royal est dans une espèce de citadelle carrée où l'on trouve jusqu'à 250 pièces d'artillerie, dont beaucoup en cuivre.

La marine royale est assez considérable; 150 galions, d'une belle construction, sont placés en ordre sous des abris; ils ont de 40 à 100 pieds de long; quelques-uns portoient 16 pièces de 3 livres de calibre; d'autres n'en avoient que 4 ou 6, mais c'étoient des pièces de 4 et 12, toutes en cuivre et en bon état.

(*White*, Voyage à la Cochinchine).

(1) Les Cochinchinois ou Annamites nomment Cambodja *Coumaigue*, selon M. White.

(2) Pour ces positions, consultez la *Carte de Cambodja*, par M. de Remusat, d'après Ayot, Nouv. Ann. des Voyages, Tome III. Le voyage de White fait sentir l'importance et l'exactitude des recherches de M. de Remusat.

III.

REVUE GÉNÉRALE (1).

Nouveaux voyages anglois en Amérique.

Parmi les relations, publiées récemment par des voyageurs anglois et relatifs aux Amériques, nous ne ferons qu'indiquer les relations des capitaines Parry et Lyon sur leur seconde expédition; elles sont déjà connues, et nous avons donné une carte contenant les résultats.

Le capitaine Lyon, poursuivi par des tempêtes et repoussé presque à la vue de la baie que déjà le nom de *Repulse* signa-

(1) Cette nouvelle section de notre Bulletin réunira trois sortes d'articles : 1° des *Notices* sur des travaux et des découvertes, soit historiques, soit géographiques, mais considérées dans leur ensemble et dans leurs résultats; un savant et curieux *Résumé des découvertes de M. Champollion jeune* étoit imprimé à la tête de cette section; mais il a été renvoyé au cahier de février, à cause de la nécessité de faire paroître des articles plus urgens. 2° Des *Revues*, indiquant sommairement les mérites ou les défauts des relations de voyages, dont nous donnerons plus tard, soit la traduction, soit l'analyse. Les cartes géographiques y trouveront aussi leur place. Ces Revues sont réunies, selon la convenance, tantôt par ordre des pays, tantôt par ordre de matière. Les ouvrages marquans obtiennent des articles à part. 3° Des *Aperçus*, relatifs à des discussions intéressantes en matière de géographie ou d'histoire ethnographique, ainsi qu'à des erreurs importantes ou des allégations hasardées. On admettra toute réponse décente.

La *Revue générale* complétera, nous l'espérons, ce qui pouvoit encore manquer à la perfection de laquelle nous désirons rapprocher les *Annales*.

loit déjà aux craintes des navigateurs, va publier, ces jours-ci, une *Courte Narration* de son expédition de cette année. On sait avec quel talent ce spirituel voyageur sait raconter; mais le fond se réduit ici forcément à des coups de vent, des torrens de pluies, des rochers, des flots écumans; il y manque un massacre et un naufrage complet pour en faire un voyage amusant.

Le capitaine *Basil Hall* a fait paroître la troisième édition d'une relation importante, fruit d'une croisière qu'il a faite, en 1820, 21 et 22, sur les côtes occidentales de l'Amérique ci-devant espagnole (*Extracts from a journal written on the coast of Chili, Peru and Mexico*, 2 vol. in-8°). Nous en avions choisi quelques citations intéressantes pour nos mélanges; le défaut d'espace nous oblige de les remettre au cahier de février. Les jugemens de M. Hall ont tous une légère teinte d'exagération en faveur des Américains indépendans et contre les Espagnols; mais le livre est singulièrement riche en renseignemens historiques et en détails biographiques sur les hommes marquans de l'Amérique. On le traduit.

Le *Voyage en Chili* par M. *Pierre Schmidtmeyer*, dont nous avons déjà extrait quelques notions, est moins amusant que M. Hall; mais la géographie physique y trouvera beaucoup de notions à recueillir; entre autres, on y apprendra l'inexactitude de l'opinion généralement répandue, d'après Molino et Vidaure, que le Chili est un pays d'un sol humide et d'une riche végétation; nous résumerons les observations précises et claires du voyageur anglo-germanique sur ce point important.

Madame *Graham* a aussi publié un Voyage dans le Chili (*Journey to Chili*); elle y avoit été retenue par des malheurs; elle avoit pris le sage parti de se conformer aux mœurs et aux habitudes du pays; aussi a-t-elle été admise

dans la société intime des familles, et le tableau qu'elle en trace présente beaucoup d'intérêt.

La même dame vient de publier dans un volume ses *Voyages au Brésil* (*Journal of a Voyage*, etc.); elle traite assez mal les Brésiliens d'origine européenne; «la petite sta» ture des hommes, leur mauvaise mine, leurs manières qui » sentent le comptoir et les maisons de jeu, la malpropreté » des femmes en négligé, leur gaucherie lorsqu'elles ont re» vêtu leurs robes parisiennes,» tout enfin présente un tableau dégoûtant; mais a-t-elle bien jugé? Ignorant la langue du pays, pouvoit-elle bien observer? D'ailleurs elle ne parle que de Bahia, ville commerçante. Madame Graham fait, au surplus, de l politiqne comme un journal.

C'est aux intérêts nouveaux de l'Angleterre, à ses liaisons avec les Américains et les indépendans, que nous devons cette abondance des *Voyages*, presque tous fragmentaires et quelques-uns assez superficiels. Les agens consulaires et commerciaux, établis dans ces nouveaux états, vont nous en donner des tableaux plus soignés.

La Colombie a été l'objet de trois ouvrages nouveaux, 1° *Colombia being a geographical*, etc. etc., 2 vol. in-8°. C'est une bonne compilation, accompagnée d'une carte bien détaillée; 2° *Colombia, its present state*, etc., par le colonel *Hall*, un vol. avec une carte, composée par l'auteur sur les lieux, en partie d'après ses propres observations, et en partie d'après des levés espagnols; 3° *Letters written from Colombia*, etc. L'auteur a été, en 1823, de Caracas à Bogota, et de là à Santa-Martha; il donne aussi une carte. A côté de tous ces ouvrages, on traduit encore le Voyage de M. Mollien.

Les *Lettres* de M. *Hodgson* (*Lettres from North-America*, etc., 2 vol. in-8°) sont un ouvrage remarquable; il dépeint avec soin l'état civil et moral actuel des Anglo-

Américains; et, quoiqu'il ne ménage pas leurs défauts, il montre pourtant une impartialité philosophique.

L'*excursion* d'un *gentleman anglois*, quoique dans un seul volume et sans nom d'auteur, contient beaucoup de renseignemens sur les états de l'ouest et paroît plus instructif, quoique moins amusant, que le livre de M. Hodgson.

Un consul anglois à New-York, M. *Buchanan*, a compilé à son aise un volume intitulé *Esquisses des mœurs et de la manière de vivre des Indiens* (*Sketches*, etc.). C'est le *Mémoire* de notre bon Heckewelder, déjà si avantageusement connu des lecteurs des *Annales*, qui a fourni à M. le consul la meilleure partie de ses matériaux; il y prend des chapitres entiers, et paroît n'avoir vu lui même que ces misérables restes de tribus indiennes, voisins des pays habités.

Hunter, ce fidèle et intéressant peintre des Indiens, au milieu desquels il a été élevé depuis son enfance, mérite au contraire une confiance entière, et c'est à tort qu'on a voulu révoquer en doute l'authenticité des *Mémoires de sa captivité*, en supposant qu'un homme de lettres les auroit composés d'après quelques indications isolées de celui qui en est l'objet. Hunter a été en Angleterre, il s'est fait connoître à des hommes savans et respectables dont il a gagné l'estime; c'est un homme modeste, taciturne, sans forfanterie, et qui reconnoît ce qu'il y a de vicieux et surtout de malheureux dans la manière de vivre des sauvages. Les sentimens exaltés, les notions religieuses, le langage poétique qu'il leur attribue, ne surprendront que ceux qui n'ont pas lu Heckewelder, dont les récits plus froids, plus prosaïques, s'accordent au fond avec ceux de Hunter. Celui-ci vient de retourner dans les Etats-Unis, et se propose de réunir aux bords du Missouri autant de sauvages qu'il pourra, dans l'intention de les civiliser. Il se regarde comme un instrument choisi par la Providence pour sauver les restes du *peuple rouge*.

Atlas de l'Océan-Pacifique, par M. de *Krusenstern*; première partie, accompagnée d'un *Recueil des Mémoires*. Pétersbourg, 1824.

Le savant et célèbre navigateur qui conduisit les Russes dans leur première expédition autour du monde et qui a depuis vu un nombre de dignes élèves marcher sur ses traces, M. de Krusenstern, vient de faire paroître la première moitié du grand ouvrage d'hydrographie, dont un monarque éclairé et ami des sciences l'a chargé. C'est un véritable monument qui fera époque dans les fastes de la géographie maritime, car il est évidemment supérieur par son arrangement scientifique aux *Neptunes* anglois et françois; il les égale par la critique sévère qui y a présidé; et il est de plus unique par son objet; car l'Océanie, la plus récente et peut-être la plus belle partie du monde, n'avoit pas encore été l'objet d'une collection des cartes spéciales.

Quinze cartes, relatives à la partie méridionale de l'Océan-Pacifique (dénomination que le savant auteur voudroit retenir), composent cette première partie. Voici le titre de ces cartes: 1° Carte générale de la partie australe de l'Océan-Pacifique, dédiée au capitaine Horsburgh, hydrographe de la compagnie angloise des Indes-Orientales; elle s'étend de la côte occidentale de l'Amérique-Méridionale à la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, et du 71ème parallèle sud au 5ème parallèle nord. 2° Carte de la Nouvelle-Guinée et du détroit de Torres, contenant aussi une carte spéciale du détroit de Torres et un plan du port Dory. 3° Carte de *la mer des Coraux*, dédiée à la mémoire du capitaine Flinders. La mer des Coraux comprend l'espace qui est entre la Nouvelle-Guinée, la Louisiade, les îles Salomon, la Nouvelle-Calédonie, une ligne tirée de l'île des Pins au Cap-Sable en Nouvelle-Galles-Méridio-

nale, sous 24 degrés 42 minutes de latitude sud; la limite occidentale est la côte de la Nouvelle-Galles. Cette partie est remplie de récifs de corail très-dangereux, sur lesquels Flinders a fait naufrage et sur un desquels on croit que Lapérouse a péri. 4o Carte des côtes sud-ouest de la Galles-Méridionale, avec une carte spéciale de la partie comprise depuis 35 degrés 30 min. à 37 degrés 40 min. de latitude, et de 149 degrés 44 min. à 151 degrés 16 min. de longitude orientale de Greenwich. On y trouve encore un plan du Port-Jackson. 5o Carte de la terre Van-Diemen et du détroit de Bass, avec un plan du port Phillips. M. de Krusenstern prend noblement soin de la gloire d'Abel Tasman; il fait observer que, dans Debrosses, Histoire des Navigations, t. 1, p. 457, il se trouve un passage inconnu à Burney et à Dalrymple, et d'où l'on peut conclure que Tasman se doutoit de la solution de continuité entre la terre Van-Diemen et la Nouvelle-Hollande. Mais comme ce passage ne se trouve pas dans Valentyn qui donne un texte très-étendu, ni dans de Hondt qui assure avoir eu le manuscrit de Tasman, nous croyons que c'est une *glose* de Debrosses ou de Thevenot. Il nous semble que Tasman, au point où il quitta l'île Van-Diemen, ne pouvoit pas avoir des indices sur l'existence du détroit de Bass. 6o Carte des îles de l'Amirauté, avec la carte de la Nouvelle-Irlande et un plan de la baie Gower. 7o Carte de la Nouvelle-Bretagne, avec une carte de l'île de Santa-Cruz et avec un plan de la baie de Byron. Dans le mémoire analytique, le savant auteur dit, en parlant de Dampier : « Ce « navigateur est toujours exact dans ses descriptions; il « seroit à désirer qu'on trouvât le même mérite dans quel- « ques ouvrages hydrographiques modernes. » 8o Carte de la Louisiade avec les cartes des îles Washington et Mendoza, ainsi qu'un plan du port Tchitchagov sur l'île Nou-

kahiwa. L'auteur croit que Torres avoit déjà vu la Louisiade en 1606, mais sans la distinguer de la Nouvelle-Guinée. 9o Carte systématique des îles Salomon, dédiée au savant et aimable M. de Rossel, contre-amiral français. Le mémoire analytique très-étendu résume et complète les discussions de Buache et de Fleurieu. 10° Carte des Nouvelles-Hébrides, avec le plan du port Résolution dans l'île de Tanna. 11° Carte de la Nouvelle-Calédonie, avec le plan du port Saint-Vincent. 12o Carte de la Nouvelle-Zélande, avec un plan de la baie Dusky. 13o Carte de l'archipel des îles des Amis, avec les cartes des îles de la Société; on y a joint le plan du port Valdes dans l'île Vavao, et celui du port Talu dans l'île Eiméo. L'auteur divise l'archipel des îles des Amis en cinq groupes, celui de Tongatabou avec vingt îles, celui d'Anamoka, celui de Hapaé, où Maurelle a vu 16 îles, mais en soupçonne 40, celui de Kotoo formée de quelques petites îles, enfin le groupe de Vavao. M. Krusenstern n'y comprend pas l'île Ono, découverte par le capitaine Bellingshausen; une montagne qui en occupe le milieu, est à 20 degrés 39 min. lat. N. et 181 degrés 15 min. long. E. de Greenwich (178 degrés 55 min. E. de P.). 14o Carte des îles Fidgi, avec la carte des îles des Navigateurs. On y a joint le plan de la baie du Meurtre dans l'île Maouna, et celui du port Sandelwood sur l'île Paw. 15o Carte des Iles-Basses. Le mémoire analytique est très-étendu et rempli de savantes discussions. Dans une note, l'auteur donne un aperçu des cartes et des mémoires de l'amiral Espinosa, son ami.

Cette annonce provisoire doit faire sentir l'importance d'un ouvrage où les découvertes, les observations, les opinions de Cook, Bougainville, Dampier, Flinders, Freycinet, Lapérouse, Rossel, Vancouver etc. etc., se trouvent analysées par un de leurs égaux.

***Mémoire descriptif de la Sicile et des îles adjacentes*, etc., etc., par le capitaine *H. Smyth*, de la marine royale angloise. Londres, 1824.**

Les mérites de M. Smyth, comme hydrographe et comme observateur astronomique, sont généralement reconnus; sa mesure de la Sicile a diminué de 200 milles carrés allemands la superficie qu'on donnoit à cette île dont il a levé avec soin tous les ports et toutes les rades.

Nos lecteurs connoissent déjà ses mesures d'élévation des montagnes siciliennes. Ses tableaux des *îles Lipari*, de l'*île Pantelaria* et de l'*île Lampedouse* sont des morceaux neufs en géographie, et nous en donnerons la traduction. M. Smyth a aussi recueilli des détails de statistique très-utiles sur les exportations et les importations de chaque port ainsi que sur quelques branches d'industrie; mais on ne doit pas s'exagérer le mérite de ce *Mémoire* ainsi qu'on paroît avoir fait dans les journaux de MM. les barons de Zach et de Ferussac.

Le navigateur anglois affecte de l'érudition; mais quand le vieux Cluverius l'abandonne, il erre sans compas sur cette mer ténébreuse. Il parle beaucoup d'agriculture; mais un voyageur récent, M. Rehfuss, allemand, a bien mieux traité cette matière. La scène du volcan de Stromboli est décrite d'une manière supérieure par M. Smyth; mais, en général, les sites ont été dépeints avec bien plus de charme et de talent par le comte Stolberg en 1790, et par M. Kephalidas en 1818. L'auteur du Mémoire ne connoît pas le recensement de 1817, qui donne à la Sicile 1,745,000 habitans. Enfin, la relation de M. Bartels, de 1788, renferme, sur le volcan de boue et sur les productions végétales, quelques détails plus amples et plus précis que le Mémoire présent.

Statistique de Vérone, par M. le comte *Bevilaqua Lazise* (*Saggio d'una statistica*). Venise, in-8°.

Cette production d'un administrateur estimé de son gouvernement, d'un savant accueilli par plusieurs académies, mériteroit une analyse plus étendue. Cherchons au moins à le recommander au public éclairé qui doit y reconnoître une des meilleures topographies que nous possédons.

Après un aperçu historique, rempli non pas de l'érudition bannale des topographes italiens, mais d'observations relatives à l'état statistique antécédent, l'auteur décrit le sol où est située Vérone et donne sur son climat les détails les plus précis. L'élévation, mesurée à l'auberge de *Due-Torri*, est de 71.260 mètres au-dessus du niveau de l'Adriatique. Le thermomètre de Réaumur descend à 9 deg. et s'élève à + 28 deg. et demi; sa moyenne élévation est de + 12 deg. un dixième. La quantité moyenne de la pluie est de 33 pouces. La neige n'est pas fréquente et ne reste pas au-delà du cinquième jour. Le nord et le nord-ouest (*maestro*) soufflent rarement. Les vents les plus fréquens sont le nord-est (*greco-levante*) qui apporte les pluies, les neiges et le froid, et l'ouest qui cause des bourrasques et des grêles sur le lac de Garda. On compte dans l'année 104 jours sereins, 109 avec des nuages, 110 pluvieux, 27 nébuleux, 5 avec neige, et 10 avec tempête.

Le périmètre de la ville, y compris les fortifications démolies, est de 12,721,500 mètres; sa superficie intérieure est distribuée ainsi qu'il suit :

Superficie totale,..............	4,315,217 mètres carrés.
Pour les canaux et la rivière....	188,327
Pour les rues et places publiques	512,551

Pour les jardins et terrains cultivés........................1,510,680
Pour les fortifications, etc...... 323,430
Pour les édifices et maisons.....1,780,227

L'hydrographie de l'Adige nous fournira matière à un article séparé. Voici ce que l'auteur nous apprend sur la population de Vérone. Après sa réunion définitive aux domaines de Venise, en 1517, elle parvint à une population de 65,000 habitans. En 1630, la population qui étoit de 53,000 individus fut réduite, par une peste, à 20,000, mais elle se releva. En 1756, Vérone comptoit 45,306 habitans, sans les faubourgs, et, en 1795, elle en avoit 49,046; mais, sous la domination françoise, en 1819, elle étoit retombée à 45,786. La population de 1822 étoit ainsi qu'il suit :

Population totale...	52,443 individus;	14,078 familles.
Dans les faubourgs.	4,816	1,292
Dans l'enceinte....	47,627	12,786

Dans le mois d'avril 1823, l'état de la population étoit ainsi qu'il suit :

Dans l'enceinte................47,868 individus.
Dans les faubourgs............ 4,479

Total....................52,347

Le savant auteur entre dans les détails les plus étendus sur les mouvemens de la population et sur les rapports de divers âges et sexes. La fécondité des mariages est très-grande; le nombre de naissances légitimes pour l'an 1822 est à celui des mariages comme 5 et demi à 1 dans l'enceinte de la ville, et comme 6 dans la campagne. Les chapitres sur l'instruction publique, sur les hôpitaux, sur l'état des arts et du commerce, sont remplis de détails instruc-

tifs, honorables pour le gouvernement, mais peu susceptibles d'être analysés.

Carte des Postes de la Monarchie autrichienne, par l'état-major impérial du quartier général. Vienne, 1824; deux feuilles.

L'exactitude avec laquelle cette carte marque la direction et la nature diverse des routes des états autrichiens, est garantie par l'autorité qui la publie. Le guide qui y est joint, réunit des notices, des instructions, et surtout des réglemens plus complets que nous n'en avons vu dans aucun pays. Ce qui rend cette carte particulièrement intéressante, c'est la *note officielle* que voici sur la population actuelle de la monarchie autrichienne.

PROVINCES.	SUPERFICIE en milles carrés allemands.	POPULATION absolue, 1823.	HABITANS par mille carré
Hongrie.	4,181 ½	8,585.874	2,053
Limites militaires.	609 ½	863,667	1,417
Bohême.	953	3,539,441	3,714
Lombardie-Venise.	852	4,161,078	4,883
Dalmatie.	274	334,075	1,219
Galitzie (Pologne).	1,548	4,102,733	2,650
Illyrie (Carniole, etc.).	520	1,039,175	1,998
Transylvanie.	1,110	1,972,518	1,777
Autriche.	709	1,956,334	2,759
Stirie.	399	805,847	2,019
Tyrol.	516	755,401	1,464
Moravie.	481	1,890,706	3,922
Total.	12,153 ½	30,006,849	2,468

Nous reviendrons sur *l'accroissement* de la population en Autriche et sur plusieurs autres points de vue sous lesquels ce tableau doit devenir l'objet de nos réflexions.

Esquisses de l'Inde, par un officier (*Sketches of India*). Un volume. Londres, 1824, deuxième édition.

Peu de volumes feront autant de plaisir à la classe la plus nombreuse de lecteurs. « J'écris, dit l'auteur, pour ceux qui aiment à voyager près le coin du feu; je ne parle de ce que j'ai pu juger, et je ne suis pas savant. » Ce que l'auteur ne dit pas, c'est qu'il est un écrivain agréable, élégant, plein de chaleur et de sentimens élevés. Que de jolis tableaux! Le voyage en palanquin, les pagodes, les éléphans, les ruines de Bijenagar, les monumens d'Agra, les restes de la splendeur de Goa, les déserts très-considérables de l'intérieur, les fêtes des Hindous et des Mahométans, la manière de vivre à Calcutta, les inondations du Gange, tous ces passages offrent un intérêt qui manque à beaucoup de relations à grande prétention. Nous en traduirons quelques-uns dans nos *Mélanges*.

Guerre entre la Russie et le docteur Lyall.

Le public françois a déjà beaucoup entendu parler de l'ouvrage d'un docteur anglois, M. Lyall, sur le *caractère des Russes*, suivi d'une *Description de Moscou*. L'auteur ayant dédié son ouvrage à l'empereur Alexandre, en termes respectueux, du moins en apparence, ce monarque, pour

toute réponse, publia, dit-on, un oukaze, défendant de lui dédier aucun ouvrage sans avoir eu sa permission préalable. Grande rumeur en Angleterre! « Comment l'autocrate « russe peut-il défendre quelque chose aux Anglois qui ne » sont pas ses sujets? » Le D. Lyall remplit les journaux d'une déclaration où il dit « que, n'ayant pas besoin de la « permission de l'empereur de Russie, il lui a dédié ce livre « non pas pour le flatter, mais pour lui apprendre la vérité. »

Nous doutons que l'empereur ait daigné faire un oukaze à propos de si peu de chose; tout se réduit, selon nos renseignemens, à une défense d'envoyer, par les ambassades ou par les postes *russes*, aucun livre pour l'empereur, sans sa permission, au risque de le voir renvoyé à l'auteur à ses propres frais.

Quant à l'ouvrage même de M. Lyall, c'est certainement un ouvrage moins outrageant et moins absurde que le volume de M. le professeur Clarke; le docteur a passé des années dans les maisons des nobles Russes; il a recueilli des notes variées et nombreuses, il s'est même fait remettre quelques documens importans; il affecte de blâmer le ton virulent de Clarke, mais c'est précisément cet air d'authenticité, de solidité et d'impartialité qui rend ses censures infiniment plus offensantes, surtout lorsqu'elles tombent sur des classes ou des personnes désignées. Par exemple, il prétend « que tout employé dans l'administration exige des « présens, que tout juge est habituellement corrompu, et « que même les sénateurs (membres de la cour suprême) « peuvent être gagnés par un mince cadeau. » Ces accusations, évidemment absurdes ou exagérées, doivent cependant blesser, parce que l'auteur a l'air de citer des Russes comme source. D'autres fois, son impartialité n'est que pure malice. Par exemple, tout en disant que les nobles russes ne s'enivrent pas de liqueurs spiritueuses, il insinue qu'ils

boivent du champagne au-delà de toute mesure. Quelques-unes de ses observations sont contraires à l'évidence même; les marchands russes, qu'il peint sans exception comme fripons, jouissent d'un grand crédit à Londres, à Leipsick, à Pékin; en jouiroient-ils sans une grande probité? Ce qui décrédite le plus M. Lyall, c'est son esprit de parti en matière politique; il ne jure que par *le sublime génie* de Buonaparte, il n'écoute que les mécontens, les hommes corrompus par les mœurs étrangères; enfin il voudroit voir le système représentatif introduit en Russie. Cela suffit pour juger que M. Lyall connoît peu la nation et le pays. Il n'a pu apprécier les vrais Russes, leur bon sens exquis, leur loyauté, leur patriotisme sincère; il n'a pu comprendre la haute sagesse d'un monarque qui prépare tous les jours son peuple à jouir d'une civilisation vraie, pure et sans mélange d'élémens révolutionuaires. M. Lyall ne mérite qu'une confiance limitée: ses jugemens sur le caractère des Russes sont, comme tous les jugemens semblables, un mélange de vrai et de faux, et nous ne devons chercher dans son livre que ces faits positifs qui ne dépendent pas de la manière de voir de celui qui les raconte. La description de Moscou et celle des colonies militaires sont les seuls résultats utiles des voyages de M. Lyall.

IV.

NOUVELLES.

Publication des anciens Voyages inédits des Espagnols.

Long-temps on a regretté de voir l'Espagne cacher dans ses archives un grand nombre de relations de voyages et

d'autres documens y relatifs. Elle tâche à présent de réparer cette néligence, et de suppléer à cette omission par la *Collection des voyages et des découvertes, que les Espagnols firent par mer, depuis la fin du quinzième siècle, avec d'autres mémoires inédits concernant l'histoire de la navigation et des colonies d'outre-mer, que D. Martin Ferdinand Navarrete*, directeur provisoire du dépôt hydrographique à Madrid, se propose de publier.

Ce projet ayant été proposé au roi, par le ministre de la marine, sa majesté, après l'avoir attentivement examiné, a jugé que cet ouvrage seroit non seulement d'une utilité générale, mais qu'il ajouteroit beaucoup à la gloire de la nation espagnole; elle a, par conséquent, daigné ordonner qu'il soit imprimé aux frais du gouvernement dans l'imprimerie royale de Madrid.

On a déjà commencé l'impression du premier volume de ce recueil, qui contiendra le premier, le troisième et le quatrième voyage de Colomb; n'ayant pas le second, il sera supplée par une relation du docteur Chanca, qui accompagna Colomb dans ce voyage; on ajoutera à la fin quelques autres documens relatifs à ce célèbre marin.

« Le second volume, dit M. Navarrete, contiendra les voyages et les découvertes d'autres navigateurs qui ont suivi les traces de Colomb, celles de Ferdinand de Magallanes, duquel nous avons beaucoup de documens; nous avons encore un grand nombre d'autres relations sur plusieurs expéditions qui suivirent celle de Colomb, comme celle de Loaisa, Ladrillero, Villalobos, etc. Si ces premiers volumes trouvent un bon accueil dans le public éclairé, l'éditeur continuera de donner les voyages et les découvertes d'autres anciens navigateurs, de Magallanes, El-Cano, Sayavedra, Mendaña, Sarmiento, Quiros, Lopez de Legazpi, Vizcaino, etc. pour sauver de l'oubli des documens

aussi précieux, en contribuant à soutenir l'honneur et la renommée que la nation espagnole a su acquérir.

Le texte des relations manuscrites sera imprimé *littéralement*, ce que nous approuvons de tout notre cœur. On y ajoutera des notes, dans lesquelles on verra la comparaison de la géographie et de l'hydrographie ancienne avec la moderne, soit pour la position des lieux, soit pour les noms, sous lesquels ils sont connus aujourd'hui, et qui ont été altérés ou changés depuis l'époque de leurs découvertes. On expliquera aussi les termes techniques de l'ancien langage des marins, et l'on donnera une idée des mœurs, de l'histoire, et de tout ce qui sera nécessaire pour l'intelligence de cet ouvrage, et pour en rehausser l'intérêt et l'utilité.

Cette entreprise honore le gouvernement d'Espagne et réjouit tous les hommes éclairés. Elle ne pouvoit tomber dans des meilleures mains que dans celles de M. de Navarrete, savant officier de marine et écrivain habile, qui a déjà fait ses preuves dans plusieurs ouvrages estimés.

Il a publié, en 1800, un très-excellent Mémoire sur les progrès qu'a faits en Espagne l'art de naviguer. Ce Mémoire, qui avoit été présenté à l'académie royale d'histoire à Madrid, n'étoit qu'une espèce d'avant-propos d'un ouvrage plus étendu sur cet objet. D. Louis-Marie de Salazar, intendant général de la marine royale (aujourd'hui ministre) dans son Discours sur les progrès et l'état actuel de l'hydrographie en Espagne (1), Madrid, 1809, in-4°,

(1) Ce discours, qui méritoit une traduction, se trouve aussi à la tête du premier volume des *Memorias sobre las observatones astronomicas hechas por los navegantes espanoles en distintos lugares del globe, etc... Por Don Josef Espinosa y Tello, etc..* Madrid 1809, in-4°.

dit de cet ouvrage (page 23) qu'il contient un très-grand nombre de notices précieuses; que, par la bonne critique de son auteur, il donne un ouvrage tout-à-fait original, le plus complet et le plus parfait que la littérature espagnole ait jamais eu dans ce genre.

M. de Navarrete est encore l'auteur de la savante introduction au voyage de deux goëlettes, *la Subtile* et *la Mexicaine*, qui, en 1792, furent envoyées par le gouvernement faire le tour du monde, et pour aller reconnoître le détroit de Fuca; ce voyage a paru à Madrid en 1802. Voici de quelle manière M. de Salazar en parle, page 12 de son Discours : « La précieuse introduction au Voyage de deux goëlettes, au mérite des notices intéressantes qu'elle contient, joint encore celui de la pureté du langage, du nerf et du coulant du style; on y trouve la critique judicieuse dans les réflexions, et la réfutation victorieuse des calomnies aussi hostiles qu'injurieuses répandues contre les navigateurs espagnols.

Voyage de MM. Beechey dans la Cyrénaïque.

Lorsqu'en 1821 et 1822, le capitaine Scmyth fut chargé de lever la côte de l'Afrique, depuis Alexandrie jusqu'à Tripoli; les deux frères Beechey, dont l'un est capitaine de marine, eurent la mission d'examiner la même côte par terre, pour observer les habitans, dessiner les monumens et décrire la nature du pays. On dit qu'ils ont fait une ample moisson d'observations, surtout dans la *Pentapole* de l'ancienne Cyrénaïque: ils ont mis sous presse leur ouvrage sous le titre que voici :

« *Proceedings of the Expedition* despatched by His « Majesty's Government, to explore the Northern Coast

« of Africa, in 1821 and 22; comprehending an Account « of the *Syrtis* and *Cyrenaica;* of the ancient Cities compos- « ing the *Pentapolis*, and other various existing Remains. « By captain *F. W. Beechey*, R. N., and *H. W. Beechey*, « Esq. With Plates, Maps, etc. 4to.»

Voyages aux sources du Niger.

On va publier, sous peu de temps, deux relations importantes sur les pays qui avoisinent les sources du Niger; l'un et l'autre de ces ouvrages paroîtront chez Murray; l'un donnera les résultats du voyage de M. Gordon-Laing aux sources de la Rokelle et du Joliba; l'autre décrira les expéditions, plus longues, mais moins heureuses, du major Gray, du major Peddie, etc. En voici les titres:

« *Voyage of Discovery in the interior of Africa, from its* » *Western Coast to the River Niger*, in 1818, 19, 20, and 21. »By Major *Gray*, of the late Royal African Corps, and «Staff Surgeon *Dochard*. With a Map and Engravings. »8vo. »

« *Travels through Timmanee, Kouranko and Soolima* » *countries, to the sources of the Rokelle and Niger, in the* » *year* 1822. By capt. *A. Gordon-Laing*. With a Map, etc. »

Côtes de la Nouvelle-Hollande.

On n'a pas beaucoup parlé des reconnoissances que l'Angleterre a fait faire des côtes occidentales et septentrio-

nales de la Nouvelle-Hollande pour compléter les découvertes précédentes. Il paroît certain qu'aucune grande rivière n'a été découverte. La plus large coule au nord à travers la terre d'Arnhem; mais le cours n'en est pas long. Des ports et des rades ont été levés. L'intérieur occidental paroît un désert africain. Les résultats seront livrés au public dans un ouvrage qui est sous presse et dont voici le titre :

« *Four Voyages of Discovery* undertaken to complete » the Survey of the Western Coast of *New Holland*, with» in the Tropics, between the years 1817 and 1822. By » *Philip Parker King*, R. N., Commander of the Expedi» tion. With Maps, Charts, Views, etc.; 2 vol. 8°. »

Intérieur de la Nouvelle-Galles méridionale.

L'ingénieur en chef de cette grande colonie continue ses reconnoissances laborieuses : nos lecteurs savent déjà qu'il a découvert une rivière considérable s'écoulant dans la baie Moreton, et qui paroît venir de loin. Un ancien membre de la cour supérieure de la Nouvelle-Galles méridionale va réunir les rapports officiels sur ces découvertes à plusieurs relations particulières, entre autres celle de deux hommes naufragés qui ont passé sept mois dans ces environs, et qui ont communiqué avec les sauvages. On a trouvé ici les débris d'un grand bâtiment qui paroît y être resté une trentaine d'années, et qui pourroit bien être un de ceux de La Pérouse, en supposant même que ce navigateur a péri plus à l'est sur un récif de corail; car les vents et les courans portent ici avec force de l'ouest à l'est.

Ce recueil est sous presse et a pour titre :

« *Geographical Memoirs on New South Wales*: edit-
»ed by Baron *Field*, Esq., late Judge of the Supreme
»Court of New South Wales. With a Map. 8°. »

Voyageurs françois et italiens dans la Cyrénaïque.

Au moment où le gouvernement anglois enlève, comme à son ordinaire, la gloire de la première publication des découvertes qu'on pouvoit faire dans la Cyrénaïque, constatons au moins les tentatives des autres nations. Un François, M. Pachô, muni des lettres de Mehemet-Âly, s'est rendu d'Alexandrie jusque daus la Pentapole, et va la parcourir dans plusieurs directions. C'est le prix proposé par la Société de Géographie qui a excité son zèle.

Une relation manuscrite de M. Cervelli, contenant des notes assez rapides sur son voyage en Cyrénaïque, avec un nombre de dessins intéressans représentant des temples et des tombeaux, a été offerte en hommage à la Société de Géographie par M. Jomard, membre de l'académie des inscriptions. Il paroît que cette société le publiera.

Un autre manuscrit de M. Guys, également offert à cette société, ne contient que des détails un peu vagues sur Bengazi et des projets de commerce.

Matériaux inédits sur le Japon.

Le capitaine *Sivert Levsen*, de l'île de Fœhr, en Danemark, a laissé en mourant beaucoup de notes, de cartes et de dessins sur le Japon, où il avoit fait deux voyages,

en 1820 et en 1821, au service des Hollandois. Ces matériaux formeront, dit-on, un ouvrage intéressant qui sera publié par un fonctionnaire du pays.

Si ce capitaine n'est pas sorti de l'enceinte de Nangasacki, il ne faut pas s'attendre de sa part à beaucoup de renseignemens nouveaux. Mais ne préjugeons rien.

Pierre runique découverte dans le Groënland.

Copenhague, 4 décembre.

Le lieutenant *Graah*, habile marin, chargé de lever la carte du Groënland occidental, vient d'envoyer ici une *pierre runique* trouvée dans le Groënland, je crois, dans le district du Nord, et offrant une inscription dont M. le professeur Rask a donné la traduction. C'est un monument incontestable des navigations et des établissemens des anciens Scandinaves dans ces régions polaires.

Peut-être en trouvera-t-on un jour sur les côtes de Labrador et du Nouveau-Brunswick.

Progrès de la triangulation du Nord.

M. le conseiller Gauss, habile astronome et mathématicien, a réussi, par ses infatigables travaux, à joindre, par le calcul de triangle le plus exact, la ville de Brème avec les mesures du méridien prises en Danemark et Hanovre, par conséquent avec les villes de Gœttingue, Hambourg et Altona. Il a surmonté heureusement toutes les

difficultés qu'opposoit au mesurage la nature du terrain, qui, entre l'Elbe et le Wéser, est plat et entrecoupé de forêts, difficultés qui avoient arrêté un très-habile ingénieur françois. (*Lettre de Brème.*)

Position de Troie déterminée.

Un Ecossais savant et ingénieux, M. Mac-Claren, a fait paroître à Edimbourg une dissertation sur la plaine de la Troade et sur la position de Troie, accompagnée d'une carte géographique, dans laquelle il renverse les hypothèses proposées par MM. Lechevalier, Choiseul-Gouffier, Barbié-du-Bocage, Clarke, etc. Appuyé sur deux excellens guides, l'Iliade et la géographie-physique, il démontre victorieusement que la ville de Troie étoit située à peu de distance du rivage sur les premières hauteurs, et probablement près de l'emplacement de l'*Ilium novum*, ainsi que l'avoient cru Alexandre, César et tous les anciens, jusqu'à Strabon. Cette partie de ses argumentations nous a paru sans réplique; elle paroîtra telle à tous les lecteurs familiarisés avec Homère. D'autres points secondaires peuvent encore paroître douteux.

Une analyse de ce savant travail paroîtra dans ces *Annales* aussitôt que la gravure de la carte y annexée sera terminée.

Travaux de M. le baron de Humboldt.

Les amis de la science apprendront avec plaisir que M. de Humboldt, rétabli d'une indisposition assez grave,

a repris avec une nouvelle activité la continuation de ses vastes travaux. Il vient de faire terminer la planche représentant *le Chimborazo*, avec toute l'échelle de température et de végétation : c'est un document précieux pour la géographie-physique. Il travaille à une carte de la chaîne des Andes sur une très-grande échelle, qui sera fondée sur un grand nombre d'observations astronomiques, et qui présentera sous un nouveau jour les nœuds de cette chaîne.

Cartes marines de l'Islande.

En terminant ce cahier, nous apprenons que la sixième et dernière carte marine des côtes d'Islande a paru à Copenhague dans les premiers jours de l'année. Il paroît en même temps la dernière section d'un Mémoire analytique de ces cartes, par M. l'amiral *Lœvenœrn.* Nous en ferons incessamment connoître le résultat.

RELATION

D'un tremblement de terre qui a eu lieu au Chili en novembre 1822;

Rédigé sur les observations de plusieurs Anglois fixés dans ce pays.

Traduite de l'anglois.

Le Chili est une contrée longue et étroite, bornée à l'est par les Andes et à l'ouest par le Grand-Océan, et comprise entre les 20° 20′ et 43° 50′ de latitude sud, et les 68° 50′ et 74° 20′ de longitude à l'ouest du méridien de Greenwich. Elle a 1,350 milles de longueur, et sa largeur moyenne est d'environ 130 milles.

Un petit nombre d'Européens ont visité le Chili, tant qu'il est resté sous la domination de l'Espagne. Depuis qu'il s'est déclaré indépendant, sa grande fertilité, son climat aussi salubre qu'agréable, les métaux et les minéraux dont le pays abonde, ont engagé beaucoup d'Anglois et d'autres étrangers à s'y fixer, et le nombre de ces nouveaux habitans augmente tous les jours.

Des côtes de la mer aux montagnes, le pays s'élève par degrés, mais irrégulièrement; son aspect est très-diversifié, mais le trait spécial qui le caractérise est sa division en plusieurs vallées enceintes de collines dont quelques-unes atteignent une hauteur considérable.

On peut partager le Chili en deux climats ou régions, l'une humide, l'autre sèche, séparée par le Maulé, rivière qui, à la latitude de 35° 10′, se jette dans le Grand-Océan.

Au sud du Maulé, le climat est variable; il y pleut par intervalles pendant tout le cours de l'année, et les bois de construction y sont fort abondans. Au nord, les pluies sont périodiques et ne tombent que dans certaines saisons. A Valparaïso, principal port du Chili, et jusqu'à quarante milles environ au nord, la saison pluvieuse commence en mai et finit en septembre. Sa durée devient plus courte à mesure qu'on avance vers le nord; elle cesse absolument à l'extrémité septentrionale du pays. Au sud du Maulé, le temps des pluies se prolonge par gradation, et l'on compte peu de jours qui en soient exempts à l'extrémité méridionale du pays.

Le Chili est sans cesse agité par des tremblemens de terre; rarement une semaine se passe sans qu'on ait senti une ou plusieurs secousses dans quelque partie de cette contrée; mais, comme ces phénomènes ont rarement des consé-

quences funestes, les habitans y font peu d'attention.

Un siècle à peu près s'est écoulé depuis le dernier tremblement de terre général, et les Chiliens sembloient tous persuadés que les grands désastres de ce genre ne se renouvellent qu'une fois en deux cents ans. Cependant, à peu d'années de distance, on avoit constamment éprouvé des secousses partielles très-pernicieuses. En 1820, la ville de Coquimbo a été presque entièrement détruite par une secousse purement locale qui ne causa aucune inquiétude dans le reste de la province.

Le 4 novembre 1822, Copiapo, ville située par 27° 10′ de latitude sud, fut ébranlée par un choc violent qui endommagea beaucoup de maisons. Le lendemain, un tremblement de terre plus terrible détruisit la ville presque entièrement, et causa de grands dommages à Coquimbo (latitude sud, 29° 50′).

Dans la nuit du 19 novembre 1822, un grand tremblement de terre ébranla le Chili d'une extrémité à l'autre, et du pied des montagnes aux rives de l'Océan. Sa violence semble avoir diminué dans une proportion exacte de la distance qui séparoit chaque point de Valparaiso. Voici comment ses effets ont été décrits par un Anglois demeurant à Concon, près d'une rivière qui, sur les cartes, reçoit le nom de Rio Quil-

lota. Concon est situé au N. N. E. de Valparaïso, à environ 15 milles de distance à vol d'oiseau.

« Le 19 novembre, à dix heures et demie du soir, je sentis la première oscillation. J'écrivois : je m'arrêtai et me levai de mon siége, pensant que cette secousse, comme tant d'autres, ne seroit que passagère; mais bientôt la chute des glaces, arrachées des parois de l'appartement, le craquement des solives, le bruissement des tuiles sur les toits, avertirent de leurs dangers tous les habitans de la maison : tous la quittèrent avec précipitation. Le bâtiment étoit violemment agité; déjà des débris s'en détachoient; affranchi de la crainte d'être enseveli sous ses ruines, je sentis mon attention invinciblement attirée par ce grand phénomène, et je m'efforçai d'en observer le cours avec la plus scrupuleuse attention. A peine avois-je formé ce projet, et avant la fin de la première secousse, une seconde se fit sentir avec beaucoup plus de force : on entendit en même temps un bruit qui sembloit sortir des profondeurs de la terre dans une direction perpendiculaire au terrain sur lequel nous nous trouvions. Le second choc dura environ deux minutes; un troisième lui succéda, accompagné d'un bruit semblable, mais moins fort. Le choc fut aussi moins violent et moins long que les deux précédens : les trois ensemble durèrent environ cinq minutes. Par intervalles de quatre à cinq

minutes, de nouvelles secousses se firent sentir pendant près d'une heure; elles furent moins fréquentes le reste de la nuit. Leur intensité varia beaucoup; les unes étoient très-fortes, et les autres à peine perceptibles. Ce sont les trois premières qui, à proprement parler, ont composé le tremblement de terre.

»Lorsqu'il commença, le ciel étoit absolument sans nuages, tel que, dans cette saison, on le voit communément au Chili; les étoiles et la lune brilloient d'une vive clarté : on n'observa, avant ou après, aucun changement dans l'état de l'atmosphère. Quelques personnes disent avoir vu, à l'horizon, du côté du sud, une lumière extraordinaire; mais moi, qui avois compté sur quelques phénomènes atmosphériques, et qui m'étois préparé à observer tous ceux qui pourroient paroître dans la nuit, je n'ai absolument rien aperçu.

»Pendant les secousses, la terre s'élevoit et s'abaissoit fortement, et avec une rapidité presque inconcevable. Ce n'étoit certainement pas là le résultat d'un mouvement ondulatoire, comme l'ont supposé quelques personnes peu capables d'observer et de réfléchir. Je formai dès-lors une conjecture confirmée depuis par les effets du phénomène, c'est que nous ressentions un mouvement horizontal très-énergique; mais l'impossibilité de concevoir de quel point un tel mouve-

ment seroit parti, me faisoit rejeter cette idée comme une erreur. Ce qui me la fait maintenant adopter avec certitude, ce sont les observations que j'ai faites en plusieurs endroits sur des murs, et même des maisons, qui ont été en partie retournés, et sur les fentes nombreuses du terrain autour des racines des grands arbres. A Quintero, qui est à dix milles au nord de Concon, on voit de grands palmiers : trois sont placés de manière à former un triangle équilatéral : ceux-là se sont flagellés les uns les autres, comme on auroit pu le faire avec des verges de saule, et se sont mutuellement brisés, ou bien ont fait tomber presque toutes leurs branches. Le mouvement qui les agitoit semble avoir été horizontal et circulaire, puisque chacun d'eux avoit creusé en terre, autour de sa tige, un espace de plusieurs doigts de largeur. C'est ce que l'on a observé aussi sur de grands arbres en plusieurs autres endroits.

» La sensation que nous éprouvions pendant le tremblement de terre est probablement celle qui nous auroit tourmentés, si nous avions eu la certitude que, sous nos pieds, alloit jouer une mine prête à nous faire tous sauter en l'air.

» Le lendemain matin, la clarté du jour me montra le terrain coupé partout de crevasses, quelques-unes très-petites, d'autres larges de deux ou trois pieds. En diverses places, le sable avoit été enlevé et amassé en forme de petites

dunes. Près de la rivière, dans la partie récemment formée du sol d'alluvion, l'eau et le sable avoient été enlevés ensemble ; on rencontroit un nombre remarquable de grands cônes tronqués de sable bien lavé par les eaux : au centre de chacun étoit un trou semblable au cratère d'un volcan. Ce phénomène s'est reproduit dans plusieurs endroits ; dans d'autres, une grande quantité de vase molle avoit été enlevée et s'étoit répandue sur la surface des terres.

» Toute la superficie du sol a été élevée le long des côtes aussi loin que mes observations ont pu s'étendre. Le *maximum* de l'élévation paroît avoir eu lieu à la distance de deux ou trois milles de la côte, et avoir diminué ensuite de l'un et de l'autre côté. A la côte même, l'élévation varioit d'un à quatre pieds : à un mille, dans l'intérieur, elle n'a pu être moindre de cinq à six ou sept pieds, puisque, à cette distance de la mer, un fossé, creusé pour servir de bief à un moulin à eau, a gagné quatorze doigts de chute sur un espace de trois cents pieds au plus.

» A Valparaïso, près de l'embouchure du Concon et sur la côte au nord de Quintero, on a aperçu en mer plusieurs rochers qui, jusqu'alors, n'avoient pas été visibles. Le point de la côte où monte aujourd'hui la marée est de trois pieds plus élevé que la marque des marées les plus hautes ; à la demi-marée on arrive à terre, à pied sec,

jusqu'à un vaisseau brisé à la côte, et dont on ne pouvoit approcher que dans les basses eaux et en canot (1).

» Il n'y a pas eu à Valparaïso une seule maison qui ne fût point endommagée; mais, chose bien remarquable, quoique le terrain eût été matériellement et considérablement exhaussé, les maisons fondées sur le roc ont moins souffert que les maisons bâties sur le sol d'alluvion. Toutes les maisons de Valparaïso sont construites en *adobes* ou briques séchées au soleil, cimentées avec de l'argile. Ces adobes ont été renversées en monceaux de décombres, ou brisées et fendues dans tous les sens. Valparaïso offroit l'aspect d'une ville dévastée par un long et terrible bombardement. Plus de trois cents personnes périrent ensevelies sous les ruines : si le tremblement de terre eût eu lieu deux heures plus tard, bien peu d'habitans auroient échappé à la mort.

» Après le tremblement de terre, la population de Valparaïso resta campée, le moins mal qu'elle put, sur les collines qui dominoient cette scène de désolation. C'étoit un désagrément moindre qu'on ne l'auroit supposé dans beaucoup de pays : le temps, clair et chaud, donnoit la cer-

(1) Sur cette côte, les marées n'éprouvent que de légères variations; la mer ne s'élève jamais à plus de quatre pieds dans la pleine lune.

titude d'une température sèche, et l'on ne craignoit pas la rosée qui, dans cette saison, ne tombe au Chili qu'en très-petite quantité. Les denrées de toute espèce, les meubles et tous les autres effets que l'on put sauver furent déposés sur les collines et y demeurèrent en plein air. Il faudra plusieurs années pour réparer le dommage qu'a souffert cette ville florissante.

» L'église de la Merced présenta un exemple frappant de la violence du tremblement de terre : sa tour, haute de soixante pieds, et qui servoit de beffroi, fut renversée de fond en comble. Ses murs, solidement construits en briques cuites au feu et bien liées avec du mortier, furent fendus de toutes parts. Les deux murs latéraux, sillonnés de crevasses, restèrent debout, supportant une partie de la toiture demi-détruite; mais les murs des deux extrémités furent entièrement démolis. De chaque côté de l'église étoient quatre massifs contre-forts de six pieds carrés construits en briques : ceux du côté de l'ouest furent renversés et mis en pièces ; deux des contre-forts du côté de l'est eurent le même sort ; les deux autres furent arrachés du mur et tournés dans une direction nord-est; mais ils restèrent debout.

» Dans le port, à bord du vaisseau amiral, où l'on jouissoit de plus de sécurité que sur la côte, on observa les effets du phénomène avec un très-grand soin, autant au moins que le permettoit la

conjoncture. On y sentit trois secousses distinctes ; la seconde parut être de beaucoup la plus vive ; et, comme à Conçon, on en fixa la durée à deux minutes. L'effet qu'on éprouva fut précisément le même que si le bâtiment avoit soudainement touché sur un écueil ; on eût dit que son fond avoit reçu un coup d'une violence prodigieuse. Le vaisseau se balança d'une manière extraordinaire ; toute sa charpente craqua, et il sembla sur le point de se démembrer d'une extrémité à l'autre.

» Le tremblement de terre occasionna moins de désastres à Sant-Iago, capitale du Chili, située à 90 milles de la mer et à 20 milles environ des Andes. Personne n'y perdit la vie ; il n'y eut point de maisons renversées, quoique plusieurs aient été endommagées, aussi bien que les églises. Là, toutefois, comme dans les autres endroits, les habitans s'enfuirent de la ville et campèrent en plein air.

» A Aconcagua, à 50 milles environ au nord-nord-ouest de Sant-Iago, les effets du phénomène furent à peu près les mêmes que dans cette ville.

» Millipilla, situé à 60 milles au sud-est de Valparaïso, souffrit encore moins que Sant-Iago et Aconcagua. A Casa-Blanca, au contraire, il ne resta pas debout une maison, pas une muraille. A Mepel, les secousses furent terribles ; elles détrui-

sirent la plus grande partie du village : un gouffre d'eau s'ouvrit dans la place du marché.

» Quillota souffrit aussi considérablement : beaucoup de maisons furent détruites, et toutes les autres plus ou moins endommagées.

» A Valdivia, situé à 39° 30′ de latitude sud, on n'éprouva qu'une secousse ; elle fut, dit-on, assez vive, mais elle ne causa aucun accident. Au moment où elle se fit sentir, deux volcans se rallumèrent subitement dans le voisinage avec un grand bruit, et, pendant quelques secondes, éclairèrent vivement le ciel et les environs de la ville ; puis ils retombèrent aussi subitement dans leur état habituel de repos.

» Quoique, pendant l'événement, on n'ait observé aucun changement dans l'état de l'atmosphère, on ne peut douter qu'il ne s'y en fût opéré de considérables. Le temps continua d'abord à être tel qu'il est ordinairement ; mais, le 27 décembre, au soir, huit jours précisément après le tremblement de terre, la contrée, jusqu'à une très-grande distance, fut en proie à une effroyable tempête ; à des torrens de pluie se mêloient de violens tourbillons de vent. La pluie, qui continua toute la nuit, répandit un effroi et une désolation générale. Tout ce qu'on avoit pu sauver du désastre étoit amoncelé en plein air ou préservé seulement par des abris temporaires, tels

que l'on avoit pu en construire avec le peu de matériaux que le temps et les conjonctures permettoient d'employer. Très-peu de tentes offroient aux personnes qui s'y étoient réfugiées des asiles impénétrables à l'eau; beaucoup d'autres personnes se tenoient dans des *ramadas*, simples enclos construits de branches sèches et de broussailles, et sans autre toiture; d'autres enfin n'avoient pour clôtures que celles qu'elles avoient formées en s'entourant de leurs meubles et de leurs effets. Jamais on n'avoit ouï dire qu'il eût plu au Chili en novembre, pas même à une petite distance au nord du Maulé : on n'avoit donc pas pu prévoir qu'il tombât de la pluie à la fin de ce mois; on n'avoit pris aucune précaution pour en défendre ses effets ou sa personne. Ce nouveau fléau paroissoit devoir se prolonger quelque temps ; les conséquences qu'auroit sa continuation étoient de la nature la plus affligeante : la destruction totale des maisons déjà endommagées, celle des denrées, des marchandises, des meubles qu'on avoit cru pouvoir sauver; la perte imminente des récoltes qui commençoient à mûrir, et, pour les hommes exposés à une pluie durable, le développement immédiat de fièvres intermittentes et malignes : voilà ce que chacun prévoyoit, voilà quelles appréhensions tinrent, toute la nuit, cette population malheureuse dans

des angoisses inexprimables : cependant, vers le matin, la pluie cessa soudainement, et le temps reprit sa sérénité ordinaire.

» La plus grande violence du tremblement de terre paroît s'être fait sentir à 15 milles nord-est de Valparaïso. Du pied des Andes jusqu'à la mer, le terrain a été exhaussé dans tout le pays, mais d'une manière fort inégale.

» Puisque l'on a éprouvé le tremblement de terre à Copiapo, au nord, et à Valdivia, au sud, il s'est étendu sur un espace de plus de 900 milles du sud au nord : où les secousses ont été les plus fortes, l'exhaussement du terrain a été le plus grand. Si le sol n'a pas encore repris son ancien niveau, cela tient probablement au nombre presque infini de fentes et de petites crevasses occasionnées par tant de secousses répétées, et dont la production a dû apporter quelque changement à la densité du sol entier.

» Au nord de Valparaïso, beaucoup d'habitans ont cru que les secousses venoient du sud-ouest; au sud, au contraire, on a pensé qu'elles venoient du nord-ouest. Si leur plus grande violence s'est développée, comme on est fondé à le croire, dans un cercle d'environ 50 milles de diamètre, ayant son centre au nord-est de Valparaïso, les directions des secousses peuvent avoir été celles que leur ont assignées les observateurs placés hors du

cercle, à quelque distance, au nord et au sud. La plupart des habitans des côtes ont supposé que les secousses venoient de la mer, soit du nord, soit du sud, comme nous l'avons dit, tandis que ceux qui demeuroient dans l'intérieur du cercle les regardoient comme produites par une explosion souterraine perpendiculaire à la surface de la terre. Il ne paroît pas que l'action du tremblement de terre se soit prolongée jusque dans les Andes. On n'a observé aucun changement dans l'état de ces montagnes, si ce n'est l'éruption momentanée que nous avons dit avoir eu lieu près de Valdivia; et, dans cet endroit, la chaîne volcanique est plus rapprochée de la mer et moins élevée que dans toute autre partie du Chili. La surface sur laquelle, ou plutôt sous laquelle le tremblement de terre a étendu son action le long de la côte, ne peut pas être évaluée à moins de 100,000 milles carrés.

» Pendant le tremblement de terre, la mer, sur un long espace de côtes, s'en éloigna et s'en rapprocha à plusieurs reprises. A Quintero, les pêcheurs qui habitent la plage s'enfuirent, dans la crainte d'être engloutis sous les dunes de sable. A Valparaïso, le canot d'un vaisseau de guerre, allant à terre, aborda à la porte de la douane, dont le niveau est supérieur de 12 pieds à la marque qu'atteignent ordinairement les plus hautes

marées. Ni l'éloignement des eaux de la mer, ni leur retour, ne furent aussi violens qu'on auroit pu s'y attendre.

» Jusqu'à la fin de septembre 1823, date des derniers renseignemens que l'on ait reçus, on avoit continué à ressentir des tremblemens de terre : on passoit rarement quarante-huit heures sans quelque secousse, et souvent on en éprouvoit deux ou trois en vingt-quatre heures.

E. S.

(*Extrait du Boston Journal of philosophy and the arts.*—Juin, 1824.)

SUR LES SETTE COMMUNI;

PAR M. DE LA ROQUETTE.

MARCO PEZZO, ecclésiastique véronais, a publié, en 1763, un Mémoire qui a eu trois éditions, et qui renferme des détails très-curieux sur des peuplades qui habitent, dans les anciens états de Venise, deux territoires connus sous les noms de *sept* et de *treize communes*. Le savant Véronais cherche à prouver que les habitans actuels de ces territoires descendent des Cimbres, qui furent défaits par Marius dans la plaine de Verceil, et dont un petit nombre, échappé à ce désastre, parvint à se réfugier dans les montagnes qui séparent de l'Allemagne les provinces de Vérone et de Vicence.

Marco Pezzo s'appuie principalement, 1° sur l'analogie du langage parlé dans les *sept* et les *treize communes* avec la langue allemande, et il se livre à ce sujet à des observations grammaticales et philosophiques assez étendues;

2° Sur l'autorité de divers écrivains tant an-

ciens que modernes (1), dans les ouvrages desquels les habitans de ces cantons sont désignés sous le nom de *Cimbres*, et sur ce que, depuis le milieu du onzième siècle, on les a appelés tantôt *Cimbres* et tantôt *Allemands*;

3° Sur les traditions qui, d'accord avec les écrits des historiens, font descendre les habitans des sept et des treize communes des Cimbres échappés au fer des Romains;

4° Sur l'asile que les fugitifs trouvoient naturellement dans les montagnes du Véronais et du Vicentin, en raison de la proximité de ces lieux presque inaccessibles et de la facilité qu'ils offroient d'échapper à la poursuite de l'ennemi;

5° Sur les noms que portent plusieurs villages du pays de Trente, et parmi lesquels on remarque celui de *Cembra* ou *Cimbra*;

6° Enfin, sur les tombeaux qui ont été trouvés près de *Castelleto*, et qui, suivant l'auteur du Mémoire, sont incontestablement cimbres.

Nous ne nous proposons de parler ici que des *Sept communes* ou *Sette communi*.

Les *Sept communes* sont situées à dix ou onze lieues au nord de Vicence, sur les hautes mon-

(1) Leibnitz, entre autres, s'exprime ainsi : *In agro veronensi, inter populos, qui à Jurre confinio usque ad Rivoltellum habitant, reperiuntur 12,000 ex Cimbrorum reliquiis qui semi-germanicâ adhuc utuntur linguâ, et in montibus versùs septentrionem degunt.*

tagnes qui séparent le Vicentin, dont elles font partie, du pays de Trente, entre des gorges profondes et sinueuses tournées, à l'est, vers la Brenta, et, au couchant, vers Astico : elles se composent, en y comprenant les autres lieux qui, par la suite, en ont augmenté le territoire, de Pescala, San Pietro sous Astico, Roccio, Roana, Canove, Camprovere, Asiago, Galio, Toza, Enico, Lusiana, Laverda, et de la vallée de San Donaro.

Leurs habitans, que la république de Venise honoroit, dans tous ses édits, du titre de fidèles, ont, suivant Marco Pezzo, une grande aptitude pour les sciences ; il cite, parmi ceux qui se sont distingués, Nico, Cholini d'Asiago, le comte Antoine Barbieri, syndic de l'académie de Padoue, etc., etc.

Une dame angloise, qui avoit épousé un noble Vénitien, et qui a eu occasion, dans ces derniers temps, de faire un assez long séjour au milieu des habitans des *Sept communes*, leur a consacré un chapitre de l'ouvrage qu'elle vient de publier à Londres, sous le titre de *Venise sous le joug de la France et de l'Autriche*, deux volumes in-8°, 1824. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur en donnant la traduction, afin de les mettre à portée de comparer les renseignemens que cette dame fournit sur les *Sept communes* avec ceux qui se trouvent dans le Mémoire de Marco Pezzo,

dont nous n'avons donné qu'une analyse très-succincte.

Les *Sette communi*, ou les Sept communes situées dans la partie des Alpes au nord du Vicentin, sont exclusivement habitées par les descendans des Cimbres, qui se réfugièrent au sommet de ces montagnes après que Marius les eut battus et dispersés non loin de Vérone, 101 ans avant l'ère chrétienne. Jusqu'à nos jours, ils ont conservé leurs anciennes coutumes et leur ancien langage, qui a beaucoup de ressemblance avec le danois et le bas-allemand (1). Les femmes et

(1) M. Balbi a bien voulu extraire de l'*Atlas ethnographique*, qu'il est au moment de publier, les vingt-six mots suivans du dialecte des *Sette communi*, choisis par lui pour servir de point de comparaison avec les mots correspondans de ses tableaux polyglottes en six cents langues et plus de deux cents dialectes. Les seize premiers mots sont tirés du *vocabulaire polyglotte* de Hervas, et les dix noms de nombre de l'*Aritmetica di tutè le nazioni* du même auteur. Nous y joignons les mêmes mots, tels que les donne Marco Pezzo.

	H.	M. P.
Soleil.	Sunna.	Sonna.
Lune.	Maan.	Man.
Jour.	Taeh.	Tagh.
Terre.	Evoa.	Herd.
Eau.	Bazzar.	Vaier ou Vasser.
Feu.	Year.	Feyer.
Père.	Vater.	Faater.

les enfans qui n'ont jamais quitté leurs montagnes ne parlent ni n'entendent l'italien, quoique le pays qu'ils habitent ne soit qu'à trente milles de Vicence.

Les hommes qui, pendant les mois d'hiver, sont obligés de descendre dans les vallées, afin de se procurer de la nourriture pour leurs bestiaux (car, pendant huit mois, tout y est gelé complétement), parlent le dialecte vénitien. Ils forment en totalité une population de 36 à 40 mille âmes, et sont la plupart bergers. Le pays ne produit

	H.	M. P.
Mère.	Muter.	....
Œil.	Oghe.	....
Tête.	Vrischung.	Koph.
Nez.	Nasa.	Nase ou Nasse.
Bouche.	Maul.	....
Langue.	Zunga.	Zungh.
Dent.	Zant.	Zahn ou Zangh.
Main.	Hant.	....
Pied.	Vuuz.	Fuz.
Un.	Oan.	Ain ou An.
Deux.	Zboa.	Zbai.
Trois.	Dru, Tru.	Dray.
Quatre.	Vüarre.	Vier.
Cinq.	Vunse.	Finf.
Six.	Sexe.	Sechs.
Sept.	Sibene.	Sieben.
Huit.	Achte.	Acht.
Neuf.	Neune.	Næum ou Neum.
Dix.	Zeghen.	....

qu'un peu d'orge et du bois à brûler dans les parties montagneuses. La petite portion de terrain, qui est plate, est plantée en tabac que les habitans sont obligés de vendre au gouvernement depuis la révolution. Avant cette époque, la république de Venise exemptoit généreusement ces pauvres montagnards de toute espèce de contributions publiques, et leur accordoit en outre plusieurs priviléges importans pour les dédommager de la stérilité de leur terrain, pensant que la nature les avoit suffisamment taxés en les privant des choses les plus nécessaires à la vie. En effet, pour se procurer du pain ou des plantes potagères, ils étoient forcés d'aller, soit à Bassano, à une distance de vingt-cinq milles, soit à Vicence, qui est encore plus éloignée de leurs montagnes.

Dans les *Sette communi*, que l'on peut appeler la *Sibérie* de l'*Italie*, la neige commence à tomber en septembre, et reste souvent sur la terre jusqu'en mai, et quelquefois jusqu'en juin. Les habitans, pour pouvoir se rendre à l'église ou ailleurs durant l'hiver, ont leurs souliers ferrés à peu près de la même manière que les sabots des chevaux qui doivent aller sur la glace. Ces hommes ont quelque ressemblance, par leurs mœurs et leurs coutumes, avec les esclaves de Pologne et de Russie attachés à la glèbe. Dans l'intérieur de leurs maisons et sur leurs per-

sonnes, ils sont extraordinairement sales et malpropres.

Il n'y a dans tout leur territoire qu'une seule maison bâtie en briques, et cette maison est située à Asiago, chef-lieu des *Sette communi*. Les autres sont construites en terre et en pierres, et sont couvertes en roseaux ou en paille. Le froid est quelquefois si rude, que l'huile se gèle et qu'on est obligé de la placer en gros morceaux devant le feu pour la faire fondre avant de pouvoir s'en servir. On est bien sûr que le vin et les liqueurs ne sont jamais frelatés; car les particules aqueuses se gèlent, et l'esprit tout pur reste seulement intact. Les habitans sont forcés de faire cuire tous leurs alimens avec de l'eau de neige. Un petit ruisseau traverse la ville d'Asiago; mais le peuple, y faisant baigner et boire les bestiaux, et y jetant toute espèce d'ordures, l'eau ne peut servir à aucun usage domestique pendant les trois ou quatre mois d'été.

Quoique les autorités françoises et autrichiennes aient en général prohibé les plantations de tabac, cependant elles l'ont permise dans les *Sette communi*, parce que le peu de terres labourables que possèdent ces habitans produit douze fois plus semé en tabac qu'avec toute autre plante, et que, sans la culture et la vente de cette denrée, ils seroient hors d'état de se procurer les premières nécessités de la vie. Ils ne peuvent pas néanmoins le

vendre à des particuliers, et sont tenus, ainsi que nous l'avons déjà dit, de le céder en totalité au gouvernement.

Les habitans des *Sette communi* formoient réellement une sorte de petite république sous le gouvernement vénitien, et se procuroient une espèce d'aisance, soit par la contrebande, soit par leur industrie. Lorsque les François devinrent les maîtres de l'Italie, les habitans des *Sette communi* furent placés sur le même pied que les autres sujets italiens, et soumis au système général d'impôts aussi bien qu'à la conscription.

Le marquis de Solari eut le malheur d'être envoyé chez eux pour y organiser ce système; et, comme on peut naturellement le penser, les montagnards opposèrent de la résistance au nouvel ordre de choses. Les habitans du petit village de *La Mara* se révoltèrent, et empêchèrent de lever la conscription chez eux. Comme ils étoient excellens tireurs, ils firent feu sur les autorités, et les forcèrent d'abandonner, pendant quelque temps, l'idée de recruter parmi eux : alors leurs prêtres et quelques-uns des principaux habitans reçurent l'ordre de désigner les jeunes gens en âge de servir; mais, comme ils sont tous parens ou alliés les uns des autres, on ne trouva personne qui consentît à remplir cette odieuse mission, et les autorités furent obligées de se désister de leur projet jusqu'à ce qu'elles eussent fait venir

de Vicence une force militaire suffisante pour les protéger. D'ailleurs, les montagnes des *Sette communi* étant, à cette époque, à une portée de fusil du territoire de la Bavière, leurs habitans s'y réfugièrent toutes les fois qu'ils craignoient quelque punition : on jugea prudent, même après l'arrivée de la force militaire, de procéder avec la plus grande précaution.

A cette époque, le sous-préfet, M. Solari, qui étoit un homme excellent et plein d'humanité, se rendit au milieu de ces montagnards au péril de sa vie. Il fut accueilli par une grêle de balles. Bien loin de s'effrayer de cette réception, il harangua la foule; et, après avoir fait sentir à ces gens les conséquences de leur vaine résistance, il leur persuada de retourner à leur devoir, en promettant qu'il feroit des démarches pressantes auprès des autorités de Milan pour qu'on les délivrât de plusieurs impôts très-onéreux qui pesoient sur eux.

On peut dire que, relativement à leur situation, les habitans d'Asiago jouissent d'une certaine aisance; néanmoins peu d'entre eux sont riches, soit en terre, soit en bestiaux : malgré cette aisance, ils vivent presque comme des sauvages : ils ne connoissent pas l'usage du linge de table : parmi les hommes, un très-petit nombre seulement ont des collets à leurs chemises; quelques-uns, qui ont été élevés à l'université de Pa-

doue ou dans d'autres établissemens publics, ont tenté d'introduire parmi leurs concitoyens la distinction entre les maîtres et les domestiques, distinction indispensable dans une société civilisée; mais ils ont été forcés de renoncer à leur projet, parce qu'aucun individu n'auroit voulu rester avec des maîtres qui ne lui auroient pas permis de prendre ses repas en même temps qu'eux et à la même table.

Il n'y a pas d'exemple qu'un bœuf ait été tué dans toutes les *Sette communi*. Les seuls animaux dont les montagnards mangent la chair sont des moutons, de très-jeunes veaux et des chèvres. Leur commerce consiste dans la vente du bétail dont on vient de parler, et d'un petit nombre de vaches. Ils font très-peu de beurre, et conservent presque tout le lait pour en préparer des fromages.

La Providence a accordé aux habitans des *Sette comuuni* un esprit vigoureux et beauconp de génie naturel; en revanche, ils sont artificieux, rusés et vindicatifs : ils ont conservé les traits fortement prononcés des nations du nord; ils ont les os des joues proéminens, de petits yeux et le nez presque plat; leur taille est au-dessus de la moyenne, et leurs membres sont gros et nerveux. Les femmes ont les formes peu délicates; elles servent à table, et s'asseoient rarement pour

manger avant que leurs maris aient fini leur repas.

Au commencement de septembre, ceux des habitans qui n'exercent pas de métier quittent les montagnes, avec leur bétail, pour trouver du fourrage ; ils restent absens jusqu'au mois de mai, qu'ils retournent chez eux.

Pendant long-temps, ils ont fait des irruptions sur les portions du territoire vénitien, où ils pouvoient trouver des pâturages pour leurs bestiaux ; maintenant, ils sont obligés de payer tout ce qu'ils consomment.

Pendant le temps qui s'écoule entre les mois de septembre et de mai, les *Sette communi* ressemblent à un pays habité par des Amazones ; car les hommes faits et les jeunes garçons sont tous absens pour prendre soin de leurs troupeaux. Le territoire a beaucoup de ressemblance avec les terrains stériles des montagnes de la Suisse. Au lieu de charrettes, on se sert de mules pour tous les transports, parce que les défilés ne permettroient pas à la plus petite voiture à deux roues de passer ; ils sont d'ailleurs presque impraticables en automne, à cause des torrens qui inondent les vallées pleines de gravier, ou, dans le printemps, par suite de la fonte des neiges et de la glace.

Tel étoit l'état exact des *Sette communi* lorsque

le premier préfet, M. Solari, prit possession de ce pays à demi-barbare. Pendant près de vingt jours il fut retenu, avec sa suite, dans une mauvaise auberge de village, aux pieds des montagnes, près de la Brenta. Lorsqu'il fut arrivé à Asiago, la maison qui lui étoit destinée, la seule bâtie en briques, ainsi que nous l'avons déjà dit, et appartenant à M. Bonhomo, résidant à Vicence, se trouva dans un tel état de délabrement, que la première nuit que ce respectable magistrat et sa famille y couchèrent, ils faillirent être noyés dans leurs lits par les torrens de pluie qui tomboient dans les appartemens, et ils furent obligés cependant d'y rester jusqu'à ce qu'une maison convenable eût été construite aux frais du préfet.

En même temps le gouvernement ordonna que la maison de M. Bonhomo seroit rendue logeable et à l'abri des inondations; mais, comme ces ordres n'étoient point accompagnés des fonds nécessaires pour l'exécution des travaux, ils ne reçurent aucune exécution, et le préfet n'eut d'autre alternative que de vivre dans les rues, ou de faire les réparations à ses frais.

Comme on ne pouvoit pas se servir de mortier à cause de la gelée, le marquis Solari fut obligé de construire une maison entièrement en bois.

Les maisons en boue, ou plutôt les malheureuses huttes ou étables dans lesquelles les hommes, les femmes et les enfans s'entassent

pêle-mêle, sont couvertes avec des roseaux auxquels on attache de grandes planches qui débordent de deux pieds dans la rue pour garantir les passans de la pluie. Le foyer est au milieu de la chambre; et, comme les maisons n'ont pas de cheminée, la fumée s'attache aux murs et aux plafonds, qui deviennent aussi noirs que les parois des mines de houille; et, par une conséquence toute naturelle, l'eau qui coule extérieurement le long des planches en saillie est aussi noire que de l'encre.

On doit s'étonner que, parmi tant de milliers de voyageurs qui ont parcouru l'Italie, aucun n'ait pas eu la curiosité de visiter les *Sette communi*, et donner au monde une description de sa singulière population. Cette notice, que j'ai tracée, aura au moins le mérite de l'exactitude; car j'ai eu tous les moyens de bien connoître ce canton, puisque j'ai vécu au milieu de ces montagnards pendant près de quatorze mois sans presque sortir de leur territoire.

Durant les longs mois d'hiver, il arrive assez communément à Asiago des troupes nombreuses de renards affamés : les aboiemens des chiens, qui les sentent à une grande distance, empêchent presque toujours les accidens qui pourroient résulter de cette visite. Les habitans s'enferment alors dans leurs maisons, d'où ils tirent sur ces animaux à travers leurs fenêtres en papier huilé;

car il y a peu de maisons qui aient des croisées en verre.

Dans l'un des villages, nommé Enego, on fabrique quelques chapeaux de paille. Pendant que le marquis de Solari étoit préfet de ce pays, il chercha à encourager ce genre d'industrie, fit apprendre aux habitans les procédés employés par les Florentins, et parvint enfin à en faire préparer trois qui figurèrent, à Milan, à l'exposition des produits des manufactures d'Italie.

DESCRIPTION

DE SAMOS,

ÎLE DE L'ARCHIPEL,

D'APRÈS JOSEPH GEORGIRÈNES.

JOSEPH GEORGIRÈNES étoit archevêque de Sam dans le courant du dix-septième siècle. Eta allé en Angleterre, il donna communication, quelqu'un de sa connoissance, d'une descriptio de l'île où il avoit exercé les fonctions pastorales de quelques autres, ainsi que du Mont-Athos. Ce écrit fut traduit du grec, et imprimé à Lond en 1689. C'est d'après ce petit livre, devenu rar que M. Paulus a rédigé en allemand une descrip-tion de Samos, qu'il a insérée dans son *Recueil d voyages les plus remarquables faits en Orient* : on en donne la traduction.

Samos est une des îles les plus grandes et les plus importantes de tout l'Archipel; elle est située


DE SCALA - NOVA
KOUCH-ADASSI ou SCALA NOVA
Cap Praso
Pharonisi ou Gatonisi
Palæocastro
Tchakali
Changli
Trakader
Daoud-keui
PETIT BOGHAZ
ANATOLIE
Mt. Samsoun (Mycale M.)
Ancienne Samos
Théâtre
Digitized by Google

à peu de distance de la côte de l'Asie-Mineure. Les ruines que l'on y voit encore sont des témoins muets de sa splendeur et de sa prospérité dans les temps anciens. Je me borne à décrire son état actuel.

Lorsque les Turcs conquirent Constantinople et tout l'Archipel, Samos étoit déserte et absolument inhabitée : or, il arriva un jour que Kilitch-Aly-Pacha, étant venu avec une suite peu nombreuse à Samos pour y prendre le divertissement de la chasse, fut si ravi des agrémens de cette île, qu'il résolut de demander au sultan la permission de la repeupler. L'ayant obtenue, il y amena des familles de tous les lieux voisins, notamment de Mételin, de sorte qu'avec le temps, Samos fut bien peuplée : en effet, on y compte aujourd'hui dix-huit villes et villages.

Samos a environ trente lieues de circonférence; elle s'étend de l'est à l'ouest : de ce dernier côté, elle est éloignée de quatre lieues de l'île de Nicaria; de l'autre, elle est si rapprochée du continent asiatique, qu'en quelques endroits l'on peut se parler d'une rive à l'autre. La longueur du détroit qui sépare Samos de l'Asie est de trois lieues, et sa plus grande largeur de moins de deux lieues. Ce détroit, qui renferme quelques îlots, est un grand repaire de pirates auxquels aucun navire, une fois qu'il s'y est engagé, ne peut échapper qu'en se dirigeant vers une des deux côtes, où

cependant il est exposé à un danger semblable. Ces corsaires sont ordinairement de Malte, de Livourne et de Sardaigne.

A l'entrée de ce canal, que les Turcs nomment Dard-Boghazy, ou la Bouche du Détroit, on voit sur une montagne l'emplacement de l'ancienne ville de Samos, qui occupe plus d'une demi-lieue de long; il est encore très-reconnoissable par les murs qui restent, par des tas de pierres d'églises détruites, par de gros blocs de pierre longs de vingt pieds, enfin par des morceaux de marbre et des fragmens de colonnes, quoique les Vénitiens, quand ils exerçoient leur domination sur la mer Égée, aient déplacé et enlevé beaucoup de pièces très-belles. Les Grecs n'oseroient tirer de ces tas une seule pierre pour l'employer à leurs constructions, de crainte que, sous prétexte qu'ils ont trouvé un trésor sous ces décombres, on ne les enferme dans une prison. S'il leur arrive de se rendre suspects de cette manière, ils sont sûrs de ne sortir de captivité que lorsqu'on les a dépouillés de ce qu'ils possèdent. Les monceaux de pierre s'étendent au moins à deux lieues.

Sur la même montagne, au milieu d'une caverne vaste et profonde, on voit une église dédiée à la vierge Marie, sous le nom de παναγία σπηλιάνι, ou la caverne très-sainte. Les Samiens ont une dévotion extrême pour ce lieu non seulement à cause de la sainte Vierge, mais encore

parce que plusieurs miracles s'y sont opérés. Il y a aussi un aquéduc d'un très-beau travail qui y amène l'eau d'un ruisseau éloigné de deux lieues; ce ruisseau met en mouvement plusieurs moulins, et sert également à arroser le pays dans les plus grandes sécheresses. Ce courant d'eau a sa source près du village des Arnaoutes; des ruisseaux qui le grossissent, en font une petite rivière que les anciens nommoient *Imberasius*.

Au-dessous de la montagne, où étoit située l'antique Samos, et en allant à Scirus, on rencontre les restes d'un ancien port pour les galères : les Samiens le nomment Tegani, c'est-à-dire bassin, à cause de sa figure ronde. Près de ce port est la petite église de Saint-Nicolas, refuge actuel des navigateurs qui y viennent en secret pour y puiser à une source dont l'eau est excellente, quoiqu'il y ait toujours une forte garde pendant le jour et deux pendant la nuit, afin de faire connoître à l'aga ou au cadi, qui demeurent à peu de distance, quels sont les navires qui entrent.

Vis-à-vis, et à peu près à une demi-lieue à l'ouest de l'ancienne ville, est située la nouvelle, que l'on nomme Megali-Khora, ou la grande ville : c'est la plus considérable de l'île. Les principaux habitans y demeurent, tels que l'archevêque, le cadi, avec trois ou quatre familles turques, et

l'aga, avec une douzaine de Turcs qui l'aident dans l'exercice de ses fonctions.

Le cadi fait les lois, l'aga veille à leur exécution, et s'occupe d'exiger le paiement des impôts de tout genre. Beaucoup d'habitans, notamment les ecclésiastiques, se soumettent à la juridiction de l'archevêque. Quiconque n'est pas content de la décision du prélat, peut en appeler au cadi. Très-peu de Turcs, à l'exception de ceux qui ont été nommés plus haut, habitent l'île. Ils y avoient une mosquée, que les Vénitiens détruisirent la première fois qu'ils vinrent à Samos pour s'en emparer et y frapper des contributions. Les Samiens refusèrent d'abord d'en payer et de paroître devant le général, et s'enfuirent dans les montagnes, de peur que les Vénitiens ne fussent chassés, et qu'eux, malheureux insulaires, ne fussent accusés de révolte. Cependant, lorsque Megali-Khora eut été pris par les vainqueurs, et que les mosquées eurent été rasées, le cadi et l'aga permirent aux insulaires de payer annuellement aux Vénitiens un tribut de quatre-vingt mille piastres. A la paix, les Turcs, revenus dans leurs anciennes demeures, ne voulurent pas relever leurs mosquées renversées, parce qu'un précepte leur enjoint de ne bâtir des mosquées que dans un endroit où ils seront sûrs de ne pas les voir profaner par les violences des chrétiens.

A l'arrivée d'un nouveau cadi ou d'un nouvel aga, les principaux de chaque village s'assemblent à Megali-Khora : ces réunions ont lieu aussi toutes les fois que les intérêts de l'île l'exigent, ou qu'un délégué de la cour ottomane vient pour demander le paiement de la capitation ou karatch : c'est le seul revenu que la Porte retire de cette île. Toutes les autres contributions sont ce que les Turcs nomment des *vakouf*, c'est-à-dire consacrées au service de la religion, et appartiennent aux grandes mosquées de Tophana, de Galata et du sérail du grand-seigneur à Constantinople.

Dans les autres parties de l'empire ottoman, tous les sujets mâles qui ne sont pas Turcs doivent, lorsqu'ils ont atteint l'âge de quatorze ans, payer annuellement trois piastres de capitation. A Samos, les hommes mariés sont seuls tenus de l'acquitter : cependant, si quelqu'un, à sa mort, laisse un héritier mâle, on exige de lui le karatch, quand même il seroit encore au berceau. Les étrangers qui arrivent dans l'île, n'importe qu'ils soient mariés ou célibataires, sont soumis au karatch, et les Samiens aussi lorsqu'ils se fixent, pour leur métier ou leur commerce, dans d'autres endroits de l'empire turc. Quand le percepteur de cet impôt ou karatchy arrive, il va d'abord chez le cadi, et lui montre le commandement impérial. Alors le cadi appelle auprès de lui, à Megali-Khora, les proesti ou principaux de chaque vil-

lage, et les charge de recueillir le karatch dans le plus bref délai ; ensuite le karatchi se transporte d'un village à un autre, et demande aux papas ou prêtres une liste exacte de toutes les personnes sujettes au karatch. Quiconque ne peut le payer est mis aux fers jusqu'à ce qu'il ait vendu une portion suffisante de son bien pour y satisfaire, ou qu'il ait ramassé en mendiant assez d'argent pour y parvenir.

Le cadi de Samos tire son revenu de l'administration de la justice à laquelle il préside. Quand quelqu'un meurt, il dresse un état des biens du défunt dont on estime la valeur. Il reçoit trois piastres sur cent. Quant aux propriétés rurales, il n'en est pas de même, parce qu'elles appartiennent à la mosquée de Tophana. Si un homme décède sans héritiers mâles, l'aga a le droit de s'emparer des terres du défunt et de les vendre, s'il le veut. Ni les fils ni les filles n'héritent des terres de leur mère; elles reviennent à l'agà, qui a la faculté de les vendre ou d'en disposer à son gré : de même, si quelqu'un laisse pendant sept ans ses terres incultes, l'aga a le pouvoir de les vendre et d'exiger du propriétaire ce qu'elles auroient pu lui produire, si elles avoient été cultivées.

Megali-Khora et tous les jardins voisins sont abondamment pourvus d'eau qui vient de deux sources : l'une, dont l'eau est douce, s'appelle *smatlanos*; l'autre, *Messaki*. Il n'y a que six églises,

dans l'île; elles sont petites et chétives, comme tout ce qui concerne la religion chrétienne. Quiconque voudroit se distinguer par un éclat extérieur, exciteroit la malveillance et l'avarice de ses supérieurs.

Au midi de la ville s'étend une vaste plaine désignée, par un nom grecco-latin, *Megalocampus* (grand champ); c'est la plus considérable de l'île; mais, étant constamment inondée, ce n'est qu'un marais stérile qui n'a d'autre utilité que de fournir à deux lieues de distance tant d'eau à quatre ruisseaux, qu'une flotte navale tout entière peut s'y approvisionner. La côte, dans cet endroit, est si ouverte qu'aucun navire ne peut l'aborder lorsque le vent vient du nord.

Derrière cette plaine, on trouve une grande quantité de terres fertiles qui sont arrosées par l'Imberasus: elles appartiennent à un couvent de l'île de Patmos; elles lui furent léguées par un architecte grec, un des premiers qui se soient établis dans l'île, et qui mourut sans héritiers: le village de Mily ou les Moulins est au-delà de ces terres: il renferme deux cents maisons, et tire son nom des nombreux moulins que l'Imberasus fait mouvoir.

Les citrons et les oranges y sont en si grande abondance qu'on en peut acheter cinq cents pour une piastre.

Pagontas, situé sur une colline entièrement couverte d'arbres, à l'ouest de Mily, est le village

le plus gai et le plus sain de l'île. On n'y compte pas moins de trois cents maisons ; il y a deux églises, ses habitans fabriquent des étoffes de soie.

Spathareï, petit village qui a cinquante maisons et une église ; est à plus d'une lieue de Pagontas du côté de la montagne ; il est très-connu par sa manufacture de goudron. Le quintal se vend ordinairement, à Mégali-Khora, un tiers de piastre ou un peu plus. La manière de le faire est conforme à la description que Pline en a donnée dans son *Histoire-Naturelle*, L. XVI, ch. II.

La petite île Samio-Poulo (Petit-Samos), qui n'a pas une demi-lieue de tour, est située en mer, vis à vis de Spathareï, à peu près à un quart de lieue de la côte. On y est, du côté du grand Samos, en sûreté contre tous les vents. Cette île produit une fleur singulière, nommée *Musculia*, à cause de son odeur de muscade ; d'autres l'appellent *Cori*. Cette fleur est tellement estimée en Turquie, qu'on l'expédie à Constantinople où elle est cultivée dans les jardins avec le plus grand soin. Le grand-seigneur la porte ordinairement dans l'aigrette qui orne sa tête, et la rend ainsi un des ornemens les plus distingués parmi les principaux personnages de sa cour. Une des propriétés de cette fleur est que le temps, bien loin de lui faire perdre son odeur, contribue au contraire à l'augmenter.

Le village de Pyrgos est à une lieue et demie de Spatharei, du côté de la colline ; il renferme à peu près cent maisons et deux églises ; c'est là que l'on récolte le miel le plus délicat. Au dessus de ce village il y en a un petit, c'est une colonie d'Arnaoutes ou Albanois ; car tel est le nom que les Grecs et les Turcs ont, jusqu'à présent, donné à cette nation. Elle a dans l'empire turc plusieurs colonies qui jouissent de priviléges et de libertés accordés par le grand-seigneur ; ces Albanois ont conservé leur langue qui, en général, ressemble beaucoup à l'illyrien, et par conséquent ils ne sont compris d'aucun de leurs voisins. Dans son origine elle n'a rien de l'esclavon. La religion de ces Albanois est la même que celle des Grecs.

Platanos, ainsi nommé à cause de la quantité de platanes qui croissent dans les environs, est à deux lieues au sud de Pyrgos. Cette ville renferme au moins trois cents maisons et deux églises ; sa situation est très-salubre ; les hommes et les femmes y vivent plus long-temps que dans tout autre endroit de l'île. Les ruisseaux voisins sont remplis de khampinions, poisson assez ressemblant à l'anguille : c'est un grand avantage pour les pauvres, lorsqu'on leur donne la liberté de pêcher en prononçant ces mots : *Anoxeito libarintoas*.

Maratho-Campos est à deux lieues à l'ouest de Platanos : cette dénomination lui vient de la grande quantité de fenouil nommé *maratha* par

les Grecs. Ce village a deux cents maisons et deux églises; il est situé du côté de Patmos éloigné de Samos de quinze lieues. A une lieue et demie de Maratho-Campos, on rencontre l'ermitage de Saint-George qui est bien pauvre; deux à trois religieux de Patmos l'habitent. A peu de distance de cet ermitage, il y a une caverne sur le sommet d'une montagne que l'on ne peut gravir qu'avec beaucoup de difficulté et de danger. Le peuple croit que cette grotte a servi de demeure à Pythagore; il se trouve là une petite église, appelée *Panagia-Phænomeni* (l'apparition de la sainte Vierge), parce que, suivant la tradition, la sainte Vierge s'y est montrée et y a opéré plusieurs miracles. La grande quantité d'ossemens humains que l'on remarque dans cet endroit, font présumer que les habitans qui ne périrent pas lorsque l'île fut saccagée, se réfugièrent sur cette montagne dont l'accès n'est pas exempt de péril, et dont la partie intérieure n'est connue qu'imparfaitement. On y a vu des gens qui ramassoient des chataignes; les habitans de cette vallée n'en savent pas davantage.

Le mont Kerttis est le plus haut de l'île; de son sommet on peut apercevoir la plupart des îles de l'Archipel. Il est couvert de neige pendant la plus grande partie de l'année; dans sa portion la plus élevée, il y a un marais où les anguilles sont très communes; on voit là une chapelle du prophète

Elle, où beaucoup de gens vont en pèlerinage; il y a aussi une grotte avec une autre chapelle qui n'est pas distinguée par un nom particulier, et, d'ailleurs ne jouit pas d'une grande célébrité. Toutefois plusieurs personnes viennent y prier; et dans le temps de Pâques, il s'y rassemble une foule nombreuse. Cette chapelle et cette grotte sont situées vis-à-vis de l'île de Nicaria, qui est éloignée d'environ cinq lieues; la chapelle est également un objet de vénération, parce que souvent, dans la nuit, on y a, dit-on, vu une lumière; ce qui est pour le peuple une marque qu'il y a quelques reliques. Sur la même montagne, à peu près à deux lieues plus au sud, il y a un autre ermitage, auprès duquel une grande caverne renferme une église de la sainte Vierge.

On parvient à ce lieu par un chemin si roide et si dangereux, qu'on lui a donné le nom de Παναγία ἐς τὰ κακὰ πέρατα ou Notre-Dame du Mont-Mauvais.

Le village de Castany, à deux lieues au sud de Maratho-Campos, tire son nom de la quantité de chataigniers qui y croissent; il a une cinquantaine de maisons et une église.

A peu de distance est l'ermitage de la Sainte-Trinité, où vivent constamment deux à trois ermites du couvent de l'île de Patmos.

Loca, village de cinquante maisons avec une église, est à près d'une lieue de Castany; un peu

plus loin est le couvent de Saint-George ; c'est un hôpital pour les moines du mont Sinaï : il y demeure toujours quatre à cinq prêtres qui ramassent les revenus du monastère, consistans principalement en vin.

Un peu au-delà, du côté de la montagne, vis-à-vis de Leca, est la demeure des moines de Saint-Elie, qui ont renoncé à toutes les affaires mondaines; ils reçoivent les étrangers gratuitement et aussi bien qu'il leur est possible.

Carlovasi, à une lieue de ce monastère, est après Megali-Khora, le lieu le plus considérable de Samos; il est situé sur la mer, vis-à-vis de Sio et du château de Siatsky, qui est sur la côte du continent asiatique. Cette ville renferme cinq cents maisons et cinq églises; les habitans sont peut-être les plus riches de l'île à cause de leur commerce par mer avec Sio, Smyrne et d'autres places. Les principales marchandises qu'ils expédient sont des raisins secs et du vin muscat; le port est tellement ouvert au vent du nord, et si peu sûr, que l'on est obligé de hâler les navires à terre, aussitôt qu'ils reviennent de voyage, et de les y garder jusqu'à ce qu'on leur fasse reprendre la mer.

La petite ville de Fourni, à plus d'une lieue à l'est de Carlovasi, est célèbre à cause de ses vases et autres ustensiles en poterie, dont même les Grecs et les Romains faisoient jadis très-grand cas;

on les nommait vases de Samos. Fourni à environ deux cents maisons et deux églises, et tire son nom des fours dans lesquels on fait cuire la poterie.

Dans le voisinage il y a une source dont l'eau peut faire mouvoir un moulin ; au point où elle sort, s'élève une église dédiée à la sainte Vierge et que les habitans visitent avec une grande dévotion.

Là commence une suite de montagnes qui s'étendent sur une longueur de six lieues et sont couvertes de forêts dont on tire toutes sortes de bois pour les constructions navales et civiles, ce qui produit une grande augmentation dans les revenus de l'aga, parce qu'il a le droit d'accorder la permission de couper des arbres. Au contraire, chacun peut exploiter librement les chataigniers très-nombreux aussi sur ces montagnes.

Le village de Bourliote est situé sur le sommet de ces hauteurs ; c'est une colonie de Bourla, petite ville voisine de Smyrne ; il consiste en cent maisons et une église ; les habitans sont bûcherons et font du goudron.

Panagia-Touphrouta, couvent où vivent douze moines, est à un quart de lieue de Bourliote. Au printemps, l'herbe dans les champs voisins de ce monastère est si pernicieuse pour les animaux, que lorsqu'un cheval, venu d'un autre lieu, la broute, il ne tarde pas à enfler et à crever. Au

contraire les chevaux qui sont nés dans le couvent et les villages voisins, n'en éprouvent aucun dommage.

Vathy, à trois lieues à l'est de ce monastère, est une petite ville de quatre cents maisons; elle a quatre églises et un port qui, à l'exception du vent du sud, est à l'abri de tous les autres. Une lieue et demie vers le nord-est, il y a un autre port avec trois petites îles nommées του Πηλουνησια les îles de la Vase; il est défendu contre tous les vents. Ces îles sont à sept lieues de Scala-Nova, port célèbre sur la côte d'Asie, très-fréquenté par les navigateurs.

Le commerce de Vathy consiste en vin, notamment en vin muscat, qui se conserve une année entière, tandis que le vin de Carlovasi devient aigre au bout de six mois. On élève aussi beaucoup de bétail à Vathy.

On rencontre ensuite Palaïo-Castro (le vieux château), village de cent maisons où il y a une église; il y croît aussi de bon vin, notamment du vin muscat. Le port de Bourcaria est à une lieue de ce village; il y a dans le voisinage un lieu très-commode pour y faire du sel; mais les habitans, de crainte des impôts excessifs dont les Turcs les chargeroient, ne se donnent pas la peine d'en préparer; ils se servent de celui qui leur est apporté de Mylos et de Naxos. Ces deux îles approvisionnent de cette denrée tout l'Archipel

La grande plaine de Pisos-Campos commence à trois quarts de lieue plus loin, il en sort une rivière qui fait tourner deux moulins. On y cultive de bon froment du, coton, et du maïs que les Grecs nomment Ερυοσιτον; les latins *trio* et les François blé de Turquie. On voit dans cette plaine l'église de του' στονολόγου dédiée à Saint-Jean l'apôtre; les Grecs croient qu'il s'opère ici beaucoup de miracles et que saint Jean et saint Paul y sont venus.

Le village de Mytlène est à une lieue et demie au nord de cette église; c'est une colonie de l'île de Mitylène; il a deux églises; il n'est qu'à une demi-lieue de Megali-Khora, où nous avons commencé la description de Samos et où nous la terminons après avoir fait le tour de l'île.

Il ne nous reste plus qu'à parler des deux couvens de Stauros et de Panagiasta-Pente-Spitia. Stauros, ou le couvent de la Croix, est habité par vingt moines; il possède des terres suffisantes pour leur entretien, et a de plus un bâtiment accessoire pour quelques moines qui cultivent les terres dont ils sont propriétaires; ce couvent en a un autre dans sa dépendance, où les moines s'occupent principalement de la fabrication de la toile et d'autres objets nécessaires pour l'usage du monastère.

Panagiasta-Pente-Spitia (Notre-Dame des cinq maisons) renferme soixante moines, et a sous sa

juridiction un autre petit couvent à Pagondas ; il n'est pas, comme les autres, soumis à l'archevêque de l'île, mais relève immédiatement du patriarche de Constantinople.

Les chèvres et les moutons sont très-communs; le propriétaire est tenu de payer deux aspres de rançon par tête de mouton et un aspre par tête de chèvre. Cet argent est un vakouf appartenant à la mosquée de Tophana à Galata. Si les Turcs n'exigeoient pas une taxe plus forte, ce seroit une chose bien avantageuse pour les habitans; mais l'aga ne se fait pas scrupule d'en extorquer une plus considérable, et les insulaires sont obligés de le supporter, parce que les frais que leur coûteroient les réclamations qu'ils adresseroient à ce sujet à la Porte Ottomane, se monteroient bien plus haut que la somme qu'on les contraint de payer. C'est un malheur pour la cour ottomane que l'issue d'un procès soit aussi incertaine que peu sûre et même dangereuse.

L'aga exige aussi, comme un droit, tout le beurre qu'il trouve chez les habitans, quand il a fixé un jour pour compter les troupeaux et ramasser l'argent du vakouf. Ces prétentions doivent leur origine à la générosité indiscrète d'un Samien qui, pour etre bien vu de l'aga, lui fit présent d'une grande quantité de beurre. Depuis cette époque, l'aga n'a pas manqué de demander le beurre à tous les insulaires comme une chose due.

Chaque habitant aisé fait également don à l'aga d'un agneau et d'une chèvre, qu'ils doivent, en vertu d'un firman de la Porte, racheter moyennant deux aspres et demie par tête d'animal : l'aga ne se contente pas de cela; il ne prend pas moins de cinq à six aspres. Cette tyrannie des agens turcs appauvrit les insulaires, et les conduit à commettre de mauvaises actions.

Kilitsch-Aly-Pacha, lorsqu'il repeupla l'île, n'amena avec lui que des gens peu riches et de mince condition, de sorte que cet état contribue à entretenir l'oppression sous laquelle ils gémissent. Plusieurs d'entre eux, qui sont fainéans et ont l'esprit servile, regardent comme impossible que quelqu'un qui s'emploieroit pour le bien général, réusisse à effectuer quelque chose pour leur liberté ou pour la diminution de leurs impôts et de leurs griefs, car il se trouve assez d'espions parmi les Grecs; ces misérables ne songent qu'à leur avantage particulier et rapportent aux gens de l'aga ce qui se passe parmi leurs compatriotes, ou la moindre parole libre qui aura échappé à quelqu'un contre les impôts iniques.

Les principaux agens de laga sont les gens de sa maison (mousifarides), ou d'autres qui sont répandus dans toute l'île. Les gens de sa maison sont ses secrétaires et ses interprètes : quant à ceux-ci, ce sont toujours des Grecs, parce que les Turcs regardent comme une chose hon-

teuse d'apprendre le langage d'une nation chrétienne. Les proesti (προεστῶντες) ou principaux des villages et des villes sont également des créatures de l'aga qui sait toujours se les attacher. Ces hommes sont assez intéressés pour ne lui dire que ce qu'il écoute avec plaisir; ils le servent avec plus de zèle dans sa maison, que leur dieu quand ils assistent au service public dans les églises; ils négligent moins d'aller rendre visite à l'aga, aux époques convenables, et de faire à ses portiers et à ses domestiques inférieurs des soumissions serviles, que de servir le vrai dieu, en se réunissant avec les autres chrétiens dans les assemblées publiques. Quoiqu'ils se disent chrétiens, leur plus grande dévotion, aux fêtes les plus solennelles, ne consiste qu'à aller souhaiter le bonjour à l'aga dans sa maison, à attendre ses ordres, et quand il sort de boire du café et de fumer du tabac avec ses serviteurs; enfin de ne rien dire que ce qui peut flatter son orgueil et son avarice. Il n'est pas un lieu si chétif dans l'île où n'habitent quelques-uns de ces espions.

Samos est une des îles les plus fertiles de l'Archipel; elle ne tire d'ailleurs que du fer et du sel; et, comme je l'ai déjà dit, les Samiens pourroient même se procurer chez eux cette dernière denrée, si la tyrannie des Turcs ne les détournoit pas de profiter de leurs salines naturelles. Ils ont différentes espèces de bois, du goudron, du coton,

des grains, de l'huile, du miel, du vin. Avec le marc du vin, ils font au mois d'octobre une grande quantité d'eau-de-vie qui est nommée ασυγχωρητος. Quand la liqueur est prête, tous les étrangers sont invités à en goûter; si quelqu'un la refuse, ils la nomment ἀσυγχώρητος, et prononcent cette phrase: Εαν θεν ηρβος να εο ν ασυγχωρητος : puisque vous ne voulez pas en goûter, cela ne vous sera jamais pardonné.

La population de Samos consiste en paysans et en ouvriers, à l'exception des musafarides qui donnent leurs terres à loyer et passent leur temps avec l'aga.

Chaque colon est obligé, à l'époque de la moisson, d'aller voir l'aga; alors celui-ci envoie un de ses musafarides auquel le colon doit fournir tout ce qui lui est nécessaire. Le musafaride fixe au dixième du grain la redevance due à l'aga, estime la valeur du grain à sa fantaisie, et la prend en argent. Le vin, l'eau-de-vie et l'huile sont fixés dans le rôledu gouvernement d'après un ancien usage. Jadis on ne payoit aucun impôt sur la soie, parce que les femmes seules y travailloient. Une fois, un certain aga eut l'idée d'en demander un peu pour sa ceinture, on lui en fit présent d'un panier tout plein; l'année suivante, il en demanda autant comme une redevance due.

L'habillement des Samiens ressemble à celui des Turcs: ils portent une longue robe qui leur

descend presque jusqu'aux talons, et une ceinture autour des reins; ils mettent par-dessus un surtout léger qu'ils laissent pendre par-dessus l'épaule, à peu près comme les bacheliers de philosophie de l'université d'Oxford. Les femmes ont aussi le costume turc; elles ont les reins serrés par une ceinture et sur la tête un morceau de toile blanc; les jeunes femmes portent leurs cheveux tressés en queue qui pend derrière la tête, et qui est nouée en bas par une chaîne d'or ou d'argent.

Autrefois, la plupart des îles de l'Archipel étoient soumises à la jurisdiction de l'archevêque de Rhodes; Samos avoit un évêque qui étoit suffragant de ce prélat. Lorsque cette île fût peuplée de nouveau, elle fut assignée au patriarche de Constantinople, qui l'incorpora à la grande église de Constantinople; il y envoyoit un vicaire pour ramasser les revenus ecclésiastiques.

Samos resta dans cet état pendant plus de cent ans; alors les habitans ayant demandé un archevêque au patriarche, il le leur accorda, et lui donna pour suffragant l'évêque de Nicaria.

Aujourd'hui cette dernière île est si pauvre, qu'elle ne peut suffire à l'entretien d'un évêque, et l'archevêque de Samos n'a pas de suffragant.

Quand un nouvel archevêque arrive, il montre à l'aga le firman du grand seigneur qui l'a élevé à cette dignité, et fait assembler les proesti de

toutes villes et des villages. Après leur avoir lu le firman, il le place dans le registre public, ensuite les proesti le conduisent à l'église cathédrale, où, après qu'il leur a donné lecture des instructions que le patriarche lui a remises, il est assis sur le trône archi-épiscopal. Chacun vient lui baiser la main; il donne à tous sa bénédiction, et leur adresse un discours quand il en est capable; c'est de cette manière qu'il est installé archevêque de Samos et de Nicaria.

Le papa ou prêtre de chaque église où il va pour la première fois, lui fait, à son arrivée, un présent de quinze à vingt piastres, les autres prêtres donnent suivant leurs facultés. Dans la première année, il reçoit, de chaque ecclésiastique, quatre piastres, et les autres années seulement deux; de chaque fermier, la première année quarante-huit aspres, et les suivantes, vingt-quatre. Le reste de ses revenus vient des consécrations et des mariages.

Une partie de l'île doit aller à Megali-Khora lui demander la permission de se marier; l'autre s'adresse à son vicaire-général à Carlovasi. Les Samiens paient, pour cet objet, une piastre; les étrangers sont taxés à deux; ceux qui contractent un second et un troisième mariage, doivent donner trois ou quatre piastres.

Georgirènes fait ensuite l'énumération des huit

archevêques qui ont gouverné l'église de Samos jusqu'au moment où il écrivoit sa description ; il entre, sur chacun de ces prélats, dans des détails qui ne contiennent rien d'intéressant : lui-même fut le septième. Il nous apprend qu'il étoit natif de l'Ile de Milos, qu'il fut installé archevêque le 7 octobre 1666, et qu'il occupa le siége pendant cinq ans, jusqu'à la prise de Candie par les Turcs ; ceux-ci devinrent alors plus nombreux et plus arrogans à Samos. Georgirènes ne pouvant plus supporter leurs violences, se retira dans la grotte de saint Jean l'apôtre, à Patmos.

Le reste du mémoire de Georgirènes consiste dans une notice très-étendue des usages religieux et des rites de la communion grecque ; particularités qui se trouvent dans toutes les relations de la Grèce, et qu'il est par conséquent inutile de répéter.

Tournefort, dans son voyage au Levant, a visité Samos, en 1702. On peut comparer la description de Georgirènes avec celle du botaniste françois qui est dans le t. 1 de sa relation, p. 409, 432.

EXCURSION

DANS LA NORD-HOLLANDE,

EN JUIN 1824.

(SUITE.)

Il nous fallut quitter la digue; et, pendant qu'elle se prolongeoit à droite de Medenblik, nous nous traînâmes à travers le sable vers la dernière habitation de ces déserts; elle est digne de son triste nom qui est *le sable* (de Zand); l'endroit même et surtout ses alentours sont horribles. Avant d'arriver, on retrouve quelques prétendues campagnes, mais il faut convenir que celles-là sont plus laides qu'il n'est permis de l'être, et que cet art torturant une nature si rebelle, au milieu de ces marais, fait éprouver un sentiment fort pénible. Les arbres y font des contorsions plus forcées et plus ridicules qu'ailleurs; toutes les formes y sont plus carrées, toutes les eaux plus croupissantes; et cet encadrement de sable qui inonde les allées,

saupoudre les plantations, s'attache aux vernis et se détrempe dans les canaux, accuse de ridicule et de témérité la prétention de faire là, quelque chose d'élégant et de gracieux. A cette dernière halte du Zand, on retrouve de la vie, du mouvement, de grande coiffes, de petits cabriolets, de la mauvaise bierre, du fromage au cumin, et le canal avec ses hordes sauvages. C'est d'ailleurs un passage assez fréquenté; les gens arrivés des Pôles, des Indes, de Terre-Neuve, sur des bâtimens destinés pour Amsterdam, s'impatientent ordinairement au Helder, et essaient de s'en éloigner par terre. Ils tentent de franchir ces lagunes dans quelque char du pays, ou de monter le lent trekskuyt, qui, à fort bon marché, les conduira par une série de petits canaux jusqu'au bord de l'Y. Aussi sur dix personnes rencontrées au Zand, il y en a neuf qui arrivent du bout du monde, et comme les vieux canaux très-peu soignés, dans ces déserts, étoient interrompus dans l'espace d'environ une lieue, nous vîmes défiler, leur paquet sous le bras, et piétinant, dans ces impénétrables bourbiers, quelques groupes de coureurs de l'univers qui étoient censés voyager par eau.

Près du Zand, on construisoit les écluses immenses, nécessaires pour faire descendre, avec précaution, le canal dans le sol du Polder. Dignes du reste de l'ouvrage, ces bassins ovales destinés

à voir une profondeur bien plus grande que le canal, exigent encore plus de travail. On étoit occupé à construire le terrain sur lequel ils devoient être bâtis, c'est-à-dire, à piloter un sol qui devait être maçonné et pavé par-dessus avant d'être caché au fond des eaux. Les moutons jouoient, dans cet abîme, avec une force proportionnée au travail à effectuer; et les groupes de petites machines vivantes, attachés aux cinquante subdivisions d'un même cable, formoient une pyramide mouvante très-curieuse. Ils ébranloient tout autour d'eux, mais leur énergie et leur aplomb ne nous parurent pas remarquables. Ce n'étoit pas le cri glapissant des matelots tirant à un grelin, et l'on ne retrouvoit pas davantage cet ensemble dans les efforts qui augmentent, à un si haut degré, la puissance du tirage d'une troupe nombreuse. Des forêts des plus grands pins de Norvège, étoient entassées sur les bords du bassin, en attendant d'être ensevelies dans une terre que dévoient recouvrir d'épaisses maçonneries, couvertes elles-mêmes de quarante pieds d'eau.

L'engloutissement de pareilles masses dans un terrain qui sembloit être compact et n'avoir point de place à leur donner, paroissoit une chose impossible. Il falloit les voir descendre, peu à peu, sous les coups de la masse de fer, pour en croire ses yeux. Des pièces de chêne de plus de cin-

quante pieds de long sur quatre d'équarrissage, couchés près de là, sur le terrain, paroissoient d'une taille très-ordinaire et en proportion avec le reste.

Quand on va du Zand au Helder, par terre, on suit la grande route qui côtoye les dunes occidentales. Quand on y va par mer, on parcourt ce chemin sur des bâtimens destinés à flotter : nous nous y transportâmes en voiture, et cependant par cette dernière route; nous voyagions à la manière des hébreux sortant d'Égypte. Toutes les cartes désignent, comme étant sous l'eau et comme faisant partie du Zuyderzée, la ligne droite que nous suivimes pour y arriver. La beauté du temps, la sécheresse, et un de ces changemens si fréquens dans le sol de la Hollande, avoient rendu praticable, solide et fort supérieure aux ornières de sable où l'on se traîne ordinairement, l'immense plage que les eaux recouvrent encore quelquefois et qui porte le nom de *kaerass*; une ou deux traces de roues, souvent interrompues, nous servoient seules de guides et d'encouragement; et notre aimable guide dans cette course, qui n'étoit pas revenu, dans le pays, depuis 1813, sembloit ne pas croire que la nature dût lui opposer des obstacles.

Nous fûmes bientôt dans le pur désert; et, pendant près de trois heures, aucun objet ne nous rappela qu'il existât des êtres semblables à nous

sur cette terre. Une bruyère immense, des flaques d'eau alternant avec quelques genêts ; dans le lointain, la sombre muraille des dunes se confondant avec les nuages, tel fut l'aspect qui s'offrit constamment à nous; et il falloit avoir bien de la foi pour se persuader que cette terre, qui sembloit se terminer dans les flots, pût bientôt nous offrir des canons, du vin de Bordeaux, du luxe et toutes les merveilles qu'on nous promettoit; il s'en falloit bien cependant que la vie manquât à ce tableau et que nous fussions dépourvus de toute société. Le désert entier bougeoit. Refugiés dans un territoire qu'ils ne s'attendoient pas à se voir disputer, les divers oiseaux qui fréquentent les pays marécageux, s'y étoient retirés par troupes innombrables: les oies sauvages, les vanneaux, et surtout les hirondelles de mer nous entouroient de toutes parts, en faisant un bruit dont on ne peut donner l'idée. Quelques-uns nous reçurent avec une parfaite indifférence, d'autres avec un courroux qui faillit nous devenir très-dangereux par l'impatience que leurs coups d'ailes et de bec causèrent à nos chevaux. De tous les habitans de cette plage, les plus effrayés furent les miriades de lapins logés pêle-mêle avec tous ces oiseaux. Enfin, après nous être réciproquement tirés sains et saufs de la rencontre, nous retrouvâmes les flots de sable de la grande route, et derrière une de ses mille ondulations,

nous donnâmes tout à coup sur un creux que no
comprîmes ne pouvoir pas être uniquement l'ef
du hasard, et sur un petit objet rouge et bl
qu'un examen attentif nous montra n'être ni u
oie ni un lapin. C'étoit le Helder, ses premie
fossés et ses sentinelles avancées. Nous avions
peu près oublié que nous dussions voir autre cho
dans ce pays que du gibier se moquant de nou

Le nom du Helder est fort connu des enfa
de Paris, depuis qu'on l'a accolé sur le boulevar
à celui du Montblanc. C'étoit certes prendre l
nature par les deux bouts; car rien ne se ressem-
ble moins que ces deux points de l'Europe. Cet
côte lointaine, ainsi que l'île du Texel, sa voi-
sine, ont été le théâtre de nombreux combats.
Ruyter et Tromp en ont immortalisé les eau
dans des temps déjà reculés. De nos jours, e
1799, les Anglois y effectuèrent une descente, e
arrivèrent jusqu'à Bewerwyk; là, repoussés pa
l'armée françoise que commandoit le généra
Brune, ils ne laissèrent d'autres traces de leur tenta-
tive sur le continent que le nom d'une rue de Paris.

C'est du Texel que partent les grandes expédi-
tions pour les Indes, et c'est dans ces parages si
dangereux par leurs bancs de sable et leurs cou-
rans, dans ces solitudes où l'on a peine à com-
prendre que des humains habitent, que se sont
déployés avec le plus merveilleux éclat, le cou-
rage et l'énergie des Hollandois. L'Océan a rongé

tout le pays, balayé et englouti une partie des terres, pour en découvrir d'autres, séparé toutes les îles, qui autrefois ne faisoient qu'un seul continent, et aujourd'hui encore il menace de tout envahir. La défense a été digne de l'attaque, et jusqu'à présent elle a suffi. Toute la pointe, ou plutôt l'extrémité fort arrondie (quand on la voit de près), de la terre ferme de ce côté là qui décrit un arc de cercle de plusieurs lieues au milieu duquel est placé le Helder, a été diguée, c'est-à-dire, réellement créée; construite à neuf et revêtue d'une cuirasse immense à l'épreuve des flots et des plus violens orages. Les deux extrémités de la Hollande les plus exposées et destinées à servir d'ouvrages avancés pour les pays qu'elles préservent d'une perte certaine, et peut-être à protéger toute l'Europe centrale, les digues du Helder et de West-Capellen en Zélande, montrent tout ce que peuvent la persévérance et le courage, et en mettant un frein si puissant à la fureur des flots, elles semblent plutôt l'œuvre du créateur que celui de la créature.

La grande digue du Helder, qui a près de deux lieues de long, est large de quarante pieds à son sommet où règne presque partout un fort bon chemin. Elle descend dans la mer par un talus de deux cents pieds, incliné d'environ quarante degrés; les eaux les plus hautes sont loin d'en couvrir le sommet, les plus basses sont loin d'en

découvrir la base. De distance en distance, d'énormes éperons, larges et hauts en proportion du reste et construits plus fortement encore, s'avancent dans la mer de plusieurs centaines de toises. Cette côte artificielle et gigantesque est construite en entier en blocs de granit, tous apportés de Norvège; et ces masses qui semblent impossibles à mouvoir, sont nivelées et allignées comme un parquet; le nombre de rochers aperçus d'un coup d'œil suffit pour confondre l'imagination. Que devient-elle lorsqu'on pense aux quantités englouties au fond des eaux pour fonder de pareilles montagnes. On réparoit, presque uniquement par précaution et par luxe, un point de la digue où les efforts répétés de l'Océan avoient laissé une légère trace; la simplicité avec laquelle s'y prenoient les ouvriers nous parut très-remarquable; trois pieux réunis par un bout et fichés de l'autre entre les rochers, servoient à soutenir une poulie double, portant elle-même une corde; à l'une des extrémités de celle-ci étoit fixée une grande pince arrangée de manière à serrer toujours plus fort quand on tiroit la corde de l'autre côté; un homme adapte la pince au rocher qui a besoin d'être soulevé, il le dégage autant qu'il est possible de son entourage, avec un levier de fer; et, quand il a aidé son camarade à l'élever à la hauteur convenable où on le fixe en arrêtant la corde, il le retaille en l'air, lui

arrange son lit, et l'y replace avec un silence, une absence d'efforts et une tranquillité, qui sont réellement la perfection du genre et le cachet du pays. Une des plus sûres garanties de cette digue et qui contribue le plus à la maintenir en bon état, est la quantité prodigieuse de goëmons dont elle est couverte. Cette plante grasse et polie fait glisser les flots sur sa surface; ils ne parviennent point à l'entamer et ne trouvent aucun interstice pour pénétrer entre les rochers; la digue de West-Capellen coûte, dit-on, 75,000 florins (160,000 fr.) d'entretien par an; celle du Helder ne peut pas en coûter beaucoup moins.

Nous côtoyâmes ces magnifiques remparts pendant une demi-heure pour gagner à pied le port du Niéuwe-Diep et sa superbe rade. Ce port, le plus sûr et le plus beau qu'ait la Hollande sur l'Océan, n'existoit point du tout il y a trente ans; les plus anciens travaux ne datent que de 1796. Aujourd'hui on en a exécuté de beaucoup plus remarquables que les premiers et qui se rapprochent bien davantage de la haute mer. Les flots, au moyen de jetées immenses, ont été conduits dans un détroit artificiel décrivant deux coudes; et les plus grands bâtimens entrés à pleines voiles s'y trouvent à l'abri de tous les vents. Mais le moment n'étoit point favorable pour juger de l'activité du port, et celui-ci ne pouvoit offrir un coup d'œil nouveau qu'à ceux de nous qui n'en

avaient point vu d'autre. Il n'avoit rien de comparable sous le rapport de la marine marchande, à celui de Hambourg, ni sous le rapport de la marine militaire, à celui de Portsmouth. Le plus grand nombre des bâtimens présens étoient américains, et l'élégance de leurs formes les distinguoit de tous les autres. Ils font le commerce comme Bonaparte faisoit la guerre, en gagnant leurs adversaires de vitesse; ils portent beaucoup moins qu'eux, mais sont si fins voiliers qu'ils font deux voyages pendant que les autres n'en font qu'un. D'ailleurs, les bâtimens hollandois qui étoient là n'offroient rien de remarquable, rien de national que le silence, les formes peu gracieuses et la propreté. Un grand vaisseau de guerre démâté qui s'élevoit comme une tour au milieu des bâtimens inférieurs, nous fut désigné comme servant de prison. Il étoit trop soigné, trop beau, trop supérieur aux horribles pontons qui déshonorent la Tamise pour qu'on pût le croire destiné au même emploi que ceux-ci; il faudroit alors accuser d'une cruauté volontaire un nation qu'on blâmeroit avec regret. Les officiers qui remplissoient les chambres nous parurent trop brillans et trop gais pour qu'il nous fût permis de les prendre pour des détenus ou pour des géoliers. Fidèles a leurs habitudes de la mer, ces messieurs sautèrent sur leurs lunettes de longue vue pour

nous signaler quand nous nous approchâmes d'eux.

Les seules choses vraiment curieuses et nouvelles que nous offrit ce port furent les écluses et surtout celles que l'on nomme écluses à éventail, et que l'on prétend inventées tout récemment par M. Blanche, ingénieur en chef de la marine. Le problême à résoudre consistoit à fermer l'écluse contre le courant ascendant de la marée. Le moyen employé a été trouvé. Pendant long-temps toutefois, personne n'y avoit pensé ; c'étoit exactement l'œuf de Christophe Colomb. On s'est servi de ce courant contre lui-même, en lui faisant, pour ainsi dire, tourner l'écluse. Supposons l'écluse ouverte et le courant de la marée, montant avec impétuosité dans le bassin intérieur, si quelque motif pressant fait désirer de fermer sur le champ les portes de ladite écluse, aucune force humaine ne pourra y parvenir contre la violence des flots. Alors, on ouvre deux petites écluses ou portes latérales communiquant avec l'écluse principale par deux canaux souterrains, dans lesquels l'eau refoulée se précipite avec violence. Cette masse d'eau arrivée contre le second jambage de la porte construite en éventail ou quart de cercle, tend à la pousser devant elle, à la faire tourner, par conséquent, autour du pivot qui la soutient, et à fermer ainsi le sas de l'é-

cluse. Les deux courans une fois mis de la sorte en équilibre, la plus légère impulsion suffit pour ouvrir et pour fermer. Cette construction, d'une utilité de tous les instans, fera époque dans l'hydraulique hollandoise.

On conçoit de quelle taille et et de quelle force doivent être ces écluses destinées à établir à volonté une communication de la mer avec l'interieur du pays, c'est-à-dire avec les canaux qui le coupent en tous sens. Une série d'écluses est destinée à conduire les eaux dans le grand canal que l'on construit aujourd'hui; une autre, à communiquer avec les bassins intérieurs ou docks. Pour soutenir l'effort de ces flots toujours agités, et des marées souvent excessives, l'art et la force ont épuisé leurs combinaisons. Pour donner passage aux plus grands bâtimens, les proportions ont dû être gigantesques; et quand on pense que ces constructions, seuls boulevards du pays, le livreroient au néant si elles étoient forcées en un seul point, si elles cédoient à un ennemi toujours occupé à les attaquer; les poutres acquièrent, aux yeux qui les contemplent, une importance et une solennité que, de loin, on ne sauroit comprendre, et là encore il est impossible de ne pas voir, dans le bras qui les a fixées et qui les dirige à sa volonté, le dépositaire du pouvoir qui a dit au flot, tu n'iras pas plus loin. On marche avec une émotion respectueuse sur ces ponts étroits

suspendus aux portes de l'Océan. Ces Hollandois si froids, si ennuyeux, si insipides d'ailleurs, grandissent aux yeux et frappent d'une sorte d'admiration, quand on observe leur sang-froid à braver les tempêtes, leur courage à dompter les flots, et la tranquillité avec laquelle, derrière une planche et au-dessous des orages, ils continuent leurs affaires en toute liberté d'esprit.

Le bassin intérieur, contenant dans son enceinte les bâtimens de l'amirauté et ses immenses magasins, n'a rien de bien remarquable, rien qui puisse être comparé à ce que l'on voit à Londres ou à Woolwich; il n'a d'intéressant que le bassin sec ou de construction qui le termine. Ce dernier est ovale, maçonné dans toute son étendue; et ses revêtemens garnis d'escaliers dans tous les sens, vont en se rétrécissant jusqu'en bas, de manière à imiter la forme d'un vaisseau. C'est là que les navires entrent pour se faire réparer. Dès qu'ils y sont, le bassin est mis à sec, et tous les côtés des bâtimens sont abordables de la manière la plus facile. On sépare ce bassin du premier grand réservoir au moyen d'un bateau-porte; celui-ci flotte au dessus d'un châssis placé de telle manière qu'en descendant à fleur d'eau, il s'y adapte complétement et intercepte toute communication entre les ondes des deux bassins. Toute la manœuvre faite dans ces occasions est simple, silencieuse, et, pour ainsi dire, invisible. Les

deux bassins étant pleins d'eau, et par conséquent le bâteau-porte étant à flot, on le détourne pour faire entrer le bâtiment à réparer. Le Bateau-porte remis en place, on ouvre une soupape dans sa partie inférieure, et il descend peu à peu, de manière à remplir son cadre. Une machine à vapeur, dont les bâtimens terminent très-élégamment le tableau, met le bassin à sec dans peu d'instant. Les ouvriers descendent les magnifiques escaliers et examinent de la manière la plus commode quel est le point du vaisseau, qui exige quelque réparation. Leurs travaux finis, le Bateau-porte se vide et remonte à sa place; il se détourne encore une fois, et le vaisseau réparé court affronter de nouveaux orages. A peine voit-on un seul ouvrier.

Nous regagnâmes notre auberge à travers force prés et surtout à travers force canaux, ce qui n'étoit rien moins que commode; nous aurions pu nous croire en Amérique, après avoir voyagé si long-temps dans la mer; les écussons, les costumes, la langue et les productions des Etats-Unis, tout contribuoit à l'illusion; et malgré ce qui rappeloit l'Angleterre, on ne pouvoit s'y tromper; car la haine la plus prononcée pour la Grande-Bretagne et une grande bienveillance pour les matelots de New-York et de Boston, se manifestoient de toute manière. On ne conçoit pas trop ce que deviendra cette petite ville du Helder, à

moins de s'embarquer tout entière pour le nouveau-monde, si la guerre ne recommence pas sur les mers, et si l'on achève un canal qui transportera, à près d'une lieue, tout le passage tant par eau que par terre. Le Helder n'a aucune communication avec la mer. Une des conséquences les plus singulières de cette nature des côtes, et des mesures prises pour les fortifier, c'est que nulle part on n'a osé interrompre la ligne de défense ni rien fait qui ressemble à un port. Quelques-uns des plus hardis pêcheurs essaient seuls de suspendre, dans les jours de calme, leurs canots aux rochers de la digue. La seule circonstance qui pourra conserver au Helder quelque importance, sera de servir de communication entre le continent et les forts isolés au bord de la mer; séjour de deuil et de désolation, où l'on ne comprend pas que l'on se laisse volontairement déporter.

L'impossibilité sur cette rive lointaine et au milieu des eaux, d'obtenir du poisson, et en revanche l'abondance de vin de Bordeaux excellent et à fort bon marché, nous parurent une double singularité; la promenade que nous fîmes sur la digue au coucher du soleil, nous offrit un spectacle magique, mais auquel nous étions plus préparés. S'il étoit permis de dire qu'il existe des aspects qui, quoique moins brillans que ceux que présente le lac de Genève, font des impressions plus profondes, nous mettrions certainement

de ce nombre celui qu'offroit ce rivage, lorsque debout sur une des pièces de cet immense parquet, rendu si brillant au soleil par les vapeurs et les plantes grasses qui le recouvrent, on considère ces flots d'un bleu sévère qui viennent du bout du monde se briser à vos pieds, l'imagination va pour ainsi dire à leur rencontre, jusqu'aux pôles glacés qui les envoient. Quand on réfléchit à la position de ce rocher enlevé à la Norvège, sur lequel on est placé, à cet avant-poste au milieu des orages qui pressent de tous côtés une plage située au-dessous d'eux, à ces déserts habituellement recouverts par les flots qui vous séparent de toute civilisation et de tout continent, à ce séjour enfin tout factice, qui semble un vol fait à l'Océan dont le domaine a été envahi; alors l'effet toujours si imposant de la mer est plus grand et plus solennel que jamais. L'homme se sent bien petit et bien chétif en présence de cette sévère et hostile nature; il se relève en songeant que ce sont des êtres comme lui qui ont dompté cet abîme et tiré un parti utile de ce chaos. En face de soi, au-delà de cette mer qui s'est ouvert de force un passage entre des terres jadis unies, l'île du Texel déploie, à travers une amotsphère toujours voilée, des formes fantastiques et irrégulières, on croit distinguer ces bords où les oiseaux déposent des milliers d'œufs, comme dans la retraite la plus

inviolable, et où un petit nombre de bergers battus d'orages perpétuels soignent leurs innombrables troupeaux avec un costume qui, depuis plusieurs siècles, n'a pas subi le moindre changement.

C'est un singulier séjour que celui que les flots attaquent sans cesse de toutes parts, une terre que les vagues emportent et recouvrent souvent, des maisons qui communiquent entre elles par des pilotis et presque jamais avec le continent civilisé. Sur la rive gauche qui s'arrondit vers la haute mer, les batteries des forts annoncent seuls la présence de l'homme, et rompent tristement l'uniformité du coup d'œil.

Les pavillons flottans à droite dans le port de Nieuwe-Diep, présentent la civilisation sous une image plus riante ; la rade étale ses flottes à l'ancre, et, de temps en temps, quelque grand bâtiment paroissant tout caché sous son nuage de voiles sort de ce groupe immobile pour gagner la haute mer. L'île de Wieringen, le dernier produit de ces eaux toujours agissantes, se confond aux bornes de l'horizon avec le ciel grisâtre qui presse ses marais ; sous ses pieds, on voit des canots pendus aux rochers signalant tout ce que cette côte a d'inhospitalier pour les humains. Les milliers de mouettes qui se rassemblent avec de grands cris, à la base de chaque jetée, semblent proclamer que cette contrée est plus amicale pour

elles. Le détroit est rempli de mille embarcations, diverses d'origine, de forme et de destination, et se croisant dans tous les sens; les unes venoient de combattre la baleine dans les parages sablonneux de Terre-Neuve, d'autres de soumettre dans les ondes brûlantes de la sonde, le sultan de Palembang dont la défaite est le dernier fait d'armes qui ait illustré les Hollandois dans leurs colonies. Sur la gauche enfin, le détroit s'élargissant toujours peu à peu, se terminoit dans cet azur immense auquel l'œil cherche en vain une borne; ce tableau remue jusqu'au fond de l'âme, et fait profondément réfléchir.

Mais s'il étoit brillant au coucher du soleil, deux heures plus tard éclairé par la lune il avoit un charme plus doux; les rivages et les bâtimens devinés pour ainsi dire dans un demi-jour, intéressoient encore davantage; le silence solennel de la nature disposoit à la méditation. Le sourd murmure des vagues venant se dérouler sur la digue, le froissement des flots que sillonnoit un bateau pêcheur passant comme une ombre, pour aller se mettre à l'affût; dans le lointain, quelques signaux bruyans ou les chants solitaires des matelots de service, troubloient seuls, par intervalles, la majesté muette de la scène.

Le lendemain, au soleil levant, l'aspect étoit différent encore; malgré la marche du temps tout étoit plus jeune que la veille: l'Océan paroissoit moins

sévère, la verdure sembloit plus riante. Nous quittâmes avant le jour nos hamacs; car l'hôtel de Zeeburgh, la dernière maison du continent, ressemble fort à un vaisseau; et nous nous acheminâmes vers les forts par une route opposée à celle que nous avions suivie la veille. Elle étoit toujours sur la digue, et là, comme ailleurs, les oiseaux de mer, nos seuls, mais inévitables compagnons dans ces solitudes, nous poursuivirent de leur compagnie criarde. Il étoit impossible de ne pas voir de la coquetterie dans le caquetage et les battemens d'ailes de ces nuées d'hirondelles de mer faisant leur toilette sur le rivage. Laissant à gauche le grand fort, auquel les chances successives de la fortune ont fait donner tour à tour les noms de Fort-la-Salle et de Fort-du-Prince-Héréditaire, nous nous retrouvâmes dans le sable et dans les plus affreuses dunes, avant d'atteindre le petit fort Moïland, situé à l'extrémité de la côte en face de la mer. C'est un fortin carré extrêmement simple, uniquement composé d'un fossé sec, donnant le jour aux casemates de deux batteries regardant la mer et d'une haute tour destinée à servir de fanal et de point d'observation. C'est comme une sentinelle perdue, placée là pour signaler les approches qui pourroient être suspectes. Rien n'est encore fini, et l'on doute que le but puisse être jamais atteint; les sables que soulèvent les vents remplissent les fossés à mesure qu'on les cons-

truit; là encore, la persévérance et l'énergie des Hollandois brillent de tout leur éclat. Pour avoir élevé une pareille masse sur une colline de sable mouvant, on conçoit quelle peine a été nécessaire. Les charrettes pleines de matériaux qu'on essayoit d'y faire parvenir restoient enfoncées jusqu'au moyeu dans une montagne qu'on entr'ouvroit quand on vouloit la gravir. Du haut de ces remparts nos yeux furent affligés de la même vue qui les avoit tant peinés à Brederode. Ici l'aspect de cet océan de sables avoit quelque chose d'encore plus triste et de plus désolant. Nous en étions à peu près entourés; et quelques sentinelles se montrant dans le lointain sur leurs bastions, ne disposoient pas à préférer beaucoup au désert ce qu'elles annonçoient de civilisation. Au fond d'un tableau qui éloignoit toute idée de relations douces et faciles, la mer paroissoit seule amicale et praticable; c'étoit vers elle seule que tendoient tous les vœux. Conçoit-on qu'au milieu de tant d'horreurs de tout genre, pressés entre des bourbiers et des dunes entre des sentinelles et le désert, soient allés se loger des êtres qui n'y aient point été condamnés. Il existe entre le fort La Salle et le fortin au-dessous de la digue et des dunes qui le séparent absolument de la mer, une cinquantaine de maisons ou plutôt de huttes. Il est possible, au reste, que personne n'ait le malheur d'y vivre; car, obligés de serpenter entre ces masures,

nous n'aperçûmes que deux ou trois ombres déguenillées, ayant à peine l'air de créatures humaines. Les intervalles de chaque baraque étoient remplis de boue, de débris de toiles, de fragmens de mur; les fenêtres étoient sans vitres, les portes sans panneaux, les toits sans couvertures; une odeur fétide de poissons séchés pouvoit seule faire croire que ces lieux eussent des habitans; et cependant c'étoit en Hollande, dans la Nord-Hollande, dans la province des pantoufles si propres, des dentelles, des rues revêtues de briques vernies, de la richesse et de la santé; dans la la province aussi, il faut l'avouer, la plus remplie de contrastes du même genre. Mais ce dernier, le plus grand, le plus pénible, avoit malheureusement une cause bien simple. Ce hameau étoit le complément du fort, sa population, la conséquence de la garnison voisine; elle se composoit des individus qui étoient à sa suite. En regagnant le Helder, nous traversâmes le grand fort dans toute sa longueur, et ses innombrables ponts-levis et ses ouvrages se prolongeant à près d'une demi-lieue dans les sables; nous plaignîmes profondément les gens enterrés dans un pareil séjour.

Traversant les marais voisins, au moment où l'on étoit occupé à traire les vaches dont ils étoient couverts, nous ne songeâmes qu'à notre séjour supposé en Nord-Hollande, et oubliant l'horreur

du coin dans lequel nous nous trouvions, nous nous fîmes fête de boire du lait tout chaud. Mais là aussi la garnison qui nous touchoit avoit exercé son influence; ces vaches mal soignées, ce lait clair et offert de si mauvaise grâce, ces vases sales et délabrés, nous remirent sous les yeux tous les inconvéniens d'un pareil voisinage et toute la distance qui existe en industrie et en propreté, entre les paysans maîtres chez eux et la population qui se forme autour de toutes les casernes. Là, le contraste étoit rendu aussi frappant que possible. Il l'est beaucoup moins à Potsdam et à Spandau, où les forteresses interrompent seules le désert, qu'à côté des polders hollandois.

Du Helder où étoient restés nos chevaux, nous regagnâmes de notre mieux le Zand, au milieu des sables et de notre société de la veille. Au Zand nous changeâmes de route; et tournant à l'est, nous nous dirigeâmes sur le pont de Schagen. C'est-là que nous fîmes réellement connoissance avec la Nord-Hollande et son genre de beauté particulière. Jusqu'alors nous y avions vu des maisons de luxe, des villes, des travaux; des oiseaux et des forts; mais la campagne, ses habitans, leur industrie, leurs mœurs, nous ne les avions encore que soupçonnés. Quelque étonnant que nous ait paru ce beau village de Schagen, il a été trop surpassé par ceux qui l'ont suivi pour mériter une mention spéciale. A peu de dis-

tance, les ruines du château d'Outremont font un bel effet dans le paysage, mais elles étonnent beaucoup, comme quelque chose qui n'est point à sa place, et l'on se demande comment des ruines, semblant annoncer de longs siècles et une vieille terre, se trouvent dans un pays qui a l'air absolument neuf et sorti hier, fraîchement lavé, du sein des eaux. A mesure que nous avancions, la culture faisoit des progrès étonnans. Aux landes des environs du Helder succédoient les plus riches plaines; aux pâturages uniquement destinés à être consommés sur place, des prairies qu'on étoit occupé à faucher. Les bestiaux devenoient plus beaux et toujours plus nombreux.

La quantité de chevaux, de vaches et de moutons remplissant de toutes parts l'horizon, est impossible à concevoir; et chacun de ces animaux étoit aussi remarquable dans son genre que leur nombre étoit extraordinaire. Les vaches et les chevaux, tous d'une taille colossale, étoient tachetés d'une manière remarquable; les vaches n'avoient point, comme les vaches suisses, la raie du dos plus claire que le reste, avec des flancs foncés et des épaules mouchetées; de grandes bandes noires à peu près rectangulaires, se détachoient sur un fond blanc de la façon la plus irrégulière. Elles présentoient, d'ailleurs, les plus belles formes, un poitrail bien ouvert,

une croupe large et très-relevée. Quant à ces chevaux de deux couleurs, faisant flotter dans la prairie leur longue crinière, et leur queue qui balayoit le terrain, ils rappeloient ces coursiers de la nuit que l'art nous a dépeints ainsi bigarrés, et ils ajoutoient beaucoup à l'effet pittoresque de l'ensemble. Les plus beaux arbres groupés, un peu en désordre, auprès des maisons, des chemins et des canaux, étaloient une partie de ces grâces natives dont on les prive trop souvent.

La fraîcheur de la verdure, les contours élégans de mille canaux, l'éclat de ces habitations toutes jolies, et qui sembloient sortir des mains du peintre, ces toits couverts de tuiles brillantes, ces ponts revêtus des plus vives couleurs, paroissant de distance en distance, comme des arcs-en-ciel, toute cette réunion formoit un tableau d'une richesse et d'une élégance remarquables. Nous serpentions dans des chemins excellens cachés sous des touffes de verdures et qui n'avoient ni la régularité solennelle, ni la dureté, ni les barrières de la chaussée; la navigation étoit partout au milieu des terres, les voiles se mêloient aux arbres, les bateaux chargés de foin disparoissoient sous la masse qui les couvroit, et la colline de verdure sembloit se mouvoir d'elle-même sur les eaux. Si l'on ajoute à ce tableau des milliers de cygnes, entourés de leurs familles, se promenant paisiblement sur

tous ces canaux, les bergères du pays avec leurs fronteaux d'or, leurs voiles de dentelles flottant sur leurs épaules, et leurs figures de Madones, on croira cette description faite à loisir et le fruit de l'imagination ; rien n'est cependant plus exact. On en retrouve les modèles dans la moitié de la Nord-Hollande ; ni les vallées de la Suisse, ni celles de l'Ecosse, ne présentent nulle part un ensemble aussi riche, aussi brillant et aussi varié; mais le moindre châlet des Alpes, avec son grand toit de chaume, arrivant jusqu'à terre, le petit bois de sapin qui éloigne les avalanches, le pâturage escarpé d'où les troupeaux, cachés au milieu des nuages, se font entendre sans se montrer, le torrent avec ses chutes, et les accens si souvent rauques du ranz des vaches, font une impression beaucoup plus vive.

L'effet est ici exactement l'inverse de celui que produit l'aspect de la mer vue au Helder et comparée au lac de Genève ; tout ceci est trop plat, les eaux sont trop stagnantes, tout est trop parfait, propre et bien rangé. Il y a dans l'atmosphère, dans les habitans, dans les quadrupèdes, y compris même les chèvres dont on aperçoit un grand nombre auquel on ne s'attendroit pas, quelque chose de lourd, de factice, d'immobile, et, si j'osois le dire, d'essentiellement prosaïque ; les petits cabriolets des paysans courant au grand trot au milieu de ce pays, font une exception

bizarre qui cependant ne diminue point l'impression de l'ensemble. C'est un paysage charmant, mais charmant pour les yeux seuls qui n'ont à communiquer à l'âme aucune impression. M. Pierre et ses tableaux mouvans n'ont rien de plus gentil ni de plus froid. C'est l'Arcadie sans inspiration, sans le ciel de la Grèce, sans cette étincelle qui la rendoit le pays de la poésie et de l'enthousiasme. Pour faire comprendre la sensation singulière qu'on éprouve en parcourant un pareil pays, il faudroit se représenter, comme se frottant les yeux à chaque instant, pour savoir si on rêve, comme croyant que le paysage n'offre qu'une illusion, et ne peut être ainsi en réalité; le pays arrangé est trop différent du pays naturel. Ce contraste augmente l'effet, peut-être l'admiration, mais il diminue le charme; on est mal à l'aise, comme quelqu'un qui craint qu'on ne l'attrape, et l'on ne se laisse aller à aucune rêverie, presque même à aucune pensée, dans un pays tout manufacturé, et dans des campagnes où l'on cherche en vain la nature. La route par Zand-Wind et Nieuwdorf va toujours s'embellissant jusqu'à Rustenburgh, situé à l'embranchement de deux canaux; ce charmant village avec son pont, son port, ses avenues et ses mille couleurs, est le plus joli point que nous ayons rencontré, et il pourroit être présenté comme un digne échantillon de la Nord-Hollande et de sa merveilleuse

prospérité. Il inspire bien plus d'admiration et donne à la fois une idée bien plus juste et plus avantageuse de l'ensemble du pays que ce village de Broek, si ridiculement célèbre, lequel heureusement ne ressemble à aucun autre. Qui cependant, hors de l'endroit même, a jamais entendu parler de Rustenburgh? partout il offriroit un coup d'œil ravissant; mais après avoir vu, à deux lieues de là, le pays dans son horreur primitive et les montagnes d'eau et de sable qui menacent d'engloutir cette plage stérile, on est forcé de croire à un peu de magie.

Nous avions côtoyé, pour arriver à Rustenburgh, le Hugoward, second polder encore plus remarquable que le premier que nous avions vu, celui du Zyp. Il l'étoit cependant moins lui-même que le Schermermeer auquel nous arrivâmes ensuite. Celui-ci, le plus central de tous, est après le fameux Beemster le plus remarquable pour l'agriculture et surtout pour les travaux de dessèchement; nous descendîmes dans son intérieur et l'examinâmes en détail. Pour dessécher et cultiver un de ces marais ou de mer intérieure, la première opération consiste à le diguer, ou à l'entourer d'une muraille de terre assez forte et assez haute pour que l'eau ne puisse pas y revenir. Ce travail terminé, on construit sur le bord de la digue des moulins à vent, mettant chacun une pompe en mouvement; et dès-lors les moulins

sont chargés seuls, et sans que personne ait à s'en occuper, du desséchement du marais. Grâce à l'absence de toute élévation qui arrête le vent, et au voisinage de la mer, qui amène des brises continuelles, les moulins à vent sont en Hollande presque toujours sûrs de pouvoir travailler; et d'ailleurs comme les Hollandois ne sont guère pressés, les entrepreneurs attendent fort patiemment chez eux, et en venant visiter de temps en temps leurs obéissans ouvriers, qu'ils aient fini leur besogne. A mesure que les moulins tirent l'eau du marais, ils la versent dans un canal ouvert de l'autre côté de la digue et destiné à la conduire jusques à la mer. Le plus souvent toute cette grande opération du desséchement entier d'une petite mer, ne peut pas se faire d'une seule fois; et quand le sol du marais se trouve à une profondeur considérable au-dessous des terrains environnans, on construit deux ou trois digues, et on creuse autant de canaux à des niveaux différens, s'élevant par degrés jusqu'au canal supérieur auquel aboutit tout le reste.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Voyage de découvertes aux Terres australes, fait pendant les années 1800-1804; rédigé, pour la partie historique, par Péron, et revu par M. Louis de Freycinet;

Seconde édition, revue, corrigée et augmentée par M. Louis de Freycinet, capitaine de vaisseau, etc. Paris, 1824 (1); 4 volumes in-8°, avec un atlas de 68 planches.

Nous avons rendu compte de la première édition de cet ouvrage important dans les anciennes *Annales des Voyages*, ce seroit nous répéter inutilement nous-mêmes que d'insister de nouveau sur tous les points de vue sous lesquels il intéresse la géographie et l'histoire. Les voyageurs, quoique contrariés par un chef inepte ou infidèle, ont exécuté des travaux immenses; ils ont exploré avec des soins minutieux les côtes nord-ouest, ouest et sud-ouest du continent de la Nouvelle-Hollande, aujourd'hui plus généralement nommée *Australie* (ce qui n'est, pour le dire en passant, qu'une traduction du premier nom donné par les Hollandois, « *het Zuydland* »); ils ont fait le tour de

(1) Chez Arthus Bertrand. Prix : 72 francs.

l'île Van-Diemen; dans cette longue et difficile navigation, ils ont les premiers vu et décrit plusieurs points de la vaste étendue de terre qu'ils ont longée : dans d'autres endroits, ils ont vérifié les découvertes des navigateurs qui les ont précédés : partout leurs travaux ont été effectués avec une exactitude exemplaire, surtout ceux de M. de Freycinet. Cette relation est donc d'une importance extrême pour la géographie, ou, pour mieux dire, pour l'hydrographie des côtes de la Nouvelle-Hollande.

L'incapacité de M. Baudin, capitaine commandant l'expédition, empêcha les naturalistes de descendre assez souvent à terre et d'y faire les excursions qui auraient été nécessaires pour reconnoître la nature du sol, ses productions et ses habitans. De là les idées probablement très-exagérées qu'on s'est formées sur l'aridité absolue de cette terre dont on n'a vu que quelques lisières. C'est comme si l'on avoit jugé les vignobles de Bordeaux d'après les landes de la Tête de Buch, ou les jardins de Leyde et d'Harlem d'après les dunes de Schevelingen. L'excursion de M. Riche (*voyez* le Voyage de d'Entrecasteaux) suffit pour prouver qu'il y a des eaux douces abondantes dans l'intérieur, sans même parler de celles qu'on a récemment découvertes sur le plateau dont les Montagnes-Bleues forment le degré oriental. Restreints par l'étroit génie de M. Baudin, les voyageurs n'ont pu faire des observations étendues et multipliées que sur les mollusques et les zoophytes dont fourmillent les mers voisines de l'Australie. C'est ici que M. Péron a développé un savoir et une habileté peu commune. Les observations de M. Leschenault de la Tour sur la végétation, avec la même exactitude, n'ont pu offrir la même étendue. On a peu communiqué avec les naturels du pays; cependant, M. Péron, rédacteur de la relation, n'a rien négligé pour compléter l'histoire des peuples divers

que l'on a rencontrés. Leur constitution physique, leurs mœurs, leurs usages, leurs ornemens, leurs jeux, leurs danses, leurs exercices sauvages et guerriers, leurs armes, leurs combats, leurs chasses, leurs pêches, leurs maladies les plus ordinaires, leurs habitations, leurs vêtemens, leur navigation, ont été l'objet de ses recherches à toutes les époques du voyage ; il a recueilli d'intéressans vocabulaires de leurs langues. . . . .

Au milieu des régions que les François ont parcourues, ils ont partout retrouvé les Anglois qui y ont formé des établissemens importans. On n'avoit que des notices insuffisantes sur ces colonies; la relation du voyage en donna une description qui fit bien connoître leur état au commencement du 19e siècle. Le rédacteur avoit étudié d'une manière particulière ce vaste système de colonisation des Terres australes qui s'est développé à la fois sur un grand continent, sur d'innombrables archipels et sur un océan immense. Jamais peut-être on n'eut d'exemple plus éclatant de la toute-puissance des lois et des institutions sur le caractère des individus et des peuples. Transformer les brigands les plus redoutables, les voleurs les plus éhontés en cultivateurs paisibles et laborieux, s'emparer de la population naissante pour la préserver, par les soins les plus assidus, de la contagion de ses parens, et préparer ainsi une génération meilleure que celle qui la fit naître, tel est le spectacle intéressant que présentent les nouvelles colonies angloises.

Mais la métropole n'a pas eu seulement l'intention de corriger de mauvais sujets; elle s'est proposé réellement un but plus avantageux à ses intérêts mercantiles. Ce but a été fort bien deviné par Péron. Les instructions remises au premier gouverneur de la colonie, et rendues publiques, font connoître que la moitié de la Nouvelle-Hol-

16*

lande, les îles du détroit de Bass et la Terre de Van-Diémen tout entière se trouvent réunies dans l'acte de prise de possession de l'Angleterre; enfin, que la Nouvelle-Zélande et la plupart des archipels du Grand-Océan se rattachent aussi à ce nouvel empire, sans aucune autre détermination de longitude à l'est que les rivages du Pérou et du Chili.

Les points de vue que l'on vient d'indiquer suffisent pour donner une idée de l'intérêt que le voyageur aux Terres australes présente à toutes les classes de lecteurs. L'accueil favorable que le public a fait à la première édition, en deux volumes in-4°, a donné l'idée d'en publier une seconde in-8°. M. de Freycinet qui avoit pris une part active, comme capitaine de la goëlette le *Casuarina*, aux travaux de la campagne, et qui, après la mort de Péron, avoit recueilli et mis en ordre ses manuscrits, a revu et corrigé cette nouvelle édition. Il raconte dans la nouvelle préface les circonstances singulières qui ont accompagné la publication de la première édition, et qui ont si longtemps empêché le second volume de paroître.

« Ces retards, dit-il, ont été expliqués d'une manière « étrange. Péron avoit eu pour but, disoit-on, de ravir à « Flinders son droit de première découverte; on pensoit « que l'auteur, dont, au reste, le caractère de candeur « ne pouvoit être révoqué en doute, avoit travaillé sous le « poids d'une autorité influente et n'avoit été que l'ins- « trument de la plus blâmable spoliation. »

M. de Freycinet prétend démontrer non seulement la fausseté, mais encore l'absurdité de ces suppositions et d'autres accusations odieuses fondées, dit-il, sur des idées chimériques, sans aucune espèce de preuve. Comment, dit-il, a-t-on pu concevoir un soupçon aussi odieux que celui d'après lequel le gouvernement françois se seroit emparé

des papiers et des cartes de M. Flinders, captif à l'Ile-de-France, pour en publier les résultats comme provenant de l'expédition françoise? Quel besoin auroit-on eu d'employer tant d'années à copier des cartes, lorsque quelques mois y auroient suffi? « Le temps, s'écrie-t-il, qui calme « les passions humaines, et permet toujours à la vérité de « reprendre ses droits, fera justice d'accusations conçues « avec *légèreté* et soutenues avec *inconvenance*. Péron et « Flinders sont morts; l'un et l'autre ont des titres cer- « tains à notre estime, à notre admiration; ils vivront, « ainsi que leurs travaux, dans la mémoire des hommes, « et les nuages que je cherche à dissiper auront disparu « sans retour. »

Ici nous sommes obligés d'interrompre M. de Freycinet; les accusations dont il s'agit n'ont point été conçues avec *légèreté*. C'est M. Flinders lui-même qui les a élevées; et, quoiqu'il se soit trompé sur quelques circonstances, il ne s'est pas plaint avec légèreté; ces motifs étoient graves; nous les avons jadis exposés presque dans ses propres paroles (1), et nous remplissons un devoir sacré en les reproduisant.

« M. le capitaine Flinders, après avoir perdu les bâtimens l'*Investigator* et le *Porpoise* (2), essayoit de regagner l'Europe dans la goëlette le *Cumberland* de 29 tonneaux; il vint relâcher à Port-Louis dans l'Ile-de-France, forcé par le mauvais état de son petit vaisseau. Quelques circonstances lui avoient fait concevoir le soupçon qu'on pourroit bien vouloir retenir le *Cumberland* à Port-Louis, puisque son passe-port, délivré par le citoyen Otto, par

(1) *Annales des Voyages*, XXIV, p. 273-276.

(2) *Voy.* la lettre de M. Flinders, *Annales des Voyages*, X, p. 88 et suiv.

ordre du premier consul, n'étoit que pour l'*Investigator*. Toutefois persuadé, que la conduite d'un administrateur de Bonaparte, qui lui-même s'étoit déclaré le protecteur des sciences, ne sauroit guère être moins libérale que celle qu'avoient suivie précédemment deux gouverneurs françois, l'un envers le capitaine Cook, dans la guerre d'Amérique, et l'autre envers le capitaine Vancouver, dans la guerre de la révolution, il bannit tous ses doutes, et se flatta de rencontrer à Port-Louis le même accueil que MM. les capitaines Baudin et Hamelin reconnoissent avoir éprouvé à Port-Jackson.

« Quoi qu'il en soit, il ne tarda pas à s'apercevoir de son erreur. Le gouverneur capitaine général Decaen, arrivé récemment à l'île de France, reçut Flinders assez rudement. Il fit semblant de ne pas croire qu'il étoit l'officier désigné dans le passe-port, le qualifia d'imposteur et d'espion, ordonna de débarquer tous ses livres, cartes et papiers, de saisir le *Cumberland*, et de conduire le capitaine et le maître d'équipage à une auberge dans la ville, devant la porte de laquelle une sentinelle fut placée à l'instant. Le capitaine Flinders resta quatre mois étroitement détenu dans cette auberge qui étoit sale et incommode.

« Il seroit trop long de suivre le récit des avanies dont le capitaine Flinders fut abreuvé pendant sept ans de détention injuste; récit qui occupe une partie considérable de son second volume. S'il eut à se plaindre du capitaine général, et il le fait sans aucun ménagement, comme un homme qui a le cœur ulcéré, il ne manque pas non plus de citer toutes les personnes qui essaièrent d'obtenir sa liberté ou vinrent lui porter des consolations. Plusieurs officiers françois, et notamment l'amiral Linois, intercédèrent inutilement en sa faveur auprès du gouverneur capitaine-gé-

néral. Le gouverneur alla jusqu'à lui refuser la permission d'échanger sa prison en ville contre une résidence à la campagne, quoique l'un des chirurgiens françois de l'île déclarât que le mauvais état de sa santé, joint à des affections scorbutiques, rendoit cette mesure urgente. Enfin, grâce à l'intercession du capitaine Bergeret, on lui accorda la faveur d'être transporté à la prison du jardin, après avoir été dépouillé auparavant de ses papiers, de son épée et de ses lunettes d'approche. On ne daigna pas seulement répondre à ses lettres et remontrances.

« Sa propre santé, aussi bien que celle de son maître d'équipage, commençant à souffrir très-sérieusement, ils eurent une visite de M. Laborde, premier médecin en chef de l'état-major, qui certifia que l'air de la campagne et l'exercice étoient indispensables au rétablissement de leur santé; mais le général Decaen se contenta de faire dire au médecin qu'il ne devoit point se mêler d'affaires qui ne le regardoient pas.

« Toutes les instances des plus respectables colons et officiers, du marquis de Wellesley et de M. Edward Pellew, ayant été infructueuses, M. Flinders craignit de devoir rester prisonnier durant toute la guerre. « Cet état d'in-« certitude où je restois après trois ans d'anxiété, me jeta « dans un abattement qui auroit pu devenir funeste si je « n'avois eu soin, par des occupations continuelles, de « détourner mon esprit d'un objet si pernicieux pour sa « tranquillité : une pareille fin de ma captivité eût fait trop « de plaisir au capitaine-général; cette conviction même « m'aida à supporter mes maux. »

« Joseph Banks, président de la Société royale, auquel l'expédition étoit due en quelque sorte, s'étoit adressé de bonne heure à l'Institut national pour obtenir l'élargissement du capitaine Flinders. Le conseil d'état résolut, au

mois de juillet 1804, « d'*approuver* la conduite du général « Decaen et d'accorder au capitaine Flinders la liberté et « la restitution de son vaisseau, par un pur sentiment de « générosité. » En 1806 seulement, cette décision fut approuvée par Buonaparte. On dit l'avoir envoyée par triplicata sur des vaisseaux françois; cependant une quatrième copie, expédiée d'Angleterre par M. Edward Pellew, fut la première qui parvint, au mois de juillet 1807, à l'Ile-de-France. Toutefois l'année s'écoula, ainsi que la suivante; et M. Flinders, loin de recouvrer la liberté, ne fut que plus resserré.

« De cette conduite du général Décaen, il résulte, de deux choses l'une, ou que les ordres relatifs à l'élargissement de Flinders ne sont jamais partis de France, ou qu'ils ont été accompagnés de contre-ordres. »

Ce n'est qu'après avoir exposé ces griefs qui, certes, n'ont rien de *léger*, que M. Flinders se livre à des soupçons affreux; il paroît persuadé que le gouvernement impérial avoit l'intention de le faire périr en captivité, afin de s'emparer de ses papiers après sa mort, d'ensevelir dans l'oubli le souvenir de ses découvertes, et de publier le résultat de ses recherches comme le fruit du voyage entrepris presque en même temps par les François. Il fut confirmé, dit-il, dans cette opinion, lorsqu'il vit, par un article du *Moniteur*, en 1808, que M. Péron, dans sa *Relation*, donnoit des noms françois aux golfes, aux îles, aux promontoires que lui, Flinders, avoit le premier découverts. Il en fut pleinement convaincu, lorsque, dans cette Relation, il vit M. Péron annoncer que, lors de la rencontre des deux expéditions, lui, Flinders, auroit parlé de manière à faire croire qu'il n'avoit pas visité les deux golfes Spencer et Vincent; ce qui auroit justifié les François de s'être cru les auteurs de ces découvertes. M. Flinders assure, au

contraire, avoir annoncé aux François les découvertes dans lesquelles il venoit de les devancer. Plein de l'idée que ces usurpations, ces réticences étoient commandées à M. Péron, dans le but politique de fournir à la France un prétexte pour occuper des terres voisines de la colonie angloise de la Nouvelle-Galles méridionale; M. Flinders se félicite, dans le double intérêt de sa patrie et de sa gloire personnelle, d'avoir pu soustraire ses cartes aux mains du général Decaen, et d'avoir, par une occasion antérieure, pu faire passer en Angleterre une copie de ses notes et de ses journaux.

En lançant ces graves inculpations contre le ci-devant gouvernement impérial de France, le navigateur anglois a pourtant la touchante bonhomie de dire « que M. Pé-« ron, parfaitement instruit des droits de première dé-« couverte, appartenant à lui, Flinders, n'aura tenu un « langage contraire à la vérité que parce que des ordres « supérieurs l'y forçoient; sans doute, cette cruelle néces-« cité aura fait saigner son cœur. » Nous sommes heureux de pouvoir affirmer que le cœur de M. Flinders ne l'a point trompé sur le compte de M. Péron : ce savant françois, en conversant au sujet des découvertes et des souffrances du navigateur anglois, nous a toujours paru navré d'une douleur secrète, et nous a donné à entendre qu'il regrettoit de ne pas avoir la liberté de dire à cet égard tout ce qu'il savoit.

Les rédacteurs du *Quarterly-Review* de Londres, en rendant compte de la Relation de M. Flinders, ont sans doute parlé avec amertume; ils blâment presque la modération et les doutes de M. Flinders; non seulement ils accusent le ci-devant gouvernement impérial, et les François en général, d'un système d'injustice et de spoliation, mais ils vont jusqu'à dire « que le retard de la publication « de l'Atlas du Voyage françois à la Nouvelle-Hollande

« est dû à la nécessité où sont les François d'attendre que « M. Flinders ait publié ses cartes; alors ils les copieront(1). » Nous avons, dans le temps, rectifié cette grave erreur (2). « Ce soupçon, disions-nous, est mal fondé : l'Atlas du « Voyage françois, rédigé par M. le capitaine de Freycinet, « étoit complétement achevé en 1812; nous en avons « même eu communication en 1809, et nous en avons inséré quelques extraits dans nos cartes de l'*Océanie* ou la « cinquième partie du monde (3). Nous pouvons aussi at-« tester d'avoir vu M. de Freycinet travailler à la combinai-« son des matériaux dont il composoit ces cartes; circons-« tance qui, en écartant l'idée d'une spoliation, ne fait « nullement préjuger la question de la priorité de décou-« vertes. »

Cette déclaration, qui nous place hors de la ligne du combat, nous autorise peut-être à croire que l'Europe et la postérité adopteront notre opinion sur ce déplorable différend. Nous pensons :

1° Que les soupçons de M. Flinders, sans être conçus avec légèreté, doivent être jugés dénués du moindre fondement à l'égard des honorables membres de l'expédition françoise, et notamment à l'égard de MM. Péron et de Freycinet;

2° Que le langage du *Quarterly-Review*, injuste quant au fond, est excusable par l'absence d'explications claires dans la première édition de la relation françoise, notamment à l'endroit de la rencontre de deux expéditions et au sujet de l'avis positif, donné par Flinders, sur ses découvertes.

(1) Quarterly-Review, octobre 1814.

(2) Annales des Voyages, XXIV, p. 289.

(3) Précis de la Géographie universelle.

3° Que l'ancien ministre M. le duc Decrès, le gouverneur général M. Decaen, et quelques autres hommes du gouvernement impérial, doivent encore au public, et même à l'honneur national de la France, des explications plus franches et plus détaillées sur leur conduite envers Flinders.

M. de Freycinet, évidemment gêné dans cette discussion désagréable par sa position et ses devoirs d'état, a pu aujourd'hui développer avec plus de liberté son caractère indépendant et impartial, en examinant la question de la priorité relative des découvertes faites sur la côte sud-est de la Nouvelle-Hollande, et, par suite, des droits respectifs de la France et de l'Angleterre.

Ce savant navigateur établit avant tout une distinction entre une *première découverte réelle* et ce qu'il appelle un *travail de découverte*, c'est-à-dire un travail exécuté de bonne foi dans l'opinion que vous faites une première découverte, quoique, à votre insu, un autre l'ait déjà faite. La distinction est juste et nécessaire. Voici les applications que M. de Freycinet en a faites :

« 1° M. *Flinders* a *découvert le premier* la portion de la » côte du sud-ouest de la Nouvelle-Hollande qui s'étend » depuis l'extrémité orientale de la terre de Nuyts jusque » par la longitude 138° 58′ à l'est de Greenwich (136° 37′ » 45″ à l'est de Paris).

» 2° M. *Baudin* a *découvert le premier* la portion de cette » même côte du sud-ouest, comprise entre la longitude » susdite de 136° 37′ 45″ E. P., et la longitude 140° 15′ » E. G. (137° 54′ 45″ E. P.), c'est-à-dire, depuis le cap » Monge jusqu'au cap Lannes, ou cap Buffon (1) de Flin» ders, inclusivement.

(1) Flinders a fait une application inexacte de ces noms françois sur sa carte.

» 3° M. Grant a *découvert le premier* la portion de cette » même côte, qui s'étend depuis le cap Lannes jusqu'au » port Western. »

Nous ne pouvons que souscrire à ces trois points, puisqu'ils contiennent l'exposé pur et simple des faits, tels que nous les avions résumés dans un mémoire et retracés sur une carte, *il y a dix ans*. Dans cette carte, copie exacte de celle de Flinders, quant au fond, nous laissions aux découvertes de Baudin le nom de *Terre-Napoléon*, qu'elles portoient dans le Voyage de Péron; nous proposions les noms de *Terre-Flinders* et de *Terre-Grant* pour les deux autres divisions; les limites entre les divisions étoient un peu modifiées d'après ce qu'on croit entrevoir sur les limites naturelles.

Continuons la citation de M. de Freycinet.

» 4° Le travail du capitaine Flinders, depuis la terre de » Nuyts jusqu'au cap Lannes, limite occidentale de l'ex- » ploration du capitaine Grant, ayant été fait sans avoir eu » connoissance des opérations du capitaine Baudin, est » *en entier un travail de découvertes*.

» 5° Le travail du capitaine Baudin, dit M. Freycinet, » depuis le port Western jusqu'à la terre de Nuyts, ayant » été fait sans avoir eu connoissance des opérations des ca- » pitaines Flinders et Grant, est *en entier un travail de dé- » couvertes*. »

Ici nous sommes obligés de protester dans le nom de Flinders, qui a toujours persisté à déclarer qu'il avoit donné à M. Baudin un avis positif sur sa découverte de deux grandes baies, du port Lincoln, de l'île Kangaroos et sur la non existence d'un canal de communication entre ces golfes et celui de Carpentarie. M. Baudin savoit donc que son travail ultérieur n'étoit qu'un travail de *reconnoissance*.

Remarquons combien l'expédition françoise eût pu rendre service si, moins occupée de refaire une découverte déjà faite, elle se fût arrêtée au fond du golfe Spencer (Bonaparte), pour envoyer un nombre d'explorateurs dans la direction du nord, afin d'y observer le niveau et la nature du sol; il est probable qu'une marche de six ou sept journées leur auroit appris des choses importantes.

Reprenons la citation.

« 6° Les noms donnés par le capitaine Flinders aux divers » points de la côte du sud-ouest, dont il a fait la première » découverte, *doivent être conservés de préférence* à tous les » autres; mais les noms que Baudin a donnés, dans le même » espace, à des parties que Flinders n'avoit pas nommées, » *doivent être également conservés.*

» 7° Les noms donnés par le capitaine Baudin aux divers » points de la côte du sud-ouest dont il a fait la première » découverte, *doivent être conservés de préférence* à tous » les autres; mais les noms que Flinders a donnés, dans le » même espace, à des parties que Baudin n'avoit pas nom- » mées, *doivent être également conservés.*

» 8° Les noms donnés par le capitaine Grant aux divers » points de la côte du sud-ouest, dont il a fait la première » découverte, *doivent être conservés de préférence* à tous les » autres; mais les noms que Baudin a donnés, dans le même » espace, à des parties que le capitaine Grant n'a pas nom- » mées, *doivent être également conservés.* »

Ces trois principes sont justes en eux-mêmes, et tendent à un rapprochement entre les nations maritimes et civilisées, aussi honorable pour elles que profitable aux sciences. Mais nous pensons que c'est à l'état, auteur des *premières découvertes*, à faire ce partage. Car la première découverte étant considérée comme un commencement d'occu-

pation et de souveraineté, l'état qui l'a fait faire refuseroit peut-être de reconnoître les noms intercalés dans ses possessions. L'autre état ne doit pas s'exposer aux désagrémens qui peuvent naître d'une discussion politiquement inutile.

D'après les règles qu'il s'est prescrites, M. de Freycinet a rectifié les noms employés dans la première édition de l'ouvrage. « On remarquera sans doute, ajoute-t-il, qu'en » rendant à chaque navigateur ce qui lui appartient stricte- » ment pour la nomenclature des terres qu'il a vues le pré- » mier, il a été naturel que quelques-uns des noms em- » ployés par Péron fussent effacés et remplacés par des » noms anglois. Cet exemple, d'une justice sévère, a-t-il » été suivi, dans tous les temps et dans toutes les circons- » tances, chez ceux qui paroissent le plus jaloux de leurs » prérogatives ?»

Le mélange de noms françois et anglois présente en effet un caractère d'impartialité assez remarquable. Mais l'Angleterre adoptera-t-elle cette nomenclature ?

Vingt-cinq planches inédites, gravées pour faire partie d'un ouvrage sur les peuples sauvages visités, pendant l'expédition, mais que la mort prématurée de Péron n'a pas permis de compléter, se rattachoient naturellement à l'Atlas déjà publié; et elles y ont été réunies; quelques autres, d'un très-médiocre intérêt, qui se trouvoient dans la première édition, ont été supprimées pour ne pas rendre l'ouvrage d'un prix trop élevé. La carte générale de la Nouvelle-Hollande a été gravée de nouveau sur un format plus commode.

Le style a été revu et corrigé avec soin par M. de Freycinet. Les changemens et les améliorations que cet habile et zélé navigateur a faits à cette seconde édition lui donnent un grand prix. Cet ouvrage, qui déjà tenoit un rang distingué

parmi les relations de voyages lointains où l'on trouve des renseignemens instructifs présentés sous une forme agréable, acquiert une valeur en quelque sorte nouvelle. On doit de la reconnoissance à M. de Freycinet pour ce travail recommandable qui fait attendre avec impatience la publication de sa dernière navigation dans le Grand-Océan, navigation si utile aux sciences.

Voyage dans la Nouvelle-Angleterre et dans le New-York, par M. Timothée DWIGHT. (*Travels in New-England and New-York.*)

Beaucoup de voyageurs ont dirigé leurs pas dans cette vaste contrée de l'Amérique du nord, connue sous le nom d'Etats-Unis. Cela n'est pas étonnant; un attrait invincible nous entraîne à observer la nature dans sa magnificence première, ou au moment où elle cède, pour la première fois, aux efforts d'une industrie naissante; il s'y joint le désir de visiter un grand peuple qui, de nos jours, commença son histoire par la conquête de son indépendance. Observant bien ou mal, pas un ami des sciences, pas un ami des révolutions n'a voulu revenir de son pélerinage, sans rapporter un tableau physique, botanique, minéralogique, moral ou politique de la patrie de Franklin et de Washington; et ce qu'on croira sans peine, c'est qu'aucun de ces voyageurs n'a voulu garder pour lui seul le résultat de ses observations. D'un autre côté, fiers d'appartenir à la nouvelle république et de la faire mieux connoître, parce qu'ils la connoissoient mieux, ses habitans ont entrepris plus tard de la décrire en détail. La patrie est devenue l'objet de

leurs études de prédilection de leurs courses, de leurs observations. Ses sites pittoresques, ses lacs, ses fleuves majestueux, ses vastes forêts, ses cascades imposantes, les pages de sa jeune histoire, ont occupé tour à tour la plume du prosateur et la lyre du poète. On peut regarder la statistique de M. *Warden* comme le fidèle résumé de toutes les connoissances positives acquises sur les États-Unis jusqu'en 1816. Depuis, plusieurs nationaux ont encore apporté leur tribut à la masse de connoissances géographiques déjà existantes sur cette vaste contrée. Le savant Dwight est de ce nombre, et son intéressante description mérite une attention particulière par la nouveauté et l'importance des faits qu'il a réunis et des remarques dont il les accompagne.

Cet ouvrage, se présentant sous la forme d'une réunion de voyages particuliers et spéciaux, qui commencent et finissent dans le même lieu, se trouve, par cela même, privé de cette espèce de mouvement dramatique qui s'attache au journal d'un voyageur. A défaut donc de cet arrangement facile, nous nous bornerons à recueillir quelques-uns des faits qui nous ont paru les plus neufs et les plus intéressans.

Dans tout ce qui a rapport à l'histoire naturelle, nous sommes frappés d'abord de la justesse et de la sagacité des observations du voyageur. Sans être aussi prétentieuses, elles ont un tout autre intérêt que celles des naturalistes de profession, et, en vérité, la science n'est pas moins redevable à de tels observateurs, que l'histoire aux travaux de ces chroniqueurs fidèles et de ces humbles annalistes des vieux âges. En voyageant au milieu de ces vastes et épaisses forêts qui, même dans l'état actuel du défrichement, couvrent encore une si grande partie du sol, le docteur Dwight n'oublie pas de remarquer cette sagesse de

la Providence, qui n'a pas voulu que la dépouille des bois fût un fléau pour l'homme. Avant leur chute, les feuilles, à la différence des autres végétaux, ont perdu leur eau de végétation ; elles tombent privées de tout principe délétère, et se transforment en un excellent terreau, le meilleur engrais qu'on puisse employer. Au milieu de ces masses énormes de feuilles mortes, les pioniers de la civilisation, car c'est ainsi qu'on peut appeler en Amérique les défricheurs des terres incultes, bivouaquent sans danger et poursuivent leur tâche laborieuse. Un fait non moins remarquable, et que le docteur Dwight confirme par son témoignage, c'est que les étangs et les lacs naturels, dont cette partie de l'Amérique abonde, n'exhalent aucuns miasmes putrides. Les bords de ces grands amas d'eau sont habités sans danger, tandis que les écluses ou canaux, creusés par la main des hommes, répandent dans la contrée des exhalaisons dangereuses qui donnent naissance à des fièvres pernicieuses endémiques; il trouve la raison de cette différence dans un fait qu'il a constamment observé, et qui n'admet, selon lui, aucune exception. C'est que les lacs et les étangs naturels sont alimentés par des sources qui jaillissent au fond de leurs bassins, et communiquent à leurs ondes cette transparence, ce mouvement et cette pureté qui les caractérisent. Aussi ne voit-on pas, à leur surface, cette espèce de pellicule ou écume verdâtre, qui couvre les eaux stagnantes, surtout dans les temps chauds.

D'après des expériences répétées, le docteur Dwight considère cette écume comme un composé d'animalcules, tantôt vivans et tantôt privés de vie. Ce changement se reproduit successivement et périodiquement à des intervalles de quelques jours. Lorsque la pellicule n'est point animée, elle n'offre à sa surface qu'une espèce de matière qui sert de germe à une autre génération. Il en

conclut que la putréfaction produite par les eaux stagnantes est une véritable putréfaction animale, à laquelle une première décomposition de végétaux peut bien donner naissance; peut-être ne fait-elle qu'alimenter la frêle et fugitive existence des animalcules.

Les hommes ne sont pas les seuls qui aient leurs révolutions. Les plantes ont aussi leurs changemens de dynastie. Dans les forêts américaines, des peuplades entières disparoissent sous la hache des habitans, et voilà que d'autres nations végétales viennent d'elles-mêmes occuper l'ancien royaume de leurs prédécesseurs; où des chênes majestueux étendoient leurs rameaux, des pins se sont emparés du sol et l'ont couvert de leurs pyramides rapprochées. Ces inconstances du sort sont communes dans les forêts de la Nouvelle-Angleterre et dans les autres contrées de l'Amérique du nord; les anciens voyageurs les avoient remarquées; on accusoit leurs récits de mensonges, mais le docteur Dewight les venge complétement. Lui-même a souvent observé les mêmes faits. Il a vu des terrains cultivés et des parties de forêts éclaircies par le feu se repeupler de nouveau et spontanément d'arbres de différentes espèces. Les matérialistes ont voulu s'emparer de ces faits, et en déduire que la matière avoit eu elle-même le pouvoir chimique de recomposer, de perfectionner même une vegétation nouvelle sans l'intermédiaire des semences. Cette idée ridicule, qui pourroit trouver un pendant dans les idées non moins bizarres d'Azara sur une végétation accidentelle, a été traitée par le docteur Dwight comme elle le mérite; et, avec beaucoup de sagesse, notre voyageur conclut que la solution d'une semblable difficulté reste dans le domaine de l'impossible.

Le docteur Dwight rapporte encore des faits très-curieux qui tendent à établir que ces changemens d'espèces

sur le même sol ne sont quelquefois qu'apparens, surtout dans des terres fraîchement remuées et qui semblent avoir recelé, à des profondeurs diverses, des graines d'arbres forestiers anciennement disparus. Il cite deux exemples que nous rapporterons, parce qu'ils sont courts. Son grand père, il y a plus d'un siècle, abandonna, à cause des excursions des sauvages, la culture d'un champ qui, bientôt après, se couvrit de jeunes pins blancs qui ne s'élevèrent que sur le terrain défriché dont ils dessinèrent parfaitement la forme. Un juge de l'état de Vermont apprit à M. Dwight que, dans quelques champs cultivés de cette contrée, un nombre immense de cerisiers d'une espèce particulière avoient poussé tout à coup, et cependant aucun arbre de cette espèce n'existoit dans le voisinage. Lui-même eut occasion de faire la même observation. Il étoit alors dans une pièce de terre nouvellement labourée au milieu de ses travailleurs. Ceux-ci, qui croyoient à la doctrine d'une génération qu'on pourroit appeler équivoque, lui demandèrent, avec un certain air de triomphe, d'où il supposoit que ces arbres pouvoient provenir. Pour toute réponse, il enfonça sa main dans la terre et en retira un beau noyau de cerise. Il n'y avoit rien à répliquer; mais on pourra toujours demander comment, dans un pays qui n'a jamais été cultivé, dans une terre qui n'a jamais été remuée, des forêts primitives auroient disparu et comment leurs élémens de reproduction, jetés sur le sol, se sont-ils trouvés enfouis assez profondément pour assurer leur conservation jusqu'à ce que le hasard les ait spontanément rapprochés de la surface, de manière à développer leur germination? Il faut convenir que toutes ces questions sont plus aisées à faire qu'à résoudre.

Les sauterelles se montrent aussi dans l'Amérique du nord; elles paroissent tous les sept ans. Kalm, savant

voyageur naturaliste, l'avoit déjà remarqué. Elles sont alors très-nombreuses; mais, dans les années intermédiaires, on ne les entend que dans les bois. Ici, cet insecte n'est guère malfaisant; il attaque seulement quelques arbres forestiers. Il n'a aucun rapport avec les sauterelles de l'Orient, si terribles dans leurs incursions et l'une des plaies les plus anciennes de l'Egypte. Est-ce une espèce distincte? ou les sauterelles du Nouveau-Monde n'ont-elles pas encore appris tous les avantages qu'elles peuvent retirer des progrès de l'agriculture? La chenille ne paroît pas y faire de fréquens ravages; le docteur Dwight ne se rappelle que d'une seule invasion de ces dangereux insectes. A la vérité, elle fut, comme ces grands débordemens des barbares du Nord, dans le moyen âge. L'armée étoit immense; elle marchoit sur une ligne prolongée, et les haies et les murailles n'étoient point un obstacle à son passage. Mais ce qui sembloit une foible barrière l'arrêta tout à coup. Les rigoles des terres labourées furent pour elle des redoutes insurmontables; elle ne put gravir ces petits escarpemens dont les terres fraîchement remuées cédoient sous les petits pieds de ces terribles insectes; ils trouvèrent la mort dans ces tranchées peu profondes, ouvrage de la charrue des hommes; et leurs cadavres amoncelés répandirent bientôt une telle infection dans le pays, qu'on lui attribua les fièvres dangereuses qui se manifestèrent alors. La mouche de Hesse paroît être une importation, on le croit du moins, parce qu'elle apparut pour la première fois dans des champs défrichés par une colonie de Hessois, vis-à-vis New-York. Nous ignorons si les Allemands regardent cette mouche comme un des fléaux de leur pays, ou si on la doit en Amérique à une reproduction spontanée de quelque espèce identique, dont le principe générateur, anciennement enseveli dans le sol, auroit été reporté à la

lumière du jour par l'effet du défrichement et du remuement de terre répétés. Toutefois cette petite mouche étend ses courses dans un rayon de 20 milles par an, et commet tant de ravages que la culture du froment dans le Connecticut a été presque abandonnée par la crainte de ses invasions. C'est une véritable perte pour le pays où cette espèce de blé réussissoit si bien. On sera même obligé d'y renoncer tout-à-fait; car, toutes les fois qu'on en sème, cette mouche pernicieuse se reproduit aussitôt et multiplie tellement, qu'en peu d'années elle devient assez nombreuse pour détruire complétement les récoltes. La mouche de Hesse est moins grosse que ces petits insectes que nous appelons *cousins*; lorsqu'elle se tient sur le sol, on ne l'aperçoit à peine. Vous ne la voyez bien qu'au moment où elle s'élève comme un petit nuage immédiatement devant vos pas. Elle est foible, sans défense contre le moindre ennemi, et le toucher le plus léger suffit pour l'écraser. Cependant cet insecte, si inoffensif en apparence, lève depuis long-temps sur le pays, par ses ravages, une taxe annuelle de plus d'un million de dollars.

Si le commerce est la source d'un échange continuel de jouissances, entre les nations, par une fâcheuse compensation, il transporte aussi dans un pays les calamités qui désolent une autre contrée. L'insecte qui détruit les pommiers nous vient d'Amérique. Les guêpes de ce pays ont été apportées dans le nôtre. Le pois de l'Amérique du nord, le meilleur, peut-être, qu'il soit possible de manger, est presque toujours attaqué par un insecte du genre des coléoptères, le *bruchus pizi;* sa larve vit dans l'intérieur des pois, des lentilles, des féves, etc., caché dans sa prison végétale. Nos vaisseaux ont introduit dans nos contrées cet insecte destructeur; il s'est déjà multiplié dans l'Europe

méridionnale, on le rencontre plus rarement en avançant vers le nord.

M. Dwight se livre à des recherches très-curieuses sur les révolutions physiologiques de l'espèce humaine; il cite pour exemple un nègre qui, sans éprouver aucune altération dans sa santé, dans ses manières, dans ses habitudes, est devenu presque blanc. En général, on remarque que, chez les descendans actuels des nègres venus dans la Nouvelle-Angleterre, au temps des premiers planteurs, la teinte foncée s'affoiblit sensiblement, leurs traits proéminens, leur chevelure, et jusqu'à leur complexion ont subi des changemens notables. Ces nègres ne ressemblent guère à leurs compatriotes importés dans les dernières années. Des Indiens, sans aucun mélange de races, et sous la même température que leurs ancêtres, perdent journellement leur couleur cuivrée, tandis que la race portugaise, jadis transportée en Afrique, noircit sensiblement. M. Dwight conclut peut-être un peu légèrement de ce petit nombre de faits que la différence observée dans le physique des peuples ne peut plus servir de base pour établir la différence des origines. Ce seroit assurément une belle question de géographie physiologique à traiter. Mais nous avons trop peu de données pour entreprendre un tel travail; ce n'est qu'à un savant, tel que M. de Humboldt, qu'il appartient de répandre sur ces matières tous les trésors de ses vastes connoissances et de leur donner tout l'intérêt qu'il puise dans son admirable talent. Nous ne hasarderons qu'une réflexion, c'est qu'il y a toujours dans chaque peuple un caractère général qui ne s'efface pas aux yeux de l'observateur attentif. Mais le cachet national nous semble encore plus fortement empreint sur le moral des nations que sur leur physique; et les mœurs intérieures, et les ha-

bitudes de l'âme, bien qu'altérées par les siècles, sont encore un des plus sûrs témoignages pour reconnoître l'identité de race et l'antique parenté.

On trouve dans le 2e vol. de ce voyage des observations qui semblent jeter quelques lumières sur la nature de ces explosions soudaines qui ont assez souvent lieu dans les contrées montagneuses, et dont la cause demeure jusqu'à présent sans explication satisfaisante. L'une d'elles est déjà d'une date un peu ancienne. Il y a une cinquantaine d'années que les habitans de Kisdale et du district de ce nom entendirent une forte détonation qui sembloit venir de la montagne de la rivière de l'ouest; ils se transportèrent sur le théâtre de l'explosion, et remarquèrent qu'une substance métallique s'étoit fait jour du centre de la montagne par un trou d'environ 6 pouces de diamètre. Les arbres des environs étoient couverts de cette même substance qui sembloit un mélange de minérai de fer calciné, ayant toute l'apparence des scories qui sortent de la forge d'un maréchal. Elle se montroit au milieu des rochers, et sur une des faces de la montagne sous la forme d'une lave refroidie, mais qui avoit été, il y avoit peu de temps, dans un état liquide.

Une autre montagne, Archutney ou les Trois-Frères dans l'état de Vermont, a toute l'apparence d'un ancien volcan; sa base principale et ces élévations inférieures se présentent sous la forme conique. Un vieux planteur des environs assura à M. Dwight que plusieurs fois on avoit aperçu des flammes s'élever sur son sommet, et ces flammes ne pouvoient être les torches allumées des chasseurs ou les feux de leurs bivouacs, parce qu'alors la pointe de la montagne étoit couverte de trois pieds de neige. Le 10 octobre 1803, en voyageant du collége de Dartmouth à Charlestown, le docteur Dwight eut occasion de vérifier ce fait plus remar-

quable encore par des circonstances accessoires. Le ciel étoit couvert de nuages, ils étoient bas et rapides, le vent du midi soufflоit avec violence, les nuages dans leur course enveloppoient le sommet de la montagne et glissoient sur ses côtés. Il étoit alors à huit à dix milles dans le nord de la montagne; tout à coup, vers dix heures du matin, il aperçut, sur son sommet, et dans la direction d'un angle de 25 deg., un jet lumineux; cette clarté brillante resta toujours à la même place, quoique les nuages passassent avec rapidité, et il ne cessa de la voir qu'en perdant la montagne de vue; à quatre heures de l'après midi, il la laissoit alors dans le sud à une distance de dix à douze milles.

Un an après, le même voyageur eut encore l'occasion d'observer un phénomène semblable sur le mont Taghkanne; les mêmes circonstances se reproduisirent encore. Dans le premier comme dans le second cas, la lumière et son éclat étoient les mêmes. La densité et l'aspect des nuages, la direction et la force du vent étoient encore les mêmes; ajoutons que les deux phénomènes se montroient dans la même saison de l'année.

Sont-ils de la même nature que ceux qui apparoissent sur le sommet granitique de Duida et sur la pointe du Guaraco, que l'illustre Humboldt nous décrit d'après les témoignages des habitans de ces contrées? N'est-il pas probable que ces divers phénomènes, généralement connus lorsqu'ils ont lieu sur une grande échelle, passent inaperçus lorsqu'ils sont concentrés dans d'étroites limites et bornés pour ainsi dire à une petite localité privée d'observateurs instruits. Il est encore présumable qu'ils se reproduisent beaucoup plus souvent qu'on ne croit dans les contrées montagneuses peu fréquentées, où on ne s'avise pas d'aller en chercher les traces. Cette conjecture nous paroît très-raisonnable, et il seroit bien à désirer que

les merveilles naturelles et les événemens physiques que rapportent les vieux chroniqueurs des provinces et les anciens annalistes, fussent recueillis avec soin et vérifiés de même; ce travail pourroit servir de base à quelques spéculations philosophiques qui n'attendent que des faits pour se développer et pour former une véritable théorie.

Le docteur Dwight parle beaucoup de la guerre de l'indépendance; à chaque lieu qu'il parcourt, il se plaît à rattacher un souvenir de ce grand événement. Il en est plusieurs vraiment intéressans. Nous en choisirons un surtout qui honore doublement l'humanité.

Un fermier américain, nommé Richard Jackson, bon royaliste, fut arrêté pendant la guerre de la révolution; mille circonstances prouvoient, jusqu'à l'évidence, qu'il alloit se réunir aux troupes du roi. Jackson, aussi franc qu'il étoit fidèle à la cause de son ancien souverain, loin de nier son projet, s'en fit honneur. Sur sa réponse, on le conduisit devant le haut sheriff, qui le fit mettre dans la prison du Comté. La prison tomboit en ruine, il lui étoit facile de s'évader; mais les mêmes principes de loyauté qui avoient dirigé sa conduite, et ses réponses, furent encore ses guides dans cette position délicate; il crut qu'il devoit respecter les actes de l'autorité, quelle qu'elle fût, et subir les conséquences de la détermination qu'il avoit prise. Il repoussa donc toute idée d'évasion; mais il pria le shériff de lui permettre de sortir pendant le jour pour travailler, en promettant de revenir tous les soirs coucher en prison; il l'obtint et fut fidèle à sa parole. Pendant huit mois, il vécut le jour aux champs et la nuit au cachot. Cependant le temps des assises approchoit, le shériff le prévint qu'il alloit le faire conduire à Springfield pour être jugé sur l'accusation de haute trahison: « Vous n'avez pas besoin de prendre cette peine, lui répondit Jackson, c'est une dépense que vous

pouvez éviter au gouvernement. Si vous voulez bien permettre, je m'y rendrai seul; soyez sûr que je ne me ferai pas attendre; donnez-moi cette preuve de confiance, et croyez à ma parole. » Le shériff, qui savoit à quoi s'en tenir sur son exactitude, le prit au mot; et voilà Jackson cheminant seul à travers les bois et allant se faire juger et probablement se faire pendre avec une probité qui n'aura probablement pas beaucoup d'imitateurs. Il traversoit une épaisse forêt, lorsqu'il fit rencontre de M. Edwards, membre du conseil de Massachusetts, et qui se trouvoit, pour le moment, revêtu du pouvoir exécutif. L'homme d'état aborde le pauvre Jackson, et lui demande où il se rend; l'honnête fermier lui apprend qu'il va à Springfields, où il doit être jugé aux prochaines assises, et là-dessus il lui raconte son histoire le plus simplement et le plus naïvement du monde. M. Edwards l'écouta attentivement, ne lui répondit rien, et bientôt ils se séparèrent. Arrivé à Springfields, Jackson se rend en prison, on avoit été prévenu de son arrivée; mais, en vérité, on ne l'attendoit pas. Quelques jours après, il comparut devant ses juges, son cas étoit clair, il avouoit tout; il s'en glorifioit même, il fut déclaré coupable et condamné à mort. On crut devoir cependant le recommander à merci. L'affaire portée devant le conseil de Massachusetts, le bien jugé fut d'abord reconnu; la loi avoit été justement appliquée, les formes étoient observées; il ne restoit plus qu'à discuter ses droits à la clémence. Le premier orateur avoit eu le malheur de lire l'histoire romaine et de prendre Brutus pour son héros favori; il fut inexorable. Le second, patriote doucereux, parla long-temps de vertu, d'humanité, de bienfaisance, et finit par conclure qu'il falloit pendre le pauvre Jackson; ce qu'il y eut de pire, c'est que les autres membres du conseil se rangèrent à cet avis. Il ne restoit plus

que le président à entendre ; au lieu de donner son opinion ; M. Edwards, car c'étoit lui-même, raconta l'histoire du loyal fermier américain, depuis sa condamnation jusqu'à ce jour ; et, pour appuyer de témoignages irrécusables, il produisit les attestations du shériff, et rapporta sa propre conversation avec Jackson au milieu de la forêt. Ce récit fut magique ; et, pour l'honneur du conseil et de l'humanité, il faut s'empresser d'ajouter que pas un des membres ne tenta d'en atténuer l'effet par une sèche discussion légale. Les plus sévères chanceloient, lorsque M. Edwards s'écria avec attendrissement : Enverrez-vous donc à la potence l'honneur, la probité et la foi aux sermens ? Un cri général de pardon répondit à cette noble question, et Jackson fut rendu à la liberté.

Nous remarquerons, en finissant, qu'une assez grande partie de l'ouvrage du savant voyageur est consacrée à la haute économie politique ; l'excellence de la constitution générale des Etats-Unis est exaltée au plus haut degré, et même les constitutions spéciales des diverses parties de la fédération reçoivent encore l'hommage du patriote américain. En général, le docteur Dwight est un chaud partisan de l'indépendance. Dans sa jeunesse il embrassa la cause de la révolution avec chaleur ; aujourd'hui que ce grand événement brille de tout l'éclat du triomphe, il n'est guère possible de lui demander une dose complète d'impartialité sur ses causes et sur son origine. Il y auroit peut-être matière à discussion sur certains principes qu'il met en avant, et même sur ses préjugés ; car les philosophes de nos jours qui font des révolutions tout comme les féodaux du 12e siècle, qui n'en faisoient pas, ont aussi leurs préjugés. Mais au moins le docteur Dwight est de bonne foi ; et, par le temps qui court, la bonne foi est la meilleure protectrice des opinions. De Laurentière.

Lydus sur les signes miraculeux, etc., etc.; texte grec, publié et suppléé d'après les MM. de la bibliothèque du Roi, avec une traduction latine, par M. Hase, membre de l'académie des inscriptions et des belles-lettres, etc., etc. (*Lydi de Ostentis quæ supersunt*, etc.)

Un manuscrit grec, presque illisible, et pourtant rétabli par des soins minutieux, grâce à une érudition profonde, un livre qui traite des augures, des prodiges, des superstitions les plus abstruses des Romains, un auteur du siècle déjà semi-barbare de Théodose, et qui, par son génie, par ses pensées, par son style, ne dément pas son siècle, voilà, dira-t-on, le sujet d'un article philologique dans le *Journal des Savans*, mais non pas d'un article historique dans les Annales de la Géographie et de l'Histoire. On se trompe; ce pauvre compilateur, ce triste Lydus fournit des matériaux pour un chapitre supplémentaire à l'ingénieux ouvrage de Montesquieu sur la grandeur et la décadence des Romains; ce livre si baroque intéresse autant le philosophe historien que l'édition qu'en donne M. Hase étonne et satisfait les savans.

Rome, l'immortelle Rome, qui, du sein de la destruction, conserve encore tant d'influence sur l'Europe, n'a grandi que par des institutions fondées sur la superstition la plus bizarre. Les augures, les miracles, les signes, les pressentimens, les rêves, entroient comme de puissans ressorts dans la politique intérieure du peuple-roi. La foudre, le bruit du tonnerre, l'aurore boréale, les *étoiles tombantes*, les feux follets, les ouragans, les éruptions volcaniques, les tremblemens de terre, les éboulemens, tout phénomène

physique étoit censé un signe par lequel les dieux avertissoient l'état romain des événemens heureux ou malheureux qui l'attendoient. Même des accidens tant soit peu comiques, un coq qui vous saute au visage, un bœuf qui veut monter au premier étage, un âne qui se place sur le banc des magistrats, intéressent, alarment ou consolent la politique d'un sénat suzerain des rois et maître de la terre habitée. C'est avec des moyens aussi puérils en apparence que les grands gouvernoient le peuple : les citoyens sont assemblés au Champ-de-Mars; ils vont élire un consul ou déclarer la guerre à un état voisin : soudain un vautour, un épervier vole à travers les cieux ; le magistrat-président secoue gravement la tête : Les augures sont mauvais, s'écrie-t-il ; et l'assemblée est dissoute.

Une question se présente naturellement ici à l'esprit de quiconque a l'habitude de réfléchir. Pourquoi les Grecs, postérieurs au siècle d'Homère, semblent-ils avoir fait très-peu d'attention aux signes miraculeux, ou du moins ne pas y avoir attaché aucune importance politique, tandis qu'ils accordoient aux oracles une grande influence sur leurs affaires nationales? Pourquoi les Romains, si supérieurs aux Grecs par la raison, le bon sens, la gravité, se sont-ils soumis à observer avec un respect superstitieux des accidens naturels et même ordinaires? Nous croyons qu'on ne trouvera pas déplacées ici quelques réflexions propres à jeter du jour sur cette question intéressante, quoique peu approfondie jusqu'à présent; elle mérite certainement d'être traitée à fond par ceux qui écriront un jour l'histoire philosophique de la république romaine.

Comment se fait-il, demande-t-on, qu'à Rome, depuis l'invasion de Brennus (il nous reste peu de notions certaines sur les époques antérieures) jusqu'aux premiers Césars, l'art des auspices avoit tout envahi; qu'il n'y avoit

presque rien à quoi son domaine ne s'étendît; que, chez le peuple le plus sensé de l'antiquité, on avoit fait des phénomènes les plus ordinaires, dans le ciel ou sur la terre, l'objet d'une science aussi frivole qu'épineuse? L'astrologie des Orientaux, quelque absurde qu'elle soit, paroît plus noble, plus spirituelle que cette espèce de *fétichisme* des Romains. Que chacun ait son étoile, que le cours des astres règle les événemens humains, c'est une opinion moins extravagante peut-être que celle qui, du temps des Scipions et des Térence, exécroit comme funestes tels mots prononcés en telle occasion; qui redoutoit une invasion ennemie, parce que la foudre avoit frappé les murs de la ville; qui regardoit comme le présage d'un événement sinistre que les rats eussent mangé quelque chose de sacré; qui prenoit pour le signe d'un grand malheur le cri d'une souris ou l'apparition d'une belette au moment où l'on étoit occupé d'une entreprise importante (1).

Deux causes, selon nous, ont fait placer et ont maintenu les *Ostenta* parmi les élémens nécessaires de l'ancienne religion romaine. La première, plus générale, est l'imagination plus sombre, plus inquiète, plus rêveuse chez les Romains qu'en Grèce. Moins riant, plus analogue aux croyances du Nord, le polythéisme de l'ancienne Italie, avant l'envahissement de la litterature et des idées helléniques, respiroit un sentiment de terreur religieuse, de soumission aux pouvoirs surnaturels, d'abandon à la toute-puissance céleste. Jusqu'aux premiers siècles de notre ère, on y

(1) Valère-Maxime, lib. I, cap. 3, §. 5. *Occentus soricis auditus, Fabio Maximo dictaturam, C. Flaminio magisterium equitum deponendi causam præbuit.* Plutarque, qui rapporte le même fait dans la vie de Marcellus, se trompe de nom; ce qui lui arrive perpétuellement, quand il parle de choses romaines; il nomme le dictateur Minucius, au lieu de Fabius Maximus.

trouve ce penchant pour les vieilles traditions locales, pour les vieux prestiges, qui se rattache fortement au patriotisme; les superstitions des Romains, comme leurs relations de parenté ou de famille, ont toujours eu quelque chose de plus vif, de plus profond, de plus cérémonieux que les mêmes rapports chez les Grecs-Ioniens. Dans le système mythologique de ceux-ci, c'est la beauté, et même, s'il faut le dire, la beauté physique qui règne en souveraine; c'est elle qui soumet les dieux à de simples mortels, qui, dans les siècles héroïques, arme les peuples les uns contre les autres; ce sont les foiblesses du cœur et les riantes fantaisies des sens qui fournissent à la poésie *grecque-ionienne* la plupart de ses images et de ses pensées. Tous les dieux de la Grèce, tant anciens que nouveaux, avoient habité la terre; on montroit leurs tombeaux, on en connoissoit la généalogie, les aventures : capricieux, foibles, passionnés, ils ne vivoient que dans la poésie harmonieuse qui les avoit créés; mais, lorsque les prestiges de celles-ci cessèrent avec le génie de la liberté, la Grèce elle-même, abandonnant ses antiques divinités, leur substitua promptement un autre culte, celui d'Isis, de Mithras, des Æons : elle se soumit aux purifications de l'Orient, elle crut aux théophanies néoplatoniciennes jusqu'à ce que la religion du Christ, religion intellectuelle et universelle, enveloppa dans un naufrage commun toutes les superstitions du paganisme. Le polythéisme romain, au contraire, paroît moins puéril que celui des Grecs, plus sérieux, plus austère; il exerça une puissance plus profonde et plus intime sur les âmes, tant vulgaires qu'élevées : pour celles-ci, c'étoit un système lié au salut de la cité, au bien-être de la patrie; pour celles-là, c'étoient des traditions populaires dans leur substance et dans leurs formes, intimement unies aux souvenirs locaux et aux mœurs nationales : il n'est donc pas

étonnant que, pendant long-temps, cette superstition ait exercé un pouvoir immense dans toutes les affaires publiques et privées.

Cette différence essentielle entre les Romains et les Grecs-Ioniens tient peut-être à la différence des deux grandes races dont la nation grecque se composa. Les Eoliens, auxquels certainement les Romains étoient alliés par leur langage, avoient une gravité, une tournure d'esprit religieuse, une sensibilité sérieuse et profonde peu connue des Ioniens. Aussi les uns occupoient les contrées du nord; les autres, celles du midi. C'est chez un peuple d'origine éolo-dorienne, chez les Thébains, que nous retrouvons le plus de traces d'une croyance aux prodiges, aux signes et aux pressentimens, semblable à la doctrine romaine (1). Même l'origine étrusque des superstitions romaines ne feroit que corroborer cette conjecture, s'il est vrai que les *Tyrrheni*, *Tusci*, *Rasenæ* et *Etrusques* sont un peuple venu de l'Illyrie et de la même race éolo-pelasgique que les Albanois (2).

La seconde cause, selon nous, du respect religieux des Romains pour les prodiges, c'est le puissant intérêt que l'art des aruspices devoit inspirer aux grandes familles qui présidoient aux destinées de la ville éternelle, et dont la prééminence politique se fondoit sur des prérogatives religieuses. Sans adopter, sans discuter même ici l'hypothèse ingénieuse d'après laquelle Rome, sous les rois, n'étoit pas une ville latine, mais une ville entièrement étrusque, hy-

(1) *Diog. Sic.*, XVII, cap. 10.

(2) Les divers noms de cette nation sont, je le crois, les no[illegible] de *castes* ou de tribus dont elle se composoit. *Tyrrheni*, ou plu[illegible] *Tyrani*, signifioit, en grec, seigneurs; *Lartes* ou *Lairdh* en est la traduction celtique. *Tusci* sont les sacrificateurs de [illegible]. Nous y reviendrons un jour.

pothèse soutenue par des savans d'un grand mérite, il n'en est pas moins certain que, depuis l'époque où nous avons des détails positifs et authentiques sur la position politique, l'éducation; la vie intérieure et domestique des patriciens romains, nous leur trouvons une analogie frappante avec les *Lucumons* et les *Lartes* de l'Etrurie. C'est la même souveraineté patriarcale sur une tribu des cliens; c'est le même attachement des cliens que chez les *clans* des Ecossois et chez les tribus actuelles des Albanois. Le patriciat romain, au commencement de l'état, formoit une caste dominante, réunissant l'autorité de prêtres (1) à celle de chefs militaires; si les Patriciens ne descendaient pas des Etrusques, il n'en est pas moins constant, d'après l'aveu des Romains eux-mêmes, que toute leur doctrine religieuse était empruntée à ce peuple (2). De là viennent ces cérémonies secrètes (3),

(1) « Personne n'ignore que les magistrats de la république romaine furent d'abord des prêtres. » C'est ainsi que commence l'ouvrage de *Lydus* sur les magistratures.

(2) Nous ne faisons qu'indiquer les passages suivans, qui ont déjà été cités par bien des écrivains modernes, et qui prouvent que le sénat envoyait anciennement dix jeunes gens des premières familles de Rome chez les peuples d'Etrurie pour y étudier la religion (*percipiendæ sacrorum disciplinæ gratia*), et surtout ce qui regardoit les auspices. Valère-Maxime, lib. I, n° 1; Cicéron, *de Divinat.*, lib. I, cap. 41. *Voyez* aussi Juste-Lipse, *Electa*, lib. II, cap. 2. Le sénat avoit adopté cet usage, parce qu'il ne vouloit point que l'art de la divination fût exercé par les classes inférieures, ou, comme dit Cicéron, loc. cit., *ne ars tanta propter tenuitatem hominum à religionis auctoritate abduceretur ad mercedem atque quæstum*, chose qui, en effet, eut lieu chez les Grecs.

(3) Dans Tite-Live, lib. VI, cap. 41, un patricien dit : (ut) *Nos privatim auspicia habeamus, quæ isti* (plebeii) *ne in magistratibus quidem habent.* Les plébéiens pouvant parvenir aux magistratures inférieures, il étoit défendu aux fonctionnaires au-dessous du consul,

ces traditions mystérieuses qui se perpétuoient dans les familles patriciennes; chacune d'elles avoit ses *sacra*, son culte particulier, ses dieux protecteurs, comme nos familles nobles dans le moyen âge avoient leurs saints particuliers; semblables aux castes sacrées de l'Inde (1), elles seules parvenoient aux hautes dignités sacerdotales, elles seules avoient le droit de consulter les fastes consulaires, les livres des pontifes, les livres de jurisprudence (2); elles seules possédoient la science bizarre et fort compliquée qui interprétoit les présages, d'après les révélations du roi Numa, (voyez *Lydus*, page 62), ou les règles prescrites par

du censeur et du préteur de prendre les auspices : *Ne quis magistratus minor de cœlo servâsse velit*. Telle est la formule de l'édit consulaire, conservée avec un passage curieux de Messala sur le droit augural, par Aulugelle, *Noct. Att.*, lib. XIII, cap. 15. *Voyez* aussi Cicéron, *Philippic*. II, cap. 32 et 33, avec les observations judicieuses d'Abrami.

(1) Une autre ressemblance entre les bramés et les praticiens de la république romaine, sont les priviléges miraculeux que des familles entières avoient reçus directement du ciel. Les *Hirpini* marchoient impunément sur des charbons ardens, le jour d'un sacrifice annuel, sur le mont Soracté. *Voyez* Pline, lib. VII, cap. 2; II, cap. 107. Dans des siècles plus éclairés, on commença toutefois à supposer qu'en cela il n'y avoit rien de miraculeux : *Hirpini ambulaturi per ignem medicamento plantas tingunt*, dit Varron dans un fragment conservé par Servius *ad Æneid*. IX, vers. 785; mais les exemptions accordées par le sénat à cette famille (*Voyez* Pline, *loc. cit.*) n'en favorisoient pas moins l'erreur commune.

(2) « Quoique nous soyons peu versés dans nos fastes et dans les « commentaires des pontifes, qu'on ne nous laisse pas voir, nous « savons du moins que les consuls ont pris la place des rois, » dit Canuleïus, un des tribuns du peuple, en proposant un plébiscite pour établir la liberté des mariages entre les familles plébéiennes et celles des praticiens. *Voyez* Tite-Live, liv. IV, chap. 3, vol. I, p. 273, éd. Ruperti, et comparez avec liv. IX, chap. 45, p. 682, où il est dit que, l'an de Rome 449, l'édile C. Flavius, étant en guerre

Tagès, fils de la Terre (*Lydus*, p. 2, 12, 160, 196). Ces droits exclusifs, les patriciens les conservèrent presque aussi long-temps que dura la république. Le dieu, sous la protection particulière duquel étoit Rome, n'étoit connu que d'eux (1); la ville de Rome même avoit un nom mystérieux qu'on ne pouvoit divulguer sans commettre un crime digne de la plus grande punition (2); et nous savons que Valerius Soranus fut puni de mort pour avoir manqué de discrétion à cet égard (3). Il est vrai que presque toutes ces traditions venoient des Etrusques; mais les patriciens, en les adoptant, les avoient sans doute amplifiées ou modifiées à leur gré, et selon leurs intérêts; elles devinrent entre leurs mains un moyen puissant pour maîtriser la multitude plébéienne qui, habituellement turbulente et jalouse, se soumettoit néanmoins toutes les fois que ses chefs lui parloient au nom du ciel. Sans ce grand et salutaire lien, principe d'unité et de concorde entre des castes ennemies, le triste exemple de tant d'états déchus n'auroit probablement pas empêché la jeune république de consumer ses forces dans

avec les patriciens, *civile jus, repositum in penetralibus pontificum, evulgavit, fastosque circa forum in albo proposuit, ut, quando lege agi posset, sciretur*. Cette conduite de rendre les lois fondamentales publiques, conduite qui, dans un état moderne, aurait semblé toute naturelle, parut si violente à Rome, que les patriciens prirent le deuil, et que, selon Tite-Live, *integer populus, cultor et fautor bonorum*, la bourgeoisie honnête désapprouva la manière d'agir du fougueux édile, soutenu seulement parce que Tite-Live appelle *factio forensis* la canaille de la place publique.

(1) *Plutarch, Quæst. Rom.*, § 61.

(2) Pline, *Hist. nat.*, lib. III, c. 5. *Voyez* aussi un excellent mémoire de M. *Münter*, évêque de Sélande : *De occulto urbis Romæ nomine*, réimprimé à la tête de ses *Antiquarischen Abhandlungen*.

(3) Solin, *Polyhistor*, cap. 1.

santes dans des guerres civiles ; Rome, divisée par des factions, épuisée par des déchiremens intérieurs, seroit devenue la proie d'un peuple rival, plus heureux, parce qu'il auroit été plus uni. Considérées sous ce point de vue, les paroles de Cicéron, sujet de risée aux yeux de l'ignorance dédaigneuse, décèlent un sens profond. « Je me suis persuadé, dit-il (1), que Romulus, par les auspices qu'il or-« donna, et Numa, par les sacrifices qu'il établit, avoient « jeté les fondemens de Rome qui, sans doute, n'auroient pu « s'élever à ce haut point de grandeur, si elle n'avoit sans « cesse imploré l'assistance des Dieux.

On conçoit maintenant pourquoi, guidés par ce sens droit, par cette sagacité admirable qui semble avoir été le principe vital de la république romaine, les hommes d'état, les chefs de la nation, aient entretenu parmi la multitude des craintes frivoles, mais utiles à leur politique. Leur puissance était inébranlable, aussi long-temps que le peuple les supposoit en possession exclusive d'une science dont dépendoit le salut de la patrie. Aussi avons-nous vu avec quelle jalouse inquiétude ils veilloient à ce que le vulgaire ne connût de ces ineffables mystères que ce qu'ils vouloient eux-mêmes lui communiquer, et leur vengeance ne tardoit guère d'atteindre ceux qui dévoiloient le moindre détail de leur doctrine occulte.

Le ridicule qui nous frappe dans beaucoup d'usages, rattachés aux prodiges et indices miraculeux, disparoît en se rappelant ce caractère politique de toute cette institution. Par exemple, quand un bœuf ou une vache avoit *parlé avec une voix humaine*, le sénat étoit obligé de tenir sa séance en plein air (2); cet usage ne pouvoit-il pas servir à déjouer

(1) *De naturâ Deor*, lib. III, cap. 2.

(2) *Plin*, VIII, 71.

des conspirations secrètes contre la sûreté de cette assemblée souveraine ? Les signes qui autorisoient le renvoi du peuple assemblé, ont souvent dû servir à retarder ou faire changer une résolution dangereuse ou une élection imprudente.

Au reste, il faut distinguer deux *époques* dans les superstitions romaines, l'une est celle où régnoient les croyances politiquement superstitieuses dont nous venons de parler; l'autre est celle où l'astrologie, soutenue uniquement par des foiblesses de particuliers, devint dominante. C'est la *semeiologie* ou la doctrine des signes qui fait l'objet principal de l'ouvrage de Lydus; c'est un art divinatoire d'une origine étrusque, ou au moins italique, cherchant à interpréter les grands phénomènes de la nature, les effets de l'électricité; tout ce qui s'offre fortuitement, frappe les sens, ou semble contraire à l'ordre établi dans les choses humaines. L'interprétation de ces prodiges, de ces *ostenta*, nécessairement arbitraire, contradictoire, devint le fonds de la science des augures et des aruspices. Mais c'est précisément parce qu'elle étoit incompatible avec tout raisonnement, que cette science n'osa jamais dévoiler à des yeux profanes les bases de son système; cherchant le mystère, elle s'entoura de vaines terreurs, et devint l'apanage exclusif des patriciens intéressés à la soutenir. Ce ne fut que lorsque les proscriptions et de longues guerres civiles eurent affoibli ou éteint les grandes familles, que plusieurs Romains illustres, Labéon, Atéïus Capito, Varron, Nigidius Figulus, publièrent, sur cette science, les ouvrages dans lesquels Lydus assure avoir puisé; en effet, c'est de leurs écrits que paroissent tirés les chapitres sur les tremblemens de terre (p. 190. 201), le *Tonitruale* ou Calendrier du tonnerre, chap. 27, 38, et surtout les observations sur les éclairs, chap. 47, 52.

Rome cessa enfin d'être république. Le despotisme san-

guinaire des premiers Césars décela bientôt leur pensée dominante, celle de détruire les familles patriciennes; elles surtout eurent à souffrir de la démence de Caligula, des fureurs de Néron et de Domitien, de la politique de Trajan et d'Adrien, grands protecteurs des hommes notables provinciaux. C'étoient maintenant l'Espagne, la Gaule, l'Illyrie, qui donnoient à l'empire des grands souverains, des capitaines valeureux, des législateurs et des administrateurs. Peu de Romains de Rome marquèrent désormais dans la carrière politique et militaire. Exclus de tout commandement militaire, menant une vie obscure dans leurs maisons de campagne, exerçant quelques fonctions civiles à Rome ou dans les contrées environnantes, les descendans des races antiques finirent par être oubliés et dignes de l'être. Privé de son appui principal, l'art des augures et des auspices fut négligé; mais tel étoit cependant le penchant de la nation, pour les choses mystérieuses, qu'aussitôt que la croyance à la divination ancienne commençoit à s'affoiblir, les Romains se livrèrent à tous les préjugés de l'astrologie judiciaire. Un savant distingué de nos jours, M. Letronne, vient de démontrer que cette science frivole, la plus ancienne, la plus longue et la plus généralement répandue de toutes les maladies de l'esprit humain, étoit pourtant à peu près inconnue aux Romains, du temps de la république; et, en effet, il est digne de remarque que dans l'ouvrage de Lydus il n'y ait qu'une seule section, celle qui traite des comètes, chap. 11, 16, où l'on trouve des traces évidentes de l'astrologie. Mais aussi, comme Lydus nous l'apprend lui-même page 36, ces chapitres sont tirés, non pas des anciens commentaires des pontifes, mais des écrits de *Campestrius* ou *Campester*, auteur plus récent que, d'après différentes considérations, nous croyons avoir vécu sous le règne de Trajan.

Ces considérations mettent en évidence l'intérêt historique de l'ouvrage de Lydus; cet écrivain, ou plutôt ce compilateur sans talent, sans esprit, sans vue quelconque (comme son habile et savant éditeur le caractérise lui-même), méritoit pourtant d'être rendu lisible et d'être complétement publié. Avoir réuni tous les restes que l'on possède du *Traité des Signes miraculeux*, avoir déchiffré avec des peines incroyables le texte presque détruit de plusieurs fragmens inédits, avoir discuté avec un profond savoir les difficultés, que souvent chaque mot d'un texte semblable présente à l'éditeur, avoir indiqué et apprécié les sources antiques où Lydus a puisé ses matériaux instructifs; avoir ainsi restauré un monument presque brisé et effacé, voilà le service que M. Hase vient de rendre aux sciences philologiques et historiques.

Exposer et apprécier en détail les opérations philologiques de l'éditeur de Lydus, seroit sortir de la sphère des *Annales*, où la philologie ne doit se montrer que comme auxiliaire de la géographie et de l'histoire. C'est au *Journal des Savans* qu'il appartient à remplir cet acte de justice envers M. Hase.

Nous présenterons à ce savant deux observations géographiques, qui peut-être amèneront des éclaircissemens.

«*Adrata*, château fort près Bostra, p. 320.» M. H. se demande s'il ne faut pas lire *Quadrata*? nous ne le croyons pas, car nous regardons le mot du texte cité comme le neutre pluriel d'*Adratum*, ville mentionnée par Guillaume de Tyr, lib. 16, cap. 10. Peut-être même le nom véritable est-il *τα Αδραα*, comme Eusèbe et les PP. de l'église, cités par Mannert, l'écrivent. Cette ville étoit à 25 milles de Bostra, à l'est. D'après Ptolémée, qui écrit *Adra*, la distance étoit un peu plus grande; selon Guillaume de Tyr,

c'étoit, au temps des croisades, une possession de Bernard d'Etampes.

« *Orchenia* » paroît bien être le pays des *Orcheni*, que Ptolémée place dans l'Arabie déserte, et Pline dans la Mésopotamie (données faciles à réconcilier, car le désert s'étend au-delà de l'Euphrate); mais ce peuple, quoique agriculteur, n'étoit pas d'une grande importance. Comment se trouve-t-il nommé chez Lydus sur la même ligne avec de grandes nations? quelque circonstance particulière l'avoit donc rendu célèbre.

Ortélius, à qui rien n'échappoit, avoit déjà lu le traité de Lydus, et y avoit trouvé la variante *Antyrchenia* pour *Antorchenia*.

Sitonia, p. 383. Je ne saurois deviner les raisons qui engagent le très-docte Creuzer à lire, au lieu de ce nom assez fameux, celui de *Bithynia*. Le même savant veut aussi lire *Amadiana* en place de *Mathiœ*; il me semble que si l'on veut corriger, *Emathiœ* seroit plus naturel.

Nous soumettons ces observations au jugement de l'habile éditeur de Lydus, qui pourra les apprécier dans le nouveau travail qu'il a promis sur cet auteur. M. B.

II.

MÉLANGES GÉOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES.

Aventure du général Del-Pozzo parmi les Tchetchentzes.

Cet officier, né en Italie, a passé la plus grande partie de sa vie au service de la Russie; il a éprouvé des destinées diverses et remarquables; il est actuellement (1809) *pris-*

tave ou inspecteur des Kabardiniens. Il y a six à sept ans, qu'étant encore colonel, il eut le malheur de tomber dans les mains des Tchetchentzes et d'être retenu pendant 15 mois comme prisonnier parmi ces sauvages. Voici comment il m'a conté son aventure : Parti de sa demeure d'alors, près le Tarak, à 50 et quelques werstes au-delà de Kisliar, il visita à pied, sous l'escorte de trois cosaques, une connoissance qui demeuroit seulement à 2 ou 3 werstes de chez lui. Au retour, les deux cosaques qui le suivoient, furent atteints mortellement de deux coups de fusils; le troisième qui marchoit devant lui fut massacré à coups de sabre, et quinze Tchetchentzes le saisirent et le dépouillèrent. Avec les mains liées sur le dos, il fallut suivre tout nu un Tchetchenze au cheval duquel il étoit attaché avec une courroie, tantôt en nageant à travers les rivières, tantôt en courant à côté du cheval ; ou bien, quand il tomboit de fatigue, les brigands le portèrent tour à tour. Complétement épuisé, dans un état fiévreux, avec les pieds enflés, sanglans et déchirés par les pierres et les joncs, il atteignit enfin leur demeure éloignée de 30 werstes. Afin de conserver la vie et la santé à un prisonnier aussi important à cause de la rançon qu'on pouvoit en tirer, ils employèrent, pour le général, un remède dont ils se servent eux-mêmes dans des maladies graves. On l'enveloppa d'une peau de mouton, récemment enlevée, en tournant le côté intérieur encore tout chaud vers sa peau. On le traita de cette manière pendant plusieurs jours, et chaque fois plusieurs heures. La chaleur animale et l'odeur de chair inhérente encore à la peau de mouton produisirent dans son corps une sensation extrêmement bienfaisante, et le prisonnier se trouva chaque fois comme ranimé et pénétré de nouvelles forces. Sa fièvre disparut; et, avec le retour de la santé, son courage se releva pour sup-

porter les souffrances plus grandes qui l'attendoient. Il fut renfermé dans une espèce de cage semblable à un colombier et reposant sur des pieux élevés ; la tête étoit attachée au mur avec une chaîne assez longue et les pieds également enchaînés à un bloc, de sorte qu'il n'avoit libres que les mains. Pour parvenir jusqu'à lui, on employoit une échelle qu'on avoit soin d'enlever chaque fois. Dans ce triste état, exposé journellement aux dérisions, aux outrages, même aux coups de ces barbares, il attendoit tristement sa délivrance qui éprouva de longs délais. Las de la vie, ne désirant que la mort, il répondit quelquefois à leurs mauvais traitemens par des propos durs ou menaçans ; ce qui ne fit qu'empirer sa position. Avec des gestes furibonds, ils lui crachèrent au visage et se vengèrent de lui par le refus des alimens. Ils l'engagèrent souvent à écrire en Russie pour être racheté, mais ils demandoient une rançon énorme. Ces lettres étoient portées par des Arméniens. Il reçut dans ces occasions du linge blanc de ses connoissances, bienfait inappréciable, vu la quantité de vermine à laquelle il étoit en proie. On le nourrit très-médiocrement, et c'étoit une marque de bonté quand on lui jetoit un os déjà en partie rongé. Lorsque les négociations sur sa rançon paroissoient avancer, lorsqu'en cas de maladies, ou d'autres, on le consultoit; ou même lorsqu'on le prenoit pour arbitre, les rigueurs diminuoient. Les femmes surtout montroient de la pitié envers le prisonnier, et lui donnoient même des lits lorsqu'il se trouvoit indisposé ; mais aussitôt qu'il étoit rétabli, on le privoit de ces commodités. Enfin, l'on tomba d'accord sur une rançon de 9000 roubles en argent, le marché fut confirmé par une cérémonie particulière. Le négociateur russe et le plénipotentiaire des Tchetchentzes se prirent mutuellement par le bout du nez par le bout des oreilles. C' stl a manière de rendre

traité sacré. Lorsqu'enfin le général fut mis en liberté et emmené par les Russes, beaucoup de ces sauvages l'accompagnèrent en lui demandant pardon, et les femmes lui fournirent des vivres pour le voyage.

(*Voyage dans les pays cosaques et caucasiens*. Nouv. Ephémérides Geog. de Weymar.)

Les bords de la Loire.

En quittant Beaugency, la première ville que vous rencontrez est Blois, dont les approches sont extrêmement pittoresques. La route est à demi-côte, sur une haute colline. A droite, vous avez des nombreuses maisons de campagne, bâties dans un goût moderne et jetées par-ci par-là, où l'on a pu trouver une pente douce; elles ont un petit jardin sur le devant et sont couronnées de vignes. A gauche, où la descente est rapide, l'œil du voyageur plane d'en haut sur les sommets de peupliers, d'ormes et de frênes qui remplissent une vallée, arrosée de courans d'eau limpide, et où l'on doit trouver une retraite délicieuse contre les chaleurs de l'été. Au-delà de cette vallée, la Loire s'étend comme un large miroir; tant sa surface est immobile, tant ses eaux abondantes coulent en calme et en silence.

Il est impossible de peindre dans aucune langue la variété et les charmes du paysage qui borde la Loire des deux côtés, depuis Blois jusqu'à Amboise, Chanteloup et Tours. Figurez-vous cette rivière magnifique, plus large que la Tamise ne l'est à Londres, coulant dans sa simple grandeur entre deux rangées de hautes collines, que couronnent d'innombrables châteaux, villages et églises, un mélange de montées et de vallées, où la grappe rouge et

la grappe blanche se succèdent sans interruption; où les peupliers s'élancent du sein de boccages, où tout respire l'industrie, et où pourtant tout charme les sens. Sur notre chemin, nous vîmes constamment le rivage couvert de tonnes destinées à recevoir le vin, et la surface de la rivière parsemée de bateaux qui montoient vers Orléans; leurs voiles, leurs pavillons, plus blancs les uns que les autres, brilloient dans les rayons du soleil couchant.

A l'approche de la nuit, nous vîmes s'élever, le long de la rivière, nombre de tentes qui paroissoient appartenir à des personnes débarquées des bateaux qui cherchoient un endroit commode pour cuire leur souper. On eût dit des tentes de Bohémiens; leurs feux, reflétés par la rivière, présentoient un coup d'œil pittoresque.

(*A Visit to Spain*, par M. *Quin*.)

Commerce de vins entre la France et l'Angleterre.

Plus d'une fois les hommes d'état d'Angleterre ont regretté le fameux *Traité de Methuen*, qui oblige les Anglois de maintenir les droits d'entrée sur les vins de France, à *un tiers* de plus que ceux sur les vins de Portugal. Il en résulte que, pour vendre un peu de drap aux Portugais, les Anglois boivent du vin médiocre à un prix plus élevé que ne leur coûteroit du bon vin acheté chez leurs voisins. M. Pitt, par son Traité de commerce de 1786, essaya d'établir un système contraire; il réduisit de moitié les droits sur les vins françois et d'un tiers ceux sur les vins portugais; il résulta de cette diminution des droits une telle augmentation de l'importation, que le produit total des droits se trouve considérablement plus grand en l'année

1790, qu'en l'année 1785, ainsi que le prouve l'extrait suivant des registres de douanes.

1785. Vins de France, 470 tonneaux; de Portugal, 12,698 tonneaux; du Rhin, 133 tonneaux; d'Espagne, 3,265 tonneaux.

Produit total des douanes et de l'*accise* sur les vins, 642,519 liv. sterl.

1790. Vins de France, 1117 tonneaux; de Portugal, 22,911 tonneaux; du Rhin, 116; d'Espagne, 5037 tonneaux.

Produit total des douanes et de l'accise sur les vins, 804,167 liv. sterl.

Ces faits prouvent que l'Angleterre gagneroit, sous tous les rapports, en admettant les vins françois à des droits modérés. Aussi le ministère anglois (et notamment M. Robinson) s'occupe-t-il sérieusement de changer le système existant, fondé pendant la guerre.

Les droits actuels sont, pour les vins de France, 144 liv. sterl. par tonneau de 252 gallons, et 95 liv. sterl. pour les vins de Portugal.

(*State of the Wine-Trade*, par *Warre*, 1824).

Fabrication des vins en Angleterre.

Il est à peine une ville, et, dans quelques comtés, on peut dire, à peine un village d'Angleterre qui ne possède son fabricant de vin. La moitié du vin de Porto et les cinq sixièmes des vins blancs, consommés à Londres, sont de fabrique angloise. Mais l'île de *Guernesey* est le principal siége de cette industrie. En 1812, conformément aux registres de douane de Porto, il avoit été expédié pour Guernesey 135 *pipes*, et 20 *oxhoft* de vins pour cette île. La

même année, les bâtimens de Guernesey débarquèrent, dans le port de Londres, 2,545 *pipes* et 162 *oxhoft* de vins prétendus portugais.

(*History of ancient and modern Wines*, par *Henderson*).

Fertilité relative des provinces russes.

Un grain de céréales rapporte dans les provinces de Livonie et de Courlande, 5.

Dans la Lithuanie et la Russie-Blanche, 3 2/3.

Dans les gouvernemens entre Moscou et Kiovie, 3.

Dans les gouvernemens sur le bas-Wolga, 3 1/4.

Dans les gouvernemens autour de Kiovie, 4.

Dans la Podolie, 7 1/2.

L'île Thorseng en Danemarck.

On a quelquefois décrit avec intérêt des îles de l'Océanie qui ne valent pas celui dont nous allons nous occuper. Au sud-est de la Fionie, s'étend un archipel d'îles agréables et fertiles, extrêmement peuplées, très-bien cultivées et dont les collines sont diversifiées par des bouquets de bois et par des vergers. C'est presque au milieu de ce groupe semblable à l'archipel des Amis, que l'on voit s'étendre l'île de *Thorseng*, dont le nom (qui signifie *pré de Thor*) a été changé dans la prononciation ordinaire à *Thsing*, qu'on écrit communément, mais inexactement, *Taasing*. La superficie est d'un mille carré et un quart (à 15 milles par degré), et la population, en 1819, étoit de 3,640 individus. Seize jolis hameaux, semés sur l'île, sont environnés de champs bien cultivés, séparés par des haies vives. A l'extrémité sud-est s'élève le château Waldemar; et, plus avant dans l'intérieur, la terre seigneuriale de Kierstrup présente

ses bâtimens entourés d'un parc. Cette terre et la propriété suzeraine de l'entrée appartient à la famille *Juel*; elle a été donnée par le roi Christian IV à l'amiral Nicolas Juel, vainqueur de la flotte suédoise dans la bataille de la baie de Kiœge, en 1677(1). Les redevances sont payées en grains, en argent ou en corvées d'après des conventions libres. Les produits de l'île étoient évaluées à 191,000 rixdalers (955,000 francs), avant les dernières révolutions financièresdu Danemarck; les grains n'y rapportent cependant que 5 pour un. Il y a 12,000 arbres fruitiers et 2,600 vaches. La bourgade maritime de *Troense* a des chantiers de construction et possède 21 navires do 600 à 1,200 tonneaux. Une école de navigation, un hospice bien organisé, une compagnie d'assurance contre les incendies et une autre contre les épizooties, attestent les hauts progrès de la civilisation.

M. *Lund*, pasteur, a fait paroître en danois une statistique de cette île. (*Beskrivelse over Thorseng.*)

Amérique russe.

Une convention entre la Russie et les États-Unis vient de fixer la parallèle de latitude de 54 degrès 40 minutes, comme la séparation entre les établissemens américains et russes sur la côte nord-ouest de l'Amérique.

L'Abeille du nord contient un résumé de la situation des *colonies de la compagnie américaine-russe*. On y voit que la population totale de ces colonies s'élève à environ 10,000 habitans, non compris les Russes. L'agriculture commence à s'étendre, malgré la rigueur du climat; la propagation des

(1) M. le comte Juel, ministre danois à Paris, est cousin du propriétaire actuel.

bestiaux est également très satisfaisante. Ainsi la Russie va formant des colonies à quelques degrés du pôle, et à la pointe de l'Amérique; et lorsqu'un travail opiniâtre et plusieurs générations de colons auront forcé la terre à produire et trouvé des ressources contre le climat, cette position pourra offrir à l'homme un séjour qui aura ses avantages, ce sera une route de communications entre l'Europe, l'Asie et l'Amérique. (*Le Globe.*)

Intérieur de Pékin.

Les rues sont très-sales, et l'on y voit dans plusieurs endroits des creux, qui, pendant une partie de l'année, deviennent des étangs.

Les Chinois vont sur des ânes qu'on tient tout sellés à chaque porte de la ville. Une course ne coûte que 10 *tcheches*, environ 4 *kopek* (sous) de Russie; on peut transporter sur ces ânes des paquets légers. Il y en a qui, dans l'hiver, se font traîner par un porte-faix dans une espèce de traîneau. On nous a assuré qu'il y a de petites voitures à âne traînées par des hommes, et dans lesquelles on peut aller de Pékin jusque dans les provinces du midi. La population de la Chine est beaucoup trop grande en raison des terres cultivées.

Dans des cavernes, ou plutôt des trous en terre, sous la muraille de la ville vivent des mendians. On ne peut se figurer rien de plus hideux, de plus dégoûtant que l'aspect de ces malheureux, presque nus, couverts seulement d'un lambeau de natte; ils se traînent, devant les boutiques, dans la *ville des marchands* ou dans le faubourg du Sud, pour demander l'aumône. Quand ils ont obtenu quelques *tcheches*, ils rentrent en rampant dans leurs trous.

Personne n'a pu nous dire s'il y a un hôpital ou d'autres établissemens philantropiques quelconques, excepté la maison des enfans trouvés, *Iouyintan*, située dans le *Wailotschen* ou faubourg du Sud, près la porte *Gouan-Tsioui*, fondé en 1662, première année du règne de Kansi.

On nous a dit que, pendant l'hiver, on distribue, au nom du *Bogdo-Khan* (grand roi, empereur), une écuelle de blé de Turquie, cuit à l'eau, à chaque mendiant, mais il y en a peu qui parviennent à profiter de cette grâce impériale.

Dans le temple *Lounwantan* ou *Tschaoyangue*, situé dans le Wailotschen, derrière les portes de la citadelle orientale, les *Choschanes* distribuent aussi du gruau cuit aux mendians.

En traversant la ville, à trois heures d'après midi, pour nous rendre dans le faubourg du Sud, nous vîmes les rues remplies de grandes masses de peuple dans un mouvement perpétuel; c'étoient presque tous hommes. Les barbiers et quelques autres classes exerçoient leur métier au milieu des rues; presque toutes les maisons ont des boutiques, remplies chacune des marchandises d'un seul genre. Nous passâmes devant la porte méridionale de la *Ville rouge* (1), dans l'intérieur de laquelle est situé le palais du bogdo-khan. On n'aperçoit pas au-dehors les bâtimens impériaux. La place devant la porte est pavée en dalles et ornée de colonnes de granit; personne ne peut y passer à cheval; on n'admet que les piétons. Les gardes étoient assis sur des escabelles devant la porte et fumoient tranquillement leur pipe. Les vêtemens sales de cette garde n'en relevoient guère l'éclat.

(*Voyage à la Chine*, par *Timkowski*).

(1) En russe *Krasnaia-Gorod*, ce qui peut aussi se traduire *la belle ville*.

Cannibale irlandois.

A Hobart-Town (Terre de Van Diemen), un certain Pierce, déporté, natif d'Irlande, a été jugé et exécuté, au mois de juin dernier, pour assassinat et *cannibalisme*. D'après ses aveux il s'étoit sauvé, en 1822, avec sept autres déportés, relégués ainsi que lui pour leur inconduite dans une île voisine, qui sert de dépôt de punition. Après avoir parcouru dix à onze jours les bois, étant pressés par la faim, ils avoient successivement tiré au sort pour savoir lequel d'eux seroit tué et mangé par les survivans. Quand leur nombre fut réduit à deux, Pierce et un autre, ils se surveillèrent l'un l'autre pendant plusieurs jours; enfin, ce dernier ayant, de lassitude, succombé au sommeil, Pierce saisit cette occasion de le massacrer pour en dévorer la chair.

Il fut pris quelque temps après par un détachement militaire; et, ayant déclaré que les autres déserteurs étoient morts d'inanition, il fut de nouveau envoyé au dépôt de punition. Il s'y lia avec un autre déporté, nommé Cox, et l'engagea à s'évader avec lui, ce qu'ils exécutèrent; mais à peine furent-ils dans les bois, que Pierce tua son compagnon, le dépeça, mangea une partie de la chair et en emporta plusieurs morceaux. Mais cette fois, il éprouva des remords; bourrelé par sa conscience, il s'approcha de la mer, et fit quelques signaux à un navire qui passoit et qui le recueillit. Il avoua son crime, produisit encore quelques lambeaux du corps du malheureux Cox, et fut conduit à Hobart-Town, où l'exécution a eu lieu.

Procession du Bogdo-Khan.

Aujourd'hui 9 décembre, c'étoit d'après la chronologie chinoise le 16ème jour du 11ème mois. Le *bogdo-khan*, dans sa qualité de premier ecclésiastique de toutes les religions de l'empire, se rend en procession au temple du ciel pour y offrir un sacrifice de purification, à l'occasion de la grande exécution de tous les individus, condamnés à mort pendant le cours de l'année. Les grands criminels d'état et les rebelles sont exécutés immédiatement après leur jugement; les autres sont conduits à la place du supplice, et ensuite gardés en prison jusqu'à cette époque, et l'empereur *bogdo-khan* marque sur une liste générale ceux qui doivent être compris dans l'exécution générale. L'empereur *Zian-loun* (kien-long) accordoit rarement des grâces; mais, sous *Zsia-zin* (Kia-King) sur 50 condamnés à mort, conduits à la place du supplice, il n'y eut que 14 d'exécutés.

Hier, on avoit transporté au temple les vases destinés au sacrifice; plusieurs éléphans, richement enharnachés, en étoient chargés. Ce matin, à 5 heures, le bogdo-khan s'y rendit à cheval, suivi d'un nombreux cortége de grands fonctionnaires et d'une escorte militaire. Aucun bourgeois n'eut la permission d'entrevoir sa majesté; les portes, les allées, les fenêtres étoient rigoureusement fermées; on avoit tendu des rideaux à l'entrée des rues de traverse. Déjà, hier au soir, les *boschchi's*, qui gardoient notre porte, nous avoient annoncé qu'aucun de nous ne pourroit se montrer dans la rue pendant la matinée. On avoit même placé devant plusieurs maisons chinoises des piquets de garde, tant étoit grande la crainte d'un attentat contre la vie de l'empereur, depuis le danger que *Zsia-zin*, l'empereur défunt, avoit couru. C'étoit sa négligence, la dépendance où il étoit de

ses eunuques, et son penchant furieux pour des voluptés contre nature, qui l'avoient rendu un objet de mépris et de haine parmi le peuple ; cependant ce fut dans l'intérieur de son palais, que son cuisinier en chef s'élança sur lui un couteau à la main, et l'eût tué sans le dévouement d'un *hia* (1) ou garde du corps qui, en se mettant devant l'empereur, saisit le meurtrier, dont il reçut quelques coups de couteau ! Il fut élevé au rang de *goun* ou prince de la cinquième classe.

(*Voyage à la Chine*, par *Timkowski*).

Population des états du roi de Sardaigne.

L'administration civile de Turin a fait imprimer le tableau de la population de cette capitale, d'après un recensement fait au mois de décembre dernier. Turin, qui, sous l'empire françois, étoit réduite de 80,000 habitans à 74,000, s'est bien relevée depuis le retour de ses monarques ; elle compte aujourd'hui, en y comprenant les faubourgs et la banlieue, 107,388 habitans.

Cet accroissement de 33,000 âmes, en 10 ans, est un des plus rapides que l'on puisse citer.

Les journaux du Piémont et de Gênes publient comme officiel le *tableau de la population des états de Terre-Ferme de S. M. le Roi de Sardaigne.*

(1) Ou *Ssia*, dit le texte. Cette confusion des sons *hi*, *ssi*, *zsi* est quelque chose de curieux, mais n'est pas sans parallèle, même dans les langues d'Europe. Les Suédois prononcent les premières syllabes dans *hienna* ou *kenna* et dans *tienare* de manière à y faire entendre *this*; du moins, il en paroît ainsi aux Danois pour qui ce son est un *schiboleth*.

Provinces.	Districts.	Habitans.
Savoie.	Savoie propre, Haute-Savoie, Carouge, Chablais, Faucigny, Genevois, Maurienne, Tarantaise.	501,165
Turin.	Turin, Biella, Ivrea, Pinerolo, Susa.	764,552
Cuneo.	Cuneo, Alba, Mondovi, Saluzzo.	521,691
Alessandria.	Alessandria, Acqui, Asti, Casali, Tortona, Voghera.	547,661
Novara.	Novara, Lumellino, Ossola, Pallanza, Valsesia, Vercelli.	481,450
Aosta.	Aosta.	71,098
Nizza.	Nizza, Oneglio, San Remo.	204,538
Genova (Gênes).	Albenga, Bobbio, Chiavari, Levante, Novi, Savona (1).	583,233
	Total.	3,675,327
Il faut y ajouter la population du *royaume de Sardaigne*, d'après le tableau publié par M. *Cibrario*, dans le Bulletin universel de M. Férussac.		490,087
	Total de la monarchie sarde.	4,165,414

Il manque toutefois l'île de Capraia qui doit avoir 2 à 3,000 habitans, et qui ne dépend d'aucune des divisions indiquées.

Les deux sexes dans les états de Terre-Ferme sont dans la proportion suivante : Males, 1792,986; Femelles, 1882,341.

Aspect de la Mongolie.

La partie montagneuse de la Mongolie, entre Kiachta et

(1) Il paroît qu'il manque ici le district de *Gênes*.

Urga, ne manque ni de terrains propres à la culture, ni surtout de sites pittoresques.

Les *Khoukhou-Nira* ou montagnes bleues frappent de loin l'œil du voyageur en dépassant la frontière. On ne voit pas de traces d'agriculture, mais l'herbe haute et épaisse montre la fertilité du sol. Les bouleaux alternent avec les pins; les feuilles des premiers jaunissent déjà dans le milieu de septembre.

Le chemin s'élève constamment depuis Kiachta (qui est déjà, selon M. Ritter, à 2,400 pieds au-dessus de la mer) jusqu'au désert de Cobi; par conséquent, le froid augmentoit en allant au sud. Les vents sont très-violens.

En approchant du fleuve Iro, quelques champs de millet sont semés sur la pente des collines. Les Bouriaites fauchent leurs prairies. On traverse le *Zagar-Ola* (Mont-Blanc) par des ravins étroits entre des rochers nus.

Iro veut dire *béni*, et *Orchon*, le *gazon*; ces deux rivières arrosent des prairies verdoyantes, bordées de rochers taillés en mille pointes variées. Outre l'herbe ordinaire des steppes, on y voit le *linum perenne* et l'*allium scorodoprasum*.

La montagne *Narin-Kundunskoi*, couverte de très-beaux pins, présente des vues. A la vue d'une très-haute montagne, *Minga-Dara*, on voit des bouquets d'arbres de pois de Sibérie mêlés parmi des champs de millet. Les épis sont moins épais que ceux de la Petite-Russie. Les habitans paroissent très à leur aise. On voit de nombreux essaims de canards et d'oies sauvages. Au-delà du fleuve *Scharra* (le jaune), on voyoit paître de grands troupeaux de chevaux, de moutons et de buffles femelles dont les Mongoles aiment le lait. Des ormeaux ombragent les gras pâturages le long de la Schara.

Le mont *Bangi* est isolé ; il jette du feu. A côté de lui est le *Charachada* ou le rocher noir.

Le mont *Toumoukeï* se compose de granit rouge qui, par de grands blocs, en couvre les côtes. Les fentes de cette montagne, ainsi que son sommet, portent des bouleaux, des cerisiers nains et des groseillers nains, encore couverts de fruits au mois de septembre. Il paroît qu'on ne les cueille pas.

Du haut du *Schara-Kutul* nous eûmes une vue immense sur des masses de rochers pointus qui présentoient comme une suite de flots de la mer, d'autant mieux que leur couleur étoit bleuâtre. Sur les bords de la rivière *Boró*, on cultive, outre le millet, de l'orge et même du froment ; ce dernier avoit été surpris par les gelées de nuit. On fait fouler les blés par les chevaux au lieu de les battre.

Le mont *Gouranzsat* ne dément pas son nom qui signifie *pierre à aiguiser*, car il porte sur son sommet des couches d'ardoises. En passant cette montagne par un profond vallon, nous vîmes sur les coteaux des pêchers sauvages et des enclos de bouleaux. Les neiges couvroient déjà le mont *Guntu*, le 15 (28) septembre.

Les Mongoles vivent de la chair de leurs moutons, de leurs bœufs, de leurs chevaux, du lait de leurs buffles, du fromage et du thé, apprêté avec de la farine et du beurre. Ils auroient du gibier en abondance, s'il ne leur étoit pas défendu de chasser dans les forêts réservées à l'empereur et aux *wans* ou princes. C'est un pays qui a pu nourrir des nations puissantes et qui pourroit en nourrir encore.

(*Voyage à la Chine*, par *Timkowski.*)

Nom véritable du Tibet.

Il est difficile de parvenir à savoir le véritable nom du pays sacré où réside le dalaï-lama, ce pape de la Tartarie.

« Les Tibétains, dit M. Timkowski, appellent leur pays » *Bot;* quelquefois ils y joignent le mot *ba*, qui signifie » homme. » *Bot-ba* paroît donc signifier pays des hommes, précisément comme le *man-hiem* des Scandinaves. « Les » Mongoles, continue le voyageur russe, font précéder le » nom *bot* par le mot *tu* (. . . . . ?) et c'est de *tubot* des » Mongoles que les européens ont fait *tibet*. Le savant M. Klaproth explique ce nom d'une autre manière (1). « Le » nom *Tubet*, en usage chez les Mongols, les Turcs et dans » l'Asie occidentale, provient du pays même. Dans les pro- » vinces chinoises de Ssitchouan et de Schensi, un peuple » acquit de la prépondérance; il est nommé *tu-fan* par les » historiens chinois. Mais ce nom peut aussi être lu *tu-po* » ou *tu-bo*; alors il coïncide bien avec *tubot* ou *tobbot*. » Les rois des Tu-bo, devenus maîtres d'un grand terri- » toire, tombèrent, dans le douzième siècle, sous la suzerai- » neté de la Chine. »

Selon le vocabulaire de M. Klaproth, *bba* n'est qu'une syllabe enclitique qu'on ajoute aux racines. *Homme* se dit *gghiebba*. Ceci détruit l'étymologie de M. Timkowski. Il y en a bien d'autres, et c'est encore une question obscure (2).

(1) Asia Polyglotta, p. 344.

(2) Nous profiterons de l'occasion pour indiquer quelques nouvelles similitudes du tibétain avec les langues slaves; on peut les ajouter à celles que M. Klaproth a trouvées.

Misto, peuple... *Miesto*, pol. ville. *Mieszezo*, épaissement.
Loma, feuille.... *Lom*, petite branche.
Mé, feu / *Mig*, œil { *Miganie*, splendeur. Dans l'*awa*, *mi*.
Garma, étoile. ... *gorem*, je brûle, je m'allume.
Atibs', ténèbres.... *Debesis* (lithuanien) nuage. *Tiebbes*, (pruozien) *id*.

Mais nous regardons ce peu de coïncidences comme l'effet de la ressemblance générale des langues.

Phénomène dans la mer du nord.

Nous avons décrit, dans le cahier des annales de décembre 1824, les désastres de Pétersbourg du 19 novembre, en écartant les circonstances fabuleuses dont les journaux l'avoient d'abord environné; nous avons fait remarquer que la véritable et unique cause de cette inondation, comme de celle de Christiania et d'Udewalla, du 18 novembre, était une tempête venue de la mer du Nord et qui, en passant à travers la Suède, avoit continué jusque dans le golfe de Finlande, suivant une direction de sud-ouest au nord-est, ou plus exactement (ainsi qu'on le voit à présent) de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est.

L'article suivant d'un journal de Pétersbourg, nous apprend des faits qui se lient au commencement de cette mémorable tempête du 18 et du 19 novembre.

» Les tempêtes qui ont eu lieu au mois de novembre dans la Baltique et dans la mer du Nord, ont donné beaucoup d'inquiétude sur le sort du sloop de guerre, le *Smyrnois*, parti pour le Kamtschatka, sous le commandement du capitaine-lieutenant Dokthouroff. Des lettres particulières d'Arendhal (en Norwège) font la description de la tempête terrible qu'il a essuyée dans la mer du nord. Le sloop partit de Copenhague le 1er novembre, passa sans accident le Cattegat, et doubla vers le soir le cap Skagen. Un fort vent d'ouest le poussa, le 2, dans la mer du Nord; le 12, il se trouva près du banc de sable, le Wels, et se dirigeant sur le phare de Galoper; mais le vent changea subitement et l'éloigna des côtes de la Hollande. L'orage commença bientôt et augmenta jusqu'au 14 novembre, en changeant de direction de l'est au nord-ouest. Dans cette journée, l'équipage fut témoin d'un phénomène très-rare dans le nord.

A huit heures du soir, on remarqua dans le lointain une lueur, comme celle d'une explosion de poudre; une demi-heure après on vit s'élever de l'eau sous le vent du vaisseau, et, à la distance d'un mille italien, une colonne de feu, ce qui annonçoit un siphon et une tempête terrible. Toutes les précautions furent prises. A quatre heures après midi, une vague énorme causa beaucoup de dommage dans la partie extérieure de la frégate. Le lieutenant Bodisco, qui, étoit de quart, fut jeté de l'autre côté du vaisseau, mais heureusement personne ne tomba à la mer. L'effort de la vague rompit la barre du gouvernail et brisa le compas, ainsi que l'armoire dans laquelle il étoit fixé, ce qui mit le vaisseau dans le plus grand danger. Une seconde barre fut rompue de même, et ce ne fût que vers cinq heures du matin que l'on eut la possibilité de gouverner avec une troisième. Les avaries qu'avoit éprouvées le bâtiment, forcèrent le capitaine à chercher un refuge dans les ports de la Norwège. Le 18 novembre, le baromètre descendit jusqu'à dix-huit pouces, et *annonça une nouvelle tempête*. En conséquence, on jeta l'ancre à Arendahl, à deux heures après midi. Heureusement personne n'a péri. »

III.

REVUE GÉNÉRALE.

Voyage à la Chine par la Mongolie, fait dans les années 1820 et 1821, par M. *Timkowski*, chef de section au département asiatique, du ministère impérial russe des affaires étrangères, chevalier de Sainte-

Anne, 2e classe (*Poutetchestvi ve Kitaï tchres Mongoliu, etc.*), 1er et 2e volume, avec cartes et planches, Pétersbourg, 1824

Nous avons déjà annoncé provisoirement ce voyage important, d'après les renseignemens et les extraits que la bienveillance d'un savant correspondant nous avoit transmis. Nos lecteurs savent déjà que M. Timkowski fut chargé, par le département ministériel, dont il est un des collaborateurs les plus distingués, de conduire de Kiachta à Pékin la mission ecclésiastique russe, qui, en 1820, alla renouveler le personnel du grand monastère que la Russie possède à Pékin, et de ramener à Kiachta les ecclésiastiques sortans. M. Timkowski tint un journal exact de sa mission, et c'est ce journal, rempli de notes historiques, géographiques et statistiques, qui est aujourd'hui communiqué au monde savant. Nous en avons à présent sous les yeux les deux volumes publiés, et nous en allons donnner une idée succincte, en attendant des extraits plus amples.

La première partie contient la relation du voyage à Pékin, divisé en huit chapitres. Le 1er expose le but religieux de la mission russe et les préparatifs du voyage. Six moines et quatre étudians composoient la mission; le nouvel archimandrite s'appelle *Pierre Kamenski*; il a 2,000 roubles d'argent; les trois étudians en théologie ont chacun 500, et M. *Leontiewki*, étudiant en médecine, officier de santé, en a 700. La mission entière coûte 16,250 roubles.

Le 2ème chapitre décrit le voyage de Kiachta à la ville d'*Urga* en Mongolie. Nous en avons donné un extrait ci-dessus dans les mélanges.

Le 3ème contient les observations faites dans la ville d'Urga et dans les environs.

Le 4ème décrit la continuation du voyage jusqu'aux

limites méridionales du territoire de *Khalkhas* ou Mongols jaunes. Ici les voyageurs entrent dans les vestibules septentrionaux du grand désert de Gobi.

Le 5eme nous conduit dans les camps des *Mongols bleus*. L'auteur est revenu par une autre route, de sorte qu'il a vu sur deux points différens ce peuple et leur pays, presque entièrement compris dans les sables du désert de Gobi.

Le 6eme chapitre contient la suite du voyage jusqu'à la forteresse de Khalgan, en dedans de la grande muraille de pierre, frontière de l'empire chinois. Dans tous ces chapitres, M. Timkowski a soin de recueillir des renseignemens sur les routes à droite et à gauche.

Dans le 7eme chapitre, les voyageurs s'arrêtent à Khalgan; le 8eme décrit leur entrée à Pékin, et donne un aperçu du monastère russe.

Ce premier volume est orné d'une vue représentant le passage de la rivière Iro, scène pittoresque, dessinée et gravée avec un grand talent; il est de plus accompagné d'un plan du monastère russe, dont on a figuré les divers bâtimens, tous dans le genre chinois, et d'une grande et intéressante *carte itinéraire* que nous donnerons probablement dans ces Annales.

Le deuxième volume commence par un aperçu des idées singulières, que quelques européens se sont faites de l'empire de la Chine. Le 2eme chapitre contient les notes tenues par M. Timkowski pendant le mois de décembre 1820; ce sont des remarques, jetées sur le papier, sans prétention, mais d'autant plus précieuses, car aucun esprit de système n'a modifié les impressions personnelles de l'auteur. On en trouve divers articles traduits dans le présent bulletin, et nous en donnerons successivement les morceaux les plus marquans.

Le chapitre 3 forme, avec les 10 dernières pages, une digression étrangère à l'ensemble du voyage, mais très-im-

portante pour la géographie, autant que nous avons déjà pu entrevoir. C'est un *tableau géographique du Turkestan oriental*, recueilli de la bouche des indigênes, et précédé de quelques observations sur les écrits européens. Nous le traduirons en entier, à moins que le *Journal asiatique* nous prévienne ou qu'il ne paroisse une traduction complète de l'ouvrage entier de M. Timkowski, ce qui seroit à désirer.

Dans le chap. 4, l'auteur reprend l'extrait de son journal qui va du 1er janvier au 15 mai 1821. Cet extrait croît en intérêt de jour en jour ; tantôt c'est une course à travers Pékin pour aller visiter les maisons appartenant à la Russie, dans divers quartiers de la ville ; tantôt c'est une invitation d'assister à une solennité religieuse des Lamas ; ce sont des processions, des cérémonies et tout ce qui peut frapper les yeux d'un étranger. Nous en avons donné quelques échantillons plus haut, et nous en donnerons d'autres. Mais, au milieu de ces observations locales, on trouve des traits de lumière sur l'état politique et civil; tel est le manifeste impérial sur la chute du ministre tout-puissant *Ohesen*, dont les immenses biens furent confisqués par le bogdo-khan, absolument à la manière turque ; tel est un manifeste de l'empereur Ziasin, où il attribue modestement les désastres physiques et les calamités publiques de l'année à son mauvais gouvernement ; on trouve aussi deux pièces diplomatiques en langues russe et mantchoue, avec le texte. Mais ce qui intéressera surtout les savans, ce sont les *notices sur les provinces de Hhlassa*, c'est-à-dire sur le Tibet, recueillies dans des auteurs chinois par le père Hyacinthe, p. 192. 207 ; nous allons les traduire. Les envoyés de la Corée ont aussi donné quelques aperçus sur leur pays si peu connu. Enfin, il y a une intéressante moisson à faire dans ce chapitre.

La *description de Pékin* occupe le 5e et dernier chapitre du tome II. Les géographes chinois l'appellent *Schoun-*

tian-fou, que l'auteur traduit en russe *gorod podwlastnii niebou*, « la cité dominante sous le ciel ; » du moins le datif russe nous paroît admettre ce sens, mais nous n'en sommes pas sûrs. Son nom propre est *Beitzsine*. Nous reviendrons incessamment sur cette partie de l'ouvrage.

On trouve, après le 5e chapitre, une liste des manuscrits chinois et mantchous, rapportés de Pékin et déposés dans les bibliothèques de Pétersbourg, déjà si riches dans ce genre de trésors.

Le volume est orné d'un *plan de Pekin* et de deux gravures représentant « un *Manjour*, » et une « *Manjourka* », dans leurs habits de cour. Ces gravures sont comparables à tout ce que les artistes de Paris font de plus délicat.

Nous ne terminerons point cette annonce rapide sans offrir à M. le comte Nesselrode, ministre des affaires étrangères, et à M. Rodofinikin, directeur du département asiatique à Pétersbourg, les remercîmens du monde savant pour la libéralité avec laquelle ils ont concouru à la prompte et libre publication de ces matériaux précieux. Ils n'ont fait, au surplus, que suivre les principes de leur grand et sage monarque.

Statistique du gouvernemnt de Podolie, par M. MARCZYNSKI (*Statystyczne, topografyczne i historiczne Opisanie Gubernii Podolskiey, etc.*). 3 vol. en polonois, Wilna (1).

Cet ouvrage n'offre principalement qu'une liste des terres domaniales, seigneuriales, ecclésiastiques de la Podolie, avec des aperçus très-succincts sur la nature du sol et des productions. L'atlas, dont la première livraison a paru, contient des cartes fort claires et qui ont été levées par ordre des administrations du pays. Mais ce qu'il y a d'important, ce sont *huit tableaux* dont voici les principaux résultats :

(1) Présenté à la *Société de géographie*, le 17 février.

CLASSES.	SEXE masculin.	SEXE féminin.	TOTAL.
Noblesse	46,580	46,484	93,064
Chrétiens du rit latin	100,511	97,055	197,566
Clergé latin	160	»	160
Chrétiens du rit grec-russe	422,765	415,899	838,664
Clergé grec	7,146	6,467	13,613
Juifs	68,218	68,412	136,630
Roskoluiks (du vieux rit russé)	52	45	97
Philipowaniens	16	14	30
Ziganes (Bohémiens)	109	106	215
Gens libres	957	620	1,577
Domestiques	2,891	1,490	4,381
Paysans de la couronne	26,981	26,762	53,743
—— des ex-jésuites	1,819	1,846	3,665
—— du clergé	5,398	5,355	10,753
—— du magistrat	257	258	515
—— des biens inféodes	818	845	1,663
—— attachés à la glèbe	393,044	388,580	781,624

Nombre des communes et des maisons ou habitations.

Dix-huit villes contiennent 8,345 maisons (*domy*).

Cent six bourgades (*miasteczka*) renferment 21,489 maisons.

Dix-huit cent quatre-vingt-cinq villages contiennent 139,850 habitations (*chaty*).

	La Roddie offre une superficie de.	9,049,663,028	*sascha* carrés.
	»	3,770,692	*destatines* carrées.
	»	36,198 $\frac{16}{25}$	*werst* carrés*.
(*) Le *mille* est de 7 *werst*.	»	738 $\frac{7}{12}$	*milles* carrés.
	Bois propres aux constructions navales.	1,100	*destatines*.
	» aux charpentes.	81,965 $\frac{1}{4}$	»
	» au chauffage.	180,687	»
(**) Le *poud* est de 40 liv. russes.	Produit en foin.	6,001,924	*pouds* russes **.
	Nombre de chevaux.	50,492	
	» des poulains.	12,660	
	» des bœufs.	127,049	
	» des vaches.	118,475	
	» des moutons.	281,519	
Récolte des céréales.	Froment.	202,536	*tchetwert*.
	Seigle.	124,733	»
	Orge.	128,715	»
	Avoine.	156,422 $\frac{1}{2}$	»
	Blé sarrasin.	88,978	»
	Millet.	16,800 $\frac{1}{2}$	»
	Kukurutza.	2,948 $\frac{1}{4}$	»
	Récolte de lin.	2,393 $\frac{1}{2}$	»
	» de chanvre.	14,100 $\frac{1}{2}$	»

Journaux géographiques.

Les *Annali dit Satistica*, etc, commencées à Milan, il y a trois mois, sont rédigées avec esprit, mais ne donnent pas assez de renseignemens originaux sur le beau pays d'Italie.

Hertha ou *Journal pour la géographie, l'ethnographie et la statistique*, rédigé par MM. *Berghaus* et *Hoffmann* (Stuttgard, chez Cotta), a commencé avec plus d'éclat. On trouve dans le 1er cahier un mémoire sur un nivellement barométrique, fait pendant un voyage en Lorraine, Alsace et Souabe, un autre mémoire sur la Géodésie cadastrale, une statistique de la ville libre de Cracovie, un profil du lac de Constauce.

Au surplus, les *Annali* et la *Hertha* sont remplies de traductions de nos Annales des Voyages; on retrouve dans l'un et et l'autre de ces recueils le tableau du Mexique par M. de Larénaudière.

Qu'est-ce que Jonathan Muggs?

Un mauvais plaisant, voulant décréditer le *New-Monthly-Magazine*, lui a adressé la prétendue relation d'un soi-disant capitaine américain qui a nom *Jonathan Washington Muggs*. Cet Américain dit qu'il a été à Tombouctou; qu'en s'y rendant, il a traversé une *vallée* où le *plomb fondu* par la chaleur solaire couloit à grands flots; qu'à l'approche du Niger, il vit un monument sur lequel il étoit écrit *en latin* :

Hunc Niger est, hunc tu, Romane, caveto.

Ce vers d'Horace y a dû être gravé par *les Nasamons*, dont parle *Hérodote!* Après ces préliminaires, nous voyons *l'empereur et roi* de Tombouctou, assis sur *un trône de crânes*, et tenant à la main *une mâchoire de crocodile* en guise de sceptre. Puis viennent des chants tombouctois remplis de mots populaires irlandois. Tout cela fait une douzaine de pages où il y a vingt autres bêtises. C'est une mystification très-amusante.

Tout cela a été répété sérieusement en France comme

peu certain, il est vrai, mais pouvant contenir quelque chose de vrai!

Ouvrages sur la Germanie ancienne.

M. *Kruse* publie une série de cahiers, intitulée *Archives pour la géographie ancienne, l'histoire et les antiquités*, surtout par rapport aux nations germaniques. La *Société des antiquaires Thuringo-saxons* se sert de ce recueil pour communiquer au public les résultats de ses recherches. Cependant elle fait aussi paroître des rapports annuels.

M. *Dambeck* a donné récemment un travail savant, intitulé *Geographia pagorum veteris Germaniæ*.

M. *Wilhelm* a fait paroître un traité géographique et ethnographique complet sous le titre *Germanien und seine bewohner* (la Germanie et ses habitans); il est accompagné de deux cartes, dont l'une représente l'ensemble de la Germanie ancienne.

Il a aussi paru une carte intitulée *Germania antiqua* par M. *Kruse*; elle est d'un très grand format et contient les résultats les plus sûrs des recherches récentes.

On doit à M. *Reichard* une dissertation importante sur un sujet qui se rattache à la géographie classique: *Limes transdanubianus* et *transrhenanus*. V. les Ephémérides de Weymar, X, 347.

Daï-Sin-y-Tundschi, statistique de la Chine.

D'après M. Timbowski, les exemplaires de la nouvelle édition de cette description officielle de l'empire chinois sont presque introuvables dans les librairies de Pékin; même les exemplaires de l'ancienne édition y sont rares, et il est difficile d'en trouver de complets. Ils coûtent jusqu'à 200 roubles d'argent. L'archimandrite Hyacinthe a donné à M. Timkowski l'assurance qu'il avoit achevé une traduction russe de cet ouvrage rare, d'après un exemplaire complet.

Pour faire un commentaire et une carte du voyage de

Marco-Polo, il est absolument nécessaire de posséder et de lire le *Day-Sin-y-Tundschi* (1); car les colonnes de cet ouvrage présentent, d'après un ordre chronologique, les divers noms que les villes de la Chine ont portés dans les siècles divers et sous les dynasties successives. L'usage de changer officiellement les noms des villes à l'avénement d'une dynastie nouvelle, rappelle d'une manière frappante le droit qu'exercent les rois d'Otahiti de changer quelques centaines des mots de la langue, lors de leur avénement au trône, si toutefois les voyageurs ont dit vrai.

Sacrifice des veuves chez les Slavons.

Il existe deux témoignages importans; l'un chez *Diethmar*, *Chron. L.* VIII, p. 248, *éd. Wagner*; l'autre chez *Bonifacius*, *epist.* XIX, *ed. Serar.*; d'où il résulte clairement que les peuplades slavonnes on wendes, établies dans le nord-est de la Germanie, avoient la coutume de brûler leurs morts, et que les veuves étoient obligées de s'immoler sur les bûchers de leurs maris. Cet usage, de même que l'ancien langage des Wendes, surtout le dialecte lithuanien, attestent les liaisons d'origine de la race slavonne avec l'Indoustan, ou du moins avec l'Asie.

Un savant ecclésiastique prussien, M. Worbes, a publié une dissertation où il s'efforce de prouver : 1° que toutes les tribus germaniques brûloient leurs morts, 2° que le sacrifice des veuves étoit aussi commun à tous les Germains, attendu que Procope (*de bello goth.* II, p. 11, *ed. Lugd.*) l'attribue aux *Hérules*.

Nous ferons là-dessus deux observations : 1° l'usage d'enterrer les morts étoit général parmi les tribus germaniques primitives; celui de les brûler devint général parmi les Scandinaves et les Slavens *Odiniens*, après l'établissement de l'Odinisme; cette époque s'appelle *brunaold*, en opposition de *haugaold* (âge des collines tumulaires). Ce sujet a été traité en danois par *Suhm* et autres avec une érudition et une critique qui auroient pu remettre M. Worbes sur la bonne route.

(1) Notre savant colloborateur M. Klaproth en possède un exemplaire.

2° Les Hérules connoissoient le sacrifice des veuves, mais il y a deux manières de raisonner sur ce fait. M. Lelewel et d'autres savans polonois soutiennent précisément, à cause de cette circonstance, que les Hérules sont *lithuaniens* et non pas *germains*. J'ai depuis long-temps l'intention d'examiner leurs argumens, contenus dans des mémoires écrits en polonois. Ceux qui, en attendant, persistent avec moi à considérer les Hérules comme Scandinaves, disent que, puisque les Hérules, d'après l'étymologie donnée par M. Schlégel et par moi de leur nom, étoient une troupe d'aventuriers illustres, fils des rois et des princes (*eorlas*, *iarls*, *herrls*), ils ont bien pu avoir des usages spéciaux. D'après la mythologie, *Nanna*, épouse de *Balder*, mourut de douleur près le bûcher de son mari et y fut jetée avec lui. Balder est le dieu de la paix dans la mythologie religieuse, et un demi-dieu dans les mythes héroïques. On cite une reine qui suivit l'exemple de Nanna.

C'étoit, d'ailleurs, en se pendant et non pas en se brûlant que, selon Procope, les veuves des Hérules s'immoloient. M B.

Cartes publiées par l'Institut géographique militaire de Milan.

Cet institut est une création française, destinée au même but que le dépôt de la guerre de Paris; le gouvernement autrichien l'a conservé et l'a soutenu avec beaucoup de munificence. Parmi les nombreux travaux, soit administratifs, soit militaires que l'on doit à cet institut, on distingue, par leur beauté supérieure, les deux suivans :

Carte des environs de Milan, en quatre feuilles, à 1/50,000 comprenant une surface de près de 80 milles carrés. La richesse des détails, leur clarté parfaite, et leur exactitude minutieuse, leur élégance pittoresque, tout enfin place cet ouvrage à côté de la fameuse *Carte des Chasses*; il faut avouer que la nature du terrain, toute en plaine absolue, diminuoit la difficulté pour l'artiste milanois. Par bizarrerie, cette carte est sans titre général.

Carte de la mer Adriatique, 1re livraison en 15 feuilles;

il en doit avoir en tout 20. C'est un chef-d'œuvre d'hydrographie pour les détails des côtes, des îles et des ports; les principaux de ceux-ci sont représentés dans des cartons, placés dans les coins de chaque feuille; on doit remarquer l'abondance, peut-être excessive, des indications des sondes, ainsi que les *vues de terre* qui sont d'un effet surprenant. On a mis beaucoup de goût et du luxe dans la gravure. En fait de points astronomiquement déterminés, la carte en indique quinze parmi lesquels nous transcrivons ceux-ci :

	Latitude.			Longitude.		
Venise. (place St.-Marc)	45°	25	53	30°	0	16
Spalatro.	43.	30	22	34	6	18
Raguse.	42	38	18	35	46	39
Dolcigno.	41	53	50	36	50	25
Durazzo.	41	17	32	37	6	20
Aulona.	40	27	15	37	6	5
Corfou.	39	37	39	37	36	19
Barletta.	41	19	26	33	57	46

IV.

NOUVELLES.

Nouveau déluge des pays des Cimbres et des Teutons.

La haute marée du 4 février, augmentée par un vent très-fort de nord-ouest, a causé des ravages épouvantables sur toutes les côtes du Sleswick, du Holstein, du Hanovre, d'Oldenbourg et de Hollande, jusques et y compris le Texel. Partout il y a eu des digues de rompues et des *marsches* qu terrains bas inondés. L'intérieur de la Nord-Hollande, formé de lacs desséchés, a été couvert des eaux de la mer; l'île de Schockland a été entièrement submergée, mais non pas détruite; la ville d'Emden a eu plusieurs maisons ruinées; tout le pays à l'entour présentoit l'aspect d'une mer; les eaux montoient presque à la ville d'Aurich; les phares des îles Wangeroog et Neuwerck sont ou détruits ou fortement endommagés; dans le fertile pays de Hadeln, 12 milles carrés

sont couverts d'eau, et 50,000 individus sont sans toit. La Ditmarsche a peu souffert. En général, c'est la côte exposée au *nord-ouest*, qui a reçu le choc; les côtes qui courent plus directement nord et sud ont éprouvé moins de ravage.

Voilà une nouvelle explication du soi-disant déluge des Cimbres; ce déluge n'étoit qu'une marée désastreuse comme celle du 4 février, ou comme celles qui ont détruit le canton où est le lac Dollart; si ces désastres effraient des nations puissantes et civilisées, si nos arts et nos sciences ne peuvent les arrêter, il est tout naturel qu'ils ont pu faire émigrer des tribus primitives.

Sur la haute-marée du 4 février (Extrait d'une lettre du savant astronome M. Olbers).

« La marée orageuse du 15 novembre de l'année passée ne pouvoit pas être soupçonnée d'avance, d'après la position du soleil et de la lune vis-à-vis de la terre. Elle arriva après le dernier quartier, époque à laquelle on a ordinairement les plus foibles marées. La violence de la tempête a pu seule les faire hausser d'une manière aussi extraordinaire. Il en étoit autrement de la marée désastreuse du 3 au 4 février; celle-ci coïncidoit avec la pleine lune. Dans les phases de la pleine et de la nouvelle lune, cette planète et le soleil agissent conjointement et dans la même direction, par leurs forces attractives, sur l'élévation des eaux de la mer. En outre la lune étoit plus rapprochée de la terre, son périgée ayant eu lieu le 5 février, et la déclinaison de l'équateur étoit peu considérable. Cette marée se seroit néanmoins passée, comme il est arrivé si souvent en pareil cas, sans causer de dommage, si l'ouragan du nord-ouest ne l'eût fait monter à une hauteur aussi prodigieuse. On peut espérer que, lors de la prochaine pleine lune, le 4 mars, un vent aussi violent, ou plutôt un ouragan du nord-ouest, ne coïncidera pas de nouveau avec la marée montante, mais il est utile qu'on sache d'avance partout que cette marée pourra être encore très-haute; car, le 4 mars, la pleine lune coïncidera presque entièrement avec son périgée, et le 5 au matin la lune passera par l'équateur. Dans la *Connoissance des temps*, on calcule, depuis un grand nombre d'années, d'après la mé-

thode de M. de Laplace, la hauteur des marées pour chaque pleine et nouvelle lune, et ce calcul se trouve dans les calendriers françois ordinaires. D'après la table pour cette année, on voit que la marée du 4 mars, en tant qu'elle dépend seulement de l'action du soleil et de la lune, sera la plus haute de toutes. Puisse-t-elle être accompagnée d'un temps calme et plutôt d'un léger vent d'est, vu l'état des digues délabrées du nord-ouest de l'Allemagne (1). »

Tremblement de terre de Schiraz.

Le 23 juin 1824, à 4 heures et demie du matin, une secousse extrêmement violente annonça aux habitans de Schiraz un tremblement de terre; dans un instant, la partie orientale des murs d'enceinte de la ville, la mosquée de Schah-Meez-Ally, beaucoup de minarets, et le bâtiment principal du palais du prince, fils du schah Feth-Ali, étoient un monceau de ruines. Les trois secousses suivantes furent moins violentes; à dix heures, le tremblement de terre cessa. Deux mille hommes ont péri, et toute la population de la ville campe sous des tentes. (*Bombay Gazette.*)

Départ de M. le capitaine Franklin.

Les personnes composant l'expédition terrestre sous les ordres de M. Franklin, ont dû s'embarquer à Liverpool vers le 15 février, pour se rendre en Amérique. Le plan actuel de l'expédition consiste à descendre le grand fleuve Mackenzie, et, lorsqu'on sera parvenu à son embouchure, de se partager en deux troupes, dont l'une tâchera de revenir dans une direction est, vers la rivière Copper-Mine, le long de la rivage de la mer polaire; l'autre continuera dans la direction ouest, et suivra les rivages qui sont sup-

(1) Voici les calculs du *bureau des longitudes*; on y a pris la hauteur moyenne de la marée—1000.

Pleine lune du 3 février	1,080
du 4 mars	1,165
du 3 avril	1,080
Nouvelle lune du 14 avril	1,060
du 12 septembre	1,100
du 11 octobre	1,130

posés s'étendre du fleuve Mackenzie vers le détroit de Behring. C'est là un plan décisif. Il y a long-temps que nous l'avions recommandé dans ces Annales.

Note sur la carte de Turquie, jointe à ce cahier.

Le but de cette esquisse rapide est de présenter à la vue la position géographique relative des peuples de la Turquie, divisés dans les cinq races principales auxquelles ils appartiennent; savoir, la race hellénique, la race albanoise (descendante des Illyriens, Macédoniens, etc.), la race slave (qui est aussi anciennement indigène quoi qu'on dise), la race valaque ou daco-romaine, et enfin la race turke ou tartare. Une plus grande exactitude auroit exigé un grand format, mais il seroit inutile d'entreprendre un travail détaillé avant que l'on n'eût des renseignemens plus amples.

On a compris les *Zigeunes* (Bohémiens) dans la classe mixte, quoique, selon notre opinion particulière, cette race d'Indiens ne soit autre chose que les *Sigynnæ* d'Hérodote.

Les *Bulgares* ont deux couleurs, étant des Tatars de Wolga, mêlés depuis aux Slaves du Danube.

Courses aux deux pôles.

On a dit dans quelques journaux étrangers, en citant *Literary Gasette* de Londres, les deux faits suivans:

« Un baleinier croit s'être élevé à 89 degrés de latitude nord; il y trouva une côte où il y avoit des jets d'eau bouillante et d'autres surmontées d'une flamme qui allumoit le papier.

« Un baleinier anglois du sud, a dépassé les îles du Nouveau Shetland et est parvenu à 74 degrés de latitude sud, c'est-à-dire 8 degrés plus au sud que Cook; il y a trouvé une mer ouverte. »

Quoique nous pensions que l'une et l'autre de ces nouvelles étoient apocryphes, nous apprenons de Londres que la dernière a trouvé beaucoup de croyance et qu'on s'attend à la voir confirmée.

EXCURSION

DANS LA NORD-HOLLANDE,

EN JUIN 1822.

(SUITE ET FIN.)

Dans le Schermer-Meer, par exemple, il y a quatre étages de canaux. Chaque pièce de terre, toujours de la forme d'un parallélogramme, est séparée de la voisine par un large et profond fossé, qui, en réalité, est un premier canal; il sert au transport d'une partie de la récolte, à l'écoulement des eaux, qui, sans cela, resteroient sur le sol, et surtout à la clôture, ce qui dispense de garder les troupeaux: ceux-ci n'essaient pas de franchir cet obstacle. Les canaux communiquent, au moyen des moulins à pompes, avec ceux du second degré situés le long des chemins; enfin deux ou trois canaux supérieurs, traversant tout le polder comme de grandes artères, portent toutes ces eaux inférieures au grand et unique canal

construit au-dessous de la digue et communiquant en droiture avec la mer. Rien n'est plus curieux que l'aspect de ces masses d'eaux situées à côté les unes des autres, à quatre niveaux différens. Complétement séparées à l'ordinaire, elles communiquent à l'instant où on le désire, et l'on peut toujours établir entre elles la proportion précise que l'on croit la plus convenable. Cette enceinte de moulins à vent, qui, de loin, annonce les frontières du polder, a absolument l'air de sentinelles chargées d'en défendre l'approche, et don Quichotte auroit eu fort beau jeu à se fâcher contre eux.

Il est facile de concevoir l'extrême fertilité qu'acquiert un terrain ainsi gouverné. Formé originairement d'une vase déjà grasse en elle-même, il est peuplé, à peu près toute l'année, de troupeaux qui le couvrent d'engrais. Toute l'eau qui pourroit être malfaisante en est extraite à volonté jusques à la dernière goutte au moyen des pompes, et une inondation mesurée, graduelle et obéissante vient, dans le moment le plus opportun, non seulement rafraîchir le terrain, mais aussi y répartir, de la manière la plus égale et la plus convenable, ces masses d'engrais, qui, entassées partiellement, auroient fait plus de mal que de bien; on comprend que, si l'on excepte cette singulière administration, la culture doit être fort simple dans un pays presque tout en pâturages,

Il est facile d'avoir de beaux produits dans de petits espaces de champs qu'on charge de fumier bien pourri et provenant d'un si grand nombre de bestiaux dans les mois d'hiver. Les fourrages artificiels à larges feuilles sont peu nécessaires, lorsqu'on peut obtenir une si belle récolte de graminées dans les prés. Nous aperçûmes plus de seigle que nous n'en aurions attendu, beaucoup de colza et des pommes de terre infiniment inférieures en qualité à celles qui croissent dans les dunes.

L'aspect du polder lui-même, quand une fois on y est descendu, est très-différent du pays supérieur; et, quoique plus extraordinaire, il est décidément moins agréable. A Rustenburgh, il y a encore un peu de désordre, de la vie et de l'irrégularité; il y a une agrégation de maisons, à la construction desquelles on peut croire que le choix des propriétaires a présidé : mais dans le polder il n'y a plus d'illusion; chaque objet rappelle qu'on est au fond d'un lac, sur un sol factice où tout est calculé. Le desséchement fini, les entrepreneurs ont découpé bien régulièrement la conquête faite en commun sur les eaux; ils l'ont divisée et subdivisée par parties parfaitement égales; ils ont tracé des canaux, bâti des chemins, planté des arbres dans un alignement rigoureux, proscrit toute ligne courbe, toute variation dans les distances, et posé à la tête de

chaque propriété une habitation carrée toujours semblable à la voisine. Encadrées bien exactement d'une vingtaine d'arbres souvent beaux et jamais gracieux, ces redoutes ne ressemblent ni à des fermes qui seroient moins soignées et plus vivantes, ni à des maisons de campagne où quelque chose seroit donné à l'agrément; leurs grands toits, descendant vers la terre par quatre pans égaux, portent sur des murs de briques toujours propres et jamais élégans; du chemin, on ne se doute point qu'elles soient habitées; elles ont l'air d'avoir poussé, la veille, du sein de l'herbe touffue qui les entoure et qui semble n'avoir point été foulée.

En côtoyant le Schermer-Meer, on arrive au point de jonction de trois polders, le Hugsward, le Schermer-Meer, et le fameux Beemster. Au centre de cette espèce de triangle, est bâtie la jolie ville de Schermer-Hoorn, dont les clochers, brillant au milieu des arbres, dominent les trois bassins qui l'entourent: les rues se prolongent sur le haut pays, dans les trois directions qui leur sont offertes, de manière à lui donner la forme la plus singulière. Pour y arriver, nous avions voyagé à mi-côte, toujours en suivant la digue. A gauche, à dix ou quinze pieds au-dessus de notre tête, étoit le grand canal commun à tous ces polders; et les voiles, paroissant au-dessus des arbres, nous cachoient à chaque instant le soleil. A

droite, à la même distance au-dessous, nous retrouvions ces mêmes canaux, des moulins dont les ailes arrivoient à peine jusqu'à nous, et, dans un enfoncement à perte de vue, les troupeaux cachés dans les herbes touffues des polders. C'étoit absolument le monde renversé ; il y a quelques pays où l'on est accoutumé à voir les ailes des moulins à vent plus élevées que le gouvernail, et les chèvres perchées plus haut que les grenouilles ; mais, en Nord-Hollande, il faut se résigner à ne voir rien qui ressemble à autre chose. Par exemple, une fois qu'il est reçu qu'on a de l'eau partout, entre soi et son voisin, ou même son champ, et que sur cette eau on peut voir tout à la fois trotter dans un sens et voguer dans un autre, on comprend comment le système de l'établissement des ponts est devenu une chose de la première importance pour concilier les intérêts de ceux qui sont dessus et de ceux qui sont dessous.

C'est pourquoi on a construit des ponts qui s'ouvrent en se soulevant de chaque côté ; d'autres qui se tirent en arrière comme des tiroirs ; d'autres enfin qui tournent comme des portes d'écluses. Il auroit été intéressant de savoir dans quel ordre chronologique ont été adoptées ces différentes méthodes, et par conséquent laquelle étoit regardée comme la meilleure. Il ne nous a pas été donné de le savoir exactement, mais il ne nous a point paru que la différence d'utilité fût très-

sensible. Comme cependant l'équité ne vouloit pas que les ponts se dérangeassent seuls, les bâtimens ont également pris les arrangemens nécessaires pour se passer de leur complaisance. C'est une des choses piquantes de l'existence aquatique qu'on a si souvent en Hollande, que de voir l'adresse et la promptitude avec laquelle les marins arrivés sous un pont immobile abaissent leurs voiles, couchent leurs mâts et redressent le tout de l'autre côté.

Après avoir traversé un de ces innombrables ponts, et marché quelque temps sur le revêtement de cette immense forteresse, dont chacun de ces polders a l'air d'être un bastion, nous jouîmes d'une vue magnifique et fort étendue dans les trois vallons. Le Beemster, entre autres, le plus distingué de tous ces bassins, nous montroit les têtes superbes des arbres qui le remplissent. L'aspect de cette forêt, dont on ne voyoit que les cimes, et que défendoit de toutes parts l'enceinte de moulins à vents perchés sur sa digue, avoit quelque chose de mystérieux très-propre à frapper l'imagination; descendus dans l'intérieur du polder, nous joignîmes le témoignage de nos mains à celui de nos yeux pour acquérir la certitude d'une chose qui nous paroissoit trop singulière pour être crue à la légère; c'étoit la manie de peindre les arbres, et elle n'étoit que trop réelle: le tronc et les premières branches de presque tous

les arbres qui entourent ces bizarres habitations, en portent littéralement la livrée, c'est-à-dire sont peints en jaune, blanc, ou gris, avec des galons noirs. On conçoit combien cette toilette ajoute au champêtre du coup d'œil; mais si elle a d'autres avantages, ils ne sont pas si faciles à deviner; il faut pourtant croire qu'un peuple aussi sage peut donner quelques bonnes raisons de cet usage singulier. On nous dit que les arbres, ainsi habillés, étoient protégés contre les bestiaux et contre l'humidité.

Nous courions sur ces jolis chemins sans voir d'autres choses que ces redoutes carrées, posées de distance en distance, fermées hermétiquement, sans traces de gens, de chars, d'outils ni de fumée : de petits cabriolets à deux roues, tantôt à un cheval et tantôt à deux, avec un gros homme en noir et une femme en blanc, qui nous croisoient et nous devançoient, dans tous les sens, étoient les seuls objets que nous vissions sur la route; ils paroissoient fort dignes d'être les automates logés dans de pareilles boîtes. Nous avions toujours plus de peine à croire notre compagnon de voyage, quand il nous assuroit que ce pays étoit habité par des gens en vie. Impatientés, nous descendîmes devant l'une des plus petites de ces maisons, pendant qu'on régaloit d'un peu d'herbe, dans un seau d'eau, nos excellens chevaux, qui, depuis la veille, avoient

fait vingt lieues au grand trot. Plusieurs de ces habitations ont, du côté du chemin, la chambre fameuse qui ne s'ouvre que trois fois par génération, au baptême, au mariage et à la mort. Les propriétaires ont pris, au reste, un moyen sûr contre la tentation de l'ouvrir trop souvent; la porte est clouée et est élevée de près de deux pieds au-dessus du sol. On place au-devant un escalier mobile chaque fois qu'on veut s'en servir : madame de Genlis assure avoir été admise dans l'intérieur d'un de ces appartemens. La maison où nous descendîmes n'en offroit point de semblable; sur le devant étoit une porte pleine, ouverte, et une petite demi-porte en barreaux, fermée. Derrière ce retranchement se tenoit la maîtresse du logis; nous entrâmes; et, comme nous nous attendions à trouver une pièce de parade, son éclat nous étonna peu. La provision des petites pantoufles brillantes étoit rangée des deux côtés de l'entrée; le plancher étoit composé de briques vernies à s'y mirer; les chaises étoient faites de roseaux et de crins tressés de diverses nuances; les murs, peints des plus vives couleurs, étoient ornés de tableaux de différens genres; les tables étoient recouvertes en cuir doré et en toile cirée; la cheminée étoit doublée à l'extérieur de plaques de porcelaine peinte qui ne paroissoient pas avoir jamais senti la fumée, et son chambranle tout entouré d'un feston d'indienne empesée, d'un

pied à dix-huit pouces de haut; les glaces, placées dans différentes parties de la chambre, avoient la même toilette; enfin tout ce qui, dans cette pièce, pouvoit porter quelque chose (y compris le dessus de la cheminée), étaloit des porcelaines de la plus grande beauté. Comptant arriver à des traces de vie, nous passâmes à la pièce suivante; c'étoient le même éclat, le même silence et la même immobilité. Sans l'absence totale de poussière, on auroit cru que les meubles n'avoient pas été approchés de cent ans. C'étoit cependant là, ainsi que dans la première pièce, que couchoit la famille, et cela dans des espèces de boîtes ou d'armoires cachées dans la cloison sur deux pieds de hauteur. Complétement dissimulées par de petites portes aussi brillamment peintes que le reste de la boiserie, et offrant, quand on ouvroit ces portes, une ouverture de deux pieds en tout sens, toute encadrée de festons et de dentelles, elles paroissoient beaucoup plus destinées à être la niche d'un saint que la couche habituelle d'un paysan hollandois. La troisième pièce, encore plus remarquable, étoit garnie de grandes armoires en marqueterie, du plus beau poli et de tapis semblable à ceux des Indes. Décidés à trouver du désordre, nous parvînmes à une grande halle servant de garde-meuble, de remise, de laiterie; en un mot, de théâtre de toutes les opérations les moins élégantes du ménage; il n'y

avoit pas autant de glaces, de rideaux, de vernis que dans les premières pièces ; mais l'ordre et la propreté de tous ces instrumens et ces meubles, qui étoient bien ceux du service journalier, paroissoient peut-être encore plus remarquables : c'étoient des qualités prises sur le fait. Nous arrivions précisément au moment où l'on alloit traire les vaches : on les rassemble, à cet effet, dans une partie resserrée de la prairie, entourée d'eau de toutes parts, hormis le côté par lequel elles y entrent, et qu'on ferme d'une forte barrière. Elles restent là réunies fort près les unes des autres au nombre de vingt-cinq à quarante ; on leur attache les pieds du devant ; d'ailleurs, elles sont parfaitement libres. L'étendue de ces fermes est en général de vingt à trente hectares, la plupart sont en prairies : elles nourrissent quinze à vingt-cinq vaches et environ deux cents moutons. Une de ces vaches prise au hasard, et mesurée exactement, avoit quatre pieds de hauteur au garrot. On les trait jusqu'à trois fois par jour, et elles donnent alors douze à dix-huit pintes de Paris ; le fromage qu'on fabrique de leur lait se vend de trois à quinze sous de France la livre ; tant il y a de nuances dans la fabrication.

La plupart des bestiaux de la Nord-Hollande, vaches, et surtout bœufs, sont tirés chaque année du Jutland. Les vaches ne restent que cinq mois à l'étable, du quinze novembre au quinze

avril; on apporte les soins les plus minutieux à ce qu'elles soient tenues proprement et chaudement. L'aire sur laquelle elles couchent est disposée en pente jusqu'à une rigole, combinée de telle manière avec la taille des animaux, qu'ils laissent rarement tomber de l'urine ou de la fiente sur la place où ils couchent. On ne leur donne point de litière, et on pousse la propreté jusqu'à retrousser la queue des vaches pour empêcher qu'elle ne se salisse dans la rigole et ne porte ensuite des ordures sur les autres parties de leur corps. Pour chaque tête de bétail, on paie à l'état un droit que l'on nomme *horn-geld* (droit de cornes). On appelle *melkplaats* ces petites îles, fermées de canaux, dans lesquelles on renferme les vaches pour les traire, et où se réunissent, dans ce but, un grand nombre de bergères. Un voyageur galant prétend qu'en traversant la prairie dans ce moment, on croit assister à une scène de village digne du pinceau de Teniers. Quant à nous, ce qui nous en parut le plus caractéristique et le plus inattendu, ce fut l'extrême malpropreté de ces jeunes nymphes. Il falloit bien que la saleté repoussée de tous côtés se retirât quelque part; et, quoique la figure de quelques-unes de ces paysannes fût fort belle, l'asile que tout leur vêtement et leur personne avoient offert si libéralement à la poussière et à la boue, en faisoit un ensemble désagréable; et d'autant plus qu'elles

seules avoient cet inconvénient, et que les ustensiles qui les entouroient étoient d'un éclat remarquable. Les seaux en chêne, doublés en cuivre brillant et vernis à l'extérieur en couleurs éclatantes, bleu et rouge, les moindres siéges, les conduits d'eau, qui entouroient la maison, tout paroissoit servir pour la première fois.

Parmi les paysans de la Gueldre, on trouve encore des usages qui datent de plusieurs siècles. Le jour de Pentecôte, on se rassemble de grand matin par groupes pour accompagner dans les champs les jeunes filles qui vont traire les vaches et pour se régaler de lait chaud. Ces excursions n'ont pas toujours le plaisir de toute la compagnie pour résultat, et la bergère ainsi escortée n'en retire souvent que peu de satisfaction; est-elle insociable, acariâtre, malpropre, le premier objet qui frappe ses yeux est un mannequin maussade et ridicule, posé à l'entrée de la prairie; sa compagne plus aimable trouve dans les champs voisins sa plus belle vache couronnée de fleurs.

Nous arrivâmes également pour le moment de la tonte des moutons. Les auteurs nationaux soutiennent que la Nord-Hollande est la contrée qui fournit le plus de troupeaux, et que c'est de là que vient la plus belle laine du royaume. Il y a cependant encore un choix, mais alors on a une laine que rien n'égale. C'est le terrain, compris entre Alkmaar et Purmerend, qui détermine

cette supériorité, conséquence de celle des pâturages, et la laine du Beemster est toujours la laine par excellence; or c'étoit précisément au centre de ce canton qu'étoit placée la ferme où nous étions descendus. Ces moutons sont très-remarquables par leur grande taille, par la beauté de leurs formes et par l'énorme produit qu'ils donnent tant en lait qu'en laine et en agneaux. Quelque forte que soit la toison (on prétend qu'elle s'élève à seize ou dix-sept livres de laine), elle se détache tout entière du corps de l'animal et sans qu'aucun brin se sépare, et le mouton s'enfuit, tout honteux, de dessous son habit, qui conserve toutes les formes du corps qu'il recouvroit; il faut, pour ce singulier résultat, un grand accord de patience, d'immobilité et de bonhomie dans le tondeur et le tondu. L'échantillon de laine que nous emportâmes avoit dix à onze pouces de long; les gens du pays assurent que la longueur moyenne est de quinze. Il ne fut pas possible de parvenir à savoir son prix. C'est chose peu commode que de faire de l'agriculture en chiffres avec des gens dont on n'entend pas du tout la langue et dont on ne connoît point les monnoies. On prétend encore que ces brebis, qui portent trois, quatre et jusqu'à cinq agneaux, peuvent donner du lait deux fois par jour, et en fournir une pinte chaque fois. Enfin, à entendre tous les modestes rapports des Hollandois sur le

pays, les laines de Hollande ne se distinguent que par leur propreté, leur finesse, leur blancheur, leur longueur, leur douceur et leur force; elles sont toutes très-lisses, et les plus propres qu'on connoisse à la fabrication de toute étoffe fine, rase ou grenée, unie ou croisée, etc. etc. Eu égard à leur netteté, à leur longueur, à leur force, les laines, même les plus communes, s'emploient avec beaucoup d'avantages. — Certes, on n'accusera pas les auteurs de ces renseignemens de déprécier leur pays.

D'ailleurs cette ferme n'offroit aucun instrument d'agriculture bien intéressant; c'est dans leurs canaux, leurs moulins et les nuances d'humidité qui en sont les conséquences, que gît leur grand secret. Le seul outil qui nous frappa fut une espèce de pêle, fort alongée, creuse, qu'on ne pourroit mieux peindre qu'en la comparant à un chêneau emmanché, et vue de profil à une virgule. Destinée à repandre sur une grande surface l'eau puisée dans le canal à côté, elle sert à arroser les prés, et surtout les toiles dans les nombreuses blanchisseries dont le pays est couvert. Nous remontâmes enfin en voiture et donnâmes un dernier coup d'œil à la position que nous quittions.

De l'autre côté du canal, étoit une fort jolie église; ses arcades rougeâtres, les vitreaux colorés s'élevant majestueusement au milieu et au-des-

sus des plus beaux arbres, avoient une attitude de calme et de silence infiniment solennelle. C'étoit la seule église du polder, chaque dimanche voit arriver dans de petites voitures cette riche, grasse et pieuse population; chacun a sous le bras sa grosse bible à clous dorés. Les femmes portent de grands capuchons doublés en soie rose ou bleue, partie essentielle de la jolie coiffure qu'ils sont destinés à protéger. Peut-être dans cette enceinte y a-t-il aussi et des passions violentes et des distractions, mais on n'en voit aucune apparence, et l'on n'en comprendroit pas trop la cause.

En nous approchant d'Alkmaar, nous retrouvâmes le nouveau canal dans la partie qui est achevée; nous pûmes encore mieux juger de son immensité, en le comparant à ces trois ou quatre séries de canaux différens que nous avions encore devant les yeux. Ils en différoient également par l'absence chez ce dernier de ces superbes roseaux, qui bordent tous les autres et les font briller pour ainsi dire sous une voûte de verdure.

D'Alkmaar à Beverwyck, le retour par une route déjà connue ne nous offrit rien de nouveau. De Beverwyk nous voulions aller à Saardam: si l'on regarde la carte, on verra entre ces deux villages une ligne presque droite, par eau, qui est à peu près deux lieues; les seuls chemins praticables pour y arriver par terre, en font faire

plus de sept; toute la partie du pays qui les sépare étant marécageuse, inhabitée, coupée constamment de canaux de desséchement, et tout le monde préférant voyager par l'eau. Une route à prendre pour aller de Beverwyk à Saardam retourneroit à Alkmaar, de là à Amsterdam.

Il y avoit bien un troisième moyen, celui de courir sur les petites digues qui ceignent le Wyker-Meer entre Beverwyk et Saardam. Ce moyen sembloit fort court, et cependant les innombrables sinuosités de la côte que la digue avoit été obligée de suivre dans tous leurs détails, triploient et quadruploient la distance. La nuit étoit noire, la chaussée étroite, mal entretenue; les chevaux étoient vifs; et, pendant notre séjour à Harlem, chacun avoit eu un accident ou deux à nous raconter, à l'occasion de ces digues et des chutes perpétuelles qu'on faisoit de leur sommet. Nous nous mîmes cependant en route, tant nous étions pressés de revenir; et, marchant presque toujours à pied, nous fûmes loin d'aller vite; en résultat, nous nous en tirâmes pourtant, et au point du jour nous étions en vue de Saardam.

Immortalisé par le fait le plus extraordinaire et le moins renouvelé, pourquoi ce lieu a-t-il toujours vu dénaturer son nom, et pourquoi tout le monde parle-t-il de Saardam, tandis que ce séjour du czar Charpentier ne doit s'appeler que *Zaandam*, c'est-à-dire digue sur le Zaan? L'aspect qu'il

offre quand on s'en approche par terre, et surtout du côté de Beverwyk, est tout aussi singulier et aussi unique dans son genre que le fait qui l'a rendu si célèbre. Qu'on se représente, sur un espace de moins d'une lieue carrée, sans arbres ni pentes, pour rien en dissimuler, un entassement de plus de deux mille moulins à vent, quelques-uns d'une taille prodigieuse. Qui s'attendroit à trouver planant au-dessus de ces marais, perchée au milieu des scies et des rouages destinés à faire des planches et de l'huile, l'allégorie la plus gracieuse et la leçon de philosophie la plus frappante? En errant sur cette forêt mouvante, l'œil rencontre de distance en distance de petits étendards de diverses couleurs, fixés sur le faîte des toits; des guirlandes de fleurs et des rubans entrelacés dans les ailes les suivent dans leur circuit, et des couronnes des couleurs les plus brillantes, suspendues à l'extrémité de ces mêmes ailes, parcourent dans les airs un bien plus grand espace encore. Ce sont leurs mariages que les Zaandamois annoncent ainsi: chaque drapeau indique une noce nouvelle; mais tous les moulins dépendant de la même famille portent les mêmes couleurs, et l'aristocratie des meuniers trouve fort bien son compte à cette manière éclatante d'étaler au loin le nombre de ses cliens et de ses amis. Il y a, dans cette manière de proclamer son bonheur, quelque chose de plus élégant

et de plus élevé qu'il ne sembleroit appartenir à ces braves gens. Dans le même horizon, et au milieu de cette joie et de ce mouvement, les aîles immobiles et les toiles détendues de quelques-uns des moulins indiquent la mort de leurs propriétaires.

Ces moulins sont employés à mille branches d'industrie, sans compter le desséchement du pays. Parmi ces genres d'industrie il en est cependant trois principaux, la fabrication du papier, de l'huile de colza et des planches.

Il est peu d'objets plus curieux qu'un de ces grands moulins à colza, mais la description n'en seroit intéressante que par des détails que nous craindrions de ne pouvoir donner avec assez d'exactitude. Les papeteries n'ont rien de différent de celle des autres pays, mais les soins apportés à cette fabrication ont donné au papier de Hollande une supériorité bien méritée; le choix sévère qui préside au triage des chiffons destinés à le produire, la perfection si importante de l'instrument destiné à les déchiqueter et à les broyer, la nature de l'eau dans laquelle se passent toutes ces opérations, et enfin l'attention donnée au collage du papier lorsqu'il est fait, sont les principales causes de ce succès. Le tout est beaucoup plus simple qu'on ne le croiroit, car nous improvisâmes de nos mains plusieurs feuilles de papier qui ne furent point sans mérite.

La plus facile à comprendre de toutes ces branches d'industrie, et cependant celle qui frappe le plus, est la fabrication des planches. Le moulin où sont les scies est construit sur une espèce d'isthme; de chaque côté, un canal arrive jusqu'au pied. Quand le navire chargé de troncs de sapins s'est amarré au pied de la tour, quatre ou cinq cordes, mues par une force invisible, viennent jeter leur crampon sur autant d'arbres différens; et le fer une fois fixe à leur extrémité, leur destinée est inévitable, personne ne s'en occupe plus; et les vaisseaux, après avoir remis à la voile, n'ont autre chose à faire qu'à aller recevoir dans le canal opposé le résultat de cette mystérieuse puissance; elle amène de front par une pente douce tous ces arbres, jusqu'à un châssis où ils se trouvent fixés. Là, soixante-quatre scies, placées par groupes plus ou moins serrés, s'emparent de ces corps immenses qui semblent s'avancer d'eux-mêmes vers l'acier qui les divise; et, après leur changement d'état, ils vont se ranger les uns sur les autres dans le navire posté de l'autre côté de l'isthme. Tout cela n'est pourtant que l'effet d'un souffle; on ne feroit guère mieux avec de la vapeur; et la circonstance qu'ici la force motrice vient d'en haut, donne à toute la construction quelque chose de plus aérien et de plus surprenant.

Mais ce n'est pas pour voir des moulins, quelque

beaux qu'ils soient. que l'on vient à Saardam; le voyageur, une fois débarqué, ne demande que la cabane de Pierre-le-Grand, et il commence tout de suite le pélerinage qui doit l'y conduire. La route pour arriver est fort intéressante, car elle fixe et développe dans l'esprit toutes les idées qui s'y rattachent et l'importance d'une démarche qui a eu un pareil résultat. Le poids dont l'empire, fondé par Pierre-le-Grand, presse aujourd'hui l'Europe, est un corollaire puissant du séjour de son auteur dans ce chantier; quant à cette course, elle n'a rien de curieux, et matériellement elle n'offre aucun intérêt; on n'aperçoit qu'une simple cabane en planches, de deux pièces; elle n'a presque d'autre meuble qu'une vieille femme qui assure que ses parens ont vu le czar, et qui jureroit volontiers l'avoir vu elle-même, pour peu qu'on l'en pressât. On comprend que les cloisons et la cheminée sont couverts d'une multitude de noms; le plus remarquable est celui de l'empereur Alexandre, qui, sur un marbre blanc, incrusté à cette intention dans le mur, a imité la noble brièveté de Catherine II, en y faisant graver ces mots *Petro primo Alexander primus*; mais les gouverneurs et les officiers civils du pays qui accompagnoient l'empereur dans sa visite, ont cru nécessaire de l'apprendre au monde et de joindre à ce laconisme une longue liste de leurs titres, qualités, dignités, qualifications et

grades : reste à savoir si la postérité jugera que la mesure fut indispensable.

Après ses deux mille moulins et sa singulière relique, il reste encore à Saardam bien des titres à exciter l'intérêt. Ce hameau, présenté à l'imagination comme une si misérable retraite, a plus de 5,000 habitans, et, dans ses jardins et ses habitations, un luxe poussé extrêmement loin. On dit que Saardam est situé sur une rivière; toutefois les gens qui croient de bonne foi donner ce nom à la masse d'eau appelée le Zaan, oublient qu'une rivière coulante est, dans ce pays, une chose inusitée et impossible. Depuis Delft jusqu'au Helder, il y a tant d'eau qu'elle ne peut plus se remuer; et cela est si vrai, que le Rhin qui, certes, arrivoit avec une assez longue et belle habitude de couler, ne sait plus comment s'y prendre et se perd dans les sables près de Leyde. L'embellissement le plus brillant et le plus extraordinaire que les soins donnés récemment au bois de La Haye, ont ajouté à son ancien agrément, est d'y avoir ménagé une petite cascade de deux pieds qui, le dimanche, pendant une heure ou deux, donne aux habitans du pays le spectacle nouveau pour eux du murmure mouvement des eaux.

Il n'en est pas moins vrai que la masse d'eau qui vient aboutir au Wiker-Meer, à travers Saardam, ressemble un peu à une rivière, ou du moins

a plus d'irrégularité dans ses bords, et de mouvement dans sa surface, que les canaux ordinaires. Les premières habitations ont été bâties dans les deux angles que faisoit la jonction du Zaan avec la mer, et c'est là, entre autres, que se trouve la cabane du czar. En s'accroissant, la ville a remonté les deux rives, et elle a fini, pour ne pas s'éloigner trop du port, par s'établir sur la rivière même. Celle-ci communique aujourd'hui avec la mer par quatre ou cinq écluses. On a comblé tout le reste de cette vaste embouchure, et l'on a construit un quai, un port et un grand nombre de maisons précisément au milieu des flots. La jolie auberge de la Loutre, où nous étions descendus, étoit dans cette position; et les bâtimens, arrivant à pleines voiles, paroissoient beaucoup plus destinés à venir se briser contre la maison qu'à trouver l'étroit passage qui devoit les conduire dans la mer sans accident.

L'aspect qu'offroit cette longue pièce d'eau, bordée d'arbres à travers lesquels on voyoit briller les tuiles vernies et les massifs de fleurs, et que couvroit une multitude d'embarcations, étoit extrêmement curieux. Dans le lointain, la terre se montroit chargée alternativement d'immenses pièces de toile et de pièces de bois presque aussi grandes; en effet, les blanchisseries et les chantiers de construction se joignent encore aux branches d'industrie indiquées plus haut, pour oc-

cuper et enrichir cette laborieuse population. Aussi le luxe, fruit de tant de travail, est-il beaucoup plus simple et de meilleur goût que celui de Broek et même des environs d'Amsterdam. On l'accueille avec bienveillance, comme la récompense de la peine que l'on a prise : le mouvement de la rivière, du port et des moulins, compense suffisamment le silence, la roideur, et l'immobilité du reste. Il n'y a, comme on s'y attend, point de rues, dans un pays où la place est si précieuse et où les voitures sont si rares ; le quai où aboutissent les digues est le seul endroit où des chevaux puissent circuler ; mais la promenade dans les sentiers qui bordent la rivière, en ayant la navigation d'un côté, les moulins de l'autre, et les plus belles fleurs tout autour de soi, est bien préférable à celle qu'offriroit une grande route.

Le port ne présente en revanche rien qui soit digne de remarque, et ses petits flots sont horriblement sales. Le navire le plus curieux que l'on y voyoit, étoit un grand bateau, arrivé d'Utrecht, chargé d'eau. Envahis de tous côtés par les ondes, les malheureux habitans de ce pays n'ont pas une goutte d'eau potable, et ils sont obligés de faire, par nécessité, ce que nous avions vu, les belles dames de La Haye, faire par ton, c'est-à-dire d'envoyer chercher à vingt lieues l'eau qu'ils veulent boire. Cette précieuse denrée se

vendoit précisément au moment de notre arrivée. Le navire étoit à fleur d'eau ; sa couleur se confondoit avec celle de la bourbe qui l'environnoit, et il paroissoit difficile de comprendre comment la petite pompe, établie sur le bateau, pouvoit distribuer aux nombreux amateurs une eau limpide et transparente.

C'est à travers la partie la plus dégoûtante de ces marais, celle qui est appelée par excellence le Waterland (le pays de l'eau), que nous continuâmes notre route sur les digues. Purmerend, vers lequel nous nous dirigions, est situé à un angle du Beemster opposé à Schermer-Horn; nous avions tourné tout le polder, la ville est à peu près aussi grande qu'Alkmaar ; ses clochers font, au milieu des eaux, un effet plus singulier encore ; et, comme elle n'est pas située sur la grande route de poste de Batavia à Amsterdam, ses habitans et ses hôteliers, bien moins accoutumés à voir des figures étrangères, ont conservé une originalité encore plus sauvage.

Nous y étions attirés par une course de chevaux ; et y arrivant pleins des souvenirs d'Epsom et de Newmarket, nous étions préparés à y trouver peu de rapports avec celles qui se font dans ces lieux. Effectivement, il est impossible que deux choses, réputées les mêmes, se ressemblent moins. Les énormes carrossiers de la Frise et du Jutland qui ne sont montés qu'une fois en leur

vie, et qui courent au trot, ne semblent pas du tout être de la même espèce que ces ombres, presque étendues sur la terre, qui fuient sur la pelouse angloise; les cavaliers, le local, les spectateurs et les lois de la course offrent le même contraste.

Qu'on se représente au-dehors de la ville, à l'entrée de ce superbe Beemster, une large allée bordée d'arbres et, comme cela s'entend, de canaux; d'un côté, s'étend une vaste pelouse; de l'autre, une colline verdoyante d'une pente assez rapide: c'est le flanc de la digue qui entoure le polder; au sommet, est le canal général toujours couvert de navires. Cette allée sablée est le lieu de la course; elle est partagée, dans toute la longueur, par une corde suspendue à des pieux, de manière à offrir deux chemins d'une largeur égale; on ne fait jamais courir que deux chevaux à la fois, chacun d'un côté de cette barrière. Ils partent suivant leur rang d'inscription sur le tableau qui est distribué, et les mêmes rivaux font, entre eux, deux ou trois courses. Le cheval qui, dans ces combats singuliers, l'a, en résultat définitif, emporté sur tous les autres vainqueurs, obtient le prix de la course, indépendamment des paris faits à chaque occasion. Les chevaux sont montés par leurs maîtres, quand ce sont des paysans; par conséquent fermiers du propriétaire, quand celui-ci est un habitant de la ville.

La mise de tous ces jockeys est à peu près uniforme; ils portent un bonnet en coton de couleur, ou en drap rouge entouré de fourrure, une veste à petits pans, des culottes de velours, des bas blancs à coins brodés, d'énormes souliers à boucles et de grands éperons. L'originalité de ces costumes n'est surpassée que par celle de l'équipage du cheval; il est affublé d'une grosse bride de voiture à œillères, d'une couverture de laine de toutes couleurs et d'un énorme pompon, placé sur le tronçon de queue qu'on lui laisse; du reste, l'homme et le cheval offrent, au même degré, l'apparence de la force, de la santé et de la pesanteur. Les cavaliers poussent, en avançant, des hurlemens plaintifs et effrayans, et toute leur contenance est absolument différente de celle des coureurs anglois, par une raison très-naturelle, qui est la différence du but proposé. Ici, ils ont deux choses à faire, l'une de pousser leur cheval en avant, l'autre de l'empêcher de galoper; le cheval qui prend cette allure perdant tout espoir de succès: aussi la rapidité qu'ils acquièrent au trot, devient fort extraordinaire. La course qui étoit de 400 toises fut parcourue en un peu moins de deux minutes; la grande course angloise de quatre milles est parcourue à peu près en sept minutes. On pourroit, d'après ces bases, établir, entre le trot et le galop poussés le plus loin possible, une proportion approximative de

rapidité de 4 à 11, mais je crois que cette proportion ne seroit pas exactement applicable aux cas ordinaires. Quelle que soit la vitesse du trot dans la course hollandoise, les chevaux lancés au galop ont bien plus de marge pour gagner du terrain quand ils sont supérieurs, et il doit y avoir bien moins de différence entre le trot du meilleur harttraber et celui d'un cheval ordinaire, qu'entre le galop de *l'éclipse* et celui d'un cheval également pris au hasard.

Les spectateurs étoient analogues au reste; c'étoient des nuées de paysans des environs, revêtus de leurs plus riches habits; comme cependant le ciel étoit menaçant, la plus grande partie des jolies coiffures étoient recouvertes de grands capuchons de laine, doublés de soie rose ou bleue qui encadrent parfaitement ces figures riantes.

La foule étoit séparée des chevaux par les canaux dont l'existence, dans cette occasion, étoit fort utile; et, placée sur la pente de la digue qui lui servoit d'amphithéâtre, elle jouissoit à merveille de la course en offrant elle-même le plus agréable coup d'œil.

Du haut de cette digue, la vue étoit magnifique; elle plongeoit sur ce riche Beemster, coupé dans tous les sens d'allées d'arbres immenses qui bordent les moindres canaux; sur ce polder par excellence où, suivant l'opinion générale, le beurre est plus savoureux, la laine est plus fine,

et les habitans sont plus riches que partout ailleurs ; enfin, sur ce coin de terre, le *nec plus ultrà* de cette Arcadie en prose, qu'on retrouve partout dans la Nord-Hollande champêtre.

Nous étions presque seuls à admirer la richesse de ce tableau, car tous les autres spectateurs venoient de sortir de cette multitude de petites retraites qui peuplent le polder, et nous ne vîmes guère d'autres étrangers que le vainqueur. C'étoit un riche négociant d'Amsterdam, auquel ses rustiques rivaux sembloient pardonner de bon cœur une défaite dont il les dédommageoit probablement, car ils l'entourèrent, en le serrant contre un arbre, avec l'expression d'un intérêt plus aimable que celui de la foule avide et dégoûtante dont nous vîmes le lendemain le même personnage environné à la bourse d'Amsterdam ; foule qui l'étouffoit littéralement contre un pilier, chacun voulant, pour accrocher un courtage sur un emprunt d'une puissance étrangère, devancer son concurrent pour parler à l'oreille du donneur.

Le vainqueur retourna à la ville, portant le superbe et lourd fouet chargé de pompons, qui étoit le prix de la journée : c'étoit une véritable marche triomphale, et les cris de joie de cette population qui nous pressoit de toutes parts, étoient presque aussi durs et aussi pénibles que nos accens suisses les plus déchirans. Ces braves

gens se répandirent dans les diverses tavernes de la ville, et nous les suivîmes dans celle qui avoit la meilleure apparence. Le menu du dîner que nous y partageâmes avec eux et la description topographique de l'appartement ne laisseroient pas d'être curieuses; les viandes fumées, le poisson salé, les légumes cuits à l'eau abonderoient autant dans la première, que la porcelaine, les rideaux empesés et les petits miroirs, pourroient faire dans la seconde. Malheureusement les convives étoient les gens les plus raisonnables du pays; la gravité habituelle ne se démentit point, et rien ne donna prise à des observations critiques.

Enfin, nous allions atteindre Broek, encore deux heures de désert et de barbarie, et nous allions finir notre course par le contraste le plus frappant de tous ceux qu'offre un pays qui en est plein, par ce village de marionnettes, ce bijou de mauvais goût, si célèbre au loin et donné si mal à propos comme l'échantillon de la Hollande. Madame de Genlis en fait, dans *Adèle et Théodore*, une peinture charmante, et qui doit laisser dans la mémoire de ses jeunes lecteurs un souvenir semblable à celui qui leur reste des *Mille et une Nuits*. Ce n'est malheureusement pas dans la partie historique des ouvrages de madame de Genlis qu'il faut placer cette description.

On découvre, avant d'arriver à Broek, une

grande pièce d'eau dont aucun navire n'anime la surface; elle est bordée de pavillons très-ornés et d'une douzaine de kiosques qui rappellent Bagatelle et Neuilly. Une auberge médiocre est placée en dehors de ce sanctuaire, c'est une grande faveur que d'obtenir un guide pour se promener dans l'intérieur. On a dit qu'il étoit défendu, et par la loi et par l'usage, d'aller en voiture dans la rue. Il en est une raison encore plus simple; il n'y a point du tout de rues à Broek; les sentiers qui séparent les propriétés sont impraticables autrement qu'à pied, ils sont construits en briques le plus joliment du monde; le sable qui les recouvre est disposé en compartimens; à deux heures, ce sable n'étoit pas dérangé, personne n'avoit encore passé; aussi est-il clair que nous y fûmes seuls. Il faut avoir vu de ses yeux ce fait et la peinture des arbres, dans les polders, pour les croire possibles. C'étoit une suite de joujoux tous mieux peints, plus ornés, plus frais les uns que les autres; de petits canaux et de jolis ponts coupoient à chaque instant les sentiers qui ne serpentoient pas sans quelque grâce; à chaque pas, ils nous découvroient pourtant avec un nouveau luxe, un nouveau ridicule. Ici, une maison s'annonçant comme un temple et ayant une attique superbe, n'étoit qu'un mur peint au-dessus d'un toit mesquin; à côté étoit l'habitation d'un homme qui logeoit, toute l'année, un peintre

uniquement occupé à vernir sa maison. Plus loin on nous faisoit admirer, à l'entrée d'un jardin pittoresque, une porte en fer coûtant plus de vingt mille francs et laide à proportion; elle étoit d'aussi bon goût et tout autant à sa place que les deux colonnes de marbre de Carrare, qu'un bourgeois d'Amsterdam a dépensé cinquante mille francs à planter devant sa maison de briques sur un des quais, tandis qu'il faudroit payer pour les en voir disparoître. Ce jardin si simple ne cherchoit, en effet, qu'à imiter et suivre la nature; il offroit deux ou trois mares des plus vertes, le cadre d'un ruisseau, tous les échantillons de ponts possibles, un archipel tout entier, une population et des abris pour elle bien dignes l'un de l'autre. Dans un pavillon de planches peintes, un ecclésiastique en costume, les jambes croisées, lisoit nonchalamment son breviaire, pendant qu'un filet suspendu devant lui, au-dessus de l'eau, attendoit éternellement les poissons. Sur un roc escarpé, un berger des Alpes souffloit dans son cornet sans faire avancer une grosse vache qui cachoit un ruissseau et deux ponts. Au fond d'un bosquet ouvert, de manière à être vu partout, un villageois cherchoit à dérober à une nymphe de legères faveurs qui ne paroissoient point l'émouvoir. Un chasseur attendoit, depuis trente ans, le commandement pour faire feu sur un canard placé au bout de son fusil; et

l'horreur du propriétaire pour la vie et le mouvement avoit été si grande que, dans un pays où les cygnes et les lapins inondent la campagne, ces mêmes animaux en bois couvroient ses mares et les îles dont il les avoit semées.

Le voisin avoit un peu varié sa manière d'imiter la nature et d'afficher le bon goût. Il avoit rempli son jardin d'ifs; et, à mesure qu'ils avoient grandi, il en avait fait sur place des chaises, des échelles, des pistolets, des sangliers, des chapeaux; et il sembloit impossible, en traversant ce chaos, de ne pas plaindre les arbres soumis à de si étranges tortures. On est disposé à appeler *Jardin anglois* des extravagances pareilles à celle du premier de ces jardins, comme si on ne savoit pas que le propre du goût anglois est précisément le contraire, c'est-à-dire qu'il consiste à faire peu, à deviner la nature, à la compléter pour ainsi dire, et à la suivre dans la route qu'elle avoit elle-même indiquée.

Au reste, il faut dire que cet arsenal de mauvais goût est aujourd'hui apprécié à sa juste valeur, et qu'il n'est personne hors de Broek qui ne le tienne pour le comble de l'absurdité. Cela est d'autant plus dommage, que c'est peut-être l'endroit du monde où il y a le plus d'argent entassé; ce village date de la grande époque du commerce maritime de la Hollande. Les marchands qui avoient fait une fortune immense le

long des canaux infects, mettoient leur jouissance à venir finir leur vie au milieu de canaux un peu moins sales et qu'ils pouvoient arranger à leur fantaisie. Leurs descendans y sont restés, végétant sous le poids de leur opulence, n'étant ni campagnards, ni citadins, allant faire dans leur vie un tour ou deux aux grandes Indes s'ils y ont conservé quelques propriétés. Cette excursion achevée, ils redeviennent absolument immobiles, ignorant l'existence de Londres, de Bruxelles, de Paris, de tout ce qui n'est pas leur affaire immédiate; et que l'on nie, après cela, qu'une pipe ne dédommage pas de bien des jouissances !

En résumé, Broek est un lieu qui mérite d'être vu. Il y a même au milieu de cet ensemble de niaiseries un usage de bon sens qu'il pourroit y avoir quelque avantage à emprunter. Cette quantité de ponts, de canaux, de sentiers, exige beaucoup de travaux; ils sont faits par chaque particu lier, au moyen de prestations en nature; et comme il n'est pas très-facile de préciser l'échéance et de punir le retard, une grande planche, fermée de treillis et placée à l'endroit le plus fréquenté, contient, chaque semaine, le tableau des noms des propriétaires restés en arrière, quant à l'accomplissement de ce devoir : chacun met un grand soin à éviter cette espèce de pilori.

De Broek nous revînmes à Bucksloot au tra

vers d'un pays livré à son horreur native, qui n'a pas même la ressource d'être ridicule; situé le long de l'Y, de ce bras de mer grisâtre et si peu élégant, Bucksloot, en face d'Amsterdam, est un village assez joli; c'est un des lieux de promenade les plus fréquentés, et le dimanche y voit débarquer de nombreuses parties de bons bourgeois. C'est là qu'on prend des voitures pour aller en Nord-Hollande; nous avions connu par expérience tous les cochers de l'endroit, et nous pouvions dire avec raison que ce sont de grands fripons.

Une langue de terre s'avance de là vers Amsterdam; quoiqu'elle soit fort étroite, on en a encore pris la moitié pour le nouveau canal; la maison, nommée *Tolkuis*, qui termine ce promontoire, est surmontée d'un belveder élevé, d'où nous jouîmes d'un coup d'œil ravissant. La mer nous entouroit de toutes parts; mille vaisseaux la couvroient. Amsterdam se déployoit en face de nous, sur un arc de cercle de plus de deux lieues, étalant toute la magnificence de son port. Cet aspect est magique, c'est de là, de là seulement, qu'il faut voir Amsterdam, cette reine des eaux, qui, du côté de terre, est partout fort peu jolie; et cependant sur mille voyageurs qui arrivent à Amsterdam, il n'en est pas un qui entre pour la première fois par la mer; ce ne peuvent être que les natifs de Broek et d'Enkui-

sen, et les étrangers logés à Harlem chez un ami assez obstinément aimable pour ne leur permettre d'entrer à Amsterdam qu'après avoir fait avec lui tout le tour de la Nord-Hollande. A l'extrémité gauche de ce demi-cercle, les immenses magasins de la compagnie des Indes, à moitié écroulés quelques jours auparavant, avec d'immenses chargemens de grains, laissoient voir leurs murs renversés, leurs toits suspendus et leurs salles fendues en deux ; à l'autre bout, vers la porte de Harlem, on voyoit les restes d'une forteresse, cette tour dite *des pleurs*, qui rappelle ce malheureux Gilbert d'Amstel, et les petites loges que se sont fait construire dans l'eau ces riches citoyens qui ne s'en trouvoient pas assez près sur les quais. Tout cet immense intervalle, plein de clochers, d'arbres et de pavillons de navires, offroit un tableau éblouissant de richesse et de variété.

Nous nous embarquâmes promptement pour aller l'admirer de plus près, et même à la voile par un gros vent, à la grande satisfaction d'un de nous, décidé à appeler cela un voyage sur mer; cette traversée rappelle celle de Rye à Portsmouth au milieu de la rade de Spithead. Nous serpentâmes avec charme au milieu de ces monstres ailés, annonçant, par leur forme et leur population, des destins si divers. Débarqués sur le sol d'une ville si souvent célébrée, nous dûmes dé-

poser la plume, car nous n'avions plus pour excuse le désir de peindre un pays jusqu'ici presque inconnu.

(Extrait de la *Bibliothèque universelle*.)

Le grand canal dont il est question, p. 71 et suiv. de cette relation, est achevé; les navires et même les vaisseaux de guerre y passent. Voici les détails que nous fournissent à ce sujet les *Annales maritimes et coloniales* (cahier de janvier 1825).

Amsterdam, 30 décembre 1824.

La frégate du roi, la *Bellone*, de quarante-quatre canons, qui a ouvert la première navigation par le grand canal de la Nord-Hollande, est sortie de l'Y, le 13 de ce mois, par l'écluse de Willem, et est arrivée en une demi-heure à Bucksloot.

Le 14, traînée dès la pointe du jour, elle arriva, au-delà d'Ypendam, à dix heures du matin, traversa l'écluse de Purmerend à midi, et continua son voyage jusqu'à cinq heures du soir. Elle s'arrêta un peu avant la digue de Graft, où, amarrée à la rive, elle passa la nuit à cause du ciel obscur et brumeux.

Le 15, à la pointe du jour, un vent impétueux du sud-ouest souffla : les moulins de la Nord-Hollande devoient moudre à demi-voile; le canal n'avoit d'eau que sa moitié de la hauteur ordi-

naire, et le vent étoit contraire : ce qui n'empêcha pas la *Bellone* d'aller amarrer le soir dans le Zeeglis, près d'Alkmaar.

Le 16, entre huit et neuf heures du matin, elle a été dirigée sur cette ville par le Koedyk et le Zyp, et jusqu'au près de l'écluse de Koegras.

La frégate marchande *Christina-Bernardina*, commandée par le capitaine Zylstra, venant de Batavia, et qui, pour la première fois, entroit dans le port d'Amsterdam, par le canal de la Nord-Hollande, ayant rencontré, sur les quatre heures la *Bellone*, entre le Schager et Saint-Maartensbruk, la salua de neuf coups de canon, au son de la musique qui exécuta l'air de *Willhem-Van-Nassau* et aux cris répétés de *hourra*.

Le 17, le vent d'ouest nord-ouest souffla grand frais toute la nuit, et presque toute la journée fut accompagnée d'une forte grêle et de tempête : néanmoins la *Bellone* passa, entre les neuf et dix heures du matin, de l'écluse du Zyp dans le Koegras, et arriva, le soir à cinq heures à Willhemsoord.

Un gros kaag, venant du Nieuwdiep à Amsterdam, qui marchoit à pleines voiles, précisément dans le coin près de Kwelderbek, passa très-rapidement près de la *Bellone* sans diminuer de voiles et sans la toucher.

Ainsi donc une frégate de quarante-quatre canons, tirant seize pieds d'eau sans sa batterie,

a pu effectuer, contrariée par le vent, par les orages dévastateurs sur tous les autres points, et malgré une brume épaisse, son passage, en moins de quatre jours, dans le nouveau canal de la Nord-Hollande, creusé dans une étendue de près de quinze lieues et à cent vingt pieds de large dans le parage le plus étroit qui traverse les deux villes de Purmerend et d'Alkmaar; elle a pu s'y rencontrer avec un navire marchand de la plus forte portée, et conserver les distances que ces deux bâtimens ont dû se ménager pour effectuer le salut. Ainsi ni l'un ni l'autre de ces vaisseaux n'a éprouvé d'obstacles à sa marche dans le fond de terre fangeux qui avoit fait désespérer si long-temps du succès de cette mémorable entreprise; ainsi une communication libre est ouverte dès ce moment entre le port d'Amsterdam et le Nieuw-diep au Helder, l'un des meilleurs havres de l'Europe, où, en ce moment, sont mouillés à l'abri plus de cent navires dont aucun n'a été endommagé par les tourmentes qui en ont fait échouer ou périr un si grand nombre pendant cet hiver, de douleureuse mémoire; ainsi les dangers que présentoit la navigation du Zuyderzée ne servent plus qu'à rehausser l'excellence et le bienfait de cette navigation nouvelle.

RELATION

D'UNE EXPÉDITION FAITE EN 1823

A LA SOURCE DE LA RIVIÈRE SAINT-PIERRE, AU LAC OUINNIPIG, AU LAC DES BOIS, etc.

PAR M. H.-H. LONG,
Major au corps des ingénieurs-géographes des États-Unis;

Rédigée sur ses notes par M. KEATING.

(Extrait de l'original anglois).

LE succès de l'expédition aux Monts Rocailleux, faite en 1819 et 1820, et les renseignemens importans qu'elle avoit fournis sur la nature de l'immense vallée arrosée par le Missouri et ses affluens, dont on ne savoit jusqu'alors que ce qui avoit été observé par Lewis et Clarke, engagea le gouvernement des États-Unis à continuer ses tentatives pour explorer les déserts inconnus qui sont renfermés dans les limites de son vaste territoire. Le premier objet qui se présenta comme méritant d'être examiné en détail, fut le pays compris

entre le Missouri, le Mississipi et les frontières septentrionales des Etats-Unis.

Cette contrée, de forme triangulaire, renferme à peu près une étendue de 300 milles en longitude et de 700 milles en latitude. M. le gouverneur Cass avoit dans son expédition, en 1820, exploré les côtes meridionales du lac Supérieur jusqu'à l'embouchure de la rivière Saint-Louis, et la communication par eau entre le Fond-du-Lac et le Mississipi. Le général et ses compagnons remontèrent ce grand fleuve jusqu'au lac Cassina ou haut lac du Cèdre-Rouge (1). Cette expédition répandit un grand jour sur les cantons baignés par le cours supérieur du Mississipi. qui n'étoit connu précédemment que par les récits séduisans, mais imparfaits, et, en plusieurs occasions, fabuleux des anciens voyageurs ; on devoit aussi quelques observations rapides à M. Pike, dont le zèle avoit bravé les difficultés qui auroient arrêté un homme moins hardi : malheureusement, cet officier n'étoit pas pourvu des moyens nécessaires pour faire des observations exactes.

Tous les voyageurs qui avoient visité le Haut-Mississipi s'accordoient à parler d'une rivière découverte à la fin du dix-septième siècle, et nom-

(1) L'extrait de ce voyage a été donné dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, T. XI, p. 57, et T. XII, p. 5.

mée *la rivière Saint-Pierre.* Carver avoit parcouru les bords de cette rivière, qui se réunit au Missisipi, un peu au-dessous du saut Saint-Antoine; mais le récit de cet Américain, publié en 1774, renferme plusieurs circonstances qui peuvent faire mettre en question sa véracité.

L'importance du commerce des pelleteries que les compagnies angloises et américaines font dans cette région, ce que les agens de ces associations commerciales disoient de la communication facile qui existe entre la source de cette rivière et celle de la rivière Rouge, dont les eaux coulent au nord vers le lac Ouinnipig, et par conséquent finissent par arriver dans la mer d'Hudson; les rapports différens et contradictoires que l'on recevoit sur la qualité du terrain et la nature du pays arrosé par la rivière Rouge, dissemblances qui résultoient de l'opposition des intérêts des deux compagnies angloises : toutes ces causes excitèrent chez le gouvernement des États-Unis un vif intérêt; il pensa qu'il lui importoit d'obtenir des renseignemens exacts sur les cantons baignés par la rivière Rouge et la rivière Saint-Pierre jusqu'au 49° parallèle nord, et de constater la nature du pays le long de notre frontière septentrionale qui n'avoit pu encore être examinée.

En conséquence, le gouvernement décida, au printemps de l'année 1823, de faire partir, dans

le plus bref délai, une expédition qui exploreroit la rivière Saint-Pierre et le pays situé le long de la frontière septentrionale des Etats-Unis, entre la rivière Rouge de la mer d'Hudson et le lac Supérieur.

Le commandement de l'expédition fut confié à M. Long, qui, le 25 avril, reçut ses instructions du ministre de la guerre. La saison étoit déjà avancée : en conséquence, on apporta la plus grande promptitude aux préparatifs. M. Long avoit avec lui M. Th. Say, zoologiste et antiquaire ; M. G.-H. Keating, minéralogiste et géologue ; M. P. Seymour, peintre et dessinateur de paysage. MM. Say et Keating étoient de plus chargés de tenir le journal du voyage, et de recueillir tous les renseignemens concernant le nom, la population, les mœurs et les usages des tribus indiennes que l'on rencontreroit sur la route.

Le 30 avril, les voyageurs partirent de Philadelphie dans des voitures légères : ils allèrent par Lancaster, Columbia, York et Gettysburg ; ils suivoient la grande route qui mène à Pittsbourg ; l'ayant quittée, ils gagnèrent, par un chemin de traverse, Hagerstown dans le Maryland : de ce lieu ils continuèrent leur marche par la grande route de cet état jusqu'à Cumberland, où elle se réunit à la route nationale, qui les fit arriver à Wheeling, sur l'Ohio.

« La route que nous tenions, dit M. Keating, est bien plus intéressante pour l'observateur que celle de Pittsbourg : le pays baigné par le Potomak offre plusieurs points de vue fort beaux, parmi lesquels le plus remarquable est celui dont on jouit du haut de Sideling-Hill. La chaîne de montagnes se présente aux yeux du voyageur de manière à produire l'impression la plus favorable. La fraîcheur de la végétation, singulièrement agréable au commencement de mai, contraste admirablement avec le bleu foncé des montagnes lointaines. Tantôt la route serpente le long des vallées ; tantôt elle traverse les monts, ce qui diversifie les aspects : les enfoncemens plaisent par leurs perspectives riches et gracieuses, tandis que la partie haute arrête l'attention par ses traits hardis et gigantesques, et par les forêts antiques qui couvrent les sommets.

« La saison dans laquelle nous commencions notre voyage n'étoit pas très-avantageuse au déploiement de la végétation. La gelée n'avoit pas encore cessé ; les pluies abondantes qui étoient tombées pendant le printemps avoient retardé extraordinairement les productions de la terre. Les jolies fleurs du cornouiller (*cornus florida*), qui se montroient partout, compensoient amplement l'absence des autres. »

« Wheeling paroît être dans un état très-florissant : sa population a beaucoup augmenté depuis

l'achèvement de la route royale. Les affaires ont pris une direction nouvelle : au lieu de se concentrer, comme auparavant, à Pittsbourg, elles vont principalement à Wheeling, qui offre l'avantage d'avoir, pendant toute l'année, une navigation plus constante ; on compte aujourd'hui près de 2,000 habitans dans cette ville, dont la position est riante. L'Ohio y a environ 1,500 pieds de largeur ; il y a, vis-à-vis de la ville, une grande et belle île dont l'étendue d'un bord à l'autre est de trois quarts de mille. Wheeling est divisé en vieille ville et ville nouvelle : la première est bâtie sur un espace resserré entre les collines et la rive gauche de l'Ohio ; la seconde, qui est un peu au-dessous, sur la rivière même, peut s'étendre bien davantage, puisque la vallée du Wheeling-Creek se joint à celle de l'Ohio. Tous les bâtimens, même les églises et les autres édifices publics, sont en briques : l'on n'emploie pas dans les constructions un beau grès, très-commun dans les environs, susceptible d'être taillé, et que l'on auroit à très-bas prix.

« Pendant les trois jours que nous avons passés à Wheeling, le temps a été si mauvais, qu'il nous a été absolument impossible de faire des observations astronomiques pour déterminer la position de ce lieu.

« Il y a une verrerie à Wheeling ; nous l'avons visitée : le verre qu'on y fait est très-bon ; le sable

qui s'apporte des bords de l'Alleghany paroît être du silex presque pur : l'alkali que l'on y ajoute consiste principalement en cendres non lavées. Nous apprîmes avec quelque surprise que l'argile employée dans la fabrication des creusets se tiroit de l'Allemagne. Nous trouvons cette assertion improbable ; car, dans plusieurs parties du pays, on rencontre de l'argile excellente pour cet usage.

« Les collines des environs de Wheeling sont couvertes de masses d'argile, de sable, etc., qui, aussitôt que l'humidité les pénètre, glissent sur la surface des rochers, lors même que son inclination est peu considérable ; ce qui n'a lieu que sur les pentes du nord ; celles du sud sont beaucoup plus abruptes.

« La région comprise entre Philadelphie et l'Ohio a été décrite tant de fois, que je me bornerai à présenter quelques remarques générales sur son aspect et son caractère en général. A l'est des monts Alleghanys, le pays est agréablement varié de collines et de vallées ; il donne en abondance toutes les productions végétales propres aux climats tempérés, et les plus utiles à l'homme et aux animaux. En approchant des Alleghanys, l'élévation au-dessus de la mer augmente graduellement, et les irrégularités de la surface deviennent plus visibles. On remarque aussi un léger changement dans le climat : la gelée et la neige

sont plus fréquentes et couvrent plus long-temps la terre. En entrant dans les montagnes, tout prend un aspect nouveau : un grand nombre de sommets hauts s'étendent en lignes continues du nord-est au sud-ouest, et alternent avec des vallées dont la largeur et la profondeur varient ; les cimes atteignent une hauteur de 1,200 à 3,000 pieds au-dessus de la mer. Le climat éprouve une modification correspondante à la différence d'élévation ; sur quelques sommets, il gèle plus ou moins fréquemment dans chaque mois. Le maïs, qui croît parfaitement dans les vallées, ne peut se cultiver dans les lieux situés au-dessus de 1,500 pieds de hauteur absolue. Le froment récolté sur les montagnes, à une élévation considérable au-dessus de leur base, est plus pesant, et, à ce que l'on prétend, de meilleure qualité, sous d'autres rapports, que celui des vallées et des terrains contigus.

« La surface des montagnes est souvent hachée et raboteuse, et généralement couverte d'une quantité de rochers et de morceaux de grès de formation ancienne. L'on y voit principalement des pins, des chênes, des châtaigniers, des hemlock-spruces, des frênes, des lauriers, des ronces, etc.

« Au nord-ouest des Alleghanys, le pays est très-coupé de vallées et de montagnes, et pourtant plus susceptible de culture et non moins fertile qu'à l'est de ces monts. Son élévation géné-

rale au-dessus de la mer, peut être évaluée à peu près à 1,000 pieds. Le climat y ressemble à celui de la région située dans le voisinage des montagnes de l'autre côté, sous les mêmes latitudes. Sous ce rapport, de même que sous celui des productions, il peut résulter quelque légère différence de la structure géologique des deux contrées. A l'est de la chaîne, le terrain est primitif; à l'ouest, il est secondaire : on trouve du calcaire dans l'une et dans l'autre.

« Ayant passé trois jours à Wheeling et changé notre mode de voyager, afin de nous accommoder à l'état des routes que l'abondance des pluies avoit rendues presque impraticables pour des voitures, nous avons traversé l'Ohio dans un bateau tiré par deux chevaux : on passe dans l'île dont j'ai parlé plus haut, et l'on trouve de l'autre côté un bac qui transporte les voyageurs sur la rive droite de la rivière. Là, on s'engage dans une vallée arrosée par l'Indian-Wheeling, ruisseau qu'il faut traverser fréquemment, ce qui rend le chemin désagréable. Il étoit devenu si mauvais, que plusieurs personnes de la troupe aimèrent mieux marcher dans le lit du ruisseau. »

Tous les voyageurs ont observé que l'Ohio coule dans une vallée dont la largeur moyenne n'excède pas un mille et demi, et qui est bordée de montagnes désignées par le nom général de River-Mountains : la hauteur de celles-ci varie

beaucoup ; elle est communément de 300 à 500 pieds. Quand on les a franchies, le pays est inégal, les collines sont comparativement peu élevées.

Zanesville, où l'on arrive ensuite, est une jolie ville située à la jonction du Licking-creek et du Muskingum, à peu près à 90 milles au-dessus du confluent de ce dernier avec l'Ohio. Zanesville est dans un état florissant, sa position est très-favorable pour les manufactures. Une digue, construite en travers des deux rivières, à peu de distance au-dessus du point où elles se réunissent, lui procure une puissante chute d'eau calculée pour mettre en mouvement toutes sortes de moulins et d'usines considérables. Ce fut la considération de ces avantages naturels qui engagea feu M. de Zane à choisir cet emplacement pour y fonder une ville. Ce personnage étoit mort la veille de notre arrivée. Il étoit bien connu comme un des premiers colons qui avoient formé des établissemens dans cet état. C'étoit un de ces promoteurs de civilisation dont l'histoire des états de l'ouest présente tant d'exemples; hommes également distingués par un courage inébranlable, par une persévérance infatigable et par le succès de leurs efforts pour résister aux attaques des indigènes qui ont fréquemment essayé, mais inutilement, de s'opposer à eux, parce qu'ils les regardent, peut-être avec raison, comme des

usurpateurs des terres qu'ils ont héritées de leurs pères. Tout ce que l'on racontoit de M. Zane prouvoit qu'à une intrépidité rare il joignoit beaucoup de sensibilité.

Les progrès rapides de Zanesville l'ont élevé au rang des villes les plus florissantes de l'Ohio. On y voit, ainsi que dans les environs, des forges, des clouteries, des verreries. Celles-ci tirent du voisinage leur argile pour les creusets ; on dit qu'elle est excellente.

Parmi les traits qui frappent le voyageur contemplant la perspective du Muskingum, aucun ne caractérise mieux ce paysage qu'un pont grossier qui ouvre une communication entre les deux rives du Muskingum, au-dessous du confluent, et une autre avec le cap qui est au-dessus. Ce pont présente une masse informe qui contraste bien avec la magnificence de la scène ; il paroît peu solide ; il sera probablement remplacé bientôt par un autre plus élégant et plus durable. C'est ainsi que les ouvrages bruts des premiers colons de l'ouest disparoissent graduellement, et font place à d'autres qui montrent un avancement marqué dans les arts de la vie civilisée.

« Le 19, nous sommes arrivés à Colombus : la route ne nous a pas offert beaucoup d'intérêt. Le pays n'en a aucun pour le minéralogiste, puisqu'il est uni, plat et couvert par un terrain

d'alluvion ; mais notre attention fut bientôt dirigée d'un autre côté.

« La contrée qui entoure le Muskingum paroît avoir renfermé autrefois une population considérable d'indigènes. Nous remarquons partout, dans la vallée, des restes d'ouvrages qui attestent le nombre, le génie et la persévérance de ces nations éteintes. Ces travaux ont survécu le cours des siècles, mais l'esprit qui les a fait entreprendre s'est évanoui. En quelque endroit que nous portions nos pas, nous rencontrons les monumens que ces hommes ont érigés ; nous voudrions interroger les auteurs de ces grandes constructions ; mais aucune voix, excepté celle de l'écho, ne répond à la nôtre. L'esprit cherche en vain quelque chose qui puisse l'aider à débrouiller ce mystère. L'activité de ces peuples étoit-elle stimulée par le désir de se défendre contre les incursions d'un ennemi, ou bien étoient-ils les envahisseurs? Sont-ils arrivés dans cet endroit? Dans ce cas, d'où venoient-ils? qui étoient-ils? où alloient-ils? quelle étoit la cause de leur émigration? On a fouillé ces ouvrages, on les a renversés ; toutes les recherches ont été vaines. Le monticule est actuellement de niveau avec le terrain de la vallée ; la terre, amoncelée et apportée peut-être d'une grande distance pour couvrir les restes de quelque Pharaon de l'occident, est au-

jourd'hui éparpillée sur le sol, de sorte que les trésors qu'elle cachoit ont pu être mis au jour. Chaque ossement est examiné avec exactitude; chaque morceau de métal, chaque fragment de poterie est étudié avec un soin minutieux, et néanmoins nul indice n'a pu jeter le moindre jour sur le nom de cette population autrefois si florissante, ni sur l'époque à laquelle elle vint habiter sur les rives des nombreux affluens de l'Ohio.

« Telles furent les réflexions que nous suggéra la visite des tertres si fréquens dans cette partie du pays. Nous vîmes le premier à Irville, petit village situé à onze milles à l'ouest de Zanesville : il a été ouvert, et, comme dans tous, on y a trouvé des ossemens : il avoit à peu près quinze pieds de diamètre sur quatre et demi de hauteur : sa base paroissoit avoir été elliptique. Notre guide nous raconta qu'il étoit présent quand on l'ouvrit, qu'il contenoit une grande quantité d'ossemens humains, entre autres un squelette passablement entier, dont la tête étoit tournée au nord-ouest, et dont les bras étoient étendus derrière la tête. Ce tombeau renfermoit aussi plusieurs lances et des pointes de flèches : nous avons ramassé sur le lieu quelques-unes de celles-ci; il y avoit également une plaque de cuivre de la longueur de la main et large de cinq à six pouces; elle étoit roulée sur les bords et percée de deux trous près du

centre : on nous dit qu'elle pesoit environ un quart de livre : probablement son poids étoit plus fort, car elle a dû être très-mince, si, avec les dimensions indiquées plus haut, elle étoit aussi légère. On ne put rien décider sur son usage, sinon qu'elle avoit servi d'ornement. Les habitans de ces cantons sont si accoutumés à déterrer des ossemens et des restes des peuples aborigènes, qu'ils négligent d'observer et de se rappeler les objets trouvés, ainsi que les circonstances qui ont accompagné leur découverte. On nous apprit que des morceaux de cuivre et même de laiton avoient souvent été tirés de ces tombeaux. On peut aisément se rendre raison du cuivre, sans avoir besoin de supposer un haut degré de civilisation ou des communications avec des nations avancées dans les arts. L'existence du cuivre natif, répandu sur la surface du pays dans plusieurs endroits, explique naturellement pourquoi les indigènes s'en servent comme ornement. En effet, les Tantsàhôt-Dinnis, ou Indiens du cuivre, vivant dans le nord, ont toujours, depuis que les Européens les connoissent, employé le cuivre comme ornement; mais on ne peut éclaircir la découverte des objets en laiton qu'en admettant des relations avec des peuples avancés dans la civilisation. C'est pourquoi l'existence de cet alliage dans les tertres nous paroît douteux : si elle étoit réelle, les Indiens qui ont élevé ces masses de-

voient être plus instruits que nous ne pouvons le supposer, ou devoient avoir eu des rapports avec les nations civilisées. L'érection de ces monumens, qui paroissent en grande partie être contemporains, a certainement précédé de beaucoup la découverte du continent américain dans le quinzième siècle : donc ce n'est pas des Européens que proviennent ces morceaux de laiton, si réellement ils ont été trouvés dans l'intérieur des tertres.

« Il y a beaucoup d'autres tertres dans le voisinage d'Irville ; quelques - uns ont de très-grandes dimensions. Nous en vîmes un, près de la route, dont on avoit très-récemment ouvert le sommet : sa hauteur avoit à peu près une quarantaine de pieds. La surface de la plupart de ces monceaux étoit couverte de broussailles : nous ne pûmes découvrir ni ordre ni plan dans leur position relative : la manière irrégulière dont ils sont dispersés çà et là donne lieu de penser qu'ils n'étoient pas destinés à faire partie d'un ouvrage de défense ; il est plus probable que c'étoient simplement des mausolées, et que la différence de leurs proportions ne tient qu'à l'idée que l'on vouloit donner de la différence de l'importance relative des personnages dont ils recouvroient les ossemens.

« Nous sûmes que cette vallée et les collines abondent en excavations qui ressemblent à des

puits ; nous n'en avons rencontré aucune ; on dit qu'ils sont très-nombreux, et on les attribue aux premiers aventuriers françois qui, uniquement occupés de la recherche des métaux précieux, s'empressoient de creuser partout où ils apercevoient des indications favorables. N'en ayant pas vu, nous n'avons pu nous former une opinion sur leur origine ; mais, d'après ce que l'on nous a raconté de leur quantité et de leurs dimensions, il nous semble qu'ils excèdent l'habileté des hommes auxquels on les attribue ; ils ont dû exiger une population plus considérable et plus sédentaire que ne l'étoient les troupes d'aventuriers qui ont d'abord parcouru ces contrées. Nous pencherions donc pour l'avis de ceux qui les rapportent au même peuple qui a érigé les tertres : il a pu creuser ces puits, soit pour sa défense, conformément à la manière dont les Indiens se font la guerre, soit pour y habiter, comme le pratiquent quelques tribus de la Calédonie occidentale, soit enfin pour quelque autre motif encore inconnu. La grande profondeur de ces puits qui, dans quelques cas, va, dit-on, au-delà de vingt pieds, peut être regardée comme une objection à opposer au sentiment que nous partageons. Un mémoire, inséré dans l'*Archæologia americana*, tome 1, page 130, et dont l'auteur est M. Atwater, suppose que ces puits, dont le nombre est au moins de mille, ont été ouverts

dans les entrailles de la terre uniquement pour en extraire du cristal de roche et de la pierre cornéenne. Cette présomption est trop subtile : quelques progrès que ces peuples aient pu faire dans la civilisation, on ne peut croire qu'ils les aient poussés au point d'entreprendre de telles opérations, uniquement dans le but d'obtenir ces minéraux.

Newark est une jolie petite ville située au confluent du Licking-Creek et du Racoon-Creek, à peu près à vingt milles de Zanesville. A peu de distance de Newark, il y a de beaux restes d'ouvrages indiens que nous fûmes privés de voir, parce qu'on ne nous avoit pas indiqué exactement leur position. Nous avons eu moins de sujet de regretter ce contre-temps : une excellente description de ces monumens ayant été publiée par M. Atwater, dont le zèle et l'activité pour explorer ces anciens travaux des Indiens sont infatigables, et lui ont mérité un rang distingué parmi les hommes qui s'occupent des antiquités américaines. Il paroîtroit, d'après ce qu'il en dit, que ces ouvrages ont dû couvrir une surface de plusieurs milles, et qu'ils se rattachoient peut-être à d'autres situés à quelque distance par des murs parallèles qui se prolongent sur un espace de trente milles. On peut se former une idée de la peine qu'ils ont coûté, en songeant qu'ils renferment un fort circulaire qui

contient à peu près trente-six acres, et qui est entouré d'un mur formé par la terre retirée d'un fossé profond creusé en-dedans de l'enceinte ; ce mur a aujourd'hui de vingt-cinq à trente pieds de haut (1).

« De Newark à Columbus, le chemin traverse un pays humide et couvert de bois épais. Les hêtres y poussent très-bien : nous n'en avions pas encore vu de si beaux. Cette partie de la route, éloignée de toute rivière navigable, est presque inhabitée. Ce ne fut que dans le voisinage immédiat de Columbus que nous nous retrouvâmes au milieu de la civilisation.

« L'emplacement sur lequel est bâtie la capitale de l'Ohio offre un exemple remarquable des changemens rapides si fréquens dans nos états de l'ouest. En 1812, on ne voyoit qu'une simple cabane en solives dans ce même lieu, où l'on compte aujourd'hui 1,500 habitans qui jouissent de toutes les aisances, et qui se livrent aux occupations d'un établissement ancien. Toutefois la situation de Columbus n'est pas si avantageuse que celle de beaucoup d'autres villes de l'ouest. Après bien des discussions, elle fut choisie comme la plus centrale de celles entre lesquelles on avoit à se décider. Cette ville est sur la rive gauche du Scioto, à peu près à un mille de Franklinton,

(1) *Archæologia americana*, Tom. I, p. 127.

dont la position sur la rive opposée fut jugée trop basse et insalubre.

» Notre troupe fut augmentée à Columbus par M. Colhoun, qui étoit venu de Philadelphie par une route différente de la nôtre, et qui nous attendoit. Des arrangemens, exigés par la nature du pays que nous allions parcourir, nous retinrent à Columbus un jour, pendant lequel nous éprouvâmes une tempête violente : le tonnerre gronda, et le vent souffla comme dans les ouragans ; sa direction changeoit à chaque moment, ce qui causa de grands dommages dans la ville ; des toits furent emportés. Ce coup de vent interrompit les observations pour la longitude que nous avions déjà commencée. Le temps étoit très-chaud. A midi, le thermomètre se soutenoit ordinairement à 80° (21° 31).

« Le mercredi, 22 mai, l'expédition partit de Columbus pour aller à Piqua, situé à 70 milles dans l'ouest, sur le Miami, et aussi dans l'état d'Ohio. Le pays intermédiaire n'est que foiblement peuplé : il offre une terre noire qui a rarement plus de huit pouces de profondeur ; au-dessous, on trouve un lit de sable et de galets qui sont évidemment des débris de roches granitiques semblables aux grands blocs que l'on rencontre partout dans cette contrée : on ne trouve pas de rochers en place. Quoique cette contrée soit très-haute, les meilleures mesures que l'on ait

faites la plaçant à 350 pieds au moins au-dessus du lac Erié, et par conséquent à près de 900 pieds au-dessus de l'Océan, il est très-humide; on y voit beaucoup de marais, et de temps en temps des bois ouverts et des prairies très-grasses qui ne ressemblent nullement à celles de l'ouest, telles que les voyageurs les ont décrites, et que nous les avons trouvées dans l'ouest sur les bords de la rivière Saint-Pierre. L'aspect de la région que nous parcourions nous fit conclure qu'elle avoit été autrefois le fond d'un lac dont les eaux, à une époque comparativement moderne, avoient brisé leurs enceintes et s'étoient frayé un passage à l'Océan. Il est vrai que, d'après l'état actuel de nos connoissances géographiques et géologiques sur la vallée arrosée par le Mississipi, il est impossible d'assigner des limites probables à cette vaste mer intérieure. Nous savons trop peu de choses sur la véritable direction des différentes chaînes de montagnes qui s'étendent dans cette partie de notre pays ou sur leurs hauteurs respectives, pour nous permettre de tracer les limites de cette digue puissante qui retenoit les eaux dans toute la région occidentale de notre patrie: nous ne pouvons pas non plus essayer de montrer dans quels points et par quelles routes cette digue fut rompue; mais la simple inspection des plaines hautes formant le centre de l'état d'Ohio, suffit pour nous démontrer que son

caractère actuel est dû au séjour récent des eaux. Le pays est revêtu de forêts épaisses : plusieurs arbres ont à peu près cinq pieds de diamètre ; ce sont principalement des chênes, des frênes, des ormes, des noyers-hickory, des érables à sucre, des noyers noirs, des hêtres, des tulipiers, des pruniers de Virginie, etc. Nous y avons observé pour la première fois le peuplier argenté et le chèvrefeuille corail en abondance : le tulipier est celui qui atteint à la plus grande dimension. Le terrain, quoique bon, n'est pas de première qualité ; on a remarqué que généralement la terre, d'un noir foncé, ne vaut pas celle qui est couleur chocolat, et que l'on rencontre de temps en temps. Le produit moyen des meilleures récoltes en maïs s'élève à 50 boisseaux par acre, et, en froment, à 30 boisseaux.

« L'accroissement de la population dans ces cantons n'a pas été aussi rapide qu'on l'avoit d'abord espéré. Le manque d'un marché, l'insalubrité de toute la contrée marécageuse, et l'impulsion qui porte à émigrer plus à l'ouest, ont empêché de former beaucoup d'établissemens à une certaine distance des rivières. On peut acheter dans plusieurs endroits des terres en friche à deux dollars (10 fr. 50 cent.) l'acre ; celles qui appartiennent aux Etats-Unis ne coûteroient pas plus d'un dollar et un quart.

« La seule rivière un peu considérable que

nous avons rencontrée entre le Scioto et le Miami a été le Mad-River, qui est un affluent du dernier ; il doit son nom (rivière enragée) à l'agitation extrême de ses eaux, causées par les inégalités de son lit, et à l'aspect sauvage du paysage. C'est une des rivières les plus pittoresques du pays de l'ouest : au lieu de couler lentement, comme la plupart des autres, dans une vallée large et souvent nue, le Mad-River court en général avec la rapidité d'un torrent dans un canal resserré et ombragé. Quoique cette contrée soit inculte et peu cultivée, nous n'y avons vu qu'une petite quantité de gibier; il consiste en quelques bêtes fauves et dindons sauvages qui se tinrent si éloignés de notre chemin, que nous ne pûmes les tirer.

« La ville d'Urbana est petite, mais fort propre. Nous y avons rencontré une famille d'émigrans récemment arrivée du New-Jersey dans le dessein de cultiver le ricin, et d'en extraire l'huile qu'elle se proposoit d'expédier dans les états de l'est par la voie de la Nouvelle-Orléans ; elle avoit déjà semé de la graine dans douze acres, et, d'après les essais qui avoient été faits, espéroit que l'entreprise auroit un plein succès.

« L'expédition resta deux jours à Piqua, petite ville située sur la rive droite du Miami, et sur un emplacement qui paroît avoir été occupé par une population nombreuse d'indigènes. La rivière est

navigable pour des bateaux à quille, à quelques milles au-dessus de la ville, pendant six mois. Piquet est bâtie dans l'espace que comprend une courbure semi-circulaire de la rivière, de sorte que ses rues, qui se coupent à angles droits et sont parallèles à la corde de l'arc, se terminent à chaque extrémité sur les bords de l'eau. La position est très-avantageuse, et propre à être défendue facilement contre une attaque : c'est pourquoi les Indiens, qui choisissoient toujours leur terrain avec sagacité, s'y étoient fixés. Les restes de leurs ouvrages sont très-intéressans ; et, comme nous croyons qu'ils n'ont pas encore été décrits, nous les avons examinés avec toute l'attention possible. Ils consistent en parapets circulaires dont la hauteur varie de trois à cinq ou six pieds : tout annonce évidemment qu'ils ont été plus élevés ; plusieurs sont dans le voisinage de la ville, d'autres dans son enceinte même. Chaque année la charrue, qui passe sur quelques-unes de leurs parties, finira par joindre son influence à celle du temps pour tout niveler et pour effacer les derniers restes d'un peuple qui, si l'on en juge par les monumens qu'il a laissés, devoit être beaucoup plus avancé dans la civilisation que les Indiens qu'on a trouvés dans ce même endroit il y a un siècle ou deux, et dont on aperçoit encore quelques-uns errant autour du lieu où leurs pères se réunissoient en conseil.

« A Piqua, toutes les roches offrent des couches bien distinctes qui sont presque horizontales. Le calcaire, quand on le brûle, donne une chaux d'une assez bonne qualité. Il est sûr que des sources salées ont été découvertes sur plusieurs points dans les environs de Piqua; mais nous n'en avons rencontré aucune.

« Le Miami forme en cet endroit un rapide assez considérable, ce qui a engagé une compagnie à creuser un canal pour faciliter la navigation des bateaux qui remontent: cet ouvrage, qui est terminé, a procuré une belle chute d'eau de neuf pieds. Cette particularité, jointe à la fertilité du pays voisin, que l'on a représenté comme offrant un terrain vierge très-gras d'une couleur de chocolat, engagera sans doute à construire ici de vastes moulins à farine. Le capital de la compagnie existante n'étant pas proportionné à l'étendue de l'entreprise, les moulins qu'elle a établis ne sont nullement en rapport avec la puissance du moteur dont elle peut disposer.

« Le Miami est guéable ici dans presque toutes les saisons; d'ailleurs, on le passe sur un pont en très-bon état. Le nom de la ville est dérivé de celui d'une des principales tribus des Indiens-Chavanèses, qui autrefois erroient dans ce pays jusqu'aux plaines de Pickava, éloignées d'environ soixante-quinze milles dans le sud-est. Cette tribu est aujourd'hui presque entièrement éteinte

ou s'est réunie aux Miamis, et s'est fixée dans les environs du fort Wayne.

« Après avoir passé une journée très-intéressante à Piqua à examiner les antiquités de cette ville, nous l'avons quittée pleins de reconnoissance pour les attentions que nous ont témoignées les habitans, et notamment M. Olivier, ci-devant major dans l'armée, aujourd'hui archiviste du bureau des terres. Ses connoissances locales nous ont été d'un grand secours dans la visite des antiquités du voisinage.

« Le pays dans lequel nous avons voyagé est près des sources du Loramie's-Creek, un des affluens du Miami. Nous sommes entrés aujourd'hui sur ce que l'on peut appeler le plateau qui sépare les eaux coulant vers les lacs de celles que reçoit le golfe du Mexique; nous ne l'avons quitté, ou du moins nous ne nous en sommes pas écartés beaucoup avant d'arriver dans la Prairie du Chien, baignée par le Mississipi.

« Des rives des affluens du Miami, nous sommes parvenus en deux heures sur les bords des rivières qui envoient leurs eaux au golfe Saint-Laurent. Le pays intermédiaire est humide et marécageux; il n'y a pas la moindre apparence de relief de terrain, à proprement parler; c'est un plateau uni et haut de nature marécageuse.

« Ce trait remarquable dans la nature de l'état d'Ohio n'a pas échappé à l'attention des habi-

tans. La possibilité d'établir une communication entre les rivières qui se déchargent dans les lacs et celles qui sont tributaires de l'Ohio, a depuis long-temps été reconnue par les hommes d'état de l'ouest. Le seul point qui restoit à décider étoit de savoir quelle direction l'on donneroit aux ouvrages proposés, et quelle route on préféreroit parmi celles qui avoient été indiquées.

(La suite à une prochaine livraison.)

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Olympie ou topographie de l'état actuel de la plaine olympique, etc. etc., par M. *Spencer Stanhope*, etc. (*Olympia or topography*, etc.); Londres, 1824, volume in-folio atlantique, avec beaucoup de planches. En anglois.

Qui de nos lecteurs n'a pas lu et relu l'intéressante description que Barthélemi, sous le nom d'Anacharsis, trace des jeux olympiques? Ces chars volans dans l'hippodrome, ces luttes animées dans le stade, cette variété d'amusemens, d'exercices, de lectures, ces beaux monumens de sculpture, ce majestueux Jupiter de Phidias, cette Grèce assemblée sous des tentes ou assise sur des gradins de gazon : tout ce spectacle, à la fois joyeux et religieux, mais surtout national, a mille fois intéressé l'homme instruit et le simple amateur de la belle antiquité. Mais tout lecteur d'Anacharsis a dû remarquer le prudent silence du savant Barthélemi sur une question essentielle :

« Y avoit-il ou n'y avoit-il pas, sur les bords de l'Alphée, » une ville appelée Olympie? »

Barthélemi sentoit combien la question étoit difficile; et, quoique dans un endroit il semble croire que la ville

de *Pisa*, surnommée *Olympia*, existoit réellement tout près du lieu où l'on célébroit les jeux; cependant l'ensemble de ses descriptions, incomplètes et vagues, laisse dans l'esprit des lecteurs l'idée que cette prétendue ville n'étoit qu'une réunion de temples, de bâtimens consacrés aux jeux, d'habitations de prêtres et de boutiques de marchands. C'étoit tout au plus comme Newmarket et Beaucaire, une grande ville temporaire, ou, pour mieux dire, c'étoit une *foire*, plus belle, plus ingénieuse que celles des environs de Paris. Cette manière de voir, toute naturelle, toute raisonnable, ne pouvoit guère réussir chez nous qui, alors comme aujourd'hui, rattachons l'idée d'une grande nation à de grandes masses de pierres et à des lambris richement dorés.

Quelques savans d'Allemagne se sont exprimés avec plus de franchise sur l'existence d'Olympie, comme ville. Voici ce qu'on lit dans les *Antiquités grecques* de M. *Nitsch*, deuxième édition, par *Kœpke*; Erfurt, 1806, vol. 1, p. 241 et suiv.

« Sous la dénomination d'*Olympia*, il ne faut pas se » figurer une ville, mais une vallée creuse et profonde » (Κοιλη) où se trouvoient le temple de Jupiter, le bois sa» cré, les places consacrées aux jeux, les gymnases, les » habitations des prêtres, et quelques maisons de particuliers. »

Dans un autre endroit, pag. 728, le même auteur dit: « *Olympie*, bourgade ouverte avec peu d'habitans per» manens et qu'on ne sauroit appeler ville. »

M. *Funck*, dans son excellent Dictionnaire encyclopédique des Grecs et des Romains (vol. 3, Brunswick, 1801), parle d'Olympie comme d'une petite bourgade, située en avant du temple et de l'enceinte sacrée en venant du côté de la mer. Dans l'article *Élis*, il va plus loin; il dit

qu'Olympie n'étoit qu'un bois sacré, orné de temples et de statues.

Probablement ces articles sont les résumés de quelque dissertation académique, dont nous ne sommes pas à même de découvrir ni le titre ni le texte; mais les citations que nous venons de faire prouvent que les Allemands avoient pressenti la vérité il y a près de vingt ans.

Il est vrai que les deux auteurs précités n'indiquent pas les argumens sur lesquels leur opinion se fonde, et qu'ils ne paroissent pas tout-à-fait fixés sur l'extension qu'ils veulent donner à cette opinion.

La gloire d'avoir fixé et démontré la vérité sur ce point appartient donc tout entière au célèbre helléniste M. Gail, de l'Académie des inscriptions et des belles-lettres. C'est lui qui, sans connoître les aperçus antérieurs des Allemands, a proposé nettement l'opinion qu'Olympie ne renfermoit que l'*hiéron* ou l'enceinte sacrée du temple de Jupiter, quelques autres temples, les bâtimens et enceintes destinés aux jeux; et les habitations des personnes attachées au service des temples et à l'administration des fêtes. Frappés de quelques invraisemblances dans cette manière de voir, nous avions long-temps cru qu'on devoit se décider pour un terme moyen; il n'y avoit pas, disions-nous, une *cité* d'Olympie dans le sens politique et civil, mais bien une *ville* dans le sens matériel et architectonique. La lecture de l'ouvrage magnifique de M. Spencer Stanhope nous a fait embrasser tout-à-fait l'opinion de M. Gail, quant au point principal; tandis que, pour ce qui concerne certains détails, nous nous réservons le droit de douter jusqu'à ce que de nouvelles recherches aient été faites sur les lieux.

Les discussions, sur ce point de critique géographique, occupoient depuis long-temps l'académie des inscriptions;

lorsque, sur la demande de cette compagnie savante, M. Spencer Stanhope entreprit d'examiner l'état de la plaine d'Olympie dans toute son étendue. Les résultats de cette recherche sont importans, mais ils sont purement négatifs. L'état des ruines, très-peu marquantes, est tel qu'une imagination exaltée peut seule prétendre y trouver des bases d'un système topographique quelconque. A peine même nous paroît-il prouvé que l'on puisse regarder comme décidée l'identité de la plaine actuelle au-dessous de *Miraka* avec la place précise où les jeux olympiques furent célébrés. Cette identité, dans le système des voyageurs, dépend de celle de la ruine supposée être le reste du temple de Jupiter, et sagement marquée sur le *plan de la plaine* d'*Olympie* de M. Spencer Stanhope, sous la simple dénomnation de *ruines d'un temple*.

Voici ce qu'a observé M. S. S. à l'égard de ces ruines : « Il n'en reste pas assez pour démontrer que ses proportions répondoient à celles que Pausanias donne au temple » de Jupiter. Une excavation a été faite tout autour des » ruines; mais l'espace qu'elle comprend n'a que 125 pieds » de long sur 60 pieds de large, tandis que l'*aréa* du temple » de Jupiter avoit 280 pieds de long sur 95 de large. » Ceci nous paroît décisif contre l'identité de ce temple. M. S. S. dit, il est vrai, avec beaucoup de modestie, que d'autres voyageurs ont été *plus heureux*, et que sir W. Gell et M. Coquerell ont trouvé « des fragmens qui paroissent corres» pondre avec les proportions assignées au temple par » Pausanias. » Mais cette correspondance n'est qu'une induction très-indirecte, et la mesure des ruines est une objection directe, et, selon nous, insurmontable.

A l'exception de ce temple, les autres ruines sont très-peu considérables; elles sont toutes de brique et semblent par conséquent à M. S. S. d'être d'origine romaine.

Rien dans toute cette plaine n'a présenté au savant voyageur la moindre trace de cette grandeur et de cette magnificence que les édifices religieux et nationaux d'un des lieux saints de la Grèce ont dû offrir.

Il y a plus; ces ruines ne paroissent pas avoir été environnées d'un mur d'enceinte, ou du moins on n'en remarque aucune trace, tandis qu'on prétend reconnaître les simples remparts de gazon qui renfermoient l'hippodrome. Elles sont éloignées de 130 à 140 stades de l'embouchure de l'Alphée, et les anciens ne donnent pour cette distance de 80 stades. Les atterrissemens de l'Alphée, qui seuls pouvoient lever cette difficulté, n'ont pas été examinés avec la précision nécessaire.

L'impression qui nous reste, c'est que les édifices appartenans à Olympie ont été engloutis dans un des éboulemens de terre, qui ont dû former les grands coudes du lit actuel de l'Alphée, notamment celui qui se trouve au sud des trois ruines subsistantes, et qui, en formant comme un petit lac, touche presque au cours du Cladée. Les ruines qu'on voit actuellement proviennent, à ce qui nous semble, des édifices élevés par Adrien.

Nous sommes sûrs que toute personne, familiarisée avec la géographie physique, sera portée à admettre cette idée, et par conséquent à désirer une nouvelle vérification des rivages de l'Alphée, depuis *Miraka* jusques à la mer. Car on ne peut guère chercher la place d'Olympie plus haut, mais nous ne serions pas étonnés si on la trouvoit un jour plus bas même que la jonction actuelle du Cladée avec l'Alphée.

Toutefois, nous dira-t-on, que deviennent les découvertes de M. Fauvel et de M. Pouqueville ? Ces deux voyageurs n'ont-ils pas *vu*, ce qu'on appelle *vu* les restes de l'hippodrome, de *l'Aphesis* surtout, de ce bâtiment d'où sortoient

les chars pour voler au milieu de la poussière vers un but glorieux ?

Nous sommes fâchés de le dire ; l'inspection des plans et des dessins levés sur les lieux par M. Allason, compagnon de voyage de M. Spencer Stanhope, nous obligeroit à douter de l'exactitude des voyageurs précédens, à moins qu'on ne veuille supposer que, par les destructions continuelles des Turcs, les restes d'Olympie aient subi un changement total.

La plaine d'Olympie n'est couverte ni de colonnes de marbre de l'ordre dorique, ni de blocs de *pierre porique*. Les ruines sont celles de quelques voûtes en briques. Encore, ce n'est pas tant la nature de la construction que les dimensions et les formes qui démontrent que le bâtiment pris pour *l'Aphesis*, par M. Choiseul-Gouffier, ne répond pas à celui que Pausanias a vu et décrit. « Chaque côté de *l'Aphesis*, dit Pausanias, a plus de 400 pieds de long. » Comment, dit M. S. S., peut-on tourner ce témoignage positif de manière à y trouver que cette mesure n'est pas celle du bâtiment de *l'Aphesis*, mais celle de l'hippodrome entier ? Les dimensions n'ont rien d'extraordinaire, lorsqu'au lieu de s'en tenir à Homère comme M. de Choiseul, on consulte Pindare et Sophocle sur le nombre des chars qui couroient à la fois ; l'un de ces auteurs le porte à 12, et l'autre même à 40. Il n'y a place que pour six chars dans *l'Aphesis* de M. de Choiseul ; d'ailleurs, les loges sont toutes sur une seule ligne, tandis que Pausanias dit expressément que les chars, en sortant de leurs loges, « les unes moins avantageuses que les autres », alloient *se mettre* sur une seule ligne.

C'est ainsi que le compas et le crayon des voyageurs anglois détruit les illusions classiques de MM. Fauvel et Pouqueville, auxquelles M. Ambroise Didot a ajouté deux ou

trois jolies phrases. On entrevoit cependant que ce dernier voyageur, ainsi que M. Pouqueville, ont vu, sur les bords même de l'Alphée, quelques ruines curieuses, dont il nous est impossible de réconcilier la position avec le plan de M. Spencer Stanhope. « Les *tambours* de colonnes du tem- » ple de Jupiter Olympien, tombés récemment dans le lit » de l'Alphée », selon M. Pouqueville, et « les restes du stade » rongés par l'Alphée, » selon M. Didot, sont de ces indications qui font naître des réflexions et des regrets; elles doivent fixer l'attention d'un voyageur futur.

M. Pouqueville a fourni à M. Stanhope quelques objections plausibles contre les assertions de M. Fauvel; et si la conjecture du premier relative à la ruine qu'il croit être le *temple de Junon*, n'est guère mieux fondée que celles de M. de Choiseul, il a le mérite spécial d'avoir indiqué l'emplacement d'un théâtre sur les flancs du mont Saturne, emplacement qui, au surplus, a pu appartenir à l'Olympie nouvelle d'Adrien. La rapidité de la course de M. Pouqueville, qui, *dans une heure et trois quarts*, vit toutes les ruines et décida toutes les questions, est l'objet d'une observation assez piquante du voyageur anglois; mais, pour être juste, il faut avouer que M. Pouqueville, par un ton de plaisanterie, nous avertit lui-même qu'il prétend seulement rendre compte d'une première impression.

En décrivant les ruines bien mieux constatées d'*Elis*, M. Stanhope a le plaisir de ne pas avoir à contredire des devanciers estimables. Une carte marque les distances entre Elis et Olympie.

Les planches qui accompagnent ce superbe volume, intéresseront vivement l'amateur de la belle nature et de grands souvenirs. Nous y avons pourtant quelquefois re-

gretté l'expression pittoresque de cette grande variété d'arbres qui, certainement, distingue les coteaux de l'Elide (1).

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Sur le paradis du Vieux de la Montagne.
(Tiré des *Mines de l'Orient*) (2).

La véracité de Marc-Paul n'est pas moins souvent mise en doute que celle d'Hérodote; mais, de nos temps, les sources de l'histoire orientale et les récits des voyageurs ont presque en tout confirmé la fidélité du père de l'histoire ancienne et du père des voyageurs modernes. Un des récits les plus célébres de celui-ci, mais des plus contestés par la critique historique, est celui des pavillons ravissans et des jardins délicieux, dans lesquels le *Vieux de la Montagne* faisoit transporter, comme par enchantement, ceux de ses disciples dont il vouloit s'assurer l'aveugle obéissance, par l'avant-goût des joies du paradis, promises aux martyrs de

(1) L'abondance des *Mélanges* nous oblige de resserrer dans ce cahier l'espace consacré aux *Analyses*.

(2) La publication récente d'un texte plus complète du Voyage de Marc-Paul, par la *Société de géographie*, nous fait présumer que cet article curieux, extrait d'un recueil connu en France seulement de quelques savans, offrira un intérêt particulier.

Nous profitons de l'occasion pour annoncer que le savant orientaliste, M. de Hammer, doit faire paroître incessamment, à Vienne, la continuation des *Mines de l'Orient*.

l'assassinat. Quoique, par le savant mémoire de M. S. de Sacy, qui a retrouvé le premier la véritable source du nom des assassins dans le mot *Hachiché* (opiat de chanvre), le récit de Marc-Paul relatif à un breuvage, qui plongeoit ces candidats de l'assassinat dans un profond sommeil, et les privoit pour quelque temps de l'usage de toutes leurs facultés, ait déjà acquis un grand degré d'autorité; ce savant respectable, et, après lui, l'estimable auteur de la meilleure histoire des croisades, M. Wilken, sont cependant disposés à douter (1) si ce que le voyageur vénitien raconte de l'existence de ces jardins enchantés ne doit pas plutôt s'entendre de l'illusion rêveuse produite par l'ivresse de l'opiat.

Le passage qui suit, en traduction et avec le texte arabe (1), nous paraît lever tous les doutes à cet égard, et ne laisser plus d'incertitude sur l'existence réelle de ces pavillons magnifiques et de ces jardins délicieux, qui auront servi de modèle à ceux d'Armide. Il est tiré du second volume des Mémoires de Hakem qui se trouvent à la bibliothèque impériale de Vienne, N° 107.

Quoique cet ouvrage ne soit pas proprement une histoire, mais plutôt un roman historique, dans le genre de ceux d'Antar, Dhoulhimmet, et Beni Hilal, et que la chronologie y soit violée à chaque page, la correspondance parfaite de cette description avec celle de Marc-Paul nous paroît militer victorieusement pour la vérité de celle-ci, et pour l'existence réelle de ce paradis terrestre, confiné dans les murs du château de Massiate, capitale des Ismaïliens de Syrie. Ismaïl, nommé ici leur chef, est probablement le même dont il est question dans l'histoire des Croisades (2). Les Fedavi ou Dévoués étoient

(1) Nous ne donnons ici que la traduction.
(2) *Wilken's* Geschichte der Kreutzzuge II, p. 249.

ceux de ses sujets dont il se servoit pour l'exécution de ses projets sanglans. Le bendje enfin, ou l'opiat de chanvre, nous paroît être le népenthé (1) d'Homère, qu'Helène avoit déjà apporté d'Egypte, qu'elle mêla au vin, pour produire cet état de gaîté et d'insouciance, dont jouissent les Teriaki à Constantinople, et les Hachichin en Egypte.

TRADUCTION LITTÉRALE.

Notre récit retourne maintenant à Ismaïl, le chef des Ismaïliens. Il prit avec lui ses gens et des charges d'or, d'argent, de perles et d'autres effets, enlevés aux habitans des côtes; ou qu'il avoit reçus dans l'île de Chypre, et de la part du roi d'Égypte *Dhaher*, fils de *Hakem Biemrillah*. Après s'être séparé du sultan d'Égypte à Tripolis, ils se rendirent à *Massiate*, où se rassemblèrent les habitans des forteresses et des châteaux (des Ismaïliens), pour se divertir avec le chef Ismaïl et ses gens. Ils mirent les habits de fête dont les avoit revêtus le sultan, ornèrent le château de *Massiate* de tout ce qui est beau et bon. Ismaïl fit une entrée à *Massiate* avec les *affidés*, comme personne n'en a fait à *Massiate* ni avant ni après lui. Il s'y arrêta pendant quelque temps pour prendre à son service des hommes dont il pourroit faire des *affidés* (*fedavié*) de cœur et de corps. Il avoit fait planter à ce dessein un vaste jardin, dans lequel il fit conduire de l'eau. Au milieu de ce jardin, il bâtit un *kiochk* élevé de quatre étages. A l'étage supérieur, il y avoit des fenêtres bien ornées des quatre côtés, jointes par quatre arcs, dans lesquels on avoit peint des étoiles d'or et d'argent. Il y fit placer de la porcelaine, des roses, des verres, des tubes, des aiguières, et des vases à boire d'or et d'argent. Il avoit pris avec lui des Mameloucs, venus avec lui des régions du Nil, dix d'un sexe et

(1) Avec l'article cophtique au pluriel *ni-bendje*.

dix de l'autre, qui avoient à peine atteint l'âge de puberté. Il les habilla de soie et des toiles les plus fines (*Byssus*), et leur donna des bracelets d'or et d'argent. Les colonnes furent enduites de musc et d'ambre, et dans les quatre arcs des fenêtres il plaça quatre cassolettes, dans lesquelles on mit le musc le plus pur. Les colonnes étoient polies, et cet endroit étoit la retraite des esclaves. Il distribua le jardin en quatre parties. Dans la première il y avoit des coings, des poires, des pommes, des figues, du raisin, des mûres, des prunes, des *nabacs*, des jujubes, des cerises, des abricots, des bananes et des caroubes; dans la seconde partie, des oranges, des limons, des olives, des grenades, et d'autres fruits doux; dans la troisième partie, des pastèques, des concombres, de petits melons, des choux-fleurs et autres légumes; dans la quatrième partie, des roses, du jasmin, des tamarins, des arbres qui servent à la fabrication des cordes, des narcisses, du basilic, des violettes, des lis, des anémones, des camomilles.

Le jardin étoit coupé par des canaux remplis d'eau, et le kiochk environné de réservoirs et d'étangs. Il y avoit des bocages dans lesquels on voyoit des gazelles, des autruches, des ânes et des vaches sauvages. Non loin des étangs on trouvoit des canards, des oies, des perdrix d'Éthiopie, des cailles, des perdrix nommées *Keruan*, des renards, des lièvres. Autour du kiochk le chef Ismaïl fit planter de hautes allées, aboutissant dans les différentes parties du jardin. Il y bâtit une grande maison partagée en deux appartemens, l'appartement supérieur et l'appartement inférieur, qui communiquoit par des allées au jardin, qui étoit tout enclos de murailles, de sorte que personne ne pouvoit y voir, car ces allées et ces bâtimens étoient sans habitans. Il fit une galerie de rafraîchissement, qui conduisoit du jardin à la cave qui se trouvoit derrière. Cet appartement (inférieur) servoit

de lieu de rassemblement aux hommes. Là, assis devant la porte sur un sofa, le chef faisoit donner à manger et à boire tout le long de la journée jusqu'au soir. A la nuit tombante, il regardoit autour de lui, choisissant ceux dont la fermeté lui plaisoit, et leur disoit : « Toi, un tel ! viens et assieds-toi près de moi. » C'est ainsi qu'Ismaïl faisoit asseoir auprès de lui sur le sofa, et boire ceux qu'il avoit élus. Il leur parloit des grandes et excellentes qualités de l'Imam Ali (1), de sa bravoure, de sa noblesse et de sa générosité, jusqu'au moment où ils s'endormoient par la vertu du *bendje* (opiat de hyosyciame) qu'il leur avoit donné, et qui ne manquoit pas de produire son effet dans moins d'un quart-d'heure, de sorte qu'ils tomboient comme inanimés. Dès que l'un d'eux étoit tombé, le chef Ismaïl se levoit, prenoit l'endormi, le tiroit dans sa chambre à coucher, fermoit la porte, et le portoit sur ses épaules dans la galerie de rafraîchissement, et de là au kiochk, où il le confioit aux esclaves mâles et femelles, en leur recommandant de se prêter à tous les désirs du candidat, sur lequel on jetoit du vinaigre jusqu'à ce qu'il fût éveillé. Revenu à lui, les garçons et les filles lui dirent : » Nous sommes ici à attendre » ta mort, car cet endroit t'est destiné. C'est un des pavil- » lons du paradis, et nous sommes les houris et les en- » fans du paradis. Si tu étois mort, tu serois toujours avec » nous, mais tu ne fais encore que rêver, et tu seras » éveillé bientôt. »

En attendant, le chef Ismaïl étoit retourné à sa société aussitôt qu'il s'étoit aperçu du réveil du candidat. Celui-ci ne voit que des garçons et des filles de la plus grande beauté, ornés de la manière la plus magnifique. Il regarde cet endroit, respire les odeurs de musc et d'encens, s'approche du jardin où il voit les bêtes et les oiseaux,

(1) Prophète des Schiites.

l'eau courante et les arbres. Il voit la beauté du kiochk, et les vases d'or et d'argent, tandis que les garçons et les filles causent avec lui. De cette manière il reste tout confus, ne sachant s'il rêve, ou s'il est éveillé.

A deux heures de la nuit, le chef Ismaïl entre dans la chambre à coucher, dont il ferme la porte, et de là il se rend au jardin où ses esclaves l'environnoient; ils se lèvent devant lui. Lorsque le candidat l'aperçoit, il lui dit: « O chef Ismaïl! rêvé-je, ou suis-je éveillé? » Le chef Ismaïl lui répond: « O toi, un tel! garde-toi de raconter ce rêve à qui que ce soit d'étranger à ces lieux: » Sache qu'Ali, notre seigneur, t'a montré l'endroit qui t'est » destiné au paradis. Sache que, dans ce moment, ton sei- » gneur Ali et moi nous étions assis ensemble dans les ré- » gions de l'empyrée. Ainsi ne balance pas un moment à te » vouer au service de l'Imam, qui te donne à connoître » son contentement. » Alors le chef Ismaïl fait apporter le souper, qui est servi dans des vases d'or et d'argent, et consiste en viandes rôties et cuites et en d'autres plats. Le candidat mangeoit, tandis qu'on l'arrosoit d'eau de rose; il demandoit à boire, et on lui apportoit des vases d'or et d'argent, remplis de boissons délicieuses, dans lesquelles on avoit mêlé encore du *bendje*. Lorsqu'il étoit endormi, Ismaïl le rapportoit par la galerie de rafraîchissement à la chambre à coucher et revenoit à sa société. Quelque temps après il rentroit, jetoit du vinaigre au visage du candidat, et le portoit ensuite hors de la chambre à coucher, où il ordonnoit à un des mameloucs de le secouer. Lorsqu'en se réveillant, il se voit dans le même endroit parmi les convives, il disoit: » Il n'est point de Dieu que Dieu, et Mahommed est le pro- » phète de Dieu. » Le chef Ismaïl s'approchoit alors du candidat, en le caressant; celui-ci restoit comme plongé dans l'ivresse, tout dévoué au service du chef, qui lui disoit: « O

toi, un tel! » ce que tu as vu n'étoit point un rêve, mais un
» des miracles de l'Imam Ali; sache qu'il a écrit ton nom
» parmi ceux de ses amis; si tu caches ton secret, tu es
» sauvé; mais si tu en parles, tu encourras le courroux de
» l'Imam: si tu meurs, tu es martyr; mais garde-toi de
» raconter ceci à qui que ce soit. Tu es entré par une des
» portes dans l'amitié de l'Imam, et tu fais partie de sa fa-
» mille; mais si tu trahis ton secret, tu seras son ennemi,
» tu seras chassé de sa maison. » Ainsi cet homme devenoit un des serviteurs du chef Ismaïl, qui s'entouroit de cette manière d'hommes affidés jusqu'à ce que sa réputation fût établie. Voilà ce qui concerne le chef Ismaïl et ses affidés. »

J. de Hammer.

Sur la température du pôle-nord, par M. Arago.

Aucun voyageur n'ayant atteint le pôle, il n'existe pas d'observations directes propres à faire connoître la température qui règne au 90°. Les météorologistes avoient naguère, à ce sujet, des idées très-erronées, que les voyages des capitaines Parry et Franklin ont considérablement modifiées. Peut-être même a-t-on maintenant recueilli assez de données pour qu'il soit permis d'en conclure, avec une certaine approximation, le nombre de degrés qui exprime la température moyenne du pôle.

A parité de latitude on trouve de fort grandes discordances entre les températures moyennes déterminées sur des méridiens éloignés. Le long de la côte occidentale d'Europe, les résultats sont à peu près égaux à ceux qu'on obtient en pleine mer, dans l'Océan Atlantique; mais ils diffèrent beaucoup des températures moyennes qui règnent en Amérique sous les mêmes parallèles, surtout quand on choisit, dans ce continent, des lieux situés sur un méridien fort avancé dans l'intérieur des terres. Si l'on admet, contre

toute probabilité, que le Nouveau-Monde se prolonge jusqu'au pôle nord, soit d'une manière continue, soit par un archipel composé d'îles fort rapprochées, la température de ce point s'obtiendra en discutant les seuls observations faites sur le méridien américain. Si, au contraire, on suppose que l'océan baigne le pôle, on pourrait espérer d'arriver au résultat en employant exclusivement les observations des capitaines baleiniers d'Islande, et peut-être aussi de quelques points de la côte d'Ecosse et de Norvège. Voyons d'abord ce que donneroit la première hypothèse.

	Latitude.	Températ. moy.
Cumberland-House....	54°	— 0°5 centig.
Nain..................	57 $\frac{1}{7}$	— 3,0
Fort-Entreprise.......	64 $\frac{1}{2}$	— 9,2
Winter-Island.........	66 $\frac{1}{5}$	— 12,5
Ingloolik-Island.......	69 $\frac{1}{2}$	— 13,9
Melville Island........	75	— 18,5.

La marche des nombres dans ce tableau, en faisant une petite part pour les erreurs des diverses températures moyennes qu'on y trouve inscrites, est, comme on peut voir, assez régulière. En admettant que la même loi s'observe entre les 75e et le 90° degrés de latitude, on trouvera que la température moyenne du pôle doit être d'environ — 32° centigr.

Si nous passons maintenant à l'autre cas; si nous supposons que l'Océan Atlantique se prolonge librement jusqu'au 90e degré de latitude, il faudra employer ces nouveaux élémens.

	Latitude.	Températ. moy.
Edimburgh...........	55° 57′	+ 8° 4 centigrad.
Christiania............	59. 55	+ 4,9
Eyafjord (Islande).....	66 $\frac{1}{2}$	= 0,6

	Latitude.	Températ. moy.
En mer (sous le méridien de Londres)........	76.45	— 7,5
En mer (*idem*).........	78	— 8,3.

En liant, autant que possible, tous ces nombres par une formule, et cherchant ensuite ce qu'elle donne pour la température moyenne du pôle, on trouve — 18° centigrades environ. La première hypothèse nous avoit conduits à 32 degrés centigr. Ainsi, même en admettant comme légitime l'extension que j'ai donnée aux formules, il resteroit une incertitude de 14° sur le résultat, et cela à cause de notre ignorance relativement aux limites boréales de l'Amérique.

En attendant de nouvelles observations, il semble donc qu'on peut fixer à — 25° centigrades la température moyenne du pôle.

Il y a 60 ans, Mayer la supposoit de 0 degré. C'est le célèbre navigateur Scoresby qui, le premier, a signalé l'erreur de la détermination de l'astronome de Gottingue.

(*Ann. du Bur. des Long.*)

Parallèle des cinq grandes puissances.

Russie, en Europe.....	75,154 milles carrés.	47,660,000 habitans.
......hors d'Europe...	292,339	11,714,000
Angleterre, en Europe.	5,554	21,400,000
......hors d'Europe...	176,971	115,141,000
France, en Europe....	10,086	30,749,000
......hors d'Europe..	657	469,000
Autriche.............	12,265	29,691,000
Prusse..............	5,014	11,400,000
Les cinq puissances.	578,044 milles carrés	268,124,000 habitans.
dont en Europe.....	108,074	140,800,000

Telles sont les estimations des *Éphémérides géographiques* de Weymar; elles paroissent assez exactes en général, quoique la France ait peut-être un demi-million d'habitans de plus. Voici les proportions qui en résultent :

Si la terre connue a 2,512,000 milles carrés et 938 millions d'habitans, les cinq puissances occupent presque *un quart* de la surface terreste et règnent sur *deux septièmes* du genre humain.

L'Europe ayant, sur 155,220 milles carrés, une population de 206,780,000 habitans, les cinq puissances occupent plus que les *deux tiers* du territoire et de la population européenne.

L'empire de la Chine toutefois est aussi peuplé et aussi étendu que toute l'Europe.

La monarchie espagnole, avant sa dissolution, avait 30 millions d'habitans. La Turquie et les Etats-Unis sont aussi de grandes masses.

De la langue chinoise.

M. Timkowski considère la nature de la langue chinoise comme une des causes qui ont arrêté le progrès des lumières et le mouvement des idées chez cette nation. Nous ne prendrons pas parti dans une question qui est au-delà de la sphère de nos connoissances; nous résumerons quelques aperçus de ce savant voyageur.

De toutes les singularités du peuple chinois, aucune sans doute n'est plus frappante que la manière dont il parle et écrit sa langue. Si l'on étoit curieux de savoir tout ce que l'esprit humain, engagé dans une fausse route, peut déployer de force, acquérir de subtilité et imaginer d'expédiens, en luttant contre des difficultés presque in-

surmontables, il suffiroit, nous croyons, d'apprendre l'idiome chinois. Cette étude fourniroit encore une nouvelle preuve de l'extrême importance des méthodes élémentaires, puisque les efforts de patience, de pénétration et de génie qui chez nous mènent aux plus hautes découvertes, n'aboutissent, en ce pays, qu'à savoir lire et écrire. Il seroit superflu d'exposer ici le système de l'alphabet chinois, dont tout le monde a une idée plus ou moins distincte : nous dirons seulement que cet alphabet se divise en deux cent quatorze types ou clefs radicales, et que c'est de leurs combinaisons, presque toujours déterminées par un sens allégorique ou symbolique, que dérivent tous les mots de la langue. Outre la surcharge extraordinaire qu'un pareil système impose à la mémoire, la prononciation du Chinois exige encore une flexibilité de gosier et une finesse d'ouïe réellement inconcevables. Les mêmes mots ont souvent jusqu'à quatre-vingts significations diverses, dont chacune a son signe particulier lorsqu'on écrit, mais qu'on ne distingue en parlant que par des inflexions de voix tellement délicates, qu'un étranger ne sauroit presque jamais saisir les nuances qui servent à les différencier. Il arrive de là de fréquentes méprises entre les Chinois et les Européens qui veulent communiquer avec eux, sans le secours d'un interprète. Ainsi, par exemple, un missionnaire jésuite, croyant demander *une pelisse*, ne fut pas peu surpris qu'on lui amenât *une jeune personne*. Une prosodie aussi compliquée doit subir nécessairement des altérations considérables, à mesure que l'on s'éloigne de Pékin, où la langue se parle dans toute sa pureté, du moins selon les Pékinois. Mais ce dialecte du nord doit être presque inintelligible pour un habitant de ce canton, puisque, où le premier prononce *k* ou *tk*, l'autre prononce *sz*, et ainsi de suite. On peut juger, par ce qui vient d'être dit, que les plus légères différences

de prononciation deviennent des obstacles invincibles pour qui veut s'entendre; aussi, les habitans des provinces méridionales de l'Empire se trouvent-ils souvent dans l'impossibilité de communiquer verbalement avec ceux des provinces du nord, bien que leur façon d'écrire soit en tout la même.

Décès et naissances en 1824.

Provinces et Villes.	Décès.	Naissances.
Anvers	1,483	2,405
Augsbourg	935	802
Berlin	6.386	7,531
Bruxelles	3,029	3,812
Cassel	667	860
Copenhague	3,212	3,417
Elberfeld	713	1,020
Francfort-sur-le-Mein	1,053	1,096
Kœnigsberg	1,986	2,391
Londres	20,237	25,758
Liége	1,400	1,842
Mecklenbourg-Schwerin	7,400	15.414
Mulhouse, H. R.	412	477
Nuremberg	845	896
Sleswick et Holstein	12,416	20,442
Strasbourg	1,908	1,896
Stuttgard	930	989
Thurgovie (canton)	2,203	3,000
Vienne (Autriche)	10,537	12,986
Zurich	459	525

L'accroissement le plus rapide est celui de Mecklembourg-Schwerin; mais peut-on s'en rapporter à la liste des décès?

Etat stationnaire des sciences à la Chine.

Nos compatriotes, dit M. Timkowski, seront flattés d'apprendre qu'il existe à Pékin une école dépendante du sénat (Naïgué), et spécialement consacrée à l'enseignement de la langue russe. Le nombre des élèves est fixé à vingt quatre. Ils appartiennent tous à des familles mandjoures distinguées; et, après avoir achevé leurs études, ils entrèrent au bureau des affaires étrangères avec des privilèges marquans, soit pour rester à Pékin, soit pour être envoyés sur la frontière, où la connoissance de notre langue est nécessaire.

Nonobstant la conviction réelle ou simulée des Chinois, qu'ils sont le peuple le plus éclairé et le plus savant de l'univers, les sciences, depuis bien des siècles, ne font aucun progrès chez eux. Habitués à regarder les bornes de leurs connoissances comme celles même des facultés de l'homme, ils se contentent de maintenir ce *status quo* d'une perfection imaginaire, sans que jamais une génération ajoute au dépôt des richesses intellectuelles que la génération précédente lui a légué. Toutefois leurs préventions, qui peut-être ne sont qu'un masque sous lequel se cache l'orgueil national, ne les empêchent point de reconnoître tacitement la supériorité des Européens en quelques parties, et même de profiter de leurs lumières. L'académie astronomique de Pékin compte, jusqu'à présent, parmi ses membres, plusieurs missionnaires portugais, lesquels n'ont été exceptés de la proscription générale des jésuites, qu'à cause du besoin que le gouvernement avoit d'eux pour la confection des almanachs, chose de la plus haute importance en Chine. Ces pères sont chargés de la partie mathématique du travail, tandis que

leurs collègues mandjours et chinois calculent l'influence des astres sur les destinées humaines, et annoncent au peuple les jours heureux ou malheureux, ceux où il convient de se marier de faire des emplettes, d'entreprendre un voyage, de bâtir, de présenter une supplique à l'empereur, etc., etc. Les éclipses que les Chinois savoient prédire bien avant nous, n'en continuent pas moins à leur inspirer une frayeur mortelle. Ils regardent ce phénomène comme un signe de la colère céleste, provoquée par quelque faute de leur souverain. Le bogdokhan lui-même, respectant l'opinion populaire, se dérobe aux regards de sa cour, à l'approche d'une éclipse de soleil, comme s'il alloit passer en revue tous les actes de son règne, afin de découvrir celui qui a pu lui attirer cet avertissement comminatoire.

Division, nombre et administration actuelle des Bouriates (Extrait du journal russe *Sibirskii Westnik*).

Les Bouriates sont connus sous les noms de *Khorinsky* ou *Khorintsy*, *Selinghinsky* et *Bargha-bouriates*. Ils se subdivisent en beaucoup de races ou familles, dont l'origine remonte à une haute antiquité. D'après le dernier recensement qui a eu lieu en 1815, on en comptoit 29,711 dans l'arrondissement d'Irkoutsk; 27,763 dans celui de Verkhnéoudinsk, et 1256 dans celui de Nijnéoudinsk, en tout 58,730 ames, non compris les femmes. Les *Taïchi* ou mieux *Taïdji* (princes) occupent chez eux le premier rang; viennent ensuite les *Zaïssangh* ou *Ekhetologhoi* (nobles), les *Choulengh* (anciens ou baillis), les *Zassoll* (anciens ou notables), et les *Daamal* (préposés sur dix hommes, en russe *Desiaitniki*). Ces dignités se transmettent en héritage en ligne directe ou collatérale,

mais avec l'assentiment de la nation et l'approbation du gouvernement; il faut en excepter les *daamal*, que l'on choisit tous les ans pour la perception du tribut qui revient à la couronne, et que les Bouriates payent en fourrures fines, et, lorsqu'ils n'en ont pas suffisamment, en argent.

Les Khorintsy, qui se composent maintenant de 11 familles, sont sous l'administration du principal Taïchi, du tribunal d'*Oninsky*, établi en 1749, et des trois Taïchis et Choulenghs inférieurs, qui maintiennent l'ordre et la justice. Le principal Taïchi et six députés siègent au tribunal; ces derniers sont en outre obligés de parcourir les *oulousses*, chacun à son tour, pour recevoir les plaintes et percevoir le tribut. Tous les Taïchis jouissent de droits égaux; et, sur la convocation du principal d'entre eux, ils se réunissent en conseil national (*Tsoukly* ou *Souglany*) pour apporter leur tribut et consulter sur les affaires générales. L'instruction et le jugement des procès a lieu chez les Khorintzy d'après le *code des steppes* (*koudoughenou-tokhtal*) rédigé il y a plusieurs siècles en Mongolie, et augmenté de quelques articles, en 1808, par les Taïchis et chefs de familles bouriates.

Pour l'instruction et le jugement des affaires contentieuses, les Selinghinsky ont aussi pris des Khorinsky leur code des steppes, en y faisant quelques additions et changemens, nécessités par leur genre de vie, leur industrie et le degré de civilisation auquel ils sont parvenus; mais les peines imposées aux coupables sont restées à peu près telles que les avoit réglées ce code, et elles consistent ordinairement en la privation de quelque proportion de propriété, et quelquefois en une légère punition corporelle.

Lorsque les procès sont d'une grande importance, qu'il s'agit d'affaires criminelles, ou que les parties ne sont pas satisfaites du jugement, la décision en est renvoyée aux

tribunaux russes; s'il est question d'affaires concernant la nation en général, elles sont portées au conseil national (*Tsoukly*), dont les décisions sont religieusement exécutées.

Pour donner plus d'importance à la dignité des chefs bouriates, le gouvernement leur accorda, en 1766, des *poignards d'honneur* qu'ils devoient porter à une ceinture recouverte d'une lame de cuivre, sur laquelle devoient être gravées la dignité de celui qui le portoit et l'époque où il y avoit été élevé. Par la suite plusieurs d'entre eux reçurent des rangs, des médailles d'or, des sabres et des poignards montés en argent, en récompense de leur exactitude à percevoir le tribut et en raison du développement qu'ils avoient donné à l'agriculure, et des améliorations qu'ils y avoient introduites.

Par un oukase du 22 juin 1764, et d'après le désir des Selinghinsky, le sénat ordonna de lever parmi eux quatre régimens de cosaques, forts chacun de six cents hommes, en les exemptant eux et leurs enfans du tribut. Ces régimens gardent la frontière qui, à cette époque, avoit été inquiétée par les Chinois, et y entretiennent des avant-postes qu'ils relèvent à tour de rôle. Ils se composent maintenant d'un ataman, quatre colonels, vingt-quatre capitaines, quarante-huit lieutenans, quatre-vingt-seize sous-officiers, quatre porte-étendards et deux mille quatre cents cavaliers; le nombre de leurs enfans mâles, âgés de plus de quinze ans, s'élève à deux mille huit cent quatre-vingt-seize; en tout, cinq mille quatre cent soixante-treize hommes.

Langue et ecriture des Bouriates.

Aucune nation d'origine mongole n'a conservé dans sa

langue autant d'originalité que les Bargha-Bouriates, ce qui vient probablement de ce que leur idiome ne s'écrit pas; tandis que, chez les Bouriates proprement dits et chez les peuples mongols, l'écriture a beaucoup contribué aux changemens et aux perfectionnemens qu'a éprouvés la langue. En outre, les Mongols, en se convertissant à la religion du prophète Chiguémouni, ont adopté beaucoup de mots indiens et tibétains, qu'ils ont transmis avec leur nouveau culte aux Bouriates; et les Kalmuks, en raison de leur voisinage avec les Tartares, ont emprunté quelques mots de ces derniers. La prononciation des Bargha-Bouriates est dure et désagréable; ils n'emploient aucune des lettres *z*, *tch*, *ts*, et *s*, qui sont généralement en usage maintenant dans les langues mongoles, et ils les remplacent par la lettre *kh* (*ch* allemand). Ainsi, au lieu de dire *saine*, *zolo*, ils prononcent *khaine*, *kholo*. Cependant, la langue bouriate conserve une grande analogie avec celle des Kalmuks et des Mongols.

L'on attribue l'invention de l'alphabet mongol, dont se servent les Bouriates, à *Bogdo-Khotokhtou-Tchoïdja-Bandida*, que le petit-fils de *Tchenghis-khan*, *Khoubilaï-Tsetsène* avoit fait venir du Tibet. *Tchoïdja-Ostuïr*, lama qui vivoit sous *Khaïssuine-Koulough khan*, vers le commencement du XIVe siècle, corrigea cet alphabet, dont l'usage fut alors adopté par toutes les hordes mongoles. D'après les écrivains de cette nation, avant Khaïssune-Koulough-Khan, l'on employoit à la cour des souverains les caractères du Tibet que l'on nommoit *oïghour* (étrangers); mais, suivant l'histoire chinoise, les Mongols, avant d'avoir un alphabet particulier, se servoient des lettres chinoises. Les Mongols écrivent comme nous de gauche à droite, mais perpendiculairement de haut en bas. Du ca-

ractère mongol se sont formés l'éleute, le kalmuïk et le manjour.

Les Mongols ont eu un autre alphabet inventé du temps de Khaïssuïne-Koulough-Kan, par un lama nommé *Pakba*, et dont les lettres avaient reçu le nom de carrées à cause de leur aspect. Il paroît qu'elles étoient empruntées à l'alphabet du Tibet, et qu'elles furent abandonnées de suite : au moins n'a-t-on découvert jusqu'à présent aucun ouvrage où elles eussent été employées. Au contraire, beaucoup de livres mongols très-anciens sont écrits en caractère de Tchoïdja-Bandida, quoiqu'il fût aussi peu usité ; et même à une époque récente, le khoutouktha, ou premier prince des Mongols, qui réside à Ourgha-Kourène, près de la frontière russe, a permis à ses lamas de se servir de ce caractère.

La littérature des nations mongoles ne répond point à la haute antiquité de leur langue écrite. Ce qu'ils ont de mieux sont des livres d'histoire qui n'embrassent que des temps très-modernes, tels que l'*Histoire des khans de la Mongolie par Suitsuine-Sannine-Tchaidji*, etc. Les hymnes sacrées et la théogonie, dont la collection forme les plus gros volumes qui existent dans le monde entier, sont anciennes, mais ampoulées et absurdes (1), et leurs chansons et contes populaires sont en général dépourvus de goût et d'esprit. (*Sibirskii-Westnik.*)

Chansons des Bouriates.

Les chansons bouriates sont en général courtes, et se chantent, soit en solo, soit en chœur, mais presque toujours

(1) Cependant le poème de *Go-Tchikitou*, dont nous avons donné une analyse dans ces *Nouvelles Annales*, renferme des idées très-élevées et des détails poétiques.

d'un ton lent et mélancolique. Le plus souvent ces chansons roulent sur les objets qui frappent les sens ou occupent l'esprit de ces nomades, comme les forêts, les steppes, les rivières, le bétail, le gibier, etc. Cependant les Bouriates ont, à ce qu'ils prétendent, des chansons très-curieuses, et qui leur viennent par tradition d'une antiquité très-reculée. Malheureusement quelques efforts qu'ait faits l'auteur de cette notice, il ne lui a pas été possible de s'en procurer aucune. Les trois chansons qui suivent, sont évidemment composées à une époque très-récente, mais elles suffisent pour donner une idée du style et de l'harmonie de la langue

1.

Khana sa nachi iruicuine khara tsokhour khaptoussoun ;
Kaïnok zoni toptchilouktchi Tsaghane Khane.
Mani Edzuine et sè iruicuine irene tsokbour tsar sou :
Jené boughoudou amitani abarakhtchi izuine Khane mani.
Oure khamok mani khaïra lokhtchi.

Traduction littérale.

Un papier bigarré de noir a été envoyé dans des planchettes (1) de la part du tzar,
Le tzar blanc gouverne toutes les nations.
Un papier bigarré de noir a été envoyé de la part de notre souverain ;
Toute la nation est prête à défendre le tzar, notre souverain, et lui-même nous aime tous.

2.

Khaduyne boruine talkhane minghede iou?
Zaghall-oulane morine itsèbé iou?

(1) Autrefois on étoit dans l'usage de mettre entre deux planchettes les papiers que l'on envoyoit par la poste pour les garantir de l'humidité et pour conserver le cachet entier.

Borkiine houkene. Sobkhane tani ghomossoleriou ?
Ala iagha bo mi?

Traduction littérale.

Est-ce que le blé qui croît dans les forêts de pins et de bouleaux
est devenu plus rare?
Le coursier bai est-il épuisé?
Sobkane, la fille de Borki, t'a-t-elle causé quelque chagrin?
Ou est il arrivé quelque autre chose?

3.

Aghoïne tsaghane tchéloun ni
Aktéine toro barana lé;
Ayar tuïndikyne nouhouri
Touïghejine ghonik barana lé.

Traduction littérale.

La pierre blanche des steppes de l'Agha (1)
Emousse le sabot des chevaux;
De même dans l'absence d'un ami,
L'inquiétude brise le cœur.

Outre les chansons (*daone*), les Bouriatès ont encore des contes (*touké*) qu'ils débitent en chantant assis autour du feu, pendant les longues nuits d'hiver. Le conte est chanté par un connoisseur, mais les assistans répètent en chœur les derniers mots de chaque période. Ces contes ont pour objets les hauts faits des anciens chefs et héros, les actions singulières des magiciens (*manghiss*), la chasse, les divertissemens et les histoires amoureuses.

(1) On trouve effectivement dans les steppes Aghinsky, qui tirent leur nom de la rivière Agha et qui se trouvent au-delà du Baïkal, une quantité de débris pierreux d'une couleur blanchâtre.

Quelques-uns de ces contes ne sont dépourvus ni d'esprit ni d'invention, et il y en a de si longs qu'il faut plusieurs soirées pour les raconter en entier. De même que ceux des Russes ils se conservent par tradition depuis une haute antiquité. -- Les contes sont l'apanage des vieillards, comme les chansons celui des jeunes gens. Le conteur s'assied ordinairement au milieu de ses auditeurs, ayant dans la main un petit bâton blanc, avec lequel il gesticule en chantant et frappe légèrement ceux qui se trompent en répétant après lui. Le ton sur lequel on chante les contes, diffère de celui des chansons, et quelquefois même on les récite sans chanter. (*Sibirski westnik*)

Mariages, éducation et funérailles chez les Bouriates.

Le Bouriate est libre de prendre autant de femmes qu'il le désire, ou que ses moyens lui permettent d'en acheter; cependant il n'y a pas d'exemple qu'aucun en ait jamais plus de cinq, et en général ils se contentent d'une seule. Celui qui veut se marier envoie au père de la personne qu'il a choisie un entremetteur pour s'informer s'il consent à lui donner sa fille; et si sa réponse est favorable, le père du garçon, accompagné de l'entremetteur et d'un autre parent, se rend chez lui pour convenir de l'achat de sa fille, ou du *kaluime*. Lorsque l'accord à ce sujet est conclu, on fixe le jour de la noce (*taikharime*) pour lequel, lorsque la famille du garçon est riche, son père tue un cheval et trois pièces de gros bétail. Tous ses parens lui fournissent à cette occasion de l'eau-de-vie de lait, et il fait ses préparatifs pour recevoir la fiancée. Celle-ci réunit chez elle ses amis, qui lui apportent des moutons et des poulains égorgés; lorsque tout est prêt, on en donne avis au père du fiancé, et elle se met en marche, conduite par son père, sa mère, et accom-

pagnée de tous ses parens. Avant d'arriver à la iourte du garçon, on détache deux hommes pour lui annoncer la venue de sa fiancée; lui, de son côté, envoie au-devant d'elle un parent qui lui offre, ainsi qu'à tous ceux qui l'accompagnent, du mouton cuit et de l'eau-de-vie de lait; ensuite le cortége se remet en marche, et est reçu, à son arrivée, par le fiancé ou par son père. Un des anciens présente aux arrivans une pipe de tabac qu'ils fument sans descendre de cheval; ensuite, sur l'invitation du père, ils entrent dans la iourte, à l'exception de la fiancée qui est emmenée, par les femmes qui l'ont accompagnée, dans une iourte particulière où l'on porte son trousseau, et qu'elle prépare pour y vivre à l'avenir avec son mari.

Le chamane commence la fête nuptiale par arroser d'eau-de-vie la cheminée de la nouvelle iourte; chez ceux qui suivent la religion du grand-lama, cette cérémonie est remplacée par des prières que récite le lama, ou, en son absence, l'un des anciens. Pendant ce temps, le fiancé ne peut voir sa future, quoiqu'il entre dans sa iourte, parce qu'elle est couverte d'un voile, et que d'ailleurs les femmes réunies à cette occasion ne lui en laissent pas la liberté. — Le lendemain matin, le père de la fiancée fait transporter en plein champ toute la viande apportée avec elle, et la distribue aux parens du jeune homme qui, de son côté, fait des présens du même genre à ceux de la fille. Après les réjouissances, les parens et amis venus avec la fiancée s'en retournent, et le fiancé (*ghinzagha*) attache à la selle de chaque femme une peau de mouton en présent.

Lorsque tous les étrangers sont partis, ce qui n'a lieu qu'au bout de trois jours, le mari entre en jouissance de ses droits. Au bout d'un mois il permet à sa jeune femme de se rendre chez ses père et mère, où elle peut rester six mois sans que son mari puisse aller l'y voir. Dans les ma-

riages on ne fait point de cas des preuves matérielles de l'innocence de la nouvelle mariée. Elle reçoit ordinairement pour dot des vêtemens et une partie du *kaluime*, ou prix d'achat payé à son père. Comme dans chaque famille ils se considèrent tous comme proches parens, les Bouriates prennent ordinairement leurs femmes dans d'autres familles; cependant il est permis, chez eux, d'épouser sa cousine germaine, la femme de son frère, et la seconde femme de son père. Lorsque le nouveau marié n'est pas satisfait de son épouse, il peut la renvoyer à sa famille; mais, dans ce cas, il perd la dot qu'il a payée pour elle, et le père a le droit de la donner en mariage à un autre, et recevoir un nouveau *kaluime*. (*Sibirskii Westnik.*)

Quelques détails sur les mœurs et les arts des Bouriates.

Les Bouriates étant une nation nomade, toute leur richesse consiste en chevaux, chameaux et gros bétail, qu'ils laissent errer en liberté pendant toute l'année dans les steppes où ces animaux trouvent leur nourriture. Les Bouriates n'entretiennent ni pourceaux ni volaille, parce qu'il faudroit faire des provisions pour le nourrir pendant l'hiver.

Ceux de la Khora et de la Sélingha se livrent avec succès à l'agriculture, et ensemencent leurs champs de diverses sortes de grains. Les mauvaises récoltes que leur occasionnoit la sécheresse les ont obligés d'adopter la méthode d'irrigation par aquéducs, employée depuis les temps les plus reculés par les Chinois et les nations orientales, méthode qui mériteroit d'être plus généralement répandue. Depuis qu'ils en font usage, leurs moissons

prospèrent malgré les plus grandes sécheresses, et, même dans les mauvaises années, ils peuvent approvisionner leurs colonies russes.

En raison de la grande habitude qu'ils en contractent dès leurs plus tendre enfance, les Bouriates excellent dans l'équitation ; ils montent habituellement des chevaux (*morine*), quelquefois des chameaux (*tynighène*), et même des bœufs (*chur*). Leur arme habituelle est l'arc (*nomane*); mais il y en a peu maintenant qui n'aient en leur possession une carabine (*bou*). Ils se servent très-adroitement de l'une et de l'autre. Beaucoup d'entre eux, étant à cheval et s'élançant à bride abattue, frappent avec la flèche une flèche fichée en terre, ou tout autre but. A pied, ils atteignent le but à 50 sagènes et au-delà, et ils lancent perpendiculairement une flèche à plus de 100 sagènes.

En temps de guerre, les Bouriates ont des flèches dont le fer est conique ou terminé en ciseau pour lancer contre les cottes de mailles de l'ennemi. Ils en ont aussi d'autres, nommés *kibir*, dont le fer est large, tranchant et surmonté d'un os percé de trous, ce qui fait qu'elles produisent un sifflement en fendant l'air. Ces flèches transpercent le gibier de part en part. Beaucoup ont des cottes de mailles (*koik*), des carquois, des sabres (*ildou*), et des casques de fer (*dolghi*) ou des bonnets ouatés ou faits de soie retorse, les uns et les autres à l'épreuve de la flèche. Ils ornent leurs brides (*khasar*), leurs selles (*imell*), ainsi que tout le harnois de leurs chevaux de diverses breloques, faites de fer damasquiné en argent, de corail et de malachite. Des deux côtés de la selle ils attachent des espèces de chabraques (*kidjit*), de peau rouge ou verte, garnies de draps et de houppes.

Outre la construction de leurs iourtes et diverses occupations domestiques, les Bouriates font eux-mêmes leurs

selles, leurs arcs et leurs flèches, ainsi que leur vaisselle de bois, tables, leurs escabeaux, etc.... Les femmes foulent les feutres, préparent les peaux, les fourrures fines et celles de mouton, font des cordes et des sacs de crin, du fil avec des boyaux et du poil de chameau, et cousent les vêtemens. Les Bouriates sont aussi forgerons; ils fondent eux-mêmes leur fer dans des forges établies dans leurs iourtes. Ils ont un talent particulier pour damasquiner en argent.

De temps immémorial les Bouriates sont dans l'usage de célébrer par des réjouissances le retour de l'été, époque où l'herbe se renouvelle et où les bestiaux reprennent leurs forces. Alors ils commencent à distiller l'eau-de-vie de lait, dont ils boivent et font boire outre mesure à leurs hôtes. Les jeunes femmes s'abstiennent de cette boisson, mais on voit souvent les vieilles dans l'état d'ivresse. Tous, sans exception, et même les enfans des deux sexes, fument du tabac. Ils se servent de pipes de bois d'une forme particulière, ou d'argent ou de cuivre rouge, ou enfin de pipes chinoises de laiton, qui sont si petites qu'ils en fument jusqu'à 20 dans l'espace d'une heure.

De même que toutes les hordes nomades de la Sibérie, les Bouriates sont très-hospitaliers. Lorsqu'un étranger arrive, surtout si c'est une personne de distinction, le Bouriate étend dans sa iourte un feutre neuf et met un coussin dessus; ensuite il lui offre du thé et du mouton, et, si c'est en été, de l'eau-de-vie de lait qu'il distille à l'instant dans sa seconde iourte. Les Bouriates de la Khora ou Khorinskys observent, dans la réception de leurs hôtes, une cérémonie assez singulière et qui est probablement fort ancienne. Dans cette occasion, lors même que l'étranger seroit un Russe, ils égorgent un ou plusieurs moutons gras et lui présentent sur un plat ou dans une espèce d'écuelle

en forme d'auge (*typtchin*) une tête de mouton bouillie (*toloi*); l'hôte doit la prendre dans les mains, arracher un morceau triangulaire de la peau du front qui a été coupé à l'avance et le jeter dans le feu, puis manger de petits morceaux coupés derrière les oreilles; ensuite, tournant cette tête de manière à ce que le museau soit dans la direction du soleil, il doit la rendre à celui qui a posé le plat, et continuer son repas sans omettre de donner du mouton aux voisins et aux pauvres assis à la porte, ce qui est extrêmement agréable au maître de la iourte. Il est à remarquer que si, au moment de cette cérémonie, l'étranger a la tête découverte, il doit mettre son bonnet.

Le vêtement ordinaire des Bouriates est une pelisse de mouton (*dybuil*) avec des manches longues, larges dans le haut, et étroites au poignet. Cette pelisse est garnie de castor, de loutre, de chat sauvage ou de quelque autre pelleterie; et il la porte en tout temps, en retournant seulement le poil en-dehors pendant les chaleurs. Leurs caftans d'été (*tyrlik*) ont la même coupe que leurs pelisses; ils les font de peau, de drap ou de soie, et les ouatent de poil de chameau. Ils attachent leurs pelisses et leurs caftans avec une courroie garnie d'une boucle et ornée de coraux, de cuivre, ou de fer damasquiné. Ils portent à cette ceinture des couteaux (*kétogha*) semblables à ceux des Chinois et qu'ils fabriquent eux-mêmes, et une espèce de petite poche en cuir, dont le fond est garni d'un briquet (*kity*), dans laquelle ils mettent leur pierre à feu (*tsiakour*) et leur amadou (*oula*). Ils suspendent également à cette ceinture leur pipe (*ghanza*) et leur tabac, et quelquefois un sac de nankin ou de peau pour mettre de petites tasses à thé en bois et d'autres menus objets. Très-peu d'entre eux portent des chemises. Leurs bottes (*goutoul*) et leurs pantalons (*oumdou*) sont larges et faits

de cuir; leurs bas (*oimoussoun*) sont de feutre fin. Beaucoup ont des anneaux, des bagues (*bitsylik*) et des boucles d'oreilles (*cynki*). Les Bouriates attachent à leurs bonnets des houppes (*tsatsouk*) de soie, de belles plumes d'oiseaux, ou de crin de cheval teint en rouge. Le costume des femmes est semblable à celui des hommes, avec cette différence qu'elles font des plis depuis le bas de leur pelisse jusqu'à une archine; pour plus grande parure elles portent par-dessus un autre vêtement plus court ou de la même longueur, mais sans manches, que l'on nomme *oudji*, et qui est de nankin, d'étoffe de drap, de soie, et le plus ordinairement d'élan ou de quelque autre peau douce passée en mégie. Elles ne se coupent pas les cheveux; celles qui sont mariées en font deux tresses qu'elles laissent pendre sur la poitrine, et qu'elles alongent, en y joignant des crins noirs de cheval; elles assujettissent le tout avec des anneaux d'argent ou de plomb, et renferment ces trésors dans des gaînes de velours ou de quelque autre étoffe qui se nomme *chabirgha*. Les filles font autour de leur tête jusqu'à vingt tresses, où elles entremêlent des coraux, de petites monnoies d'argent, de petits cercles de cuivre, d'étain et de fer, des houppes de soie et d'autres ornemens de ce genre; de telle sorte que ces tresses, avec leurs accessoires, descendent quelquefois jusqu'aux genoux. Par-dessus toutes ces tresses elles portent une espèce de bandeau (*tana*) garni de lames de métal, de coraux et de cercles de nacré. Les unes et les autres portent des colliers autour du cou.

A l'ouest du Baïkal, les Bouriates vivent dans des iourtes (*ghyr*) à quatre, cinq, six et huit pans, qu'ils construisent de poutrelles; ils en enduisent les murs, à l'extérieur, de bouse de vache, et en couvrent le toit de gazon. Plusieurs de ces iourtes sont ordinairement réunies en ouloussе, et

chaque Bouriate a deux iourtes qui sont très-éloignées l'une de l'autre, et qu'il habite alternativement l'hiver et l'été. Les Bouriates de la Selingha et de la Khera errent au contraire avec des iourtes de feutre, semblables à celles des Kalmuiks, qu'ils changent de place tous les mois et même plus souvent. Les Bouriates de la Barghousinska ont très-peu d'iourtes de feutre ou d'écorce de bouleau; les leurs sont, pour la plupart, à six et huit pans, faites de légères poutrelles aussi bien que le toit, qui se termine en pointe et est soutenu intérieurement par quatre étais et recouvert de terre.

Toutes ces iourtes ont une ouverture au centre pour le passage de la fumée. Comme les Bouriates n'ont point de poèle, ils entretiennent continuellement du feu dans leurs iourtes, depuis l'automne jusqu'à l'été, et ne l'éteignent quelquefois que dans cette dernière saison.

La pitié n'est pas étrangère aux Bouriates. Si, par un événement quelconque, un d'eux tombe dans la misère, ses compatriotes lui donnent des chevaux, du bétail et toute espèce de secours. Ceux qui habitent le même oulousse partagent entre eux les présens qu'ils reçoivent et le butin qu'ils font, surtout lorsqu'ils consistent en vivres, et de même ils prennent part en commun aux pertes de chacun.

Il est à remarquer, dans les habitudes des Bouriates, qu'ils ne s'embrassent jamais même entre parens ou amis de l'un ou de l'autre sexe : il y a plus, leur langue ne possède aucun mot qui puisse exprimer un *baiser*; le témoignage d'amitié qu'ils se donnent est de s'étreindre d'abord fortement dans les bras l'un de l'autre, quelquefois au point d'en devenir tout rouge, ensuite de se *flairer* (*ountskhou*). Celui qui entre dans une iourte donne la main droite au maître ou à la maîtresse qui la presse dans les siennes, et

27*

ils s'adressent réciproquement ces mots : *mendou*, *amor*, bonjour, sois en paix.

Les Bouriates sont en général fort malpropres. Jamais ils ne blanchissent leurs vêtemens; et, quand il leur arrive de les salir, ils les nettoient avec de l'herbe. Quoiqu'ils se lavent le visage et les mains chaque jour, ils ne les essuient jamais, et le plus souvent ils se font sécher auprès du feu. En mangeant, ils s'essuient les mains à leurs habits. Ces nomades pensent qu'en raison de son incommodité naturelle; le sexe féminin ne peut se tenir propre malgré les ablutions les plus exactes. Jamais un Bouriate ne consentiroit à mettre un vêtement qui auroit été porté par une femme; et, quand une personne du sexe monte à cheval, on expose à son arrivée le cheval, la selle et la bride à une fumigation de thym ou d'écorce de sapin pour les purifier.

Les principaux divertissemens des jeunes gens sont le tir de l'arc au blanc (*baï*), la course à cheval (*ourildane*), la lutte (*barildane*), et la course à pied. Ils ont encore une espèce de jeu avec des courroies (*khour-tharbakhou*). A cinquante sagènes du lieu marqué ils tracent trois lignes parallèles, distantes entre elles d'un trait de flèche; chacun pose sur celle du milieu des courroies de cuir cru attachées en paquet, et tire dessus avec des flèches sans fer (*sourtchi*) ou armées d'os émoussés. Ce tir a lieu des deux côtés au-delà du trait; et celui qui fait sortir hors des limites un paquet de courroies sans toucher la terre entre elles deux, gagne le paquet.

Les instrumens de musique, dont les Bouriates font usage, sont une espèce de luth à deux ou trois cordes (*khour*), en russe (*balalayka*), le flageolet (*bitchour*) et une sorte de violon qu'ils nomment *kuili*. Dans les noces et les autres réjouissances, les jeunes gens des deux sexes dansent deux

à deux ayant les bras entrelacés, tournent et gesticulent au bruit d'une chanson qui, pour la plupart du temps, consiste en un refrain répété sans cesse. *Sibirski Westnik.*

Statistique de la ville libre de Cracovie.

Le recueil périodique, *Hertha*, vient de publier un tableau statistique de la république de Cracovie, dont les chiffres se rapportent à l'an 1819, mais qui n'en présente pas moins quelques résultats d'un intérêt permanent.

Surface du territoire....	207 milles carrés (1). (575 lieues carrés.)
Population de la ville.........	24,779
Population du territoire.........	71,043
Population totale..............	95,822
Juifs (dans la ville)............	4,859
Total des juifs dans le territoire..	7,288
Habitans par lieue carrée (hors la ville).....................	3,480
Militaire. { 8 officiers, 32 s.-officiers, 314 soldats }	354
Université. { professeurs.........	30
Université. { étudians	276
Ecoles, etc., y compris l'université.	
.......Professeurs............	58
.......élèves.................	1,517
Couvens de moines, religieux...	87
.......Frères lais.............	69

(1) A 15 par degrés.

.......Revenus annuels........	84,821 florins de Pologne ;
Couvens de femmes religieuses..	164
.......Sœurs laïques..........	8
.......Revenus annuels........	244,294 florins.
Revenus de la république (1819).	1,379,447 florins.

Les bourgs d'East-Looe et de West-Looe.

Un volume de 300 pages, publié à Londres en 1823, par M. *Bond*, décrit minutieusement ces deux bourgs de Cornouailles, qui n'ont entre eux que 1,200 habitans, la plupart pêcheurs, mais qui envoient *quatre* représentans à la chambre des communes, tandis que les villes de Birmingham et de Manchester n'y sont pas représentées. Leur site est très romantique. East-Looe est situé au pied d'une montagne, élevée de 200 pieds, au milieu de vergers et de jardins-potagers. L'aspect de ces plantations est très-agréable, surtout au printemps au moment de la fleuraison. Les *pilchards* sont une espèce de sardines, dont la pêche nourrit toute la population maritime des Cornouailles. Dans la maison-commune du bourg de West-Looe, on voit une cage où l'on enfermoit jadis les femmes méchantes et récalcitrantes.

(*Topographical sketches of East and West-Looe, etc.*)

Elberfeld et ses environs.

La vallée de *Wupper*, dans le ci-devant duché de Berg, qui n'a que deux lieues de long sur une demi-lieue, présente

le tableau d'une industrie aussi active que brillante. Les anciennes *Annales des Voyages* contiennent une intéressante description de cette vallée, dans l'état où elle étoit en 1810. La prospérité et la richesse y ont fait, depuis 1818, les progrès les plus surprenans. Elberfeld, Gemarke, Unter-Barmen, Barmen, Wupperfeld et Rittershausen, forment maintenant comme une seule ville contiguë de plus de 40,000 habitans, remplie de superbes habitations et de fabriques en soie, coton et rubans.

Voici les progrès successifs de la population de la ville d'Elberfeld proprement dite.

1816.....21,706	1820.....22,508
1817.....21,752	1821.....22,997
1818.....21,793	1822.....23,758
1819.....22,188	1823.....24,545

Entrée du Gange.

Après avoir navigué lentement le long de la côte basse, toujours cachée par un brouillard, et avoir passé la pagode Jaghernaut, isolée sur une plage sablonneuse sans fin, la première terre où nous tombâmes fut la pointe Palmyras, ou plutôt le sommet des arbres qui donnent leur nom à ce cap de sable noyé. En jetant l'ancre dans la rade de Balasore, nous fûmes avertis, et par les brisans et par la couleur de l'eau, que nous étions dans le voisinage de la terre, quoiqu'on n'en vît aucune en aucune direction. L'eau sembloit de la boue; on eût cru pouvoir plutôt y marcher qu'y naviguer. Nous quittâmes notre vaisseau pour entrer dans la goëlette d'un pilote. Rien de plus désolé que l'embouchure de l'Hougly ou Gange occidental. A l'ouest, de redoutables

brisans s'étendent aussi loin que l'œil peut atteindre, et l'on est entouré de requins et de crocodiles; mais c'est à l'est que se présente l'objet le plus horrible, l'île basse et noire de Sangor. Le seul aspect du sombre jungle qui la couvre imprime la terreur. Est-ce un nid de serpent, un repaire de tigres ? c'est bien pis, c'est, d'année en année, le théâtre des sacrifices de victimes humaines. Toute la vigilance du gouvernement britannique ne suffit pas à les prévenir. Le temple est en ruines, mais les fanatiques adorateurs de Kali se jettent dans le canal qui sépare l'île du continent, à l'endroit où étoit jadis ce temple teint de sang, couronné de fleurs et vêtu d'écarlate; ils chantent des hymnes à l'honneur de la déesse, et se dévouent à la mort. Ceux qui parviennent à la rive opposée, sans être dévorés par les requins sacrés, deviennent des parias, et se regardent comme l'objet de la haine des dieux. En proie à cette *odieuse* superstition, on a vu des mères jeter leurs enfans dans la gueule de ces monstres avides, scènes d'horreur que ma plume se refuse à décrire. Aujourd'hui du moins l'assemblée annuelle, qui a lieu à Sangor, est surveillée par des troupes, chargées de prévenir ces détestables pratiques; en sorte que je crois qu'*à présent* il n'y a que peu de victimes involontaires. A mesure que nous avancions en remontant la rivière, les brisans disparoissoient, le jungle devenoit plus haut et plus éclairci. Nous apercevions quelquefois une pagode, ou un village à travers les arbres. La rivière étoit couverte de bateaux et d'embarcations de toute espèce, des maisons de plaisance embellissoient les deux rives, le tableau devenoit ravissant; tout étoit cultivé, tout étoit en activité; nous sentions que nous approchions d'une grande capitale. En descendant à terre, je fus frappé de l'apparence générale de la grandeur des édifices; quoiqu'aucun d'eux soit strictement conforme aux

règles de l'art, les groupes de colonnes, les dômes, les portiques, les superbes avenues; tout cet ensemble, entremêlé d'arbres et joint au coup d'œil d'une rivière, où voltigent en tout sens d'innombrables bâtimens, forme une scène vraiment magnifique....

(*Journal of a residence, etc.*, par *Maria Graham.*)

Population du royaume de Pologne.

Les journaux de Varsovie donnent l'aperçu suivant de la population du royaume de Pologne, au commencement de l'an 1824.

Woiwodie de Cracovie.....	397,344
de Sendomierz...	355,793
de Kalisch........	532,671
de Lublin........	453,430
de Plock..........	432,278
de Mazovie......	616,074
de Podlachie.....	331,671
de Augustovo....	465,761
Tout le royaume, sans l'armée.........................	3,702,306 habitans.
Varsovie...................	117,284
Accroissement pendant 1823.	60,210
Accroissement pour Varsovie.	4,592

(*Hertha.*)

Accroissement de la population dans l'empire d'Autriche.

Quoique nos écrivains politiques ne cessent de plaindre le sort des peuples soumis à l'Autriche, ces peuples continuent à se multiplier, ainsi que le démontrent les listes de conscription des provinces suivantes :

	En 1820.	En 1823.	Accroissement.
Autriche....	1,897,417	1,956,334	58,917
Stirie.......	777,926	805,847	27,291
Tyrol.......	737,562	755,401	16,839
Bohème.....	3,379,341	3,539,441	160,100
Moravie.....	1,805,448	1,890,706	85,258
Galitzie.....	3,893,445	4,102,733	209,288
Lombardie...	4,068,262	4,161,078	92,816

La nouvelle province à laquelle on a si mal à propos (du moins pour la clarté géographique) donné le nom d'*Illyrie*, présente une diminution *apparente* (1,141,960 réduits à 1,039,175, donc — 102,785); mais cette apparence provient de ce que le district de Karlstadt et le littoral hongrois ont été restitués à la Hongrie qui les réclamoit.

Quant aux autres provinces, les données officielles se rapportent à diverses années.

En 1805. *Hongrie*, 7,569,777. En 1823.—8,585,874, dont accroissement en dix-huit ans, 1,016,097.

En 1815. *Limites militaires*, 804,773. En 1823,— 863,667. Augmentation en huit années, 58,894.

En 1817. *Dalmatie*, 304,055. En 1823,—334,075. Accroissement en six années, 30,020.

En 1786, *Transylvanie*, 1,551,860. En 1823,—1,972,518. Accroissement en trente-sept années, 420,658.

III.

REVUE GÉNÉRALE.

Notice sur les découvertes de M. Champollion jeune, relatives aux monumens de l'Égypte.

L'histoire des peuples, sous le rapport des mœurs, des arts, des langues et des institutions, est inséparable de l'étude philosophique de la géographie. Les recherches modernes sur l'antique Egypte, si fécondes en résultats curieux, ont particulièrement droit à intéresser nos lecteurs. Aussi les *Annales* ont successivement annoncé, avec les développemens convenables, les heureuses découvertes de M. Champollion le jeune, dans les antiquités égyptiennes. Des efforts, sans cesse renouvelés depuis la renaissance des lettres, étoient restés infructueux, parce que les monumens avaient manqué aux plus doctes investigateurs, et qu'ils avaient négligé l'élément fondamental de toutes ces études, *la langue égyptienne*. M. Champollion le jeune, profondément versé dans la connaissance des monumens, et ayant rédigé une *grammaire* analytique et un *dictionnaire* par dialectes de la langue copte, a enfin ouvert la véritable route par son *alphabet* des hiéroglyphes phonétiques, publié en 1822. La suite de ces recherches, dont le premier résultat devenoit dès-lors la base primordiale, et que le feu roi a honorées d'une faveur si particulière, devoit s'étendre au système entier des écritures égyptiennes, et le jeune savant français a pleinement justifié les espérances que l'Europe savante rattacha à ses premiers succès, par son

Précis du système hiéroglyphique, publié aux frais du gouvernement en 1824 (2 vol. in-8°, dont un de planches avec leur explication (1). Les trois espèces d'écritures égyptiennes y sont méthodiquement exposées. Toute leur théorie, exemple singulier pour la philosophie du langage, et qui intéresse à la fois les philologues et les métaphysiciens, s'y développe successivement, et montre à l'observateur attentif trois espèces de signes, *figuratifs*, *phonétiques*, *symboliques*, dont la combinaison simultanée suffit à l'expression de toutes les idées, chez un peuple auquel on ne peut refuser la connaissance d'aucune des pratiques de la civilisation. Cette théorie est fondée sur l'analyse des faits consignés dans les monumens; ceux-ci, fidèlement reproduits par la gravure, lui servent en même temps de preuve et de démonstration; elle procède donc comme une conséquence dont la certitude peut être vérifiée sans efforts. Le suffrage de l'Europe savante et celui des hommes instruits qui ont éprouvé cette théorie en Egypte même et sur des monumens inconnus à M. Champollion, ont rangé ses travaux et ses ouvrages parmi les plus importans de l'érudition moderne, les plus utiles à l'avancement des sciences historiques; et les recherches antérieures, où les systèmes précédaient la connaissance des faits, ne restent plus que, comme des preuves toujours honorables du zèle de ceux qui les ont entreprises.

Ces bases fondamentales une fois établies, la mission du jeune savant français n'était point encore accomplie, et l'histoire des temps primitifs de l'Egypte, celle des arts et des plus anciennes institutions humaines, attendait de l'application de ces principes une nouvelle illustration, ou plutôt leurs élémens mêmes, les monumens et leur inter-

(1) Chez Treuttel et Würtz, à Paris, Strasbourg et Londres.

prétation rigoureuse pouvant seuls les fournir. L'inappréciable collection Drovetti, fruit de vingt années d'explorations continues, venoit d'être fixée pour toujours à Turin. M. Champollion qui, d'après les vœux publics, avait pu espérer de l'étudier à Paris, se rendit aussitôt à Turin sous d'augustes auspices, et il y reçut, du gouvernement sarde et des savans Piémontais, un accueil aussi honorable que flatteur, et que lui assuroient à la fois sa réputation littéraire et les recommandations les plus distinguées. Il habite cette ville, ou plutôt son musée royal égyptien, depuis huit mois, et c'est de ce sanctuaire historique qu'il a tiré les précieux documens dont nous avons à rendre compte.

Afin de ne pas en affaiblir l'indication, nous allons extraire, des lettres mêmes de M. Champollion, les renseignemens précieux qu'elles contiennent.

« C'est le 9 juin que j'ai visité le Musée Egyptien pour la première fois : rien n'est comparable à cette immense collection. Je trouvai la cour remplie de colosses en granit rose et en basalte vert; l'intérieur est encore peuplé de colosses: un premier examen m'a fait reconnoître, 1° un groupe de huit pieds de hauteur; c'est Amon-Ra assis, ayant à ses côtés le roi Horus, fils d'Aménophis II, de la dix-huitième dynastie : travail admirable; je n'avois encore rien vu d'aussi beau; 2° une statue colossale du roi Misphra-Thouthmosis, conservée comme si elle sortoit de l'atelier; 3° un monolithe de six pieds : c'est Ramsès-le-Grand (Sésostris), assis sur son trône entre Amon-Ra et Néith, granit rose, travail parfait; 4° un colosse du roi Mœris, basalte vert, d'une exécution parfaite; 5° une statue en pied d'Aménophis II; 6° une statue du dieu Phtha, exécutée du temps de ce dernier prince; 7° un groupe en grès, c'est le roi Aménoftép, de la dix-huitième dynastie, et sa femme, la reine Atari; 8° une statue plus forte que nature, de Ramsès-le-

Grand (Sésostris), en basalte vert, travaillée comme un camée; sur les montans du trône sont sculptés, en plein relief, son fils et sa femme. Le nombre des statues funéraires en basalte, grès rouge, grès blanc, calcaire blanc, et granit gris, est très-considérable, et parmi elles on remarque celle d'un homme accroupi, dont la tunique porte une inscription égyptienne démotique de quatre lignes. Les stèles de quatre, cinq et six pieds de hauteur dépassent le nombre de cent; un autel est chargé d'inscriptions hiéroglyphiques; les autres objets divers d'antiquité sont extrêmement nombreux. Ce n'est encore là qu'une partie de la collection; il reste à ouvrir de deux à trois cents caisses ou paquets. Le nombre des manuscrits est de cent soixante-onze; il y en a déjà quarante-sept de déroulés; j'y ai reconnu environ dix *contrats* en écriture *démotique*; un papyrus grec est un procès entre deux habitans de Thèbes, sur la propriété d'une maison; les prétentions des parties plaidantes et les moyens des avocats y sont analysés, et les lois favorables à ces prétentions citées textuellement. A la fin est le texte du jugement, qui est de la 54ᵉ année de Ptolomée Évergète II. Une inscription bilingue, en égyptien et en grec, est un décret en l'honneur d'un préfet de la banlieue de Thèbes, et rendu sous le règne de Cléopâtre, et de son fils Césarion dont j'avois déjà reconnu le nom et constaté le règne effectif par la lecture d'un cartouche sculpté sur le temple de Dendéra. Mais, ce qui doit intéresser au plus haut degré, c'est que, parmi les papyrus de la collection, se trouve un *manuscrit phénicien*; malheureusement, ce ne sont que des fragmens; peut-être en trouvera-t-on d'autres parmi ceux qui ne sont pas encore déroulés. »

Après avoir pris une idée générale de cette collection, M. Champollion se fit un plan d'études; 1° dépouiller et

conférer les manuscrits, afin de compléter les listes de leurs signes divers et en tirer les nouvelles données qu'ils peuvent fournir sur leur véritable expression; 2° appliquer les monumens, statues, stèles, manuscrits et peintures, à la restitution des Annales Egyptiennes et de leur chronologie. Pour obtenir ce résultat, d'une importance supérieure, l'*Alphabet des Hiéroglyphes* étoit un agent fidèle et déjà éprouvé. Ces statues, en effet, ces stèles, ces manuscrits et ces peintures portent souvent dans leurs inscriptions hiéroglyphiques un nom de roi suivi quelquefois de dates prises de son règne : ce nom, lu par le moyen de l'alphabet, devoit produire nécessairement celui d'un prince déjà inscrit dans l'inappréciable Canon historique de Manéthon, et sa place, dans l'ordre des temps, se trouvoit ainsi déterminée d'avance sans incertitude. Un autre moyen de les lever toutes, étoit fourni par un autre document chronologique de la plus haute importance, recueilli en Egypte par notre courageux voyageur Cailliaud, qui l'a copié dans le temple d'Abydus. C'est une suite de plus de quarante noms royaux, terminée par celui du grand Sésostris, chef de la dix-neuvième dynastie, qui a voulu transmettre à sa postérité sa propre généalogie. L'ordre successif du cartouche donne donc l'ordre successif des rois; et, toutes les fois qu'un monument égyptien porte le cartouche d'un roi antérieur à la dix-neuvième dynastie, même le cartouche prénom seul, la table généalogique d'Abydos en fait reconnoître indubitablement la place chronologique dans l'ordre des dynasties égyptiennes. Le cartouche nom propre se trouve aussi d'ordinaire sur le monument, et, dès-lors, la désignation est encore plus à l'abri de toute méprise. M. Champollion jeune a donc pu se livrer avec confiance à l'important travail de restauration des Annales Egyptiennes, et il vient d'en publier la première

partie sous ce titre : *Lettres à M. le duc de Blacas d'Aulps*, premier gentil homme de la chambre, etc., *relatives au Musée royal égyptien de Turin. — Première lettre, monumens historiques ;* Paris 1824, grand in-8° accompagné de trois planches (1). L'histoire de l'Art étoit inséparable de l'histoire des rois, puisque le même monument prouve à la fois pour l'une et pour l'autre. L'auteur s'occupe d'abord de la première, et il montre toute la futilité de ce qui avoit été dit, sur l'autorité de Winckelmann qui n'avoit pas vu les grands monumens, à l'égard de l'état misérable de l'art en Égypte. Ses monumens nous le montrent, au contraire, déjà parvenu à de grandes perfections dès le dix-huitième siècle avant l'ère vulgaire, et c'est celui de toutes les merveilles de la Thébaïde. Des faits incontestables et nombreux en fournissent les preuves, et ces faits sont des statues colossales signées du nom des rois contemporains. Ce sont ceux de la dix-huitième dynastie de Manéthon que M. Champollion a pu rétablir tout entière au moyen des recherches que contient sa première *Lettre*; et, pour que ce précieux morceau de critique historique, qui renferme tant de faits importans et neufs dans une si petite étendue, ne laissât rien à désirer au lecteur, M Champollion-Figeac, qui se livre si utilement pour l'histoire ancienne, non à trouver des systèmes généraux d'ordinaire plus commodes à bâtir qu'à défendre, mais à des travaux approfondis sur divers points de chronologie, a ajouté à cette *Lettre* de son frère une *notice* dans laquelle, combinant un passage de Manéthon, relatif à l'époque de l'invasion de l'Egypte par les rois pasteurs et à la durée de leur règne, avec le rapport de l'astronome Théon, relatif à l'époque du renouvellement du cycle caniculaire sous le règne du

(1) Chez Firmin Didot père et fils, à Paris.

roi *Ménophrès* qui est l'*Aménophrès*, second successeur de Sésostris, il rattache le commencement de cette dix-huitième dynastie, qui succéda aux pasteurs, à l'année 1822 avant l'ère chrétienne, et les 348 ans du règne de ses dix-sept rois fixent le commencement de celui de Sésostris à l'année 1473. Tels sont les importans résultats désormais acquis à l'histoire par l'autorité des monumens, et que renferme cette *première lettre*, l'une des productions les plus curieuses, autant par la précision des faits importans et nombreux qu'elle restitue à l'histoire primitive que par la profondeur des recherches, la singularité des moyens de critique, leur certitude, et par cette rare et honorable association de deux frères se consacrant également à l'illustration de la docte et mystérieuse Egypte. Dans les *lettres* suivantes, qui seront au nombre de quatre, les dynasties postérieures seront également rétablies sur la foi des monumens et des auteurs; et l'histoire d'une contrée, dont la célébrité devança la civilisation de la Grèce et de notre occident, se présentera, dès-lors, tout entière et brillante de certitudes, à nos respects et à nos méditations. L'*Alphabet des hiéroglyphes* devoit donc être, comme on le dit, à son apparition, la véritable clef des annales primitives de l'esprit humain.

D'autres documens, aussi précieux qu'inespérés, sont venus depuis prêter leurs secours à ceux qui étoient déjà réunis. Cinq cents papyrus historiques avoient été placés dans un grenier, parce qu'ils étoient en fort mauvais état, et qu'on étoit loin de soupçonner leur importance : M. Champollion le jeune nous l'a révélée; un *canon chronologique*, nommant plus de cent rois, a complété cette masse de renseignemens; un *plan lavé* s'y est trouvé mêlé, ainsi que des *caricatures grotesques* et des *peintures libres à l'excès*. Il y a deux mois à peine que cette bibliothèque égyptienne a été exhumée; transcrivons encore les lettres de M. Cham-

pollion le jeune, qui rendent un compte si intéressant de cette heureuse conquête littéraire (30 octobre 1824). Après avoir décrit, 1° un papyrus, rituel funéraire, long de 60 pieds et orné de peintures très-variées; 2° quelques contrats en écriture démotique du temps des Ptolémées et de Darius, et une série de quittances pour une redevance annuelle, datées de l'an 31 jusqu'à l'an 38, de Psammitichus Ier, il ajoute :

« Je m'étois attaché d'abord aux plus beaux manuscrits et à ceux qui sont les mieux conservés. J'avois mis de côté, réformés comme bouquins, une vingtaine de paquets de papyrus, noircis et rongés par le temps, pliés en carré, de diverses grandeurs, sans peintures, et enveloppés chacun dans un morceau de toile. Fatigué de la perpétuelle répétition des textes du rituel funéraire, que me présentoient les beaux manuscrits roulés, je jetai les yeux sur un de ces paquets délaissés; je le vis écrit en hiératique, et la première ligne me présenta d'abord le nom et le prénom du grand Sésostris; ces noms étoient répétés huit ou dix fois dans le manuscrit. Excité par cette remarque, j'ai passé quatre heures à rapprocher les cinquante morceaux qui composent cette pièce, et je me suis convaincu qu'elle contient soit un morceau d'histoire, soit un acte public du règne de Sésostris. Tous les autres paquets, que je n'ai pas quittés depuis quatre jours, m'ont donné un résultat analogue. Je les ai explorés à la hâte, et seulement pour reconnoître les noms des rois dont ils parlent. Tous ces manuscrits sont en hiératique; quelques-uns font une longueur de 5 à 6 pieds, et ils abondent tous en noms de rois, toujours précédés de dates prises de leur règne. Les Pharaons dont j'ai trouvé la mention et des époques dans ces papyrus, sont Aménophis II, qui rappelle aussi un fait du règne de Miphrès ou Moeris, son troisième prédécesseur; Ammais,

le sixième successeur d'Aménophis II ; Ramsès-Méiamoun, deuxième successeur d'Armaïs. Il y a quatre pièces de ce roi, et tous ces rois appartiennent à la dix-huitième dynastie de Manéthon. Cinq ou six autres pièces sont du règne de Ramsès-le-Grand ou Sésostris, chef de la dix-neuvième; deux de Ramsès, son fils et son successeur; enfin, un des mieux conservés de ces manuscrits mentionne avec des dates presque tous les princes de cette dix-huitième dynastie: Sésostris, Ramsès son fils, Ammenephtès, Amménémès, et très-vraisemblablement Thouoris. Un de ces diplomes présente tous les titres, noms, prénoms et qualités du protocole royal de Sésostris; la plupart de ces pièces sont très-élégamment écrites. Voilà, je l'espère, une belle conquête pour l'histoire. Avec de la persévérance et quelques encouragemens pour ceux qui ont encore l'ardeur d'aller exploiter les ruines égyptiennes, on fera peut-être un jour aussi la collection des chartes et diplomes de l'histoire d'Egypte: on cessera donc de répéter que les manuscrits égyptiens ne contiennent que des prières, et qu'il est sans intérêt pour l'histoire et les lettres de les entasser dans les cabinets. Je passerai mon hiver à explorer ces précieuses richesses historiques, qui disent déjà tant, quoique je les aie à peine feuilletées toutes.

Quelques-uns de ces papyrus royaux, du temps de Sésostris, m'ont présenté d'autres singularités; par exemple, au milieu d'une grande page, est peint un grand vaisseau avec de grandes voiles, ses agrès, et des mousses courant sur les mâts. Il nous donne quelques idées de plus sur les pratiques navales des Egyptiens. J'en enverrai un calque soigné. Des dessins, tirés par un voyageur de diverses catacombes, présentent aussi des scènes civiles et industrielles très-curieuses; on y voit des potiers, des musiciens, des danseurs, un cuisinier dans sa cuisine garnie d'usten-

siles, un marché, des chasseurs, des constructeurs de barques, des grenetiers, et un atelier qui ressemble à un laboratoire contenant des vases posés sur des trépieds ou fourneaux, et couvert d'autres vases ayant la forme de nos cornues.

Mais un autre papyrus mérite en quelque sorte plus d'attention : chargé de lignes tracées dans diverses directions, je n'en voyois pas d'abord le sujet. Après avoir rapproché tous les morceaux, qui font une grande feuille de plus de deux pieds, j'y ai reconnu sans nul doute le *plan lavé* d'une catacombe royale. Cette catacombe est celle du roi Ramsès-Méiamoun, déja nommé plus haut, le même qui a construit le magnifique palais de Médinet-Abou, et en voici les preuves. La commission d'Egypte a levé le plan de plusieurs tombeaux, et l'un de ceux qu'elle a publiés se rapporte exactement avec celui que donne ce papyrus; c'est le 5 de Biban-el-Molouk, à l'ouest de Thèbes, et les bas-reliefs de ce tombeau offrent un grand nombre de fois le nom de ce Ramsès-Méiamoun; de plus, on sait, en Angleterre, que des inscriptions grecques, tracées sur les parois de cette catacombe, annoncent que diverses personnes sont venues visiter ce tombeau de Ramsès-Méiamoun; enfin la grande salle du plan sur papyrus présente le dessin à vol d'oiseau d'un sarcophage très-bien peint *en granit rose :* le couvercle est orné de trois personnages portant des attributs divers, et c'est encore là tout juste la forme, par la pose, les proportions et les détails, du couvercle en granit rose aussi, tiré de ce même 5e tombeau de l'ouest, rapporté par Belzoni, donné à l'université de Cambridge, et qui, d'après les dessins qu'elle a bien voulu m'envoyer et que j'ai mentionnés à la p. 228 de mon dernier ouvrage, porte en effet les noms et prénoms de ce Ramsès-Méiamoun. Le rapprochement du plan sur papyrus avec celui de la

Commission d'Egypte, offrira quelques observations qui ne seront pas sans intérêt. Il est remarquable que les contours de la montagne, indiqués sur les deux plans, se rapportent encore parfaitement; et ce qui mérite encore plus d'attention, c'est que chaque couloir, chaque chambre du plan sur papyrus porte une inscription hiératique, suivie de chiffres donnant des nombres très-variés : ce sont là sans doute les dimensions de chaque partie de l'excavation royale; et la Commission ayant levé ces mêmes détails exprimés en mètres, on a ainsi un nouvel élément de la grande question des mesures égyptiennes. Je calque soigneusement ce plan, et je l'enverrai incessamment.

Quant aux sculptures, il n'y a presque plus rien de nouveau qu'un colosse en grès rouge, parfaitement conservé, de 16 pieds de hauteur, qui arrive de Gènes. Je crois, d'après ce qu'on m'en a dit, que c'est une statue d'Osimandyas; les inscriptions qu'elle porte nous diront la vérité sur ce point; ce sera, dans ce cas, une des plus anciennes productions de l'art égyptien (1).

Turin, 6 *nov*. 1824.—«Les huit jours qui se sont écoulés depuis ma dernière lettre, ont été donnés tout entiers aux débris de l'ancienne histoire égyptienne. Ce que j'ai sauvé du naufrage fera éternellement regretter la perte, peut-être irréparable, de tant d'importans documens qui auroient pu être conservés par quelques soins de plus de la part de ceux qui les ont exhumés. Après le premier et sommaire examen des papyrus historiques indiqués dans ma précédente lettre, j'appris par hasard que d'autres fragmens existoient dans les combles où ils étoient relégués comme

(1) Ce monument vient d'être publié par M. de Saint-Quentin, à Turin : c'est en effet une statue du fameux Osimandyas, de la quinzième dynastie de Manéthon. (*N. d. R.*)

en trop mauvais état pour mériter un meilleur gîte. J'insistai cependant pour les visiter; on les tira des caisses, et, dès le lendemain, je pus les voir. En entrant dans une chambre que j'appellerai désormais le *columbarium de l'histoire*, je fus ému à l'aspect d'une table de dix pieds de longueur, entièrement couverte de débris de papyrus, à un demi-pied de profondeur. Pour calmer ma douleur, je supposai d'abord que je ne voyois là que les restes de quatre à cinq cents rituels funéraires; mais le premier morceau sur lequel je jetai les yeux me présenta le fragment de l'acte daté de l'an 24 du Pharaon *Aménophis-Memnon*. Dès ce moment je pris la résolution d'examiner pièce à pièce tout ce qui couvroit cette table de désolation. Ma pointe à calquer devint l'instrument *principal de mon* opération, et je jugeai ainsi un à un de l'intérêt de ce million de feuilles, restes informes de livres écrits depuis plus de trente siècles.

Décrire les sensations que j'ai éprouvées en disséquant les lambeaux de ce grand cadavre d'histoire me seroit bien difficile; il y avoit là de quoi philosopher à outrance : je me retrouvois avec des temps dont l'histoire a gardé à peine le souvenir, avec des dieux qui n'ont plus d'autels depuis quinze siècles, et j'ai sauvé tel petit morceau de papyrus qui étoit le dernier et unique refuge de la mémoire d'un roi qui, de son vivant, se trouvoit peut-être à l'étroit dans l'immense palais de Carnac à Thèbes. J'ai recueilli les fragmens d'un très-grand nombre d'actes et pièces des Pharaons-Aménoftep, Ramsès-Phéron et Ramsès-le-Grand ou Sésostris de la 19e dynastie; de Ramsès-Méiamoun, d'Akencherrès-Ousireï, Akencherrès-Mandoneï, et Aménophis II de la 18e. Les dates abondent dans ces fragmens; un acte commence ainsi : « *Dans l'année cinquième, et le cinquième jour du mois de...., de la di-*

rection du roi du peuple obéissant, Soleil stabiliteur du monde (cartouche-prénom), *Dieu*, *fils du Soleil*, Thoutmès (cartouche-nom-propre) ; » c'est Thoutmosis II de la 18ᵉ, le Mœris si célèbre dans l'histoire, et cet acte public est vraisemblablement le plus ancien qui existe au monde. J'ai aussi des actes des années 4 et 24 d'Aménophis II, 6, 10 et 24 de Ramsès-Meïamoun, 4 de Sésostris, etc. Tous ces manuscrits, sans exception, sont en écriture *hiératique*, et la plupart de vrais modèles de calligraphie par l'élégance des signes. Pas un des noms de roi postérieur à la 29ᵉ dynastie, et la masse de ce recueil de papyrus réunis et recueillis ensemble me prouve que celui qui les a découverts en Égypte a retrouvé les archives entières d'un temple ou de quelque autre dépôt public.

Mais un papyrus unique l'emporte sur tous les autres ; la perte de ce qui manque est à jamais regrettable ; c'étoit un trésor pour l'histoire ; j'y ai reconnu un véritable *tableau chronologique*, un *Canon royal*, dont la forme rappelle celui de Manéthon, et les fragmens que j'ai réunis m'ont donné une liste de plus de cent rois. Voilà un inappréciable supplément à la célèbre table généalogique d'Abydos, voilà un motif de redoubler de zèle dans la recherche des papyrus égyptiens, et de nous former beaucoup d'espérances, si cette recherche est encouragée par le gouvernement et le suffrage public des amis des lettres.

Au milieu de cette intéressante et douloureuse exploration, j'ai été quelquefois égayé par de singulières rencontres ; ce sont des papyrus qui ne contiennent que des dessins, et ces dessins sont de véritables *caricatures grotesques ;* un chat garde des canards, la houlette à la main ; un cynocéphale joue de la double flûte ; auprès des nom et prénom du belliqueux Mœris, un rat, armé en guerre, décoche ses flèches contre un champion de sa race ; un chat

de bataille, etc. D'autres peintures m'ont encore plus surpris par leur obscénité, et ont ébranlé ma croyance sur la haute sagesse égyptienne, à moins qu'on ne suppose ces peintures saisies dans le temps par autorité de justice.

Voilà donc un brillant supplément à mes occupations de cet hiver : je calque, je dessine, je copie, j'extrait du matin au soir. J'indique ici la généralité des résultats; les détails feroient un gros livre, et je n'ai pas encore tout vu.»

Une dernière lettre annonce enfin le plus désirable complément de tant de précieuses notions. Des dessins de monumens singuliers ont été adressés d'Egypte même à M. Champollion le jeune; notre jeune savant est parvenu à restituer l'ancien *calendrier égyptien* dans les trois systèmes d'écriture, les noms des mois par les signes qui les représentent, leur distribution en saisons, *et de plus* tout le *système numérique*, hiéroglyphique, hiératique et démotique; de sorte que les nombreuses dates consignées sur les monumens et les manuscrits, en années, mois et jours, ne présentent plus de difficultés. Que de certitudes de plus pour l'histoire et la chronologie d'une époque aussi reculée, et sur laquelle il reste si peu de renseignemens! De tels avantages n'étoient pas même espérés il y a deux années seulement: les travaux d'un seul homme nous les garantissent aujourd'hui, et l'histoire littéraire de la France pourra s'en faire éternellement honneur. Il est vrai que la France, par un singulier destin, n'en profite pas la première : les mémoires de l'académie de Turin vont offrir une suite de recherches, qui ne sont que l'application des découvertes de M. Champollion le jeune aux monumens réunis dans cette capitale; ceux qui sont à Paris, auront sans doute leur tour si le gouvernement favorise leur exploration. De toutes parts on publie des manuscrits et des inscriptions; les matériaux réunis par les savans de l'expédi-

tion d'Égypte, suffiront long-temps encore pour exercer le zèle et les lumières de nos académiciens; et, quoiqu'ils n'aient pas fondé les doctrines archéologiques pour l'Égypte, il ne seroit pas moins honorable pour eux de s'exercer à les appliquer aux monumens, au profit de l'histoire. A Londres, Berlin, Saint-Pétersbourg, Iéna, Leipsick, Turin, Florence et Rome, M. Champollion a trouvé de savans collaborateurs; la France ne doit pas être la dernière à profiter de ces travaux qu'elle a vus naître, et à les faire fructifier. Elle doit accompagner de ses vœux le zèle ardent de l'heureux explorateur, qui va se rendre à Rome, pour arracher leurs secrets aux obélisques, dont la puissance des empereurs voulut orner la ville éternelle, et qui sent, dit-il, qu'il ne peut respirer à l'aise qu'au milieu des ruines de la magnifique Thèbes.

Nous aurons bientôt à rendre compte de la *seconde lettre* relative aux monumens du musée de Turin, appliqués à la restauration des annales et de la chronologie de l'Égypte. Cette seconde lettre est déjà sous presse; et, comme sa première, elle a pour but de remonter dans l'antiquité par ses propres productions authentiques et contemporaines. Nous savons, en effet, que ces nouvelles recherches embrassent un long période historique et commençant par le célèbre Osimandyas, dont Diodore de Sicile raconte tant de merveilles, et dont deux statues colossales de 16 pieds et demi de hauteur, recueillies dans les ruines de Thèbes par M. Drovetti, ont été envoyées par lui, l'une à Turin, et l'autre à Rome. Ce roi fit partie de la XVe dynastie de Manethon; d'autres monumens, combinés avec la table généalogique d'Abydus, que M. Calliaud vient de publier, appartiennent à la dynastie suivante. La XVIe dont les pasteurs égorgèrent le dernier roi, et à

[illegible] qui fut contemporain de ces conquérans de l'Égypte. La première lettre a traité de la XVIIIe dynastie, et la seconde comprendra ceux de la XIXe jusques et y compris la XXIIe. Nous savons aussi que la troisième lettre qui clorra cette série historique, traitera de la XXIIIe dynastie et des suivantes, jusqu'à la réduction ds l'Égypte en province romaine. On aura donc dans ce seul volume toute la chronologie historique de l'Égypte, fondée sur les monumens, et d'après un système auquel aucun autre ne peut être préféré, parce qu'il réunit toutes les certitudes, celles des faits fournis par les monumens et le texte précieux de Manéthon. Et au sujet de ce dernier historien, on doit remarquer que, dans l'état où il nous est parvenu, par des copistes plus ou moins fidèles, plus ou moins intéressés à l'altérer ou à le conserver dans sa pureté originelle, il ne suffiroit pas seul à la restitution des annales égyptiennes : les nombres des années de la durée des règnes successifs est extrêmement variable dans les copies diverses de ses listes ; quelquefois des événemens synchroniques permettent de choisir avec quelque certitude entre ces variations de nombres historiques ; mais cela arrive rarement. Avec les monumens égyptiens, au contraire, ces nombres se rectifient successivement, puisque les inscriptions hiéroglyphiques et les papyrus offrent beaucoup de dates prises du règne des rois, et leur expression permet de se décider en général, dans les nombres différens des copies de Manéthon, pour celui qui présente le plus de certitudes. Ce moyen de critique nous semble donc réunir tout ce qui doit inspirer la confiance, et nous n'avons plus qu'à désirer que le nouvel ouvrage de M. Champollion jeune soit livré le plus tôt possible aux savans, et à tous ceux qui savent apprécier l'importance des résultats dont il doit

enrichir les annales primitives des sociétés humaines. Nous nous empresserons de tenir nos lecteurs au courant de ces intéressantes et utiles explorations.

Description de l'île de Java; neuvième livraison. (à Bruxelles.)

Cette livraison contient, outre la fin de l'histoire de cette île, les détails les plus neufs et les plus intéressans sur le langage et la littérature de ces peuples, sur leurs lois, leur police et leurs établissemens militaires.

Nous avons lu avec plaisir quelques détails sur leur littérature. Leurs compositions poëtiques sont de deux espèces, le *pantum* et le *sayar*. Le *pantum* est une stance de quatre vers, rimant alternativement; les deux premiers sont souvent figurés; les deux derniers sont moraux, sentimentaux et amoureux: on récite quelquefois des pantum dans des controverses qui durent plusieurs heures.

Le *sayar*, ou plutôt *schaiar*, est d'origine arabe, comme son nom l'indique. C'est une suite de couplets formés de vers de huit à douze syllabes, ayant beaucoup de ressemblance avec la poésie européenne.

Il y a beaucoup de compositions en prose, surtout des romans et des fragmens d'histoires réelles, presque toujours mêlées de fables. La paraphrase javanoise du Mahabarat et du Ramayana, les aventures du malheureux Panji sont les meilleurs livres classiques de cette langue.

Nous citerons pour exemple de compositions en prose un fragment de l'histoire de *Hang-Touah*, amiral du roi de Malacca, à l'époque de l'invasion d'Albuquerque.

« Alors les serviteurs apportèrent les liqueurs et des coupes incrustées de pierres précieuses; on les plaça devant les chefs de divers rangs. Les tambourins battoient, de jeunes personnes à la voix douce chantoient des airs mélodieux. Les hôtes se livroient au plaisir; on se leva pour danser. L'amiral commença, après avoir salué respectueusement le prince. Il se leva, tenant en main la poignée de son kris, ouvrage des forgerons de Malacca. Il

dansa fort bien, se courba devant le prince; il étoit heureux. Le jenne prince étoit satisfait de ce qu'il voyoit; ses yeux ne pouvoient se rassasier de ce spectacle : assurément, se disoit-il en lui-même, Hang-Touah est un brave, sa contenance le décèle. Ensuite Toun-Jabbat salua le prince et se leva pour danser. Lakyer et Lakyn prirent les coupes des mains de ceux qui les avoient remplies, engagèrent Hang-Kastouri à danser : celui-ci défia l'Adipati de Palembang. Les chefs, dans leur joie, crioient fort haut. L'Adipati salua et se leva pour danser. Il défia Toun-Rana-Diraja. Celui-ci s'inclina et se leva. Toun-Touah, Hang-Jabbat et Hang-Kestouri prirent les coupes des mains de ceux qui versoient la liqueur. Ils dansèrent les coupes à la main, et défièrent à boire Toun-Rana-Diraja. Celui-ci fut vaincu, perdit la raison, s'assit et pencha la tête. Le jeune prince se réjouissoit et rioit aux éclats, en voyant l'état où ce chef étoit réduit. Les tambourins battirent de nouveau. Le prince jeta un coup d'œil à Toun-*Touah, afin qu'il pressât* Toumoungoung-Sri-Soroja de boire. Toun-Touagh prit une coupe, la tint à la main tandis qu'il dansoit. Il la remplit pour le Toumoungoung, et la lui présenta en disant : « Buvez, Monseigneur, selon le commandement du jeune » régulateur du royaume. » Le Toumoungoung, entendant le commandement du prince, prit la coupe et la plaça respectueusement sur sa tête ; ensuite il but, s'inclina, et se leva pour danser. Les serviteurs lui offrirent de nouvelles coupes. Le Tounmoungoung présenta la coupe au Bandahara; celui-ci l'accepta et se leva pour danser quelques pas; il abaissa son kris et s'inclina aux pieds du prince. Le prince s'aperçut de l'intention de son ministre ; il se leva et l'embrassa. Le Bandahara prit la coupe de nouveau, la but : il étoit ivre. Le prince se leva et dansa. Le Bandahara prit une coupe aux serviteurs, il la remplit, dansa, et la présenta au prince. Le prince prit la coupe, en disant : « Mon cousin, je suis déjà ivre. »

« Tous les chefs s'enivrèrent l'un après l'autre : quelques-uns eurent la force de retourner chez eux, plusieurs tombèrent en route et s'endormirent, d'autres furent portés chez eux par leurs esclaves, et le plus grand nombre s'endormit çà et là autour de la place publique. »

Nouvelle édition des Petits Géographes grecs.

Les personnes instruites savent que, sous le nom de *Geographi Minores*, on comprend plusieurs petits traités de géographie ou d'hydrographie, très-utiles et même indispensables pour compléter le tableau si incomplet, si peu satisfaisant du monde ancien tracé par le bel-esprit Strabon, le compilateur Pline et l'ingénieur Ptolémée. En caractérisant de ces traits les trois grands géographes de l'antiquité, nous sommes loin de méconnoître leur mérite; mais nous signalons leurs défauts, et nous faisons comprendre en même temps la cause des lacunes ou des imperfections de leurs ouvrages, et la nécessité, pour nous autres modernes, de consulter le plus mince abrégé, le plus petit fragment géographique qui nous soit resté de l'antiquité. La collection des *Geographi Minores*, par *Hudson*, est donc un livre hors de prix, et une simple réimpression seroit déjà un service rendu. Nous allons avoir quelque chose de mieux, à en juger par un petit écrit, encore inédit, que nous avons sous les yeux, et dont voici le titre: *Dissertation sur le Périple de Scylax et sur l'époque présumée de sa rédaction*, par M. *J.-F. Gail* fils.

Ce mémoire, lu à l'académie des inscriptions et belles-lettres, est un échantillon d'une nouvelle édition des *Geographi Græci Minores*, mais revue, corrigée, augmentée. Le jeune helléniste qui, en digne fils d'un père célèbre, se livre à un travail aussi difficile, a déjà terminé le premier volume de son édition, comprenant les Périples d'*Hannon* et de *Scylax*, en grec, avec une traduction latine nouvelle, ainsi qu'avec les dissertations nécessaires: ce volume, presque achevé d'impression, paroîtra sous peu de mois, et l'échantillon qu'il nous en donne fait naître l'idée la plus favorable de l'ensemble.

L'âge où vécut Scylax et l'époque où son *Périple* fut rédigé dans la forme sous laquelle il nous est parvenu, sont deux questions distinctes et difficiles; on a surnommé Scylax *la croix des critiques*. M. Gail fils cherche à prouver que l'ouvrage de Scylax, quel qu'en soit l'auteur, est contemporain d'Hérodote. L'ensemble de l'ouvrage, ou, si l'on veut, la majorité des passages remarquables rend cette opinion très-plausible. Quant aux passages qui in-

diquent un âge plus récent, ce sont des interpolations faites par des éditeurs subséquens. Tel est le système de M. Gail, fondé en grande partie sur celui de M. de Sainte-Croix, mais avec des améliorations considérables. Nous sommes du même avis, quant au fond ; le livre de Scylax, tel que nous l'avons, nous paraît un *Routier* des navigateurs de la Carie, mutilé en quelques endroits, augmenté en d'autres par des notes marginales à plusieurs reprises. L'exemplaire d'où nos éditions sont tirées est du temps de Philippe, père d'Alexandre-le-Grand; c'est ce qui nous paroît démontré par le mémoire de M. *de Niebuhr*, inséré dans les Actes de l'académie de Berlin. Nous avons engagé le nouvel éditeur à insérer dans son premier volume une traduction de ce mémoire, bien plus substantiel et mieux raisonné que celui de Dodwell, et il s'est rendu à ce conseil que son esprit judicieux a sur-le-champ apprécié.

Le sage Heycar, conte arabe, traduit par M. Agoub.

Le goût et le talent de M. Agoub assureront aux productions de sa plume un succès flatteur parmi les littérateurs et les gens du monde. Le *sage Heycar* sera lu avec intérêt par tous ceux qui savent apprécier un style pur et des détails ingénieux. Ce qui, dans cette publication, tient particulièrement au but spécial de nos Annales, c'est la question relative à l'individualité d'Heycar, qui semble être identique avec le fameux *Esope* des Grecs ; mêmes aventures, mêmes anecdotes, mêmes énigmes. Faut-il donc qu'après avoir été dépouillé par *Loqman* de ses fables, le pauvre Phrygien soit dépouillé par *Heycar* de ses propres actions? Nous pouvons tranquilliser les amis d'Esope. Le plus savant et le plus judicieux des orientalistes (M. Silvestre de Sacy) regarde les fables de Loqman comme ne pouvant pas même, à en juger par leur style, aller jusqu'au premier siècle de l'hégire ; ces fables sont même, comme plusieurs détails sur la vie de Loqman, des imitations des fables et de la vie d'Esope ; car « *le genre des*

»*fables simples et sans ornement n'est pas du goût des* »*peuples orientaux.*» C'étoit aussi l'opinion du savant Erpenius, qui a le premier publié en Europe ces fables de Loqman, assez peu connues dans l'Orient.

M. Wahl, orientaliste ingénieux, pense que le résultat de toutes ces discussions sur Loqman et Esope sera de démontrer qu'il a existé une caste ou classe particulière de conteurs de fables semblables aux *rhapsodes*, et que les noms de Loqman, d'Esope et autres ne désignent pas des individus, mais en général les membres de cette classe. Idée digne d'attention, surtout si on l'applique à Bidpai, l'Esope des Indes; mais il faudroit des preuves.

Quant à nous, comme la Phrygie, et en général l'Asie-Mineure, nous paroît le siége d'une ancienne civilisation qui a beaucoup influé sur celle de la Grèce, la vie d'Esope, par Maxime Planude, nous paroît digne de foi, à quelques erreurs près, et surtout très-intéressante pour l'histoire de l'esprit humain.

Etat du commerce de la Grande-Bretagne, depuis 1697 *jusqu'en* 1822, *par M. César Moreau, vice-consul.*

Ce vaste tableau, résultat des recherches les plus laborieuses et les plus méritoires, se compose de *cinquante-huit* colonnes remplies d'indications curieuses et aussi authentiques qu'il est possible d'en tirer des documens officiels *anglois*. On peut combiner de mille manières ces indications pour en construire de nouveaux tableaux, et ainsi contempler et méditer sous tous ces points de vue la prospérité et la puissance britannique.

M. le vice-consul de France a rendu un service des plus éminens à la statistique.

Voici les principaux résultats de ce superbe travail:

DIVISIONS DU COMMERCE.	IMPORTATIONS EN GRANDE-BRETAGNE DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE.				
	De 1697 à 1822.	Terme moyen annuel de quatre périodes de paix.			
		1698 à 1701.	1784 à 1792.	Une seule année, 1802.	1816 à 1822.
EUROPE.	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.
Nord.	392,485,030	1,888,176	3,885,999	5,915,853	4,891,885
Sud.	227,847,903	1,490,904	2,860,914	3,123,007	3,308,502
Gibraltar, etc.	10,238,866	»	12,238	119,818	147,961
Irlande, etc.	209,045,915	487,641	2,433,864	3,839,501	5,143,220
Europe.	839,617,714	3,866,720	9,193,015	12,997,679	13,491,568
Asie.	273,677,658	656,031	3,179,136	3,125,007	7,119,152
Afrique.	9,051,517	17,421	92,252	168,863	267,869
Amérique	592,784,305	1,029,780	5,252,349	12,480,870	14,042,949
Grand Total.	1,715,131,224	5,569,952	17,716,752	31,442,318	34,921,538
Russie.	121,389,756	110,446	1,619,146	2,182,430	2,258,975
Suède.	26,590,736	213,657	261,823	327,350	132,[illegible]05
Danemarck.	18,482,61[illegible]	77,308	140,138	155,672	196,517
Prusse.	47,938,586	181,1[illegible]6	595,514	1,057,603	658,080
Allemagne.	92,856,005	681,169	552,291	1,192,030	684,741
Belgique.	85,227,829	624,410	714,057	1,000,768	961,269
France.	19,915,930	86,025	452,734	424,434	737,360
Portugal.	55,662,206	202,909	645,486	961,711	492,195
Espagne.	62,577,689	566,527	724,287	830,937	877,436
Turquie.	65,825,192	558,537	853,862	723,501	894,835
Italie.	25,122,328	276,906	184,545	182,424	306,678
AMÉRIQUE.					
Etats-Unis.	123,558,620	296,402	986,40	1,923,504	3,267,488
Colonies angloises du Nord.	21,051,706	18,617	221,413	367,935	716,572
Indes occident. angloises.	380,283,233	714,761	8,860,674	8,531,175	7,926,215
Indes occident. étrangères.	67,890,756	»	183,853	1,658,256	2,132,674

DIVISIONS DU COMMERCE.	EXPORTATIONS DE LA GRANDE-BRETAGNE POUR TOUTES LES PARTIES DU MONDE. De 1697 à 1822.	Terme moyen annuel de quatre périodes de paix. 1698 à 1701.	1784 à 1792.	Une seule année, 1802.	1816 à 1822.
	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.
EUROPE.					
Nord	747,210,476	1,114,285	4,761,965	15,015,209	17,010,820
Sud	3[illegible]7,595,122	1,451,231	3,187,139	7,209,29	8,324,987
Gibraltar, etc.	9[illegible],738,338	388,594	210,838	542,404	2,246,565
Irlande, etc.	255,265,623	429,353	2,251,081	3,663,237	4,097,630
Europe	1,446,809,559	5,383,463	10,411,023	26,430,141	31,680,002
Asie	127,321,582	214,212	1,795,747	2,929,816	3,219,446
Afrique	49,752,930	114,043	809,546	1,161,179	531,712
Amérique	629,468,744	737,876	5,605,6[illegible]6	10,890,830	17,695,335
Grand Total	2,253,352,815	6,449,594	18,621,942	41,411,966	53,126,495
Russie	49,552,527	60,899	395,696	1,281,555	2,329,725
Suède	22,495,722	59,454	70,617	90,515	145,217
Danemark	37,611,100	39,874	294,108	427,016	422,810
Prusse	40,863,095	152,209	117,224	818,269	1,002,881
Allemagne	295,478,347	757,621	1,566,311	8,005,237	8,772,871
Belgique	297,209,685	2,044,228	2,317,986	4,392,617	4,337,316
France	51,267,705	166,115	921,492	2,390,103	1,314,079
Portugal	126,451,773	343,443	675,348	1,284,344	1,933,154
Espagne	85,141,197	580,422	709,179	1,421,294	613,923
Turquie	74,405,924	143,249	759,[illegible]34	1,950,416	3,699,715
Italie	22,130,404	218 002	121,877	163,134	764,116
AMÉRIQUE.					
États-Unis	275,487,727	387,546	2,839,484	5,329,490	6,393,956
Colonies angloises du Nord.	64,664,681	18,491	864,489	1,350,896	1,715,220
Indes occident. angloises	204,266,195	331,839	1,862,522	3,925,613	5,030,367
Indes occident. étrangères.	85,050,006	»	39,131	284,831	4,555,792
Produit net des droits de douanes		1,397,355	3,831,742	6,058,627	9,248,632
Tonnage des vaisseaux anglois sortis de la Grande-Bretagne		259,139	1,316,594	1,625,966	2,231,423
Tonnage des vaisseaux étrangers sortis de la Grande-Bretagne		62,789	138,864	461,823	434,220
Nombre de banqueroutes		38	741	1,090	1.587

Dictionnaire wolof et bambara, par M. Dard; un vol. in-8°.

Grammaire arabe vulgaire, par M. Caussin de Perceval; un vol. in-4°.

Voilà deux ouvrages de la plus grande utilité pour le voyageur et le géographe, de même qu'ils sont du plus haut intérêt pour ceux qui s'occupent de l'histoire philosophique des peuples. C'est l'établissement des écoles pour les nègres de Sénégambie qui a donné occasion à M. Dard de recueillir les mots des langues wolof ou yolof et bambara, ainsi que de composer une grammaire wolof. Celle-ci reste encore manuscrite; mais le dictionnaire est imprimé aux frais du gouvernement; mesure sage et éclairée, car la connoissance de ces langues facilitera à nos commerçans et à nos voyageurs l'accès de Tombouctou, de Haoussa et du reste du Soudan. Soulevons aussi le voile modeste sous lequel se couvre l'auteur de l'avant-propos: dire que c'est le savant le plus zélé pour les découvertes en Afrique, c'est trahir l'*incognito* de M. Jomard (de l'académie des inscriptions et belles-lettres).

La grammaire de l'arabe vulgaire se rattache immédiatement à l'ouvrage précédent; car le règne de l'arabe s'étend en Afrique occidentale jusqu'aux rives du Sénégal et du Niger, et même au-delà: dans l'Afrique orientale, les traces de l'*arabisme* ont été reconnues tout le long de la côte jusqu'à Mozambique et Sofala. L'arabe est en quelque sorte le français de l'Afrique. Le jeune et savant professeur qui guide les élèves de l'école spéciale des langues dans cette branche de leurs études, a fait preuve, dans cet ouvrage, d'une habileté et d'un savoir comparables à ceux que son collègue, M. Jaubert, a développés dans sa Grammaire Turque.

La différence très-sensible entre l'arabe vulgaire et l'arabe littéral, soit pour les mots, soit pour l'observation des règles grammaticales, nous paroît encore importante sous un point de vue historique qui peut-être nous sera contesté; nous croyons que la langue arabe littérale n'est pas elle-même aussi ancienne qu'on le pense communément; ses plus anciens monumens sont le Koran et les Moallakat; mais, *seize cents ans* auparavant, il existoit

une langue qu'on dédaigne aujourd'hui, et qui conserve, selon nous, les restes de l'arabe primitif; c'est l'hébreu.

Nous allons faire une autre remarque qui réussira peut-être davantage. Les verbes de la langue wolof présentent les rapports de forme très-surprenans avec les verbes arabes et turks, ainsi qu'avec le congo.

M. Jaubert a le premier développé avec un esprit éminemment philosophique la faculté que le verbe turk possède de former jusqu'à *vingt-cinq* autres verbes dérivés. Par exemple, de *sevmek*, aimer, on fait *sevmemek*, ne pas aimer; *sevdurmek*, faire aimer; *seviehmek*, s'entr'aimer; *sevickmemek*, ne pas s'amer, etc., etc. (1). M. Caussin nous montre dix formes de dérivation par lesquelles l'arabe vulgaire crée des verbes nouveaux : par exemple, de *teeb*, être las, on fait *attab*, lasser; de *ghafar*, pardonner, on forme *estaghfar*, demander pardon (2).

Voyons maintenant le verbe wolof. *Sôpa*, aimer, fait *sopé*, aimer tendrement; *sopauté*, s'aimer réciproquement; *sôpou*, s'aimer soi-même; *sopadi*, aimer un peu, etc. Il y a jusqu'à *douze* formes dérivées, dont quelques-unes répondent aux verbes dérivés turks, d'autres aux dérivés arabes.

Les langues de la côte de Guinée, entre autres l'assianthé, l'amina, le fautée, ne présentent rien de semblable à ces combinaisons ingénieuses; mais celles-ci reparoissent d'une manière bien frappante dans la langue *loango* et *congo*. M. Vater, d'après un ouvrage rare d'un missionnaire (3), dit, entre autres choses : « Les verbes dérivés forment une des richesses de la langue loango. Il n'y a presque pas de racinc qui n'ait produit des dérivations semblables : par exemple, *salila*, alléger le travail; *salisia*, travailler avec quelqu'un; *salisila*, travailler au profit de quelqu'un; *sazia*, aider quelqu'un à travailler; *salizionia*, s'aider mutuellement dans le travail; *salanga*, être accoutumé à travailler; *salangana*, être apte au travail (4). »

La langue congo, proprement dit, abonde encore da-

(1) Grammaire turke, p. 65.

(2) Grammaire arabe vulgaire, p. 19.

(3) *Hyacinthi Brusciotti de Vetralla*, regulæ quædam, etc. Romæ, 1659.

(4) Mithridates, III, partie première, p. 213.

vantage dans ces formations; mais M. Vater n'en cite pas les exemples. Cette qualité de se multiplier paroît moins propre à tous les mots de cette langue.

Dans la langue esquimoïque, dialecte groënlandois, les verbes dérivés sont de plus de *cent* espèces et formations diverses. La langue mexicaine en est aussi très-riche : par exemple, *qua*, manger, *niqualtia*, faire manger; *tlaquaqua*, manger souvent.

Parmi les langues les plus anciennes et les moins connues de l'Europe, le lithuanien forme aussi plusieurs verbes dérivés par l'intercalation d'une syllabe; par exemple, *walgiti*, manger; *walgidinti*, faire manger.

Cette tendance à créer des verbes dérivés paroît être commune à un grand nombre de langues, tandis qu'elle manque entièrement à d'autres. Pourquoi faut-il que les Turcs, les Esquimaux, les Nègres-Wolofs soient les plus riches et les plus ingénieux dans cette partie de la métaphysique des langues? C'est un des problèmes que présente l'histoire de l'esprit humain.

IV.

NOUVELLES.

Détails sur le plan de voyage de M. le capitaine Franklin.

Avant de s'embarquer à Liverpool pour New-York, quelques-uns des compagnons de M. Franklin ont donné, par manière de conversation, les indications suivantes sur le plan de l'expédition.

De New-York, ce voyageur et ses compagnons se rendront, par le canal du lac Erié, à travers le lac Huron et le lac Supérieur au fort William, le premier établissement de la compagnie de la baie d'Hudson; de là ils traverseront, par le moyen de la communication des rivières, les lacs Winipeg, Athabasco, des Esclaves et du Grand-Ours.

Ils hiverneront sur les bords du dernier, où la compagnie a déjà fait construire une maison et amassé des vivres. Ils y seront rejoints par seize robustes marins écossais, qui sont déjà partis de l'Angleterre la saison dernière, et qui ont eu suffisamment de temps pour y arriver avec les instrumens et le bagage qui leur avoient été confiés. Pour faire le trajet des principaux lacs, le capitaine Franklin se servira des bateaux à vapeur américains; et, quand ce moyen de transport manquera, il aura recours, comme autrefois, au service de bateliers canadiens, connus pour leur force et leur adresse. Au printemps, le capitaine Franklin et son ancien compagnon, M. Back, descendront avec la moitié de leurs gens la rivière de Mackenzie, et de là exploreront les côtes vers l'orient jusqu'au cap Glacial et le détroit de Behring. C'est ici que le capitaine Beechy doit se rendre, en se frayant un passage le long de la côte, pour conduire ces voyageurs en Chine à bord de son vaisseau, *le Blossom*, qu'on arme dans ce moment à Deptfort, et qui partira sous peu pour doubler le cap Horn, et pénétrer dans la mer du Sud. Le reste du personnel de l'expédition qui doit se séparer du capitaine Franklin à l'embouchure de la rivière de Mackenzie, explorera, sous les ordres de M. Richardson et de M. Kendal, qui a déjà accompagné le capitaine Lyon, le pays dans la direction de l'est, en pénétrant jusqu'à la rivière des Mines de cuivre. Dans cette excursion, on s'occupera de recherches minéralogiques et botaniques. Le capitaine Beechy, après avoir débarqué le capitaine Franklin à Canton, se ravitaillera, et retournera la saison suivante au détroit de Behring, dans le dessin de venir au secours du capitaine Parry, et l'on espère que ce navigateur intrépide fera son apparition sur cette côte, ou qu'on trouvera au moins les traces qu'il aura laissées de son séjour ou attérissement dans ce pays lointain.

Retour de M. Milbert.

Cet habile naturaliste est de retour en France, après un séjour de sept ans aux Etats-Unis. Les envois qu'il a faits suffiroient seuls pour former une immense collection. Un

rapport détaillé, fait par les administrateurs du Muséum, porte à près de 8,000 le nombre des échantillons qu'il a procurés à cet établissement. On y compte 200 mammifères, dont 49 vivans; 400 espèces d'oiseaux, dont plus de 100 manquoient au muséum; plus de 150 espèces de reptiles; 200 espèces de poissons, en grande partie nouvelles; plus de 500 coquilles; des crustacés, des arachnidees et des insectes de tous les ordres. La botanique n'a pas moins occupé M. Milbert que la zoologie. On lui doit des arbres utiles ou d'ornement, des plantes usuelles, etc. : on remarque principalement une variété de cyprès qui croît dans les terrains tourbeux, une ortie qui donne une filasse supérieure à celle du chanvre, et l'herbe *red-top*, dont on fait des chapeaux qui rivalisent avec ceux d'Italie. Enfin, la minéralogie du nord de l'Amérique est actuellement représentée au muséum par des suites de roches tirées des Alleghanis, des bords du fleuve Saint-Laurent, de l'Hudson, des grands lacs de l'Ohio, du Mississipi. On pense bien que M. Milbert n'a pas oublié les fossiles remarquables de cette partie du Nouveau-Monde; les envois qu'il a faits ont révélé quelques espèces encore inconnues. M. Milbert n'est revenu qu'après avoir épuisé toutes ses ressources : à son retour en France, le navire qui le portoit s'est brisé contre les rochers du cap de la Hogue.

Tentative d'usurpation littéraire.

Les Allemands, très-savans sur tant d'autres points, sont, dans les langues peu versées, dans les antiquités, et dans la géographie ancienne de la Scandinavie. Quelques-uns d'entre eux ont ajouté aux inconvéniens de l'ignorance le tort de la mauvaise foi. On a présenté dans un recueil allemand, comme un *travail original et nouveau* un mémoire *sur Thule*, extrait purement et simplement des mémoires de M. *Schœnning* dans les actes de la société des sciences de Copenhague. Un savant danois, M. Bredstorf, a promptement dévoilé cette charlatanerie en donnant une analyse (trop rapide il est vrai), du système de M. Schœnning.

Quand fera-t-on justice des rêveries et des compilations sur l'Edda d'un certain professeur de Heidelberg?

Nouvelle description de Rome ancienne.

La critique n'a cessé de rectifier les idées qu'on avait sur la topographie de Rome ancienne et moderne. Trois artistes et antiquaires allemands, M. Bunsen, Gerhard et Platner, vont publier dans un travail méthodique le résultat de tant de fouilles, de recherches et de dissertations. Cet ouvrage important sera précédé d'un *coup d'œil sur les accroissemens et la distinction de Rome ancienne et sur la restauration de Rome moderne*, par le célèbre M. *de Niebuhr*. Ce mémoire savant, où tout est neuf pour la masse du public, sera traduit dans un de nos cahiers les plus prochains.

Voyageurs anglois dans le Soudan.

Le *Quarterly-Review* de mars publie des nouvelles intéressantes sur les progrès de l'expédition des Anglois dans le pays de Bournou. La mort du docteur Oudney est confirmée; il est mort, le 12 janvier 1824, d'un rhume violent, suite d'un froid si vif, que l'eau étoit gelée dans les outres; cependant il n'y a pas de montagnes sur la route qu'il a suivie; c'est une plaine absolue avec quelques collines de sable. La cause de ce froid reste un problème. M. Clapperton, qui accompagnoit le docteur Oudney, a continué sa route vers *Kano*, capitale actuelle du pays de Houssa, et vers *Sakkato;* à quinze journées plus loin, sur les bords de *Yéou*, qui se nomme ici *Quorra*, et qui est, à ce qu'on croit, le fleuve de Tombouctou. Là réside *Bello*, chef suprême du peuple des *Fellatas*, qui domine sur tout le Soudan. Les Anglois restés à Bournou ont reçu la nouvelle indirecte que M. Clapperton étoit arrivé à Sakkato.

La vieille *Birnie*, ou capitale de Bournou, ainsi que la ville de *Gambaron*, sont en ruines.

M. le lieutenant Toole est mort pendant un voyage qu'il faisoit avec le major Denham sur le Schary, qui coule du sud au nord-est, en se jetant dans le lac *Tsad*, qui a des eaux douces. On essaya de traverser le lac; mais un fort coup de vent repoussa les bateaux. La première île des *Beddoumy* est éloignée à 90 milles de l'embouchure de

Shary, et l'on perd le rivage de vue pendant deux jours. M. Denham a entrepris de faire le tour du lac Tsad avec M. Tyrwhitt, en partant de Kouka, en traversant le Shary et en revenant par Lari; il est accompagné par vingt Arabes à cheval bien armés. Le scheyk de Bournou avoit des craintes sur la réussite de ce projet. *Kouka*, 18 juin 1824.

(La traduction de tout l'article du *Quarterly-Review* paroîtra dans notre cahier d'avril.)

Le fils de Hornemann.

Un individu, qui se nomme *Moussa-Ben-Joussouf*, s'est présenté aux Anglois dans le Bournou; il a déclaré qu'il étoit le fils de notre célèbre voyageur Hornemann et d'une Africaine; son âge a paru rendre douteuse cette assertion: cependant il est assez ordinaire, en Afrique et parmi les mulâtres, de paroître plus âgé qu'on ne l'est. Ben-Joussouf a été à 20 journées au sud du pays de Mandra, dans une contrée nommée *Adamouah*, habitée par des Fellatah qui ne sont pas Mahométans; il y a vu couler, vers l'est, une grande rivière qu'il croit être le Quolla ou Quorra, venir de Nyffe et se joindre au Nil.

Départ de M. Laing pour Tombouctou.

D'après le *Quarterly-Review*, le major Gordon-Laing (dont le voyage aux sources de la Rokelle vient de paroître (1)), est déjà en pleine route pour Tombouctou; il n'a pas pris la route de Sierra-Leone; il est parti de Tripolis, en Barbarie, avec une caravane, et accompagné d'un chef *touaryk* avantageusement connu du capitaine Lyon et d'autres voyageurs anglois. Le consul anglois à Tripolis écrit que le voyage de Tripolis à Tombouctou est bien plus facile et plus sûr que celui de Bournou, et qu'il est assuré d'avance du succès de M. Laing. On ne donne pas la date du départ: ce doit être le décembre, peut-être le novembre 1824.

(1) *Travels in the Timmanie, Koranko and Koranko*, etc.; un vol. in-8° avec huit planches. Murray.

Révolution physique dans le Jutland.

La grande marée de la nuit du 3 au 4 février a produit une révolution géographique dans le Nord-Jutland, à la réalité de laquelle on a d'abord refusé de croire, mais qui est constatée par des lettres écrites sur les lieux même et insérées dans le journal de Viborg (*Samleren*). Dès la matinée du 3, les eaux de la mer débordoient par l'isthme d'Agger et s'unissoient aux eaux du golfe de Lyme (*Lymfiord*); elles y jetoient des débris de navires et de maisons; les deux hameaux établis sur l'isthme furent presque détruits, et beaucoup de bestiaux périrent; mais, à dix heures, la violence des vagues devint énorme et parut devoir amener la destruction entière de l'isthme. Au nord, la mer pénétra dans les deux lacs de Flad et d'Oerum, près Taabel. Au midi, à un petit quart de lieue au sud de l'endroit, nommé *Pœle-Dige*, qui sépare la province de *Thye* de celle de *Hàr-Syssel*, et le diocèse d'Aalborg de celui de Ribe, la mer s'ouvrit à travers le gravier et le sable un canal large de cent *aunes*, et qui, dans beaucoup d'endroits, avoit dix *aunes* de profondeur.

Ainsi, le *Thye* ou *Thyland*, avec le *Vensyssel*, formoit une île nouvelle entièrement séparée du tronc du Jutland: le golfe Lyme alloit peu à peu devenir un bras de mer, un nouveau *Belt;* les poissons d'eau douce alloient en disparoître, mais peut-être les harengs y auroient-ils abondé. La navigation n'y auroit gagné que des avantages équivoques. Mais déjà la mer a commencé à boucher le nouveau détroit en y jetant des sables mobiles; on prétend même qu'à la basse marée un voiturier y a passé avec un péril extrême. Toutefois le canal existe encore, et on prend des mesures pour le combler.

Les deux péninsules de Thy et de Thy-Holm, avec l'île de Mors, étoient les îles *Alokiai* ou Saintes de Ptolémée; mais ce géographe comprenoit le *Vensyssel* dans la grande péninsule. Peut-être y avoit-il alors un isthme près Eyxtœr.

Reconnoissances des côtes orientales de l'Afrique.

En 1822, l'Angleterre fit partir pour le cap de Bonne-Espérance les deux bâtimens le *Lewen* et le *Barrakouta*, commandés par les capitaines Owen et Cutfield. Ils avoient la mission de relever les côtes orientales de l'Afrique ; un nombre considérable d'officiers et d'aspirans étoit placé sous leurs ordres, ainsi qu'un corps de soldats de marine, et beaucoup de bateaux destinés à l'exploration de l'embouchure des rivières. On n'a su d'autres détails sur cette expédition que ses progrès non interrompus pendant les années 1823 et 1824. A présent, on apprend que le capitaine Owen est revenu de *Mombaça*, emmenant avec lui un cheyk arabe de ce pays, qui offre de céder à l'Angleterre sa part à la souveraineté de l'île de *Pemba*, dont il possède un tiers. M. Owen propose aussi d'acquérir l'île de *Zangibar* ou *Souayeli* de l'imâm de Mascate, qui en est le suzerain. Tout indique un vaste projet de colonisation sur les côtes orientales de l'Afrique. *Voyez* notre *Carte du Zanguebar* et les *Observations du chevalier Saunier de Mondevit* dans la 3e année de ces Annales.

Nous ne pouvons donner que dans le cahier d'avril des détails sur l'assemblée générale de la *Société de Géographie*, tenue le 25 mars, jour où notre cahier de mars était terminé.

Page 294. Les mots russes « *gorod podwlastnii niebou* » doivent être traduits ainsi : « *cité sous la puissance du ciel.* »

FIN DU TOME XXV.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Pages.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Pages.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Janvier.

Février.

Mars.

III.

REVUE GÉNÉRALE.

Janvier.

Février.

Mars.

IV.

NOUVELLES.

Janvier.

Février.

Mars.

FIN DE LA TABLE DU TOME XXV.

Planches qui accompagnent ce volume.

Carte de la Turquie, divisée par peuples, pag. 153.
Carte de l'île de Samos, par M. le chev. Lapie, p. 182.

ERRATA.

Page 278, ligne 14, des îles; *lisez* des groupes d'îles.
279, ligne 11, *Trouses*; lisez *Tronse*.
289, ligne 19, *Smyrnois*; lisez *Smirnoï*.
207, ligne , *dit Satistica*; lisez *di Statistica*.
Ibid., ligne 26, *Hunc*; lisez *Hic*.

TOME XXIV.

Page 427, ligne 29, de probabilité; *rayez ces deux mots*.